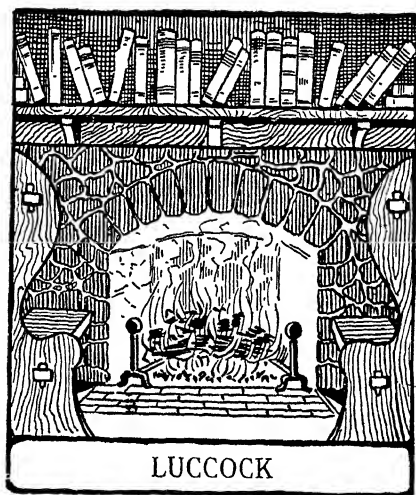


WATER PROFF BOOK TEXT IS FLY



Montgomery Blair

Nov 1899

ESSAIS

.DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

DE L'IMPRIMERIE DE GRAPELET.

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

1818.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XXX.

D'un Enfant monstrueux.

CE conte s'en ira tout simple; car ie laisse aux medecins d'en discourir. Je veis avant hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle et la tante, conduisoient pour tirer quelque soul de le montrer à cause de son estrangeté. Il estoit, en tout le reste, d'une forme commune, et se soubstenoit sur ses pieds, marchoit et gazouilloit, environ comme les aultres de mesme aage: il n'avoit encores voulu prendre aultre nourriture que du tetin de sa nourrice; et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans

Description
d'un enfant
monstrueux.

avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessoubs de ses tettins , il estoit prins et collé à un aultre enfant , sans teste , et qui avoit le conduit du dos estouppé , le reste entier ; car il avoit bien l'un bras plus court , mais il luy avoit esté rompu par accident , à leur naissance : ils estoient ioincts face à face , et comme si un plus petit enfant en vouloit accoller un plus grandelet. La ioincture et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que de quatre doigts , ou environ , en maniere que si vous retroussiez cet enfant imparfaict , vous voyiez au dessoubs le nombril de l'autre : ainsi la cousture se faisoit entre les tettins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict ne se pouvoit veoir , mais ouy bien tout le reste de son ventre : voylà comme ce qui n'estoit pas attaché , comme bras , fessier , cuisses et iambes de cet imparfaict , demouroient pendants et branslants sur l'autre , et luy pouvoit aller sa longueur iusques à my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il urinoit par tous les deux endroicts , aussi estoient les membres de cet aultre nourris et vivants et en mesme poinct que les siens , sauf qu'ils estoient plus petits et menus. Ce double corps et ses membres divers , se rapportants à une seule teste , pourroient bien fournir de favorable prognostique au roy , de maintenir sous l'union de ses loix

ces parts et pieces diverses de nostre estat : mais, de peur que l'évenement ne le desmente , il vault mieulx le laisser passer devant ; car il n'est que de deviner en choses faictes , *ut quàm facta sunt , tùm ad coniecturam aliquâ interpretatione revocentur* (1) : comme on dict d'Epiménides (a), qu'il devinoit à reculons. Je viens de veoir un pastre en Medoc, de trente ans ou environ , qui n'a aulcune montre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment ; il est barbu , a desir , et recherche l'attouchement des femmes.

D'un homme privé des parties propres à la génération.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprises : et est à croire que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon , et commun , et réglé : mais nous n'en voyons pas l'assortissement et la relation. *Quod crebrò videt , non miratur , etiamsi , cur fiat , nescit. Quod antè non*

S'il y a proprement des monstres.

(1) Afin qu'on puisse , par quelque interprétation , faire cadrer ce qui est arrivé avec ce qu'on avoit conjecturé. Cic. de *Divinat.* l. 2 , c. 31.

(a) La remarque est d'Aristote , qui , dans sa *Rhétorique* , l. 3 , c. 12 , nous dit qu'Épiménides n'exerçoit point sa faculté divinatrice sur les choses à venir , mais sur celles qui étoient passées et inconnues. C

vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet (1). Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

CHAPITRE XXXI.

Dé la cholere.

Enfants indis-
crètement
abandonnés
au gouverne-
ment de leurs
parents.

PLUTARQUE est admirable par tout, mais principalement où il iuge des actions humaines. On peut veoir les belles choses qu'il dict, en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplesses que ce nous est d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dict Aristote (a), laissent à chascun, à la maniere des cyclopes, la conduicte de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie : et quasi

(1) Voit-on souvent une chose, on ne l'admire point, quoiqu'on en ignore la cause; mais si ce qu'on n'avoit pas encore vu, arrive, on le regarde comme un prodige. *Cic. de Divinat.* l. 2, c. 22.

(a) *Ethic. ad Nicom.* l. 10, c. 9; et *Odyss.* l. 9, v. 114 et 115. C.

les seules lacedemonienne et cretense (a) ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout despend de cette education et nourriture? et cependant, sans aucune discretion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et meschants qu'ils soient. Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie voyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere! Vous leur voyez sortir le feu et la rage des yeulx,

De l'indis-
cretion des
parents qui
châtient
leurs enfants,
dans les trans-
ports de co-
lere les plus
violents.

Rabie iecur incendente, feruntur
Præcipites; ut saxa iugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit (1),

(et, selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage), à tout (b) une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourriture. Et puis les voylà estropiez, estourdis de coups; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboitements et eslochements (c)

(a) *Les seules polices lacédémonienne et crétoise.* E. J.

(1) Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui, tout à coup perdant son point d'appui, fond et se précipite du haut de la montagne au sommet de laquelle il étoit suspendu. Juv. sat. 6, v. 647.

(b) *Avec une voix, etc.* E. J.

(c) *Esboitement et eslochement*, termes synonymes

n'estoient pas des membres de nostre chose publicque.

Gratum est, quòd patriæ civem populoque dedisti,
Si facis ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis (1).

Il n'est passion qui esbransle tant la sincerité des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui, par cholere, auroit condamné son criminel; pourquoy est il non plus permis, aux peres et aux pedantes (a), de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiment tient lieu de medecine aux enfants: et souffririons nous un medecin qui feust animé et courroucé contre son patient? Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions iamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie: les choses nous sembleront à la verité aultres,

Les fautes de celui que nous châtons en colere, nous paroissent aultres qu'elles ne sont en effet.

qui signifient *dislocation*. On trouve *eslocher* dans NICOT, qui le fait venir d'*exlocare*; et dans RABELAIS, *deslocher*. C.

(1) La patrie te sait bon gré de lui avoir donné un nouveau citoien, pourvu que tu le rendes propre à la servir, soit en labourant la terre, soit dans la magistrature, soit dans les camps. JUV. sat. 14, v. 70.

(a) *Aux pédants, aux maîtres d'école*. C.

quand nous serons r'accoysez (a) et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les fautes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas. Celuy qui a faim use de viande; mais celuy qui veult user de chastiment n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiments qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien mieulx et avecques plus de fruct de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoir esté iustement condamné par un homme agité d'ire et de furie; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

Ora tument irâ, nigrescunt sanguine venæ,
Lumina gorgoneo sæviùs igne micant (1).

Suetone (b) recite que Caius Rabirius, ayant esté condamné par Cesar, ce qui luy servit le

(a) *Rapaisés*, revenus de notre emportement. — *R'accoyser* ne se trouve ni dans le Dictionnaire de Nicot, ni dans celui de Cotgrave; mais *accoyser* est dans tous les deux, où il signifie *calmer*, *apaiser*, *adoucir*, etc. C.

(1) Son visage est bouffi de colère, ses veines se gonflent et deviennent noires, ses yeux étincellent d'un feu plus ardent que celui des yeux de la gorgone. OVID. *de Arte amandi*, l. 3, v. 503.

(b) *In Jul. Cæsare*, §. 12. C.

plus envers le peuple, auquel il appella, pour luy faire gagner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cesar avoit apporté en ce iugement.

Digression
où se jette
Montaigne,
pour nous en-
treenir du
génie doux et
équitable de
Plutarque.

Le dire est aultre chose que le faire : il fault considerer le presche à part, et le prescheur à part. Ceulx là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de chocquer la verité de nostre Eglise par les vices de ses ministres; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sottie façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion; un homme de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses; et un meschant peult prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx pas nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace; comme disoit Eudamidas (a), oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux; mais celuy qui les tient n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles accoustumees au son de la trompette » : et Cleomenes, oyant un rheteur haranguer de la vaillance, s'en print fort à rire; et, l'aultre s'en scandalisant, il luy dict : « L'en ferois de mesme si c'estoit une arondelle (b)

(a) PLUTARQUE, *Dits Notables des Lacédém.* C.

(b) *Id. ibid.*

qui en parlast; mais si c'estoit une aigle, ie l'orrois volontiers ». T'apperceois, ce me semble, ez escripts des anciens, que celuy qui dict ce qu'il pense, l'assene bien plus vivement que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté; oyez en parler Brutus: les escripts mesmes vous sonnent que cettuy cy estoit homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicero, pere d'eloquence, traicte du mespris de la mort; que Seneque en traicte aussi: celuy là traisne languissant, et vous sentez qu'il vous veult resouldre de chose de quoy il n'est pas resolu; il ne vous donne point de cœur, car luy mesme n'en a point: l'autre vous anime et enflamme. Je ne veoïs iamais aucteur, mesmement de ceulx qui traictent de la vertu et des actions, que ie ne recherche curieusement quel il a esté: car les ephores à Sparte (a), voyants un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prièrent un homme de bien de s'en attribuer l'invention, et le proposer.

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusques dans l'ame; si voudrois ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et me suis iecté en ce discours à quartier, à

(a) AULU-GELLE, l. 18, c. 3. C.

propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius (a) de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere : Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les oreilles aulcunement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté, pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict » : mais enfin, se mettant à crier, et iniurier bien à bon escient son maistre, luy reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit (b); qu'il luy avoit souvent oui dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, desmentoit entierement ses escripts ». A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis; « Comment, dict il, rustre, à quoy » iuges tu que ie sois à cette heure courroucé? » mon visage, ma voix, ma couleur, ma parole, » te donne elle quelque tesmoignage que ie sois » esmeu? ie ne pense avoir ny les yeulx effa- » rouchez, ny le visage troublé, ny un cry ef-

(a) *Noct. attic.* l. 1, c. 26. G.

(b) Cet esclave de Plutarque ne dit pas que son maître se vantoit d'être philosophe, mais qu'il n'agissoit pas en philosophe. *Id. ibid.* G.

» froyable : rougis ie ? escume ie ? m'eschappe il
 » de dire chose de quoy i'aye à me repentir ?
 » tressauls ie ? fremis ie de courroux ? car, pour
 » te dire , ce sont là les vrais signes de la cho-
 » lere ». Et puis , se destournant à celui qui
 fouettoit : « Continuez , lui dict il (a) , tousiours
 vostre besongne , pendant que cettuy cy et moy
 disputons ». Voylà son conte. Archytas Taren-
 tinus , revenant d'une guerre où il avoit esté
 capitaine general , trouva tout plein de mauvais
 mesnage en sa maison , et ses terres en friche ,
 par le mauvais gouvernement de son receveur ;
 et l'ayant faict appeller ; « Va , luy dict il (b) , que ,
 si ie n'estois en cholere , ie t'estrillerois bien ! »
 Platon de mesme , s'estant eschauffé contre l'un
 de ses esclaves , donna à Speusippus (c) charge
 de le chastier , s'excusant d'y mettre la main
 luy mesme , sur ce qu'il estoit courroucé. Cha-
 rillus , lacedemonien , à un Elote qui se portoit
 trop insolemment et audacieusement envers
 luy , « Par les dieux , dict il (d) , si ie n'estois
 courroucé , ie te ferois tout à cette heure mou-
 rir ».

Modération
de quelques
grands hom-
mes dans des
accès de co-
lère.

C'est une passion qui se plaist en soy , et
 qui se flatte. Combien de fois , nous estants

La colère ,
passion su-
jette à s'ap-
plaudir.

(a) *Noct. attic.* l. 1 , c. 26. C.

(b) *Cic. Tusc. quæst.* l. 4 , c. 36. C.

(c) *SENEC. de Irâ* , l. 3 , c. 12. C.

(d) *PLUTARQUE , Dits Notables des Rois.* C.

esbranslez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence? l'ay retenu à ce propos un merueilleux exemple de l'antiquité : Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu (a), s'estant esmeu contre un sien soldat, de quoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré : toute l'armee en fait grand' feste, et aprez force caresses et accollades des deux compaignons, le bourreau meine l'un et l'autre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours : car, par honte et despit, son ardeur, qui estoit encores en son effort, se redoubla, et, d'une subtilité (b) que sa passion luy fournit soubdain, il en fait trois coupables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent, et les fait despescher tous

(a) « C'étoit, dit Sénèque, un homme exempt de plusieurs vices, mais dur, et dans l'esprit duquel la sévérité passoit pour fermeté d'âme. » (*De Irâ*, l. 1, c. 16.) Montaigne nous fait ici un portrait de Pison beaucoup plus avantageux : je ne saurois dire pourquoi. C.

(b) PLUTARQUE, *Dits Notables des Rois*. C.

trois ; le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy ; le second qui s'estoit egaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compagnon ; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict.

Ceux qui ont à negocier avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Célius estoit merveilleusement cholere de sa nature : A un qui souppoit en sa compaignié, homme de molle et douce conversation, et qui, pour ne l'es-mouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit et d'y consentir : luy, ne pouvant souffrir son chagrin (a) se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux ! dict il, afin que nous soyons deux ». Elles, de mesme, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion (b), à un homme qui luy troubloit son propos en l'iniuriant asprement, n'y fait aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere : cela faict, sans aulcune mention de ce trouble, il recommencea son propos en l'endroit où il

Femmes
emportées,
comment
deviennent
furieuses.

(a) SENEC. *de Irâ*, l. 3, c. 8. C.

(b) PLUTARQUE, *Instr. pour ceux qui manient affaires d'estat*, c. 10. C.

l'avoit laissé. Il n'est repliche si picquante comme est un tel mespris.

Il vaut
mieux laisser
éclater sa co-
lière que de
l'incorporer
en soi en la
cachant.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire, car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere : elle l'agite de telle violence et fureur,

Magno veluti cùm flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis aheni,
Exsultantque æstu latices : furit intus aquæ vis
Fumidus atque altè spumis exuberat amnis,
Nec iam se capit unda ; volat vapor ater ad auras (1) ;

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy, ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soubtenir ie peusse faire un tel effort : ie ne vouldrois pas mettre la sagesse à si hault prix. Ie ne regarde pas tant ce qu'il faict, que combien il luy couste à ne faire pis. Un aultre se vantoit à moy du reglement et doulceur de ses mœurs, qui sont à la verité singulieres : ie luy disois que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx ,

(1) Ainsi, lorsque la flamme pétillante d'un bois sec s'allume à grand bruit sous un vase d'airain, l'eau, soulevée par la chaleur, s'élève et bouillonne avec furie, et franchit écumante les bords du vase ; une noire vapeur s'élève dans les airs. VIRG. *Énéide*, l. 7, v. 462.

comme luy, d'éminente qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien temperez ; mais que le principal estoit de prouveau au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement ; ce que ie craignois qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reglee apparence par le dehors. On incorpore la cholere en la cachant ; comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans (a) : « Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres ». Il conseille qu'on donne plustost une buffe (b) à la ioue de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie pour représenter cette sage contenance ; et aimerois mieulx produire mes passions, que de les couvrir à mes despens : elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant ; il vault mieulx que leur poincte agisse au dehors que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quùm, simulatâ sanitate, subsidunt* (1).

(a) DIOG. LAERCE, *Vie de Diogène-le-Cynique*, l. 6, segm. 34. C.

(b) *Buffe*, ou *soufflet*, alapa. NICOT. C.

(1) Les maladies de l'âme qui se manifestent, sont les plus légères : les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé. SENECA. epist. 56.

Règles à
observer en
faisant éclat-
ter sa colère
contre les do-
mestiques.

I'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premièrement qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espandent pas à tout prix, car cela en empesche l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et ordinaire passe en usage, et faict que chascun la mesprise ; celle que vous employez contre un serviteur pour son larrecin, ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal reinsé un verre, ou mal assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent ; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur presence, et durent à crier, un siecle aprez qu'il est party (a) :

Et secum petulans amentia certat (1).

ils s'en prennent à leur ombre, et poulsent cette tempeste en lieu où personne n'en est ny chastié ny interessé, sauf du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peult mais. I'accuse pareillement aux querelles ceulx qui bravent et

(a) Coste croit que Montaigne lance ici, en passant, un trait contre sa femme. E. J.

(1) L'insensé, ne se possédant pas, combat contre lui-même. CLAUDIAN. in *Eutrop.* l. 1, v. 237.

se mutinent sans partie (a) : il fault garder ces rodомontades où elles portent :

Mugitus veluti quum prima in praelia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ (1).

Quand ie me courrouce, c'est le plus vifvement, mais aussi le plus brievement et secretement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence ; mais non pas en trouble, de sorte que i'aïlle iectant à l'abandon et sans choix toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus ; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur 'marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent ; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tousiours iusques au fond ; la cheute se presse, s'esmeut et se haste d'elle mesme. Aux grandes

Caractère
du courroux
de Montagne
dans les
grandes et les
petites affaires.

(a) *Sans partie adverse, sans antagoniste. E. J.*

(1) Tel le taureau qui s'apprête au combat, en poussant d'horribles mugissemens ;

De ses dards tortueux il attaque des troncs ;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et, sous ses bonds fougueux, il fait voler l'arène

Énéide, l. 12, v. 103.

Ces trois vers sont de M. Delille.

occasions, cela me paye (a) qu'elles sont si iustes, que chacun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere; ie me glorifie à tromper leur attente: ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvois; ayseement ie me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repoulsier l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle aye: mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qui la meuve. Je marchande ainsin avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy: « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict: i'en feray de mesme à mon tour ». La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent volontiers l'une de l'aulture, et ne naissent pas en un poinct: donnons à chascune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution! Par fois m'advient il aussi de représenter le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aulcune vraye esmotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y opposer; et feray, si ie puis, que ie seray d'oresnavant d'autant moins chagrin et difficile, que i'aurai plus d'excuse

(a) *Me satisfait, me dédommage.* E. J.

et d'inclination à l'estre, quoyque par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote dict que « la cholere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance ». Cela est vraysemblable : toutesfois ceulx qui y contredisent (a), respondent plaisamment Que c'est un' arme de nouvel usage ; car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue ; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main ; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

Si la colere
est utile pour
animer la
vertu et la
vaillance

CHAPITRE XXXII.

Deffense de Seneque et de Plutarque.

LA familiarité que j'ay avecques ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon livre massonné purement de leurs despouilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits livrets, que ceulx de la religion pretendue reformee font courir, pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et

Comparai-
son entre Sé-
nèque et le
cardinal de
Lorraine.

(a) SENEC. *de Ira*, l. 1, c. 16. C.

qu'il est grand dommage n'estre embesongnés à meilleur subiect, i'en ai veu aultresfois un qui pour alonger et remplir la similitude qu'il veult trouver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celui de Neron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque; leurs fortunes, d'avoir esté tous deux les premiers au gouvernement de leurs princes; et quant et quant leurs mœurs, leurs conditions et leurs desportements. En quoy, à mon opinion, il faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal: car, encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son'esprit, son eloquence, son zeile envers sa religion, le service de son roy, et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare, et quant et quant si necessaire pour le bien publicque, d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge; si est ce qu'à confesser la verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle, ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme, que celle de Seneque. Or, ce livre de quoy ie parle, pour venir à son but, faict une description de Seneque tresiniurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel ie ne crois aucunement le tesmoignage: car, oultre qu'il est inconstant, qui, apres avoir appellé Seneque tressage tantost, et tantost ennemy mor-

Caractère
malin et in-
juste que
Dion donne
à Sénèque,
directement
opposé à ce-
lui qu'endon-
ne Tacite

tel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes, sa vertu paroist si vifve et vigoureuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcunes de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aucun tesmoignage au contraire; et dadvantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or, Tacitus et les aultres parlent treshonorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage tresexcellent et tresvertueux; et ie ne veulx alleguer aultre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cæsar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin est un bon aucteur de nostre temps, et accompagné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivaillers de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie l'eusse laissé dire, cela n'estant pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet aucteur escript souvent « des choses incroyables

Plutarque
justifié des
reproches
que lui fait
Jean Bodin

et entierement fabuleuses » : ce sont ses mots. S'il eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont », ce n'estoit pas grande reprehension, car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veois qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire; comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal, il est aultrement en la vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais, de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudicieux aucteur du monde : et voicy son exemple : « comme, ce dict il, quand il recite (a) qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé, et le tenoit caché soubs sa robbe, iusques à mourir plustost que de decouvrir son larrecin ». Je treuve en premier lieu cet exemple mal choisi; d'autant qu'il est bien malaysé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy (b) de les limiter et cognoistre : et à cette cause, si c'eust esté à moy à faire, i'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte; et il y en a de moins croyables,

Un enfant acédémien qui se laisse déchirer le ventre par un renardeau si c'est un fait absurde et incroyable.

(a) *Vie de Lycurgue*, c. 14. C.

(b) *Plus de moyen, de faculté, de liberté*. E. J.

comme, entre aultres, ce qu'il recite de Pyrrhus (a), « que, tout blecé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy, armé de toutes pieces, qu'il le fendit du hault de la teste iusques au bas, si bien que le corps se partit en deux parts ». En son exemple, ie n'y treuve pas grand miracle, ny ne receois l'excuse dequoy il couvre Plutarque, d'avoir adiousté ce mot, « comme on dict », pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance; car, si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'antiquité ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables; et que ce mot, « comme on dict », il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs (b), sur ce subiect de la patience des enfants lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader : comme celuy que Cicero a tesmoigné aussi avant luy, « pour avoir (à ce qu'il dict (c)) esté sur les lieux », que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfants, en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient

(a) *Vie de Pyrrhus*, c. 12.

(b) Immédiatement après l'exemple de l'enfant qui se laissa déchirer le ventre par un renard. C.

(c) *Tusc. quæst.* l. 2, c. 14, et l. 5, c. 27. C.

d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aulcuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi recite, avecques cent aultres tesmoins (a), qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants. Il n'estoit rien, selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny de quoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surprins en larrecin. Je suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble point, comme à Bodin, que son conte (b) soit incroyable, mais que ie ne le treuve pas seulement rare et estrange. L'histoire spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle. Marcellinus recite (c), sur ce propos du larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aucune sorte de torment qui peust forcer les Ægyptiens, surprins en ce mesfaict qui estoit fort en usage entre eulx, à dire simplement leur nom.

(a) VALÈRE-MAXIME, l. 3, c. 3, in externis, §. 1. C.

(b) *Le conte de Plutarque*. E. J.

(c) L. 22, c. 16, sub finem. C.

Un paysan espagnol, estant mis à la gehenne, sur les complices de l'homicide du preteur Lucius Piso (a), crioit au milieu des torments « Que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent en toute seureté; et qu'il n'estoit pas en la douleur de luy arracher un mot de confession » : et n'en eut on aultre chose pour le premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son torment, s'esbranslant vigoreusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, et s'y tua.

Fermete
d'un paysan
espagnol, mis
à la torture

Epicharis (b), ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soubtenu leur feu, leurs battures, leurs engins, sans aulcune voix de revelation de sa coniuration, tout un iour; rapportee à la gehenne le landemein, les membres tous brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un des bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, et y fourrant sa teste, s'estrangla du poids de son corps. Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'aultres à semblable entreprinse contre luy? Et qui s'enquerra à nos argoulets (c)

Autre exem-
ple d'une ex-
trême ferme-
té, dans les
tourments.

(a) TACITE, *Annal.* l. 4, c. 45. G.

(b) *Id. ibid.* l. 15, c. 57. G.

(c) *Simplex soldats.* C.

des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos misérables siècles, et en cette tourbe molle et effeminee encores plus que l'ægyptienne, dignes d'estre comparez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Patience
merveilleuse
de quelques
villageois,
durant les
guerres civiles,
du temps
de Montaigne.

Le sçais qu'il s'est trouvé des simples paisans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecraser le bout des doigts avec le chien d'une pistole (a), poulser les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une grosse chorde, avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon. I'en ay veu un, laissé pour mort, tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques lequel on l'avoit tirassé toute la nuit à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on luy avoit donnés, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts, (comme de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere,) avant que rien promettre; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser pa-

(a) Avec le chien d'un pistolet. C.

tiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incogneues? I'ay cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela, que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chauld que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte: et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et bastonnades, ne cessoit d'appeler son mary *Pouilleux*, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit, au dessus de sa teste, signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité tous les iours on veoid l'image expresse, en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté. Il ne fault pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme i'ay dict ailleurs; et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aultrui ce qu'eulx ne scauroient faire ou ne voudroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy; selon elle, il fault regler toutes les aultres: les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes

Fausse mesure du possible et de l'impossible

et faulses. Quelle bestiale stupidité ! Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un aultre ? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable ! Moy, ie considere aulcuns hommes fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens ; et, encores que ie recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mes pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'apperceois aucunement en moy les semences : comme ie fois aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Je veois bien le tour que celles là se donnent pour se monter, et admire leur grandeur : et ces esclancements que ie treuve tresbeaux, ie les embrasse ; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers.

S'il y a quelque apparence à ce qu'a dit Plutarque, qu'Agésilas avoit été mis à l'amende pour s'être fait

L'autre exemple qu'il allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dictes par Plutarque (a) ; c'est « qu'Agésilas feut mulcté (b) par les ephores pour avoir attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses citoyens ».

(a) *Vie d'Agésilas*, c. 1. C.

(b) *Mis à l'amende*. On trouve *mulcté* dans le Dictionnaire de Cotgrave. C.

Je ne sçais quelle marque de faulseté il y treuve : trop amer
mais tant y a , que Plutarque parle là des choses de ses conci-
qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cog- toyens.
neues qu'à nous ; et n'estoit pas nouveau en
Grece de veoir les hommes punis et exilez pour
cela seul d'agreer trop à leurs citoyens , tes-
moins l'ostracisme (a) et le petalisme (b).

Il y a encores en ce mesme lieu un' aultre
accusation qui me picque pour Plutarque , où
il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Ro-
mains aux Romains , et les Grecs entre eulx ;
mais non les Romains aux Grecs , tesmoings ,
dict il , Demosthenes et Cicero , Caton et Aris-
tides , Sylla et Lysander , Marcellus et Pello-
pidas , Pompeius et Agesilaus : estimant qu'il a
favorisé les Grecs , de leur avoir donné des
compaignons si dispareils. C'est iustement at-
taquer ce que Plutarque a de plus excellent et
louable ; car en ses comparaisons (qui est la
piece plus admirable de ses œuvres , et en la-
quelle , à mon advis , il s'est autant pleu) , la
fidelité et sincerité de ses iugements eguale
leur profondeur et leur poids : c'est un philo-
sophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si

Si Plutarque a manqué d'équité dans le choix qu'il a fait des Romains, qu'il met en parallèle avec des Grecs.

(a) L'ostracisme étoit à Athènes une sentence de ban-
nissement politique pour dix ans. E. J.

(b) Le pétalisme étoit , à Syracuse , ce que l'ostra-
cisme étoit à Athènes , à la réserve qu'il ne duroit que
cinq ans. E. J.

nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication et faulseté. Ce que ie puis penser avoir donné occasion à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et preteur de cette grande republicque : mais, qui considerera la verité de la chose, et les hommes par eulx mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton en doibvent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing, i'eusse plustost choisi l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion; car en ce pair, il se trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'avantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla, et Pompeius, ie veois bien que leurs exploicts de guerre sont plus enflez, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses; ie veois souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur d'aultres noms de moins de merite; tesmoins Labienus, Ventidius, Telsinus et plusieurs aultres : et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois ie pas dire que beaucoup moins est Ca-

millus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Clomenes, Numa à Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages. Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et consciencieusement pourroit remarquer leurs differences? Vient il à parangonner (a) les victoires, les exploits d'armes, la puissance des armées conduictes par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceulx d'Agésilaus (b)? « ie ne crois pas, dict il, que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on luy ayt concedé d'escire tout ce qu'il a voulu à l'avantage d'Agésilaus, osast les mettre en comparaison ». Parle il de conferer Lysander a Sylla (c)? « il n'y a, dict il, point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles; car Lysander ne gaigna seulement que deux batailles navales, etc. ». Cela, ce n'est rien desrobber aux Romains : pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peult avoir faict iniure, quelque disparité qui y puisse estre; et Plutarque ne les contrepoise pas entiers; il n'y a en gros aulcune preference; il apparie les pieces et les circonstances, l'une aprez l'autre; et les iuge

Plutarque
ne prétend
pas égaler
ceux qu'il
joint ensemble.

(a) Comparer. E. J.

(b) Dans la Comparaison de Pompée avec Agésilas. C.

(c) Dans la Comparaison de Sylla avec Lysander. C.

separeement. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en esplucher quelque iugement particulier; ou dire, en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'autres plus correspondants pour les apparier (a), et se rapportants mieulx.

CHAPITRE XXXIII.

L'histoire de Spurina.

Si les appétits amoureux sont les plus violents

LA philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison la souveraine maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appetits; entre lesquels, ceulx qui iugent qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela, pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout l'homme en est possédé, en maniere que la santé mesme en despend, et est la medecine par fois contraincte de leur servir de maquerelle: mais, au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais et de l'affoiblissement, car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes

(a) *Les appareiller, les comparer.* E. J.

materiels. Plusieurs, ayant voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision et destrenchement des parties esmeues et alterees : d'autres en ont du tout abattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre; les haïres de nos ayeulx estoient de cet usage; c'est une matiere tissue de poil de cheval, de quoy les uns d'entr'eulx faisoient des chemises, et d'autres des ceintures à gehenner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que, pendant sa ieunesse, un iour de feste solenne, en la court du roi François premier où tout le monde estoit paré, il luy print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere; mais, quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir : toutesfois à l'aventure ne les a il pas essayees les plus cuisantes; car l'experience nous faict veoir qu'une telle esmotion se maintient bien souvent sous des habits rudes et marmiteux, et que les haïres ne rendent pas tousiours heres (a) ceulx qui les portent. Xenocra-

Moyens
dont on s'est
servi pour les
amortir.

Contenance

(a) Montaigne joue ici sur le mot *haire*, calice, che-

de Xénocrate, comment maintenue.

tes (a) y proceda plus rigoureusement; car ses disciples, pour essayer sa continence, luy ayant fourré dans son lict Lais, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et des folastres appasts, ses philtres; sentant qu'en despit de ses discours et de ses regles, le corps revesche commenceoit à se mutiner, il se fait brusler les membres qui avoient presté l'aureille à cette rebellion. Au lieu que les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice et aultres, donnent bien plus à faire à la raison; car elle n'y peult estre secourue que de ses propres moyens; ny ne sont ces appetits là capables de satieté, voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouissance.

Il paroît, par l'exemple de César, que l'ambition est plus difficile à dompter que l'amour;

Le seul exemple de Iulius Cæsar peut suffire à nous montrer la disparité de ces appetits; car iamais homme ne feut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne (b) en est un tesmoignage, iusques à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui feussent lors en usage, comme de se faire pincer tout le corps, et farder de parfums d'une extreme curiosité: et de soy il estoit beau per-

mise de crin ou *poil de cheval*; et sur le mot *here*, pauvre *hère*, homme foible, sans vigueur, sans bien, sans mérite, sans crédit. E. J.

(a) DIOG. LAERCE, *Vie de Xénocrate*, l. 4, segm. 7. C.

(b) SUTONE, *Vie de J. César*, §. 45. C.

sonnage (a), blanc, de belle et alaigne taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en fault croire Suetone, car les statues qui se veoient de luy à Rome, ne rapportent pas bien partout à cette peinture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roy de Bithynie Nicomede, il eut le pucelage de cette tant renommee royne d'Ægypte, Cleopatra, tesmoing le petit Cesarion (b) qui en nasquit : il feit aussi l'amour à Eunoe (c), royne de Mauritanie; et à Rome, à Posthumia (d), femme de Servius Sulpitius; à Lollia, de Gabinius; à Tertulla, de Crassus; et à Mutia mesme, celle du grand Pompeius; qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cæsar (e), qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'avoit faict cocu, et que luy mesme avoit acoustumé d'appeller Ægysthus : il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia (f), sœur de

(a) SUTONE, *Vie de J. César*, §. 45. C.

(b) PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 13. C.

(c) SUTON. in *Jul. Cæsare*. §. 2. C.

(d) *Id. ibid.* §. 50. C.

(e) *Id. ibid.*

(f) *Id. ibid.*

Caton et mere de Marcus Brutus, dont chascun tient que proceda cette grande affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de luy. Ainsi i'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette desbauche, et de complexion tresamoureuse (a) : mais l'aulture passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi infiniment blecé, venant à combattre celle là, elle luy fait incontinent perdre la place.

Et par
l'exemple de
Méhéméd,
qui se rendit
maître de
Constantino-
ple.

Me ressouvenant, sur ce propos, de Mehemed, celuy qui subiugua Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se treuvent plus egualement balancees ; pareillement indefatigable ruffien et soldat : mais, quand en sa vie elles se presentent en concurrence l'une de l'aulture, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur ; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soubtenir le faix des guerres. Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable ; que, bon capitaine, courageux et

Exemple
très-remar-
quable, qui
semble prou-
ver que l'a-

(a) Lorsqu'il entra en triomphe dans Rome, le peuple crioit : *Mariti, cavete uxores, ecce virum calvum.* E. J.

ambitieux , il se proposoit pour fin principale de son ambition , l'exécution de sa volupté , et iouissance de quelque rare beauté. Sa mort feut de mesme (a) : ayant rengé , par un siege bien poursuivy , la ville de Florence si à destroict (b), que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire ; il la leur quita , pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville , de quoy il avoit oui parler , de beauté excellente : force feut de la luy accorder , et garantir la publique ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps , lequel , se trouvant engagé en si vilaine necessité , se resolut à une haulte entreprinse. Comme chascun paroît sa fille et l'attournoit d'ornemens et ioyaux , qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant , luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage , duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres , en ces quartiers là. Ce mouchoir , empoisonné selon la capacité de son art , venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts , inspira

mourest plu
fort quel'an
bition.

(a) Pandolphe Collenutius rapporte ce fait comme un bruit commun , *Hist. Neap.* l. 5 , p. 246 , 247 , ed. Basil. 1572 ; mais il remarque expressément qu'il passoit pour faux dans l'esprit de bien des gens. C.

(b) C'est-à-dire , *ayant mis , par un siège rigoureux , la ville de Florence si à détresse , en telle détresse , etc.* E. J.

son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'autre.

Les plaisirs de l'amour n'empêchèrent jamais César de profiter des occasions de s'agrandir.

Le m'en revoys à Cesar. Ses plaisirs ne luy feirent iamais desrober une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement: cette passion regenta en luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes, i'en suis despit, quand ie considere, au demourant, la grandeur de ce personnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy; tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript: il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero; et luy mesme, à mon advis, n'estimoit luy debvoir gueres en cette partie, et ses deux Antictons feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant, feut il iamais ame si vigilante, si active et si patiente de labeur, que la sienne? et, sans doubte, encores estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, ie dis vifves, naturelles, et non contrefaictes: il estoit singulierement sobre, et si peu delicat en son manger, qu'Oppius (a) recite

Sobriété singulière de César.

(a) SUÉTONE, *Vie de César*, §. 53. C.

qu'un iour luy ayant esté présenté à table, en quelque saulse, de l'huile medicinee, au lieu d'huile simple, il en mangea largement, pour ne faire honte à son hoste : une aultrefois, il fait fouetter son boulenger (a), pour luy avoir servy d'autre pain que celuy du commun (b). Caton (c) mesme avoit accoustumé de dire de luy que c'estoit le premier homme sobre qui se feust acheminé à la ruyne de son pais. Et quant à ce que ce même Caton l'appella un iour yvrongne, cela adveint en cette façon : Estants tous deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina, de laquelle Cesar estoit soupçonné, on luy veint apporter de dehors un brevet (d), à cachetes : Caton, estimant que ce feust quelque chose de quoy les coniuerez l'advertissent, le somma de le luy donner; ce que Cesar feut contrainct (e) de faire, pour éviter un plus grand soupçon : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton, luy escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en luy disant : « Tien, yvrongne ». Cela, dis ie, feut plustost un mot

(a) On sait que, chez les Romains, tous les artisans étoient des esclaves. E. J.

(b) SUÉTONE, *Vie de César*, §. 48. C.

(c) *Id. ibid.* §. 53. C.

(d) *Un billet doux, une lettre.* E. J.

(e) PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 7. C.

de desdaing et de cholere , qu'un exprez reproche de ce vice ; comme souvent nous iniurons ceulx qui nous faschent , des premieres iniures qui nous viennent à la bouche , quoyqu'elles ne soyent nullement deues à ceulx à qui nous les attachons : ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merueilleusement voisin de celuy auquel il avoit surprins Cesar ; car Venus et Bacchus se conviennent volontiers , à ce que dict le proverbe : mais chez moy Venus est bien plus alaigre , accompagnée de la sobrieté. Les exemples de sa douceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis ; ie dis oultre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encores en son progres , desquels il faict luy mesme assez sentir , par ses escripts , qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis , et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là , s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïve douceur , ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armées toutes entieres à son ennemy , aprez les avoir vaincues , sans daigner seulement les obliger par serment , sinon de le favoriser , au moins de se contenir sans luy faire la guerre : Il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius , et autant de fois remis en liberté :

Il étoit singulièrement doux et clement envers ses ennemis.

Pompeius declaroit ses ennemis tous ceulx qui ne l'accompaignoient à la guerre ; et luy, feit proclamer (a) qu'il tenoit pour amis tous ceulx qui ne bougeoient, et qui ne s'armoient effectivement contre luy : A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de luy, pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaulx et equipages : Les villes qu'il avoit prises par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa douceur et clemence : Il deffendit, le iour de sa grande bataille de Pharsale (b), qu'on ne meist qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains. Voylà des traicts bien hazardeux, selon mon iugement : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceulx qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur pais n'en imitent l'exemple ; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar, et à son admirable pourvoyance, de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette tresiniuste et tresinique cause. Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au

(a) SUÉTONE, *Vie de César*, §. 75. C.

(b) *Id. ibid.* §. 75. C.

temps de sa domination , lors que , toutes choses estant reduictes en sa main , il n'avoit plus à se feindre : Caius Memmius avoit' escript contre luy des oraisons trespoignantes , auxquelles il avoit bien aigrement respondu ; si ne laissa il bien tost aprez d'ayder à le faire consul (a). Caius Calvus , qui avoit faict plusieurs epigrammes iniurieux contre luy , ayant employé de ses amis pour le reconcilier , Cesar se convia luy mesme (b) à luy escrire le premier ; et nostre bon Catulle , qui l'avoit testonné (c) si rudement sous le nom de Mamurra , s'en estant venu excuser à luy , il le fait ce iour mesme souper à sa table ; Ayant esté adverty d'aulcuns qui parloient mal de luy , il n'en fait aultre chose que declarer , en une sienne harangue publicque , qu'il en estoit adverty (d). Il craignoit encores moins ses ennemis , qu'il ne les haïssoit : aulcunes coniurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayant esté descubertes , il se contenta (e) de publier , par edit , qu'elles luy estoient cogneues , sans aultrement en poursuyvre les auteurs. Quant au respect qu'il avoit à ses amis , Caius Oppius (f)

(a) SUÉTONE , §. 73. C.

(b) *Id. ibid.*

(c) *Piqué. E. J.*

(d) SUÉTONE , *Vie de César* , §. 75. C.

(e) *Id. ibid.*

(f) *Ibid.* §. 72. C.

voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quita (a) un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au decouvert. Quant à sa iustice, il feit mourir un sien serviteur (b) qu'il aimoit singulierement, pour avoir couché avecques la femme d'un chevalier romain, quoyque personne ne s'en plaignist. Iamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire. Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult aysement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy feit dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et avanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien : l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et sans corps (c) » ;

L'ambition effrénée de Césus corrompoit ses plus vertueuses inclinations, et a rendu sa mémoire odieuse à tous les gens de bien.

(a) *Laissa, abandonna.* E. J.

(b) SÜÉTONE, §. 48. C.

(c) *Nihil esse rempublicam appellationem modo, sine corpore ac specie.* SÜETON. §. 77. C.

et dire (a) « que ses responses devoient mes-
huy (b) servir de loix » ; et recevoir assis le
corps du senat venant vers luy ; et souffrir
qu'on l'adorast et qu'on luy feist, en sa pre-
sence, des honneurs divins. Somme, ce seul
vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau
et le plus riche naturel qui feut oncques ; et a
rendu sa memoire abominable à tous les gents
de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire
en la ruyne de son pais et subversion de la plus
puissante et fleurissante chose publique que
le monde verra iamais. Il se pourroit bien, au
contraire, trouver plusieurs exemples de grands
personnages ausquels la volupté a faict oublier
la conduite de leurs affaires, comme Marcus
Antonius et aultres ; mais où l'amour et l'am-
bition seroient en eguale balance, et vien-
droient à se chocquer de forces pareilles, ie ne
foys aucun doubte que cette cy ne gaignast le
prix de la maistrise.

Exemple ex-
traordinaire
d'un jeune
homme par-
faitement
beau, qui se
cicatrise tout
le visage pour

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est
beaucoup de pouvoir brider nos appetits par
le discours de la raison, ou de forcer nos mem-
bres, par violence, à se tenir en leur debvoir :
mais, de nous fouetter pour l'interest de nos

(a) *Debere homines pro legibus habere quæ dicat.*
SÜETON. §. 77. C.

(b) *Désormais, dorénavant.* E. J.

voisins ; de non seulement nous desfaire de cette douce passion qui nous chatouille, par le plaisir que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy, et aimez et recherchez d'un chacun, mais, encores de prendre en haine et à contre cœur nos graces qui en sont cause, et condamner nostre beauté, parce que quelqu'autre s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemple : cettuy cy en est. Spurina, ieune homme de la Toscane,

étouffer la
passion que
sa beauté in-
spiroit

Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
Aut collo decus aut capiti, vel quale per artem
Inclusum buxo, aut oriciâ terebintho
Lucet ebur (1),

estant doué d'une singuliere beauté, et si excessive que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continemment, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu, qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que nature luy avoit faicts, comme si on se debvoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla (a) et troubla, à force de playes qu'il se fait à escient,

(1) Brilloit comme une perle enchâssée dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne, ou comme l'ivoire artistement entouré de buis ou de térébinthe. *Énéide*, l. 10, v. 134.

(a) VALÈRE-MAXIME, l. 4, in externis, §. 1. C.

et de cicatrices, la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observée en son visage.

En quoi
cette action
estoit blâmable.

Pour en dire mon advis, j'admire telles actions plus que ie ne les honore: ces excez sont ennemis de mes regles. Le desseing en feut beau et consciencieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence: quoy? si sa laideur servit depuis à en iecter d'autres au peché de mespris et de haine; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommandation; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition: y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere? Il estoit plus iuste, et aussi plus glorieux, qu'il feist de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reglement.

Ceux qui se
léroberont aux
offices communs
de la société,
rennent le
parti le plus
commode

Ceulx qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infini de regles espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque pointce d'aspreté peculiere qu'ils s'enioignent! c'est aulcunement mourir, pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix, mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamais semblé qu'ils l'eussent, ny qu'en malaysance il y aye rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant

loyalement à tous les membres de sa charge. Il est à l'aventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deue-ment de tout point en la compagnie de sa femme; et a lon dequoy couler plus incurieusement en la pauvreté, qu'en l'abondance iustement dispensee: l'usage conduit selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons; le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une: cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquisés et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE XXXIV.

*Observation sur les moyens de faire la guerre,
de Iulius Cesar.*

ON recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommandation; comme le grand Alexandre, Homere; Scipion africain, Xenophon; Marcus Brutus, Polybius; Charles cinquiesme, Philippe de Comines; et dict on, de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le

Les Commentaires de César devroient être le bréviaire de tout homme de guerre.

feu mareschal Strozzy, qui avoit prins Cesar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisi; car, à la verité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire: et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à mon goust il n'y a aulcuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Comment
César rassu-
re ses trou-
pes, alarmées
par la crainte
des forces
nombreuses
de l'ennemi.

Le veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire. Son armee estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roi Iuba; au lieu de rabbattre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et apétisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé, car il leur dict (a) qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement: et lors il leur en feit le nombre surpassant de beaucoup et la verité et la renommee qui en couroit dans son armee; suyvant ce que conseille Cyrus et Xe-

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, c. 66. C.

nophon; d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest, de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprez les avoir iugez foibles par reputation. Il accoustumoit surtout ses soldats à obeir simplement, sans se mesler de contrerooller ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur le point de l'execution : et prenoit plaisir (a), s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'avis, pour les tromper; et souvent, pour cet effect, ayant assigné un logis en quelque lieu, il passoit outre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux. Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayant envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage, et print quelques iours de delay à leur faire response, pour se servir de ce loisir à assembler son armee. Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager du temps; car il redict maintefois que c'est la plus souveraine partie d'un capitaine, que la science de prendre au point les occasions et la diligence, qui est, en ses exploits, à la ve-

César accoustumoit ses soldats à lui obeir sans s'informer de ses desseins.

Grand ménager du temps, il savoit amuser ses ennemis, pour les surprendre avec plus d'avantage.

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, c. 65. G.

Vertus qu'il exigeoit de ses soldats.

rité, inouïe et incroyable. S'il n'estoit pas fort consciencieux, en cela, de prendre avantage sur son ennemy, sous couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats autre vertu que la vaillance, ny ne punissoit (a) gueres aultres vices que la mutination et la desobeissance.

Il les laissoit vivre avec beaucoup de licence.

Souvent, aprez ses victoires (b), il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adioustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creéz, que, tous parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au

Vouloit qu'ils fussent richement armés.

combat. De vray (c), il aimoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des har-nois gravez, dorez et argentez, afin que le soing de la conservation de leurs armes les

Les hono-roit du nom de compa-gnons.

rendist plus aspres à se deffendre. Parlant à eulx, il les appelloit du nom de *Compaignons* (d), que nous usons encores : ce qu'Auguste, son successeur, reforma, estimant qu'il l'avoit faict pour la nécessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suivoient que volontairement ;

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, c. 67. C.

(b) *Id. ibid.*

(c) *Id. ibid.*

(d) *Nec milites eos pro concione, sed blandiori nomine commilitones appellabat. Id. ibid.*

Rheni mihi Cæsar in undis

Dux erat . hîc socius , facinus quos inquinat æquat (1) ;

mais que cette façon estoit trop rabbaissée pour la dignité d'un empereur et general d'armée, et remeit en train de les appeller seulement Soldats (a). A cette courtoisie , Cesar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimier : la neufviesme legion s'estant mutinée auprez de Plaisance , il la cassa (b) avecques ignominie , quoyque Pompeius feust lors encores en pieds , et ne la receut en grace , qu'avesques plusieurs supplications : il les rappaisoit (c) plus par auctorité et par audace que par douceur. Là où (d) il parle de son passage de la riviere du Rhin , vers l'Allemagne , il dict qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passast son armée à navire , il feit dresser un pont , afin qu'il passast à pied ferme. Ce feut là qu'il bastit ce pont admirable , de quoy il dechiffre particulièrement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroit de ses faicts , qu'à nous représenter la

César très
sévère à ses
soldats.

Pourquoi
il fit un pont
sur le Rhin
pour faire
passer son ar-
mée en Alle-
magne

(1) Au passage du Rhin , César étoit mon général ; il est ici (à Rome) mon compagnon : le crime rend égaux tous ceux qui en sont complices. LUCAN. l. 5, v. 289.

(a) SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, §. 25. C.

(b) Ib. *Vie de J. César*, §. 69. C.

(c) Id. *ibid.*

(d) *De Bello Gallico*, l. 4, c. 2. C.

Pourquoi
il aimoit à
haranguer
ses soldats a-
vant le com-
bat

subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main. I'y ay aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veult montrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande bataille contre ceulx de Tournay, « Cesar, dict il (a), ayant ordonné du reste, courut soudainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee; qu'ils ne s'estonnassent poinct, et soubteinssent hardiement l'effort des adversaires : et parce que l'ennemy estoit desia approché à un iect de traict, il donna le signe de la bataille; et de là estant passé soudainement ailleurs pour en'encourager d'aultres, il trouva qu'ils estoient desia aux prinses ». Voylà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue luy a faict en plusieurs lieux de bien notables services; et estoit, de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommandation, que plusieurs en son armee recueilloient ses harangues; et, par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps aprez luy. Son parler avoit des graces particulieres, de sorte que ses

(a) *De Bello Gallico*, l. 2, c. 3. C.

familiers, et entre aultres Auguste, oyant reciter ce qui en avoit esté recueilly, recognoissoit, iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien.

La premiere fois qu'il sortit de Rome (a), avecques charge publique, il arriva en huict iours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche, devant luy, un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse; et derriere luy, celuy qui portoit son espee. Et certes, quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit on atteindre à cette promptitude de quoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huict iours; reveint de Brindes à Rome; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espagne, où il passa (b) des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armee romaine à Pharsale; passa de là, suyvant Pompeius, en Ægypte, laquelle il subiugua; d'Ægypte il veint en Syrie, et au pais de Pont, où il combattit Pharnaces; de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba; et rebroussa encores, par l'Italie, en Espagne, où il desfeit les enfants de Pompeius :

Rapidité de
César dans
ses expéditions
militaires.

(a) PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 5. C.

(b) *Surpassa, surmonta.* E. J.

Ocior et cœli flammis et tigride fœtâ (1).

Ac veluti montis saxum de vertice præceps
 Cùm ruit avulsum vento, seu turbidus imber
 Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
 Fertur in abruptum magno mons improbus actu,
 Exsultatque solo, sylvas, armenta, virosque
 Involvens secum (2).

Il vouloit
 tout voir par
 lui-même.

Parlant du siege d'Avaricum, il dict (a) que c'estoit sa coustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprises de consequence, il faisoit tousiours la descouverte luy mesme (b), et ne passa iamais son armee en lieu qu'il n'eust premierelement recogneu; et, si nous croyons Suetone (c), quand il fait l'entreprinse de traicter en Angleterre, il feut le premier à sonder le gué. Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieulx la victoire qui se conduisoit par conseil, que par force; et, en la guerre contre

Aimoit
 mieux une
 victoire gagnée par prudence que

(1) Plus rapide que l'éclair, plus prompt que le tigre à qui on vient d'enlever ses petits. LUCAN. l. 5, v. 405.

(2) Pareil à un vaste rocher, qui, miné par le temps, ou arraché par la fureur des vents ou des eaux, tombe d'une haute montagne, et, bondissant avec un fracas horrible, entraîne avec lui les arbres, les rochers, les troupeaux et les pasteurs. *Énéide*, l. 12, v. 684.

(a) *De Bello Gallico*, l. 7, c. 3. C.

(b) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 58. C.

(c) *Id. ibid.*

Petrei^{us} et Afrani^{us}, la fortune luy présentant par la forêt
des armes.
une bien apparente occasion d'avantage, il la refusa, dict il (a), esperant, avecques un peu plus de longueur, mais moins de hasard, venir à bout de ses ennemis. Il fait aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost de passer à nage la riviere sans aulcune necessité :

Rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset, iter · mox uda receptis
Membra foveat armis, gelidosque a gurgite, cursu
Restituunt artus (1).

Le le treuve un peu plus retenu et considéré César plus
circonspect
dans ses en-
treprises
qu'Alexan-
dre.
en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force les dangers, comme un impetueux torrent qui choque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre ;

Sic tauriformis volvitur Aufidus,
Qui regna Dauni perfluit Appuli,
Dum sævit, horrendamque cultis
Diluvium meditatur agris (2) ;

(a) *De Bello Gallico*, l. 1, c. 8. C.

(1) Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il n'auroit osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre de ses armes, et, dans une course rapide, retrouve la chaleur qu'il avoit perdue. *LUCAN.* l. 4, v. 151.

(2) Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de l'antique Daunus, roule ses eaux impétueuses, lorsqu'il menace,

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage ; là où Cesar s'y print estant desia meur et bien avancé : oultre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente, et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tresabstinent. Mais où les occasions de la nécessité se presentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grande bataille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, voyant la poincte de son armee s'esbransler ; ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant dire que ses gents estoient assiegez, il passa (a) desguisé au travers l'armee ennemie pour les aller fortifier de sa presence. Ayant traversé à Dyr-rachium, avecques bien petites forces, et voyant que le reste de son armee, qu'il avoit laissée à conduire à Antonius, tardoit à le suyvre, il entreprint (b) luy seul de repasser la mer, par une

César se jetoit hardiment dans le péril, lorsque la nécessité le requéroit.

les moissons d'un horrible ravage. HOR. od. 14, l. 4, v. 25.

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 58. C.

(b) *Id. ibid.*

tresgrande tormente, et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entreprinses qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire; car avecques combien foibles moyens entreprint il de subiuguer le royaume d'Ægypte; et depuis, d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes? Ces gents là ont eu ie ne sçais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune, et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les haultes entreprinses. Aprez la bataille de Pharsale, comme il eut envoyé son armee devant en Asie, et passa avecques un seul vaisseau le destroit de l'Hellespont, il rencontra (a) en mer Lucius Cassius, avecques dix gros navires de guerre; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droict vers luy, et le sommer de se rendre; et en veint à bout. Ayant entrepris ce furieux siege d'Alexia, où il y avoit quatre vingt mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour luy courre sus et lever le siege, et dressé une armee de cent neuf mille chevaux (b) et de deux cents qua-

Sa confiance
et sa ferme-
té au siège
d'Alexia.

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 62. C.

(b) CÉSAR de *Bello Gallico*, l. 7, c. 12. Au lieu de huit mille chevaux que met César, Montaigne en compte

rante mille hommes de pied, quelle hardiesse et manacle (a) confiance feut ce, de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse, et se resoudre à deux si grandes difficultez ensemble? lesquelles toutesfois il soubteint; et aprez avoir gaigné cette grande bataille contre ceulx de dehors, renga bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit enfermez. Il en adveint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigranes; mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit à faire.

Deux événements extraordinaires concernant ce siège

Le veulx icy remarquer deux rares evenemens et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alexia: l'un, que les Gaulois, s'assemblants pour venir trouver là Cesar, ayants faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en leur conseil (b) de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion. Cet exemple est

cent neuf mille, je ne sais pourquoi. C. — Il y avoit peut-être, dans le manuscrit de Montaigne, *huit à neuf mille chevaux*, au lieu de *cent neuf mille chevaux*. C'est, je crois, la seule manière d'expliquer une erreur aussi forte, qui auroit dû être corrigée dans le texte de la première édition E. J.

(a) *Furieuse*. — *Manacle* et *maniaque* se trouvent dans Cotgrave, comme *vrais synonymes*: il n'y a que *maniaque* dans Nicot. C.

(b) CESAR. de *Bello Gallico*, l. 7, c. 12. C.

nouveau , de craindre à estre trop : mais à le bien prendre , il est vraysemblable que le corps d'une armee doit avoir une grandeur moderee , et reglee à certaines bornes , soit pour la difficulté de la nourrir , soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier , par exemples , que ces armees monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suyvant le dire de Cyrus , en Xenophon , ce n'est pas le nombre des hommes , ains le nombre des bons hommes , qui faict l'avantage ; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan , contre l'advis de tous ses capitaines , sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderberch , bon iuge et tresexpert , avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles debvoient baster (a) à un suffisant chef de guerre , pour garantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'autre poinct , qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre , c'est que Vercingetorix , qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltees , print party de s'aller enfermer dans Alexia (b) : car celuy qui com-

(a) *Suffire à un habile général.* E. J.

(b) *CÆSAR. de Bello Gallico, l. 7, c. 11. C.*

mande à tout un pais ne se doibt iamaïs engager, qu'au cas de cette extremité qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle; aultrement il se doibt tenir libre, pour avoir moyens de pourveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

César devient, avec le temps, plus retenu dans ses entreprises militaires

Pour revenir à Cesar, il deveint (a), avecques le temps, un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius; estimant qu'il ne debvoit ayseement hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire qui se veoid aux ieunes gents, les nommants « Necessiteux d'honneur », *Bisognosi d'onore*; et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit, ce que ne doibvent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres; assez de gents le practiquent ainsi.

N'approuvoit pas toute sorte de moyens pour acquérir la victoire.

Il (b) estoit bien esloingné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 60. C.

(b) *César étoit, etc.* E. J.

et naïve : mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure , et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquérir la victoire. En la guerre contre Ariovistus , estant à parlementer avecques luy , il y surveint quelque remuement entre les deux armées , qui commença par la faulte des gens de cheval d'Ariovistus : sur ce tumulte (a) , Cesar se trouva avoir fort grand avantage sur ses ennemis ; toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir , de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy. Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat , et de couleur esclatante , pour se faire remarquer. Il tenoit (b) la bride plus estroicte à ses soldats , et les tenoit plus de court , estant prez des ennemis.

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance , ils disoient en commun proverbe , « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager » : il avoit cette mesme opinion , que la science de nager estoit tresutile à la guerre , et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence , il franchissoit ordinairement à la nage les rivieres qu'il rencontroit ; car il aimoit à voyager à pied , comme le grand Alexandre. En Ægypte , ayant esté forcé , pour

César savoit très-bien nager , et en tira de grands usages.

(a) CÉSAR. *de Bello Gallico*, l. 1^r, c. 2. C.

(b) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 65. C.

se sauver, de se mettre dans un petit bateau, et tant de gents s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il aima mieulx se iecter en la mer (a), et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traisnant à belles dents sa cotte d'armes, à fin que l'ennemy n'en iouist, estant desia bien avancé sur l'aage.

Extrême
affection que
les soldats de
César avoient
pour lui

lamais chef de guerre n'eut tant de creance (b) sur ses soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de souldoyer (c), chascun sur sa bourse, un homme d'armes; et les gents de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez entreprenants encores à desfrayer les plus necessiteux. Feu monsieur l'admiral de Chastillon nous fait veoir dernièrement un pareil cas en nos guerres civiles; car les François de son armee fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accompaignoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix; la passion nous commande bien plus vifvement que la raison : il

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 64. C.

(b) *Crédit, autorité*. E. J.

(c) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 68. C.

est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gents d'armes et capitaines refuserent leur paye; et appelloit on, au camp de Marcellus, Mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrachium, ses soldats (a) se veindrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser : une sienne seule cohorte (b) soubteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traicts, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches : un soldat, nommé Scaeva, qui commandoit à l'une des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une cuisse percees, et son escu faulsé en deux cents trente lieux (c). Il est advenu à plusieurs de ses soldats, prins prisonniers, d'accepter plustost (d) la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party : Granius Petronius, prins par Scipion en Afrique, Scipion, apres avoir faict mourir ses com-

Exemple
de leur intré-
pidité,

(a) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 68. C.

(b) *Id. ibid.*; CÆSAR. de *Bello civili*, l. 3, c. 12. C.

(c) CÆSAR. de *Bello civili*, l. 3, c. 12; FLORUS, l. 4, c. 2; VALÈRE-MAXIME, l. 3, c. 3, §. 23; SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 68. C.

(d) SUÉTONE, *Vie de J. César*, §. 68. C.

Et de leur
fidélité.

paignons, luy manda qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit, « que les soldats (a) de Cesar avoient accoustumé de donner la vie aux autres, non la recevoir » ; et se tua tout soubdain de sa main propre. Il y a infinis exemples de leur fidélité : il ne fault pas oublier le traict de ceulx qui feurent assiegez à Salone, ville partisane pour Cesar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius (b) les tenoit assiegez : ceulx de dedans estants reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la plus part d'entre eulx y estants morts et blecez, ils avoient mis en liberté tous leurs esclaves, et pour le service de leurs engins, avoient esté contraincts de couper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres ; et ce neantmoins, resolu de iamais ne se rendre. Aprez avoir traisné (c) ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un iour sur le midy, et, comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne

(a) PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 5. C.

(b) CÉSAR. *de Bello civili*, l. 3, c. 3. C.

(c) *Id. ibid.*

mine, sortirent en telle furie sur les assiegeants, qu'ayant enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quatriesme, et puis le reste, et, ayant faict du tout abandonner les trenchees, les chasserent iusques dans les navires; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius. Je n'ay point memoire pour cett' heure d'avoir veu aulcun aultre exemple où les assiegez battent en gros les assiegeants et gaignent la maistrise de la campagne; ny qu'une sortie ayt tiré en consequence une pure et entiere victoire de bataille.

CHAPITRE XXXV.

De trois bonnes femmes.

IL n'en est pas à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs de mariage; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps: les hommes, quoyqu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la société dure; si elle a esté constamment doulce, loyale et commode. En nostre siecle, elles reservent plus commu-

Vraie preuve d'un bon mariage.

Ce que
Montaigne
jugeoit des
femmes qui
n'étaient
leur affection
pour leurs
maris, qu'a-
près qu'ils
sont morts.

nement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus; cherchent au moins lors à donner témoignage de leur bonne volonté : tardif témoignage et hors de saison ! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est pleine de combustion; le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants; elles, volontiers de mesmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas de mon goust : elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, ie m'en voys à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire : « Comment estoient ils ? Comment ont ils vescu ensemble ? » Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantiùs mœrent, quæ minùs dolent* (1) : leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie (a) aprez, pourveu qu'on

(1) Celles qui sont les moins affligées, pleurent avec le plus d'ostentation. TACIT. ann. 2, c. 77. Il y a dans Tacite : *Nulli jactantiùs mœrent quàm qui maximè lætantur*. C.

(a) On a mis, dans les dernières éditions, *qu'on pleure après*. Ce changement n'étoit point nécessaire. *Dispenser* signifioit autrefois *permettre*, comme on peut voir dans Nicot; et c'est dans ce sens que Montaigne l'emploie ici : *Nous permettrons volontiers à nos femmes de rire après notre mort, pourvu qu'elles nous rient pendant notre*

nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estois, me vienne frotter les pieds quand ie ne suis plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix; regardez ce port, ce teinct et l'embonpoint de ces ioues soubz ces grands voiles; c'est par là qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant; c'est acquest, plus que payement : en mon enfance, une honneste et tresbelle dame, qui vit encores veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceulx qui le luy reprochoient, « C'est, disoit elle, que ie ne pratique plus de nouvelles amitez, et suis hors de volonté de me remarier ».

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, i'ay icy choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour la mort de leurs maris : Ce sont pourtant exem-

Trois femmes très-affectionnées à leurs maris, prêts à mourir : la première, sans

vie. C'est là précisément la pensée de Montaigne, qui est plaisante, et dans le fond très-raisonnable. C.

nom, et de
basse nais-
sance.

ples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiement la vie en consequence.

Pline le ieune (a) avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui luy estoient survenues ez parties honteuses. Sa femme, le voyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estât de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aucun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Aprez avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : partant elle luy conseilla, pour le plus seur et souverain remede, de se tuer; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense point, luy dict elle, mon amy, que les douleurs que ie te veois souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer ie ne me vueille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne. Ie te veulx accompagner à la guarison, comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons qu'à plaisir en ce passage qui nous doit delivrer de tels torments : nous nous en irons. heureusement ensemble ». Cela dict, et

(a) Epist. 24, l. 6. C.

ayant rechauffé le courage de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et vehemente affection de quoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estreintes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se fait lier et attacher bien estroictement avecques luy par le fauls (a) du corps ; et abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle là estoit de bas lieu ; et parmy telle condition de gents, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bonté :

Extrema per illos

Iustitia excedens terris vestigia fecit (1)

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement.

Arria, femme de Cecina Pætus, personnage consulaire, feut mere d'un' aultre Arria, femme de Thrasea Pætus, celui duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et, par le moyen de ce gendre, mere grand' de Fannia ;

La seconde,
Arria, femme de Cecina
Pætus.

(a) *Par le milieu du corps.* E. J.

(1) La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porte ses derniers pas.

Géorg. l. 2, v. 473. (Traduct. de M. Delille.)

car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a faict mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecina Pætus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gents de l'empereur Claudius, aprez la desfaicte de Scribonianus, duquel il avoit suyvi le party (a), supplia ceulx qui l'emmenoiënt prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur fauldroit pour le service de son mary; et qu'elle seuleourniroit à sa chambre, à sa cuisine et à tous aultres offices. Ils l'en refuserent: et elle, s'estant iectee dans un batteau de pescheur qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils feurent à Rome, un iour, en presence de l'empereur, Iunia, veufve de Scribonianus, s'estant accostee d'elle familièrement pour la societé de leurs fortunes, elle la repoulsa rudement avecques ces paroles: « Moy, dict elle (b), que ie parle à toy, ny que ie t'esoute! à toy, au giron de laquelle Scribonianus feut tué! et tu vis encores! » Ces paroles, avecques plusieurs aultres signes, feirent sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de

(a) PLIN. epist. 16, l. 3. C.

(b) *Id. ibid.*

son mary. Et Thrasea, son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : « Quoy (a)? si ie courrois pareille fortune à celle de Cecina, voudriez vous que ma femme, vostre fille, en feist de mesme? » « Comment doncques? si ie le voudrois! » respondit elle : ouy, ouy, ie le voudrois, si elle avoit vescu aussi long temps et d'aussi bon accord avecques toy, que i'ay faict avecques mon mary ». Ces responses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus prez à ses deportements. Un iour, aprez avoir dict à ceulx qui la gardoient, « Vous avez beau faire (b), vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez », s'eslançant furieusement d'une chaire où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer la teste contre la paroy voisine; duquel coup estant cheute de son long esvanouie, et fort blecee, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Je vous disois bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon aysee de me tuer, i'en choisirois quelque aultre, pour malaysee qu'elle feust ». La fin d'une si admirable vertu feut telle : son mary Pætus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle

(a) PLIN. epist. 16, l. 3. C.

(b) *Id. ibid.*

la cruauté de l'empereur le rengeoit ; un iour, entre aultres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignard que son mary portoit, et le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Pætus », luy dict elle ; et en mesme instant (a), s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quant et quant sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, *Pæte, non dolet*. Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance ; « Tien, Pætus, il ne m'a point faict mal » :

Casta suo gladium cùm traderet Arria Pæto,
 Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
 Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit ;
 Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet (1) :

il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : car et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault qu'elles

(a) PLIN. epist. 16, l. 3. C.

(1) Lorsque la chaste Arria présentoit à son cher Pætus le poignard qu'elle venoit de tirer de ses entrailles : Pætus, lui dit-elle, crois-en mon amour ; le coup que je viens de me donner ne me fait point de mal : je ne souffre que de celui que tu vas te donner. MART. l. 1, epigr. 14.

luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice; mais ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy encores, au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Pætus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux, à mon advis, d'avoir eu besoin d'un si cher et precieux enseignement.

Pompeia Paulina, ieune et tresnoble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort; ce qui se faisoit en cette maniere : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long; luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps : et, si le condamné estrivoit (a) à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'executer, ou luy coupant les veines des bras et des iambes, ou luy faisant avaler du poison

La troisième, Pompeia Paulina, femme de Seneque

(a) Résistoit. E. J.

par force; mais les personnes d'honneur n'attendoient pas cette necessité, et se servoient de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Senèque (a) out leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : « Puis que ie ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en recognoissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vie, laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire; à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire de sinceres et veritables amis » : et quant et quant, appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par doulces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tanser : « Où sont, disoit il (b), ces beaux preceptes de la philosophie? que sont devenues les provisions que par tant d'annees nous avons faictes contre les accidents de la fortune? La cruauté de Neron nous estoit elle incogneue? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourri et eslevé? » Aprez avoir dict ces paroles en commun, il se destourne à

(a) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 61 et 62. C.

(b) *Id. ibid.* c. 62. C.

sa femme , et , l'embrassant estroictement , comme par la poisanter de la douleur elle defailloit de cœur et de forces , la pria de porter un peu plus patiemment cet accident , pour l'amour de luy ; luy dit que l'heure estoit venue où il avoit à montrer , non plus par discours et par disputes , mais par effect , le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes ; et que sans doubte il embrassoit la mort , non seulement sans douleur , mais avecques alaigresse : « Parquoy , m'amie , aioutoit il , ne la deshonore par tes larmes , à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur , et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions , conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations auxquelles tu es addonnee ». A quoy Paulina , ayant un peu reprins ses esprits , et reschauffé la magnanimité de son courage , par une tresnoble affection : « Non , Seneca , respondit elle , ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité ; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores appris à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx , ny plus honnestement , ny plus à mon gré , qu'avecques vous ? ainsi faictes estat que ie m'en voys (a) quand et vous ». Lors Seneca ,

(a) *Vais*. — Amyot , contemporain de Montaigne ,

prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis « Je t'avois (a), Paulina, dict il, conseillé ce qui ser-voit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes doncques mieulx l'honneur de la mort; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin ; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part ». Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras : mais parce que celles de Seneque, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses ; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit. Mais toutes ces incisions (b) estant encores

écrit aussi *voys*, ou *vois*, pour *vais*. Cette différence dans la manière d'écrire ne changeoit rien dans la prononciation. C.

(a) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 63 C.

(b) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 64. C.

insuffisantes pour le faire mourir, il commande à Statius Anneus, son medecin, de luy donner un bruvage de poison, qui n'eut gueres non plus d'effect; car, par la foiblesse et froideur des membres, elle (a) ne peut arriver iusques au cœur. Par ainsin on luy feit en oultre apprester un baing fort chauld; et lors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine il continua des discours tresexcellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouir sa voix; et demeurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien facheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant: « Je voue cette eau à Iupiter le liberateur (b) ». Neron, adverti de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui estoit des mieulx apparentes dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst

(a) *La poison*, car c'est ainsi qu'on parloit du temps de Montaigne. Nous disons aujourd'hui, *le poison*; et c'est comme on a mis dans les dernières éditions. C.

(b) *Libare se liquorem illum* Joyi Liberatori. TACIT. *Annal.* l. 15, c. 64. C.

à reproche, renvoya en toute diligence luy faire r'attacher ses playes : ce que ses gents (a) d'elle feirent sans son sceu, estant desia demy morte, et sans aulcun sentiment. Et ce que, contre son desseing, elle vesquit depuis, ce feut treshonorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant (b), par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit es-coulé de vie par ses bleceures.

Les poètes
tragiques de-
vroient tuer
de l'histoire
le sujet de
leurs pièces.

Voilà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela, ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la soudure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose, de ce grand nombre de fables diverses.

(a) TACITE, *Annal.* l. 15, c. 64. C.

(b) *Id. ibid.*

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quiter la vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit aultrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contrepoids en cet eschange : mais, selon son humeur stoique, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius (a), aprez qu'il luy a fait entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester ; et qu'il luy avoit respondu, que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu ; il suyt ainsin : « Elle me lascia aller, me recommandant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds (b) quand il me souvient qu'en cette vieille vie il y en a une ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me rengé à m'aimer moy mesme

Pieuve particulière de l'amour que Sénèque avoit pour sa femme.

(a) Epist., 104. C.

(b) *Ibid.*

plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections ; et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment ; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre, aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert ; il fault par fois nous prester à nos amis, et, quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personniages ont fait ; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doux, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense : car, qu'est il plus doux, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme ? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a

pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi considéré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Je me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre ». Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

Des plus excellents hommes.

Si on me demandoit le choix de tous les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de tous les aultres.

Prééminence d'Homère sur les plus grands génies.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy; ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger à ceulx qui les cognoissent tous deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

Tale facit carmen doctâ testudine, quale
Cynthius impositis temperat articulis (1):

(1) Il chante, sur sa docte lyre, des vers aussi doux
IV. 6

toutesfois en ce iugement, encores ne faudroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance; que c'est son guide et maistre d'eschole; et qu'un seul traict de l'Illiade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Æneide. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deitez par son auctorité, n'a gaigné reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que tous ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escire ou de la religion ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un maistre tresparsaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo ac Crantore dicit (1) :

que ceux que module Apollon. PROPERT. eleg. 34, l. 2, v. 79.

(1) Il nous dit bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est honnête et ce qui ne l'est point, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. HOR. epist. 2, l. 1, v. 3.

et comme dict l'aultre,

A quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis labra rigantur aquis (1);

et l'aultre,

Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Sceptra potitus (2),

et l'aultre,

Cuiusque ex ore profuso
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Annemque in tenues ausa est deducere rivos,
Unius fœcunda bonis (3).

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus excellente production qui puisse estre; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance: l'enfance de la poésie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dèrnier des poètes, suivant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous

(1) Source intarissable, où les poètes viennent s'enivrer des eaux de l'Hélicon. OVID. *Amor. eleg.* 9, l. 3, v. 25.

(2) Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre de la poésie. LUCRET. l. 3, v. 1050.

(3) Source abondante, dont tous les poètes ont répandu les trésors dans leurs vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux: seul, il les a tous fécondés. MANIL *Astron.* l. 2, v. 8

a laissé de luy (a), « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter ». Ses paroles, selon Aristote (b), sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substantiels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius (c), un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere : disant (d) « que c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires ». Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandrides (e), que « c'estoit le poète des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere ». Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque (f), « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes, se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tous-

(a) *In quo (Homero) hoc maximum est, quòd neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui eum imitari posset, inventus est.* VELLEI PATERCULI *Hist.* l. 1, c. 5. C.

(b) *Poétique d'Aristote*, c. 24. C.

(c) *PLINE*, l. 7, c. 29. C.

(d) *PLUTARQUE, Vie d'Alexandre*, c. 2. C.

(e) *Id. Dits Notables des Lacédémoniens* C.

(f) Dans son traité, *Du trop parler*, c. 5. C.

iours en nouvelle grace ». Ce follastre d'Alcibiades (a), ayant demandé, à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit de quoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il (b), Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est ». Que n'estoit ce dire, à Panaetius (c), quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes ? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne ? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages ; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'aventure jamais : nos enfans s'appellent encores des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist Hector et Achille ? Non seulement aulcunes races particulieres, mais la plus part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivait à nostre pape Pie second :

(a) PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, c. 3. C.

(b) Id. *Dits Notables des Rois*, au mot *Hiéron*. C.

(c) CIC. *Tusc. quæst.* l. 1, c. 32. C.

« Je m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moy ». N'est ce pas une noble farce, de laquelle les rois, les choses publiques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre Sept villes grecques entrèrent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur !

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Athenæ(1).

Autre homme extraordinaire, Alexandre-le-Grand, qui doit être préféré à César.

L'autre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commença ses entreprises; le peu de moyen avecques lequel il fit un si glorieux desseing; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi; la faveur extraordinaire de quoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploits hasardeux, et à peu que ie ne die temeraires;

Impellens quicquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruinâ (2),

(1) Smyrne, Rhode, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. AULU-GELLE, l. 3, c. 11.

(2) Abattant tout ce qui s'opposoit à sa grandeur, il

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme; d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré maintenant cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus, car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares et extraordinaires; mais il est impossible de conduire de si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions: la ruyne de Thebes (a) et de Persepolis, le meurtre

aimoit à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. LUCAN.
l. 1, v. 149.

(a) PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18. C.

de Menander, et du medecin d'Ephestion (a), de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens (b), non sans interest de sa parole; des Cosseiens (c), iusques aux petits enfants, sont saillies un peu mal excusables; car, quant à Clytus, la faulte en feut amende'e oultre son poids, et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion, et que c'estoit de soy une complexion excellemment formee à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices (d) » : quant à ce qu'il estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouir mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feut semer aux Indes, toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à son aage et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Hannibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des hommes; les rares beautez et

(a) QUINTE-CURCE, l. 10, §. 4; et PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 22. C.

(b) PLUTARQUE, *ibid.* c. 18. C.

(c) *Id. ibid.* c. 22. C.

(d) QUINTE-CURCE, l. 10, §. 5. C.

conditions de sa personne, iusques au miracle;
ce port, et ce venerable maintien, soubs un
visage si ieune, vermeil et flamboyant;

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer undâ,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit (1);

l'excellence de son sçavoir et capacité; la duree
et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte
de tache et d'envie; et qu'encores, long temps
aprez sa mort, ce feut une religieuse croyance
d'estimer que ses medailles portassent bonheur
à ceulx qui les avoient sur eulx; et que plus
de rois et de princes ont escript ses gestes,
qu'aultres historiens n'ont escript les gestes
d'aulture roy ou prince que ce soit; et qu'encores
à present les Mahumetans, qui mesprisent
toutes aultres histoires, receoivent et hono-
rent la sienne seule, par special privilege : Il
confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay
eu raison de le preferer à Cesar mesme, qui
seul m'a peu mettre en doubte du choïs; et il ne
se peult nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses
exploicts, plus de la fortune en ceulx d'A-
lexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales;

(1) Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus
chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné
dans les eaux de l'Océan, il s'élève dans les cieux
éclatant de lumière, et dissipe les ténèbres de la nuit.
Énéide, l. 8, v. 589.

et Cesar, à l'adventure, aulcunes plus grandes : ce feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroits ;

Et velut immissi diversis partibus ignes
Arentem in sylvam et virgulta sonantia lauro,
Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter (1) :

mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche du costé d'Alexandre.

Le troisiè-
me, le plus
excellent, E-
paminondas.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prez tant que d'aütres (aussi n'est ce pas une piece de la substance de la chose). De resolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisee par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglee, il en avoit tout ce qui s'en peult imaginer : de preuves de cette sienne

(1) Pareils à des feux allumés, aux deux extrémités d'une forêt remplie de broussailles bruyantes, de lauriers secs et pétillants; pareils à deux torrents, qui tombent avec fracas du haut des montagnes, et courent, tout écumants, se précipiter dans la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. *Enéide*, l. 12, v. 521.

vertu, il en a fait autant, à mon avis, qu'Alexandre même, et que César; car encore que ses exploits de guerre ne soient ny si fréquents, ny si enflés, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considérer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poissants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont fait cet honneur, sans contredict, de le nommer le premier homme d'entre eulx: mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime (a) du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est resté (b), « que iamais homme ne sceut tant, et ne parla si peu que luy », car il estoit pythagorique de secte; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx: excellent orateur et trespersuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé tous ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires; car en cette partie, qui doit estre principalement considérée, qui seule marque véritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les autres ensemble, il ne cede

Reconnu le
premier des
Grecs.

Son sçavoir

Ses mœurs.

(a) Ou *premier*, comme on a mis dans les dernières éditions. *Primes*, c'est *premiers*, dit Borel dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*. C. *

(b) PLUTARQUE, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 23. C.

à aulcun philosophe, non pas à Socrates mesmes : en cettuy ci l'innocence est une qualité propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon (a) de laquelle elle paroist, en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarree, molle et fortuite.

Vertu d'Épaminondas pleine partout, et uniforme.

L'antiquité iugea, qu'à esplucher par le menu tous les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout et pareille, qui, en tous les offices de la vie humaine, ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publique ou privee, ou paisible, ou guerriere, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme, ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour. Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la treuve aulcunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis : et cette seule action, haulte pourtant et tresdigne d'admiration, ie la sens un peu aigrette, pour, par souhait mesme, en la forme qu'elle estoit en luy, m'en desirer l'imitation.

Son obstination à la pauvreté : ce que Montaigne en jugeoit.

Le seul Scipion Emilien pourroit être comparé à Épaminondas.

Le seul Scipion Emylien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et univer-

(a) *En comparaison.* E. J.

selle, se pourroit mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. Oh, quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeulx, à poinct nommé, des premieres, la couple de vies, iustement la plus noble qui feust en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matiere ! quel œuvrier !

Pour un homme non saint, mais que nous disons galant homme, qu'ils nomment, de mœurs civiles et communes, d'une haulteur moderee ; la plus riche vie, que ie sçache, à estre vescuë entre les vivants, comme on dict, et estoffee de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Figure qu'a
faite Alcibiade.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessifve bonté, ie veulx adiouster icy aulcunes de ses opinions : Le plus doulx contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna (a) que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire de Leuctres ; il couche de beaucoup, preferant leur plaisir au sien si iuste et si plein d'une tant glorieuse action : Il ne pensoit pas (b) « qu'il

Bonté, douceur, équité, humanité d'Epaminondas.

(a) PLUTARQUE, dans la *Vie de Coriolan*, c. 2 ; et dans le traité où il entreprend de prouver, *Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure*, c. 13. C.

(b) Id. *De l'esprit familier de Socrate*, c. 4. C.

feust loisible, pour recouvrer mesmes la liberté de son pais, de tuer un homme sans cognoissance de cause » ; voylà pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes : Il tenoit aussi (a), « qu'en une bataille il falloit fuir la rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner » : Et son humanité à l'endroit des ennemis mesmes, l'ayant mis en souspeçon envers les Bœotiens, de ce qu'aprez avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entrepris de garder à l'entree de la Moree, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut déposé de l'estat de capitaine general, tres-honorablement, pour une telle cause, et pour la honte que ce leur feut d'avoir, par nécessité, à le remonter tantost aprez en son degré, et recognoistre combien despendoit de luy leur gloire et leur salut ; la victoire le suyvant comme son ombre par tout où il guidast. La prospérité (b) de son pais mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee par luy.

(a) PLUTARQUE, *De l'esprit familier de Socrate*, c. 17. C.

(b) CORN. NÉPOS, *Vie d'Épaminondas*, à la fin. C.

CHAPITRE XXXVII.

De la ressemblance des enfants aux peres.

CE fagotage de tant de diverses pieces se faict en cette condition , que ie n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oysifveté me presse, et non ailleurs que chez moy : ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demourant , ie ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes ; ouy , à l'adventure , quelque mot , mais pour diversifier, non pour oster. Je veulx représenter le progrez de mes humeurs , et qu'on veoye chasque piece en sa naissance. Je prendrois plaisir d'avoir commencé plustost, et à recognoistre le train de mes mutations. Un valet qui me servoit à les escrire soubs moy, pensa faire un grand butin de m'en desrobber plusieurs pieces , choisies à sa poste : cela me console , qu'il n'y fera pas plus de gaing , que i'y ay faict de perte. Je me suis envieilly de sept ou huict ans depuis que ie commenceay : ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest ; i'y ay practiqué la cholique , par la liberalité des ans : leur com-

Montaigne ,
devenu sujet
à la colique ,
s'accoutume
à souffrir pa-
tiemment ce
mal, qu'il a-

voit toujours
fort redouté

merce et longue conversation ne se passe ay-seement, sans quelque tel fruit. Je voudrois bien, de plusieurs aultres presents qu'ils ont à faire à ceulx qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable; car ils ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en plus grande horreur, dez mon enfance : c'estoit, à poinct nommé, de tous les accidents de la vieillesse, celuy que ie craignois le plus. T'avois pensé maintesfois, à part moy, que i'allois trop avant, et qu'à faire un si long chemin, ie ne fauldrois pas de m'engager enfin en quelque malplaisante rencontre : ie sentoies et protestoies assez, Qu'il estoit heure de partir, et qu'il falloit trencher la vie dans le vif et dans le sain, suyvant la regle des chirurgiens, quand ils ont à couper quelque membre; Qu'à celuy qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de bien rudes usures. Il s'en falloit tant que i'en feusse prest lors, qu'en dix huict mois ou environ qu'il y a que ie suis en ce malplaisant estat, i'ay desia apprins à m'y accommoder; i'entre desia en composition de ce vivre choliqueux (a), i'y treuve de quoy me consoler, et de quoy esperer : Tant les hommes sont accoqueinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition

(a) *De cette vie sujette à la colique.* E. J.

qu'ils n'acceptent pour s'y conserver ! oyez Mæcenas (a).

Debilem facito manu ,
 Debilem pede, coxa ,
 Lubricos quate dentes :
 Vita dum superest, bene est (1) :

et couvroit Tamburlan d'une sottie humanité la cruauté fantastique qu'il exerceoit contre les ladres , en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance , « pour, disoit il, les delivrer de la vie qu'ils vivoient si penible » : car il n'y avoit nul d'eulx qui n'eust mieulx aimé estre trois fois ladre, que de n'estre pas : et Antisthenes le stoïcien (b), estant fort malade, et s'escriant : « Qui me delivrera de ces maulx (c) ? » Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau : « Cettuy cy, si tu veulx, bientost ». « Je ne dis pas de la vie, repliqua il, ie dis des maulx ». Les souffrances

(a) Dans SÉNÈQUE, epist 101. C.

(1) Qu'on me rende impotent,
 Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
 Je vive, c'est assez : je suis plus que content.

Cette traduction est de LA FONTAINE, fab. 15, l. 1.

(b) Ou plutôt *le Cynique, et le chef des Cyniques*. Il est vrai qu'au fond il n'y avoit pas grande différence entre la doctrine des Cyniques et celle des Stoiciens. C.

(c) DIOG. LAERCE, *Vie d'Antisthènes*, l. 6, segm. 18, 19. C.

qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des aultres hommes ; partie, par iugement, car le monde estime plusieurs choses horribles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prez indifferentes ; partie, par une complexion stupide et insensible que i'ay aux accidents, qui ne donnent à moy de droict fil ; laquelle complexion i'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition : mais les souffrances vraiment essentielles et corporelles, ie les gousté bien vifvement. Si est ce pourtant, que, les prevoyant aultrefois d'une veue foible, delicate, et amollie par la iouissance de cette longue et heureuse santé et repos que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage, ie les avois conceues, par imagination, si insupportables, qu'à la verité i'en avois plus de peur, que ie n'y ay trouvé de mal : par où i'augmente tousiours cette creance, Que la pluspart des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Quel usage
il tire de
cette douloureuse
maladie.

Je suis aux prises avecques la pire de toutes les maladies, la plus soubdaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable ; i'en ay desia essayé cinq ou six bien longs accez et penibles : toutesfois, ou ie me flatte, ou encores y a il en cet estat de quoy se soubtenir, à qui a l'ame deschargee de la crainte

de la mort, et deschargee des menaces , conclusions et consequences dequoy la medecine nous enteste ; mais l'effect mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme rassis en doibve entrer en rage et en desespoir. l'ay au moins ce proufit de la cholique, que, ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'accointer à la mort, elle le parfera ; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. l'avois desia gaigné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement ; elle desnouera encores cette intelligence : et Dieu vueille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me reiecte à l'aulture extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir !

Summum nec metuas diem, nec optes (1) :

ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'aulture. Au demourant, i'ay tousiours trouvé ce precepte cerimonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé, à la souffrance des maulx. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle

Il croit qu'on doit se plaindre librement, dans le fort de la douleur.

(1) Ne craignez ni ne désirez votre dernier jour.
MARTIAL. l. 10, epigr. 47.

amusant à ces apparences externes³ qu'elle laisse ce soing aux farceurs et maistres de rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes : qu'elle condonne (a) hardiement au mal cette lascheté voyelle (b), si elle n'est ny cordiale, ny stomachale, et preste ces plainctes volontaires au genre des souspirs, sanglots, palpitations, paslissemens que nature a mis hors de nostre puissance : pourveu que le courage soit sans effroy, les paroles sans desespoir, qu'elle se contente; qu'importe que nous tordions nos bras, pourveu que nous ne tordions nos pen-sees³ elle nous dresse pour nous, non pour aultruy; pour estre, non pour sembler: qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement qu'elle a prins à instruire: qu'aux efforts de la cho-lique, elle maintienne l'ame capable de se re-cognoistre, de suyvre son train accoustumé, combattant la douleur et la soubtenant, non se prosternant honteusement à ses pieds; esmeue et eschauffee du combat, non abbattue et ren-versee; capable de commerce, capable d'entre-tien, et d'aultre occupation iusques à certaine mesure. En des accidents si extremes, c'est cruauté de requierir de nous une desmarche si composee: si nous avons beau ieu, c'est peu

(a) C'est-à-dire, *accorde, permette*, du mot latin *condonare*, qui signifie la même chose. C.

(b) *Vocale, de la voix, de la parole, de la bouche*. E. J.

que nous ayons mauvaise mine : si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le face ; si l'agitation lui plaist, qu'il se tourneboule *(a)* et tracasse à sa fantasie ; s'il lui semble que le mal s'évapore aulcunement (comme aulcuns medecins disent que cela ayde à la delivrance des femmes enceinctes), pour poulser hors la voix avecques plus grande violence, ou s'il en amuse son torment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus *(b)* ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux torments, mais il le luy conseille : *pugiles etiam, quum feriunt, in iactandis cæstibus ingemiscunt, quia profundendâ voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior* (1). Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues. Ce que ie dis, pour excuser ceulx qu'on veoid ordinairement se tempester aux secousses et assauts de cette maladie : car pour moy, ie l'ay passee iusques à cette heure, avecques un peu meilleure contenance, et me contente de gemir sans brailler ;

Il se pos-
sédait assez
bien lui-mê-
me au milieu
de la dou-
leur.

(a) *Qu'il se tourne et retourne, comme une boule.* E. J.

(b) DIOG. LAERCE, l. 10, §. 118. C.

(1) Les athlètes laissent échapper un gémissement, quand ils frappent leur adversaire à coups de cestes, parce qu'en poussant ainsi la voix, tous les nerfs se tendent, et le coup est porté avec plus de vigueur CIG. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 23.

non pourtant que ie me mette en peine pour maintenir cette decence exterieure, car ie fois peu de compte d'un tel avantage, ie preste en cela au mal autant qu'il veult; mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessives, ou i'y apporte plus de fermeté que le commun. Je me plains, ie me despice, quand les aigres pincitures me pressent; mais ie n'en viens point au desespoir, comme celuy là,

Eiulatu, questu, gemitu, fremitibus
Resonando multum flebiles voces refert (1):

ie me taste au plus espez du mal; et ay tousiours trouvé que i'estois capable de dire, de penser, de respondre, aussi sainement qu'en une aultre heure, mais non si constamment, la douleur me troublant et destournant. Quand on me tient le plus atterré, et que les assistants m'es-pargnent, i'essaye souvent mes forces, et leur entame moy mesme des propos les plus esloignez de mon estat. Je puis tout par un soubdain effort: mais ostez en la duree. Oh! que n'ay ie la faculté de ce songeur de Cicero(a), qui, songeant embrasser une garse, trouva qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps! les miennes me desgarsent (b) estrangement. Aux

(1) Qui gémissoit, hurloit, versoit des larmes, et perçoit l'air de ses cris. *Cic. Tusc. quæst.* l. 2, c. 13.

(a) *Cic. de Divin.* l. 2, c. 69. C.

(b) Je crois que le mot *desgarser*, dont la significa-

intervalles de cette douleur excessive, lorsque mes ureteres (a) languissent sans me ronger si fort, ie me remets soudain en ma forme ordinaire, d'autant que mon ame ne prend aultre alarme que la sensible et corporelle; ce que ie dois certainement au soing que i'ay eu à me préparer par discours à tels accidents :

Laborum

Nulla mihi nova nunc facies inopinæ surgit :

Omnia præcepi, atque animo mecum antè peregi (1).

Ie suis essayé (b) pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, et d'un changement bien soudain et bien rude, estant cheu tout à coup d'une tresdoulce condition de vie et tres-heureuse, à la plus douloureuse et penible qui se puisse imaginer; car, oultre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle mesme, elle faict en moy ses commencements beaucoup plus aspres et difficiles qu'elle n'a accoustumé: les accez me reprennent si souvent, que ie ne sens quasi plus d'entiere santé. Ie maintiens

tion est ici fort aisée à deviner, a été forgé par Montaigne. C.

(a) Les deux canaux par où l'urine est portée des reins dans la vessie. C'est de là que nous disons l'urètre. E. J.

(1) Il n'y a plus pour moi de nouveaux maux à craindre, plus de peine qui puisse me surprendre; j'ai tout prévu, je suis préparé à tout. *Énéide*, l. 6, v. 103.

(b) Je suis mis à l'essai, à l'épreuve. E. J.

toutesfois, iusques à cette heure, mon esprit en telle assiette, que, pourveu que i'y puisse apporter de la constance, ie me treuve en assez meilleure condition de vie que mille aultres, qui n'ont ny fiebvre ny mal que celuy qu'ils se donnent eulx mesmes par la faulte de leur discours. -

Ressem-
blance qui
passe des
pères, des
areuls ou bi-
sareuls, aux
enfants

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presumption, comme cette cy, Que nous recognoissons nostre ignorance en plusieurs choses, et sommes si courtois d'advouer qu'il y ayt ez ouvrages de nature aulcunes qualitez et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles nostre suffisance ne peult descouvrir les moyens et les causes : par cette honneste et consciencieuse declaration, nous esperons gagner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangieres ; il me semble que parmy les choses que nous voyons ordinairement, il y a des estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles : Quel monstre est ce, que cette goutte de semence, de quoy nous sommes produicts, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos peres ? cette goutte d'eau, où loge elle ce nombre infiny de formes ? et comme portent elles ces ressemblances, d'un

progrez si temeraire et si desreglé, que l'arrierefils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle ? En la famille de Lepidus (a), à Rome, il y en a eu trois, non de suite, mais par intervalles, qui nasquirent un mesme œuil couvert de cartilage : A Thebes il y avoit une race qui portoit dez le ventre de la mere la forme d'un fer de lance ; et qui ne le portoit, estoit tenu illegitime (b) : Aristote dict qu'en certaine nation où les femmes estoient communes, on assignoit les enfants à leurs peres, par la ressemblance.

Il est à croire que ie doibs à mon pere cette qualité pierreuse ; car il mourut merveillement affligé d'une grosse pierre, qu'il avoit en la vessie. Il ne s'apperceut de son mal que le soixante septiesme an de son aage : et avant cela il n'en avoit eu aulcune menace ou ressen-

Montaigne
pense tenir
de son père
le mal de la
pierre, à
quoi il est
sujet.

(a) PLINE, l. 7, c. 12. C.

(b) PLUTARQUE, dans son traité, *De ceux dont Dieu diffère la punition*, c. 19, de la traduction d'Amyot ; mais où Plutarque ne dit point qu'on eût jamais tenu pour illégitimes ceux qui, dans cette race, ne portoient pas la figure d'une lance sur leur corps, λόγχης τύπον ἐν τῷ σώματι, puisqu'il remarque expressément que la figure d'une lance n'avoit paru de nouveau qu'après un long intervalle de temps, sur le dernier des enfants d'un certain Python, qu'on disoit descendre de la race des premiers fondateurs de Thèbes, λεγομένους τοῖς Σπαρτοῖς προσήκειν. C.

timent aux reins , aux costez , ny ailleurs ; et avoit vescu iusques lors en une heureuse santé , et bien peu subiecte à maladie ; et dura encores sept ans en ce mal , traissant une fin de vie bien douloureuse. T'estois nay vingt cinq ans , et plus , avant sa maladie , et durant le cours de son meilleur estat , le troisieme de ses enfans en reng de naissance. Où se couvoit tant de temps la propension à ce default ? et , lorsqu'il estoit si loing du mal , cette legiere piece de sa substance , de quoy il me bastit , comment en portoit elle pour sa part une si grande impression ? et comment encores si couverte , que quarante cinq ans aprez i'aye commencé à m'en ressentir , seul iusques à cette heure entre tant de freres et de sœurs , et tous d'une mere ! Qui m'esclaircira de ce progrez , ie le croiray d'autant d'autres miracles qu'il voudra : pourveu que , comme ils font , il ne me donne pas en payement une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique que n'est la chose mesme.

Que les medecins excusent un peu ma liberté ; car , par cette mesme infusion et insinuation fatale , i'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine : cette antipatie que i'ay à leur art m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans , mon ayeul soixante et neuf , mon bisayeul prez de quatre vingts , sans avoir gousté aulcune sorte de medecine ; et , entre

eulx, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire tenoit lieu de drogue. La medecine se forme par exemples et experience : aussi faict mon opinion. Voylà pas une bien expresse experience, et bien avantageuse? ie ne sçais s'il m'en trouveront trois en leurs registres, nays, nourris et trespassez en mesme fouyer, mesme toict, ayants autant vescu par leur conduite. Il fault qu'ils m'advouent en cela, que si ce n'est la raison, au moins que la fortune est de mon party : or, chez les medecins, fortune vault bien mieulx que la raison. Qu'ils ne me prennent point à cette heure à leur avantage, qu'ils ne me menacent point, atterré comme ie suis; ce seroit supercherie. Aussi, à dire la verité, i'ay assez gaigné sur eulx par mes exemples domestiques; encores qu'ils s'arrestent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance : il y a deux cents ans, il ne s'en fault que dix huict, que cet essay nous dure, car le premier nasquit l'an mil quatre cents deux; c'est vrayement bien raison que cette experience commence à nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maulx qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part, n'est ce pas assez? quand ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contre-
cœur par quelque inclination occulte et natu-

La médecine
ne méprisée
depuis long-

temps par les
ancêtres de
Montaigne.

relle ; car la veue mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seigneur de Gaviac. mon oncle paternel, homme d'Eglise, maladez sa naissance, et qui feit toutesfois durer cette vie debile iusques à soixante sept ans, estant tumbé aultrefois en une grosse et vehemente fiebvre continue, il feut ordonné par les medecins qu'on luy declareroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent Secours ce qui le plus souvent est empeschement), qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il feut de cette horrible sentence, « Si, respondit il, ie suis doncques mort ». Mais Dieu rendit tantost aprez vain ce prognostique. Le dernier des freres, ils estoient quatre, sieur de Bussaguet, et de bien loing le dernier, se soubmeit seul à cet art, pour le commerce, ce croy ie, qu'il avoit avecques les aultres arts, car il estoit conseiller en la cour de parlement ; et luy succeda si mal, qu'estant, par apparence, de plus forte complexion, il mourut pourtant long temps avant les aultres, sauf un, le sieur de saint Michel.

Raisons sur
quoi Montaigne fonde le
peu de cas
qu'il fait de
la médecine.

Il est possible que i'ay receu d'eulx cette dyspathie (a) naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, ieusse essayé de la forcer ; car toutes ces conditions qui nais-

(a) *Cette aversion.* — Le mot *dyspathie* est emprunté du grec. C.

sent en nous sans raison, elles sont vicieuses, c'est une espece de maladie qu'il fault combattre. Il peult estre que i'y avois cette propension; mais ie l'ay appuyee et fortifiee par les discours, qui m'en ont estably l'opinion que i'en ay : car ie hais aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust; ce ne seroit ayseement mon humeur, qui treuve la santé digne d'estre rachetee par tous les cauterres et incisions les plus penibles qui se facent : et, suyvant Epicurus (a), les voluptez me semblent à eviter, si elles tirent à leur suite des douleurs plus grandes; et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suite des voluptez plus grandes. C'est une precieuse chose que la santé, et la seule qui merite, à la verité, qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encores la vie à sa poursuite; d'autant que sans elle la vie nous vient à estre penible et iniurieuse; la volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle, se ternissent et esvanouissent : et aux plus fermes et tendus discours que la philosophie nous vueille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon estant frappé du hault mal ou d'une apoplexie, et, en cette presupposition, le des-

(a) CIC. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 33; et DIOG. LAERCE, l. 10, §. 129. C.

fier d'appeller à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé ne se peult dire, pour moy, ny aspre ny chere. Mais i'ay quelques aultres apparences qui me font estrangement desfier de toute cette marchandise. Je ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art; qu'il n'y ayt, parmy tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de nostre santé, cela est certain : i'entends bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque aultre qui asseiche; ie sçais, par experience, et que les raiforts produisent des vents, et que les feuilles du sené laschent le ventre; ie sçais plusieurs telles experiences, comme ie sçais que le mouton me nourrit et que le vin m'eschauffe; et disoit Solon (a) que le manger estoit, comme les aultres drogues, une medecine contre la maladie de la faim; ie ne desadvoue pas l'usage que nous tirons du monde, ny ne doubte de la puissance et uberté (b) de nature, et de son application à nostre besoing, ie veois bien que les brochets et les arondes (c) se treuvent bien d'elle : Je me desfie des inventions de nostre esprit, de nostre science et art, en faveur duquel nous l'avons

(a) C'est Plutarque qui le fait dire à Solon, dans le *Banquet des sept Sages*, c. 19, version d'Amyot. C.

(b) *Fertilité*. E. J.

(c) *Les hirondelles*. E. J.

abandonnee et ses regles, et auquel nous ne sçavons tenir moderation ny limite. Comme nous appellons iustice, le pastissage (a) des premieres lois qui nous tombent en main, et leur dispensation et pratique, tresinepte souvent et tresinique; et comme ceulx qui s'en moquent, et qui l'accusent, n'entendent pas pourtant iniurier cette noble vertu, ains condamner seulement l'abus et profanation de ce sacré tiltre : de mesme, en la medecine, i'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain; mais ce qu'il designe (b) entre nous, ie ne l'honore ny l'estime.

En premier lieu, l'experience me le faict craindre; car, de ce que i'ay de cognoissance, ie ne veois nulle race de gents si tost malade, et si tard guarie, que celle qui est sous la iurisdiction de la medecine : leur santé mesme est alteree et corrompue par la contraincte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aulcune saison eschapper leur auctorité : d'une santé constante et entiere, n'en

L'experience semble peu favorable à la medecine.

(a) *Le mélange informe, l'espèce de salmigondi ou de macédoine.* E. J.

(b) *Prescrit, ordonne.* — Le mot de *désigner* se trouve en ce sens-là dans Cotgrave. C.

tirent ils pas l'argument d'une grande maladie future? l'ay esté assez souvent malade; i'ay trouvé, sans leur secours; mes maladies aussi doulces à supporter (et en ay essayé quasi de toutes les sortes), et aussi courtes que nul aultre; et si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, ie l'ay libre et entiere, sans regle, et sans aultre discipline que de ma coustume et de mon plaisir: tout lieu m'est bon à m'arrester; car il ne me fault aultres commoditez, estant malade, que celles qu'il me fault estant sain: Je ne me passionne (a) point d'estre sans medecin, sans apotiquaire et sans secours; de quoy i'en veois la pluspart plus affligez que du mal. Quoy? eulxmesmes nous font ils veoir de l'heur et de la duree, en leur vie, qui nous puisse tesmoingner quelque apparent effect de leur science? Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siecles sans la medecine, et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux; et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas, encores à cette heure; infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on

Il n'y a point de peuple qui ne se soit passé long - temps de la médecine, et entre autres le peuple romain.

(a) *Je ne me fais pas un sujet de frayeur d'être sans medecin, etc.* C. — La phrase qui suit prouve que Coste a mal compris le sens du mot *passionner*: *je ne me passionne pas* doit signifier, *je ne souffre pas*; c'est le sens propre de *passionner*, qui ne se dit plus aujourd'hui qu'au sens figuré. E. J.

vit et plus sainement et plus longuement qu'on ne faict icy; et, parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement : les Romains (a) avoient esté six cents ans, avant que de la recevoir; mais aprez l'avoir essayee, ils la chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton le censeur, qui montra combien ayseement il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans (b), et faict vivre sa femme iusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin; car toute chose qui se treuve salubre à nostre vie, se peult nommer medecine : il entretenoit, ce dict Plutarque (c), sa famille en santé, par l'usage, ce me semble, du lievre; comme les Arcades, dict

(a) Montaigne a fort bien pu assurer, sur l'autorité de Pline, l. 29, c. 1, que les Romains ne reçurent la médecine que six cents ans après la fondation de Rome, et qu'après en avoir fait l'épreuve, ils condamnèrent cet art, et chassèrent les médecins de leur ville : mais, quant à ce qu'il ajoute, *qu'ils la chassèrent de leur ville par l'entremise de Caton le censeur*, Pline est si éloigné de l'autoriser, qu'il dit expressément que les Romains ne bannirent les médecins de Rome que longtemps après la mort de Caton. *Ibid.* Plusieurs écrivains modernes ont commis la même faute que Montaigne, comme on peut voir dans le Dictionnaire de Bayle, à l'article *Porcius*, remarque H. C.

(b) PLINE, l. 29, c. 1. C.

(c) Dans la *Vie de Caton le censeur*, c. 12. C.

Pline (a), guarissent toutes maladies avecques du laict de vache; et les Libyens, dict Herodote (b), iouissent populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont atteinct quatre ans, de leur cauteriser et brusler les veines du chef et des temples, par où ils coupent chemin, pour leur vie, à toute defluxion de rheume; et les gents de village de ce pays, à tous accidents, n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran et espice : tout cela avecques une fortune pareille.

Si l'utilité
des purga-
tions procu-
rées par la
médecine est
bien avérée.

Et à dire vray, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle aultre fin et effect aprez tout y a il, que de vuider le ventre? ce que mille simples domestiques peuvent faire: et si ne sçais si c'est si utilement qu'ils disent, et si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excrements, iusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa conservation; vous voyez souvent des hommes sains tumber en vomissements ou flux de ventre, par accident estrangier, et faire un grand voidange d'excrements sans besoing aucun precedent, et sans aucune utilité suy-
vante, voire avecques empirement et dom-

(a) L. 25, c. 8. C.

(b) L. 4. C.

mage. C'est du grand Platon (a) que j'apprens n'agueres que, de trois sortes de mouvements qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celuy des purgations, que nul homme, s'il n'est fol, ne doit entreprendre qu'à l'extreme necessité. On va troublant et esveillant le mal, par oppositions contraires; il fault que ce soit la forme de vivre qui doucement l'allanguisse (b) et reconduise à sa fin : les violentes harpades (c) de la drogue et du mal, sont tousiours à nostre perte, puisque la querelle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable (d), de sa nature ennemy à nostre santé, et qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : l'Ordre qui pourveoid aux pulces et aux taupes, pourveoid aussi aux hommes qui ont la patience pareille, à se laisser gouverner, que les pulces et les taupes : nous avons beau crier (e) Bihore ; c'est

(a) Dans le *Timée*. C.

(b) *Le rende languissant*. E. J.

(c) *Griffades, coups de harpons ou de griffes*. E. J.

(d) *Mal assuré, sur quoi l'on ne peut point compter*. C. — *Infiable* signifie, à la lettre, *auquel on ne peut se fier*. E. J.

(e) *Bihore*, terme dont se servent les charretiers du Languedoc, pour hâter leurs chevaux; il répond à notre *aie!* et signifie, à la lettre, *vite, dehors*; car je le crois composé des deux mots latins *viâ, foras* ou *foris*. E. J.

bien pour nous enrouer, mais non pour l'avancer : c'est un ordre superbe et impiteux ; nostre crainte, nostre desespoir le desgoute et retarde de nostre ayde, au lieu de l'y convier ; il doibt au mal son cours, comme à la santé ; de se laisser corrompre en faveur de l'un, au prejudice des droicts de l'autre, il ne le fera pas, il tumberoit en desordre. Suyvons, de par Dieu ! suyvons : il meine ceulx qui suyvent ; ceulx qui ne le suyvent pas, il les entraine et leur rage et leur medecine ensemble. Faites ordonner une purgation à vostre cervelle ; elle y sera mieulx employee qu'à vostre estomach.

Si les médecins font plus de bien que de mal. comment ils excusent le mauvais succès de leurs ordonnances.

On demandoit à un Lacedemonien, qui l'avoit fait vivre sain si long temps : « L'ignorance de la medecine », respondit il : et Adrian l'empereur crioit sans cesse, en mourant, « Que la presse des medecins l'avoit tué (a) ». Un mauvais luicteur se fait medecin : « Courage, luy dict Diogenes (b) ; tu as raison : tu mettras à cette heure en terre ceulx qui t'y ont mis aul-

(a) Πολλοὶ ἰατροὶ βασιλέα ἀπάλεσαν. XIPHILINUS in *Epitome Dionis, Vita Adriani*. Je tiens cette citation du Dictionnaire de Bayle, à l'article *Hadrien*. — On avoit fait la même plainte avant Adrien, comme je l'ai appris de Pline, qui nous cite une épitaphe où l'on fait dire à un mort, *turbā se medicorum perisse*. Hist. nat. l. 29, c. 1. C.

(b) DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène-le-Cynique*, l. 6, segm. 62. C.

trefois ». Mais ils ont cet heur, selon Nicocles (a), que « le soleil esclaire leur succez, et la terre cache leur faulte ». Et oultre cela, ils ont une façon bien avantageuse à se servir de toutes sortes d'évenements : car, ce que la fortune, ce que la nature, ou quelque aultre cause estrangiere (desquelles le nombre est infini), produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer; tous les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son regime, c'est d'elle qu'il les tient; les occasions qui m'ont guarymoy, et qui guarissent mille aultres qui n'appellent point les medecins à leurs secours (b), ils les usurpent en leurs subiects : et quant aux mauvais accidents, Ou ils les desadvouent tout à faict, en attribuant la coulpe (c) au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en trouver tousiours assez bon nombre de telles; « il a descouvert son bras, il a oui le bruit d'un coche,

Rhedarum transitus arcto

Vicorum in flexu (1),

(a) Ce que Montaigne dit ici de Nicoclès, se trouve dans le chapitre 146 de la *Collection des moines Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de STOBEE. C.

(b) Ils s'en font honneur à l'égard de ceux qui se sont mis entre leurs mains. C.

(c) La faute. E. J.

(1) Le bruit des chars embarrassés dans un détour étroit. Juv. sat. 3, v. 236.

on a entr'ouvert sa fenestre , il s'est couché sur le costé gauche, ou il a passé par sa teste quelque pensement penible » ; somme , une parole , un songe , une œuillade , leur semble suffisante excuse pour se descharger de faulte : Ou , s'il leur plaist , ils se servent encores de cet empiement et en font leurs affaires , par cet aultre moyen qui ne leur peult iamais faillir : c'est de nous payer , lors que la maladie se treuve reschauffee par leurs applications , de l'assurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empiree sans leurs remedes ; celui qu'ils ont iecté d'un morfondement (a) en une fiebvre quotidienne, il eust eu , sans eulx , la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes , puisque le dommage leur revient à prouffit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade une application de creance favorable : il fault qu'elle le soit , à la verité , en bon escient et bien souple , pour s'appliquer à des imaginations si malaysees à croire. Platon (b) disoit bien à propos , Qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté , puisque nostre salut despend de la vanité et faulseté de leurs promesses. Æsope , aucteur de tresrare excellence , et duquel peu de gents descouvrent toutes les graces , est plaisant à nous repre-

(a) Un *morfondement* est une maladie causée par un froid subit , après avoir eu chaud. E. J.

(b) *De la République*, l. 3. C.

senter cette auctorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies et abattues par le mal et la crainte; car il conte (a) qu'un malade estant interrogé par son medecin quelle operation il sentoit des medicaments, qu'il luy avoit donnez : « I'ay fort sué », respondit il; « Cela est bon! » dict le medecin. Une aultre fois il luy demanda encores comme il s'estoit porté depuis : « I'ay eu un froid extreme, fait il, et si ay fort tremblé ». « Cela est bon! » suyvit le medecin. A la troisieme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « Je me sens, dict il, enfler et bouffir comme d'hydropisie » : « Voylà qui va bien! » adiousta le medecin. L'un de ses domestiques venant, aprez, à s'enquerir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respond il, à force de bien estre, ie me meurs ».

Il y avoit en Ægypte une loy plus iuste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge, les trois premiers iours, aux perils et fortunes du patient; mais, les trois iours passez, c'estoit aux siens propres : car quelle raison y a il qu'Æsculapius leur patron ait esté frappé du foudre pour avoir ramené Hippolytus de mort à vie;

Loi des Égyptiens, qui obligeoit les médecins à répondre du succès de leurs ordonnances.

Nam Pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,

(a) Fable 13, *le Malade et le Médecin*. C.

Ipse repertorem medicinæ talis et artis

Fulmine Phœbigenam stygias detrussit ad undas (1) ;

et ses suyvants soient absouls, qui envoient tant d'ames de la vie à la mort? Un medecin vantoit à Nicocles son art estre de grande auctorité : « Vrayement, c'est mon (a), dict Nicocles, qui peult impunement tuer tant de gents ».

Le mystère
très - néces-
saire à la mé-
decine.

Au demourant, si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse rendu ma discipline plus sacree et mysterieuse : ils avoient assez bien commencé ; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict des dieux et des daimons auteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une escriture à part ; quoy qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son proufit, par maniere non intelligible : *ut si quis medicus imperet ut sumat*

(1) Jupiter, indigné qu'un mortel, échappé des ténèbres souterraines, reparût au séjour de la lumière par le secours de la médecine, frappa de la foudre l'inventeur de cet art audacieux, et le précipita dans l'abîme infernal. *Enéide*, l. 7, v. 770.

(a) *Vraiment, oui*. E. J. — C'est-à-dire, *cela est vraiment bien certain, puisqu'il peut impunément tuer tant de gens*. Dans cette expression, *vrayement*, c'est *mon*, le mot de *mon* sert à affirmer plus fortement ; mais il est à présent tout-à-fait barbare en ce sens-là. Cette réponse de Nicoclès se trouve dans le chapitre 146 de la *Collection des moines Antonius et Maximus*, imprimée à la suite de STOBÉE. C.

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam (1).

C'estoit une bonne regle en leur art, et qui accompagne toutes les arts fantastiques, vaines et supernaturelles, Qu'il fault que la foy du patient preoccupe, par bonne esperance et assurance, leur effect et operation : laquelle regle ils tiennent iusques là, que le plus ignorant et grossier medecin, ils le treuvent plus propre à celuy qui a fiance en luy, que le plus experimenté et incogneu. Le choix mesme de la pluspart de leurs drogues est aulcunement mystereux et divin : Le pied gauche d'une tortue, L'urine d'un lezard, La fiente d'un elephant, Le foye d'une taulpe, Du sang tiré sous l'aile droicte d'un pigeon blanc; et pour nous aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere), des crottes de rat pulverisees, et telles aultres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien, que de science solide. Je laisse à part le nombre impair de leurs pillules, la destination de certains iours et festes de l'annee, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingredients,

Pourquoi le malade doit avoir de la confiance en son medecin

Forfanterie employée dans le choix et la dose des drogues medicinales.

(1) Comme si un medecin ordonnoit à un malade de prendre

Un enfant de la terre, errant sur le gazon,
Vivant sans sang, sans os, et portant sa maison.

Cic. de Divinat. l. 2, c. 64.

Ces vers françois sont de l'abbé Regnier. Cela veut dire, en vile prose, *des bouillons de limaçons ou de tortue*. E. J.

Les médecins ont renoncé mal à propos à leur pratique mystérieuse

et cette grimace rebarbatifve et prudente de leur port et contenance, de quoy Pline mesme se mocque. Mais ils ont failly, veulx ie dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont adiousté cecy, De rendre leurs assemblees et consultations plus religieuses et secretes : aulcun homme profane n'y debvoit avoir accez, non plus qu'aux secretes cerimonies d'Æsculape; car il advient de cette faulte, que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations (a), pleines de haine, de ialousies et de consideration particuliere, venants à estre decouvertes à un chascun, il fault estre merueilleusement aveugle, si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qui veid iamais medecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrencher ou adiouster quelque chose? ils trahissent assez par là leur art, et nous font veoir qu'ils y considerent plus leur reputation, et par consequent leur proufit, que l'interest de leurs patients. Celuy là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescrit qu'un seul se mesle de traicter un malade : car s'il ne faict rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine n'en sera pas fort grand, pour la faulte d'un homme seul; et au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient

(a) PLINE, l. 29, c. 1. C.

à bien rencontrer : là où quand ils sont beaucoup , ils descrient à tous les coups le mestier ; d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se devoient contenter du perpetuel desaccord qui se treuve ez opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science , lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres , sans faire veoir encores au peuple les controverses et inconstances de iugement qu'ils nourrissent , et continuent entre eulx.

Voulons nous un exemple de l'ancien debat de la medecine ? Herophilus (a) loge la cause originelle des maladies, aux humeurs ; Erasistratus , au sang des arteres ; Asclepiades , aux atomes invisibles s'escoulants en nos pores ; Alcmaëon , en l'exsuperance (b) ou default des forces corporelles ; Diocles , en l'inegalité des elements du corps , et en la qualité de l'air que nous respirons ; Strato , en l'abondance , crudité et corruption de l'aliment que nous prenons ; Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs amis (c) , qu'ils cognoissent mieulx que moy , qui s'escrie à ce propos « Que la science la plus importante qui soit en nostre usage , comme celle qui a charge de nostre conserva-

Sentiments
opposés des
medecins sur
la cause des
maladies ; ce
qui montre
l'incertitude
de leur science.

(a) CELSE , préface du 1^{er} livre. C.

(b) *En l'excès*. E. J.

(c) PLINÉ , *Hist. nat.* l. 29 , c. 1 , au commencement C.

tion et santé, c'est, de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, et agitée de plus de changements! » Il n'y a pas grand dangier de nous mescompter à la haulteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais icy, où il va de tout nostre estre, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires.

La médecine, quand et par qui mise en crédit.

Avant la guerre peloponnesiaque, il n'estoit pas grands nouvelles de cette science (a). Hippocrates (b) la meit en credit : tout ce que cettuy cy avoit estably, Chrysippus le renversa : depuis, Erasistratus, petit fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escript : aprez ceulx cy, surveindrent les empiriques (c) qui preindrent une voye toute diverse des anciens au maniemment de cet art : quand le credit de ces derniers commença à s'envieillir, Herophilus (d) meit en usage une aultre sorte de médecine, qu'Asclepiades veint à combattre et aneantir à son tour : à leur reng gaignerent auctorité les opinions de Themison (e), et depuis de Musa ; et encores aprez, celles de Vexius

(a) *PLINE*, l. 29, c. 1. C.

(b) *Id. ibid.*

(c) *Id. ibid.*

(d) *Id. ibid.*

(e) *Id. ibid.*

Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina : l'empire de la medecine tumba du temps de Neron à Thessalus (a), qui abolit et condamna tout ce qui en avoit esté tenu iusques à luy : la doctrine de cettuy cy feut abbattue par Crinas (b) de Marseille, qui apporta de nouveau de regler toutes les operations medicinales aux ephemerides et mouvements des astres, manger, dormir et boire, à l'heure qu'il plairoit à la lune et à mercure : son auctorité feut bientost aprez supplantée par Charinus, medecin de cette mesme ville de Marseille ; cettuy cy (c) combattoit, non seulement la medecine ancienne, mais encores l'usage des bains chaulds publicques, et tant de siecles auparavant accoustumé ; il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver mesme, et plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Iusques au temps de Pline (d), aulcun Romain n'avoit encores daigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangiers et Grecs ; comme elle se faict, entre nous François, par des Latineurs (e) : car, comme dict un tresgrand medecin, nous ne

(a) PLINÉ, l. 29, c. 1. C.

(b) *Id. ibid.*

(c) *Id. ibid.*

(d) *Id. ibid.*

(e) *Latinistes. E. J.*

recevons pas ayseement la medecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gayac, la salsepareille (a), et le bois d'esquine (b), ont des medecins, combien pensons nous, par cette mesme recommandation de l'estrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils facent feste de nos choulx et de nostre persil? car qui oseroit mespriser les choses recherchees de si loing, au hazard d'une si longue peregrination et si perilleuse? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies aultres' iusques à nous; et, le plus souvent, mutations entieres et universelles, comme sont celles que produisent, de nostre temps, Paracelse, Fioravanti et Argenterius: car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dict, toutè la contexture et police du corps de la medecine; accusants d'ignorance et de piperie ceulx qui en ont faict profession iusques à eulx. Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Qu'il n'est Si encores nous estions asseurez, quand ils

(a) *Bois d'esquine*, dit Cotgrave, *c'est la racine d'un certain junc des Indes*, de laquelle on fait usage dans la médecine. C.

(b) Ou *salseparille*, selon Cotgrave. Nous disons aujourd'hui *salsepareille*; et c'est comme on a mis dans les dernières éditions de Montaigne. C.

se mescomptent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous proufite; ce seroit une bien raisonnable composition, de se hasarder d'acquérir du bien, sans se mettre en dangier de perte. Esope faict ce conte (a), qu'un qui avoit acheté un More esclave, estimant que cette couleur luy feust venue par accident et mauvais traictement de son premier maistre, le fait medeciner de plusieurs bains et bruvages, avecques grand soing : il adveint, que le More n'en amenda aulcunement sa couleur basanee, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient il de veoir les medecins imputants les uns aux aultres la mort de leurs patients? Il me souvient d'une maladie populaire qui feut aux villes de mon voisinage, il y a quelques annees, mortelle et tresdangereuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infini d'hommes, l'un des plus fameux medecins de toute la contree vint à publier un livret, touchant cette matiere, par lequel il se radvise de ce qu'ils avoyent usé de la saignée, et confesse que c'est l'une des causes principales du dommage qui en estoit advenu. Dadvantage, leurs auteurs tiennent qu'il n'y a aulcune medecine qui n'ayt quelque partie nuisible : et si celles mesmes qui nous servent, nous offensent aulcunement, que doibvent

pas sûr que,
si la médecine ne fait point de bien, elle ne fasse point de mal.

(a) Fable 76, *l'Éthiopien*. C.

faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos¹ De moy, quand il n'y auroit aultre chose, i'estime qu'à ceulx qui haissent le goust de la medecine, ce soit un dangereux effort, et de preiudice, de l'aller avaller à une heure si incommode, avecques tant de contrecœur; et crois que cela essaye (a) merveilleusement le malade en une saison où il a tant besoing de repos : oultre ce, qu'à considerer les occasions sur quoy ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, elles sont si legieres et si delicates, que i'argumente par là qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peult nous apporter beaucoup de nuisance. Or, si le mescompte du medecin est dangereux, il nous va bien mal; car il est fort malaysé qu'il n'y retumbe souvent : Il a besoing de trop de pieces, considerations et circonstances, pour affuster (b) iustement son desseing : il fault qu'il cognoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensements mesmes et ses imaginations : il fault qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air et du temps, assiette des planetes et leurs influences; qu'il sçache, en la maladie,

Médecins
fort sujets à
se méprendre,
et leurs
méprises
d'une conséquence
très-dangereuse.

(a) *Essaye* signifie, en général, éprouve, met à l'épreuve; et ici, met à une rude épreuve. E. J.

(b) *Affréter*, méditer, disposer. E. J.

les causes, les signes, les affections, les iours critiques; en la drogue, le poids, la force, le pais, la figure, l'aage, la dispensation; et fault que toutes ces pieces il les sçache proportionner et rapporter l'une à l'autre, pour en engendrer une parfaicte symmetrie : à quoy s'il fault (a) tant soit peu, si de tant de ressorts il y en a un tout seul qui tire à gauche, en voylà assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulté est la cognoissance de la pluspart de ces parties : car, pour exemple, comment trouvera il le signe propre de la maladie, chascune estant capable d'un infini nombre de signes? combien ont ils de debats entr'eulx et de doubtes sur l'interpretation des urines? aultrement d'où viendroît cette altercation continuelle que nous voyons entr'eulx sur la cognoissance du mal? comment excuserions nous cette faulte, où ils tumbent si souvent, de prendre martre pour renard? Aux maulx que i'ay eu, pour peu qu'il y eust de difficulté, ie n'en ay iamais trouvé trois d'accord : ie remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement à Paris un gentilhomme feut taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouva de pierre non plus à la vessie qu'à la main : et là mesme, un évesque qui m'estoit fort amy, avoit esté instamment sollicité, par la pluspart des

(a) *S'il se méprend, s'il manque.* E. J.

medecins qu'il appelloit à son conseil, de se faire tailler; i'aidois moy mesme, sous la foy d'aultruy, à le lui suader (a): quand il feut trespassé, et qu'il feut ouvert, on trouva qu'il n'avoit mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aulcunement palpable. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle veoid et manie ce qu'elle faict; il y a moins à coniecturer et à deviner: là où les medecins n'ont point de *speculum matricis* qui leur descouvre nostre cerveau, nostre poulmon et nostre foye.

Promesses
de la médecine,
la plupart
incroyables.

Les promesses mesmes de la medecine sont incroyables: car, ayant à pourveoir à divers accidents et contraires qui nous pressent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi nécessaire, comme la chaleur du foye, et froidur de l'estomach, ils nous vont persuadant que, de leurs ingredients, cettuy cy eschauffera l'estomach, cet aultre refreschira le foye; l'un a sa charge d'aller droict aux reins, voire iusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de destourbiers, iusques au lieu au service duquel il est destiné, par sa propriété occulte; l'aultre asséchera le cerveau; celui là humectera le poul-

(a) *A le lui persuader.* E. J.

mon. De tout cet amas , ayant faict une mixtion de bruvage , n'est ce pas quelque espece de resverie d'esperer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et meslange , pour courir à charges si diverses ? ie craindrois infiniment qu'elles perdissent ou eschangeassent leurs etiquettes , et troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer qu'en cette confusion liquide , ces facultez ne se corrompent , confondent et alterent l'une l'autre ? Quoy , que l'exécution de cette ordonnance despend d'un autre officier , à la foy et mercy duquel nous abandonnons , encores un coup , nostre vie ?

Comme nous avons des pourpoinctiers , des chaussetiers pour nous vestir ; et en sommes d'autant mieulx servis , que chascun ne se mesle que de son subiect , et a sa science plus restreincte et plus courte que n'a un tailleur qui embrasse tout ; et comme , à nous nourrir , les grands , pour plus de commodité , ont des offices distinguez de potagers et de rostisseurs , de quoy un cuisinier qui prend la charge universelle , ne peult si exquisement venir à bout : de mesme , à nous guarir , les *Ægyptiens* (a) avoient raison de reiecter ce general mestier de medecin , et descouper cette profession ; à chascque maladie , à chascque partie du corps , son œuvrier ; car cette partie en estoit bien plus

Chaque maladie avo son medec particulier parmi les *Ægyptiens*.

(a) HÉRODOTE, l. 2, c. 84. C.

proprement et moins confusement traictee, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle specialement. Les nostres ne s'avisent pas, que, qui pourveoid à tout, ne pourveoid à rien; que la totale police de ce petit monde leur est indigestible. Ce pendant qu'ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fièvre, ils me tuent un amy qui valoit mieulx que tous tant qu'ils sont. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maux presents; et, pour ne guarir le cerveau au prejudice de l'estomach, offensent l'estomach et empirent le cerveau par ces drogues tumultuaires et dissentieuses (a).

Foiblesse et incertitude des raisons sur quoi est fondé l'art de la médecine.

Quant à la variété et foiblesse des raisons de cet art, elle est plus apparente qu'en aucun aultre art: Les choses aperitifves sont utiles à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent cette matiere gluante, de laquelle se bastit la grave (b) et la pierre, et conduisent contrebas ce qui se commence à durcir et amasser aux reins: les choses aperitifves sont dangereuses à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent vers les reins la

(a) *Par ces drogues mêlées confusement, et qui ont des qualités discordantes et contraires.* E. J.

(b) *La gravelle, maladie des reins et de la vessie, causée par quelque gravier.* E. J.

matiere propre à bastir la grave, lesquels s'en saisissants volontiers pour cette propension qu'ils y ont, il est malaysé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié; d'avantage, si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset qu'il ne fault pour passer tous ces destroits qui restent à franchir pour l'expeller au dehors, ce corps estant esbranlé par ces choses aperitifves, et iecté dans ces canaux estroicts, venant à les boucher, acheminera une certaine mort et tresdouloureuse. Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre: Il est bon de tumber (a) souvent de l'eau, car nous voyons, par experience, qu'en la laissant croupir, nous luy donnons loisir de se descharger de ses excrements et de sa lie, qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie: il est bon de ne tumber point souvent de l'eau, car les poissants excrements qu'elle traisne quant et elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence, comme on veoid, par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur balaye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne faict le cours d'un ruisseau mol et lasche: Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages, et achemine la grave et le sable: il

(a) *Lâcher de l'eau, uriner. C.*

est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse et affoiblit : Il est bon de se baigner aux eaux chaudes, parce que cela relâche et amollit les lieux où se croupit le sable et la pierre : mauvais aussi est il, d'autant que cette application de chaleur externe, aide les reins à cuire, durcir et petrifier la matiere qui y est disposee : A ceulx qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, afin que le bruvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide et non empesché : au rebours, il est meilleur de manger peu au dîner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encore parfaite, et ne charger l'estomach si soudain aprez cet aultre travail, et pour laisser l'office de digerer à la nuict, qui le sçait mieulx faire que ne faict le iour, où le corps et l'esprit sont en perpetuel mouvement et action. Voylà comment ils vont bastelant (a) et baguenaudant à nos despens en tous leurs discours; et ne me sçauroient fournir proposition, à laquelle ie n'en rebastisse une contraire de pareille force. Qu'on ne crie donc plus aprez ceulx qui, en ce trouble, se laissent doucement conduire à leur appetit et au conseil de nature, et se remettent à la fortune commune.

(a) *Faisant les bateleurs, se jouant et badinant.* E. J.

J'y veu , par occasion de mes voyages , quasi
tous les bains fameux de chrestienté ; et , de-
puis quelques anneés , ay commencé à m'en
servir : car , en general , i'estime le baigner sa-
lubre , et crois que nous encourons non le-
gieres incommoditez en nostre santé , pour
avoir perdu cette coustume , qui estoit genera-
lement observee au temps passé quasi en toutes
les nations , et est encores en plusieurs , de se
laver le corps tous les iours : et ne puis pas
imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins
de tenir ainsi nos membres encroustés , et nos
pores estoupez de crasse : et quant à leur bois-
son , la fortune a faict premierement qu'elle ne
soit aulcunement ennemie de mon goust ; se-
condement , elle est naturelle et simple , qui au
moins n'est pas dangereuse si elle est vaine , de
quoy ie prends pour respondant cette infinité
de peuples de toutes sortes et complexions qui
s'y assemble ; et , encores que ie n'y aye apper-
ceu aulcun effect extraordinaire et miraculeux ,
ains que , m'en informant un peu plus curieu-
sément qu'il ne se faict , i'aye trouvé mal fon-
dez et fauls tous les bruits de telles operations
qui se sement en ces lieux là , et qui s'y croient
(comme le monde va se pipant 'ayseement de
ce qu'il desire) , toutesfois aussi , n'ay ie veu
gueres de personnes que ces eaux ayent em-
piré , et ne leur peult on sans malice refuser
cela , qu'elles n'esveillent l'appetit , facilitent

De l'uti
des bains

la digestion, et nous presentent quelque nouvelle alaigresse, si on n'y va par trop abattu de forces; ce que ie desconseille de faire : elles ne sont pas pour relever une poissante ruyne; elles peuvent appuyer une inclination legiere, ou pourveoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'alaigresse, pour pouvoir iouir le plaisir des compaignies qui s'y treuvent, et des promenades et exercices à quoy nous convie la beauté des lieux où sont communement assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece et plus asseuree de leur effect. A cette cause, i'ay choisi iusques à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compaignies, comme sont, en France, les bains de Banieres; en la frontiere d'Allemagne et de Lorraine, ceulx de Plombieres; en Souysse, ceulx de Bade; en la Toscane, ceulx de Lucques, et specialement ceulx della Villa, desquels i'ay usé plus souvent et à diverses saisons.

Chaque
nation fait
un usage par-
ticulier des
bains.

Chasque nation a des opinions particulieres touchant leur usage, et des loix et formes de s'en servir, toutes diverses; et, selon mon experience, l'effect quasi pareil : le boire n'est aulcunement receu en Allemagne; pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'autre : en Italie, quand ils boivent neuf iours, ils s'en bai-

gnent pour le moins trente ; et communement boivent l'eau mixtionnee d'aultres drogues , pour secourir son operation : on nous ordonne icy de nous promener pour la digerer ; là, on les arreste au lict où ils l'ont prinse , iusques à ce qu'ils l'ayent vuidee , leur eschauffant continuellement l'estomach et les pieds : comme les Allemands ont de particulier de se faire generalement tous corneter (a) et ventouser avecques scarification , dans le bain ; ainsin ont les Italiens leur *doccie* (b) , qui sont certaines gouttieres de cette eau chaulde , qu'ils conduisent par des cannes (c) , et vont baignant une heure le matin , et autant l'aprez disnee , par l'espace d'un mois , ou la teste , ou l'estomach , ou aultre partie du corps à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies aultres differences de coustumes en chasque contree ; ou , pòur mieulx dire , il n'y a quasi aulcune ressemblance des unes aux aultres. Voylà comment cette partie de medecine , à laquelle seule ie me suis laissé aller , quoyqu'elle soit la moins artificielle , si a elle sa bonne part de la confusion et

(a) *Corneter* et *ventouser*, termes à peu près synonymes. On dit maintenant *ventouser* ; et *corneter* est tout-à-fait hors d'usage , quoiqu'on trouve encore dans nos dictionnaires modernes , *cornet à ventouser*. G.

(b) *Leurs douches*. E. J.

(c) *Des canules, canelles ou tuyaux*. E. J.

incertitude qui se veoid partout ailleurs en cet art.

Les poètes disent tout ce qu'ils veulent avecques plus d'emphase et de grace, tesmoings ces deux epigrammes,

Alcon hesterno signum Iovis attigit : ille,
 Quamvis marmoreus, vim patitur medici.
 Ecce hodie, iussus transferri ex æde vetustâ,
 Effertur, quamvis sit deus atque lapis (1) :

et l'aultre,

Lotus nobiscum est, hilaris cœnavit ; et idem
 Inventus manè est mortuus Andragoras.
 Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris ?
 In somnis medicum viderat Hermocratem (2) :

sur quoy ie veulx faire deux contes :

Conte assez plaisant,
 contre les gens de loi
 et les médecins.

Le baron de Caupene en Chalosse, et moy, avons en commun le droict de patronage d'un benefice qui est de grande estendue, au pied de nos montaignes, qui se nomme *Lahontan*. Il est des habitants de ce coing, ce qu'on dict

(1) Le médecin Alcon toucha hier la statue de Jupiter; et, tout marbre qu'il est, Jupiter a éprouvé la vertu du médecin : aujourd'hui on le tire de son vieux temple; et, quoiqu'il soit dieu et pierre, on va l'enterrer. AUSON. ep. 74.

(2) Hier, Andragoras se baigna avec nous, et soupa avec gaieté; et on l'a trouvé mort ce matin. Voulez-vous savoir, Faustinus, quelle est la cause d'une mort si subite ? Il avoit vu en songe le médecin Hermocrate. MARTIAL. l. 6, epigr. 53.

de ceulx de la vallee d'Angrougne : ils avoient une vie à part, les façons, les vestements et les mœurs à part ; regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres receues de pere en fils, ausquelles ils s'obligeoient sans aultre contraincte que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aucun iuge voisin n'avoit esté en peine de s'informer de leur affaire ; aucun advocat employé à leur donner advis, ny estrangier appelé pour esteindre leurs querelles, et n'avoit on iamais veu aucun de ce destroict (a) à l'aumosne : ils fuyoient les alliances et le commerce de l'aultre monde, pour n'alterer la pureté de leur police ; iusques à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eulx, de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoignée d'une noble ambition, alla s'adviser, pour mettre son nom en credit et reputation, de faire l'un de ses enfans maistre Iean, ou maistre Pierre, et l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voisine, le rendit enfin un beau notaire de village. Cettuy cy, devenu grand, commença à desdaigner leurs anciennes coustumes, et à leur mettre en teste la pompe des regions de deçà : le premier de ses comperes, à qui on escorna une chevre, il luy con-

(a) *District. E. J.*

seilla d'en demander raison aux iuges royaux d'autour de là; et de cettuy cy à un aultre, iusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en surveint incontinent un' aultre de pire consequence, par le moyen d'un medecin à qui il print envie d'espouser une de leurs filles, et de s'habituier parmy eulx. Cettuy cy commença à leur apprendre premierement le nom des fiebvres, des rheumes et des apostumes, la situation du cœur, du foye et des intestins, qui estoit une science iusques lors tresesloingnee de leur cognoissance; et, au lieu de l'ail, de quoy ils avoient apprins à chasser toutes sortes de maulx, pour aspres et extremes qu'ils feussent, il les accoustuma, pour une toux ou pour un morfondement (a), à prendre les mixtions estrangieres, et commença à faire traficque, non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que, depuis lors seulement, ils ont apperceu que le serein leur apesantissoit la teste, que le boire, ayant chauld, apportoit nuisance, et que les vents de l'automme estoient plus griefs que ceulx du printemps; que, depuis l'usage de cette medecine, ils se treuvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumees, et qu'ils apperceoivent un general deschet en leur ancienne vigueur,

(a) *Pour un refroidissement, un chaud refroidi.* E. J.

et leurs vies de moitié raccourcies. Voylà le premier de mes contes.

L'autre est, qu'avant ma subiection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyee en ces derniers siecles pour la tutelle et conservation de la vie humaine, et en oyant parler à des gents d'entendement comme d'une drogue admirable et d'une operation infailible; moy, qui ay tousiours pensé estre en bute à tous les accidents qui peuvent toucher tout aultre homme, prins plaisir, en pleine santé, à me prouver de ce miracle; et commanday, chez moy, qu'on me nourrist un bouc selon la recepte: car il fault que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'esté qu'on le retire, et qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperititives, et à boire que du vin blanc. Je me rendis de fortune chez moy le iour qu'il debvoit estre tué: on me veint dire que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules qui se chocquoient l'une l'autre parmy sa mangeaille. Je feus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, et feis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois gros corps, legiers comme des espouges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creux; durs, au demourant, par le dessus, et fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes; l'un parfait en rondeur, à la mesure d'une courte

Autre conte
concernant
la médecine.

boule; les aultres deux, un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfait, et semble qu'il s'y acheminast. J'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceulx qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaulx, que c'est un accident rare et inusité. Il est vraysemblable que ce sont des pierres cousines des nostres : et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guarison du sang d'une beste qui s'en alloit elle mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, et n'en altere sa vertu accoustumee, il est plustost à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et communication de toutes les parties : la masse agit tout' entiere, quoyqu'une piece y contribue plus que l'autre, selon la diversité des operations : parquoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quelque qualité petrifiante. Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir, et pour moy, que i'estois curieux de cétte experience; comme c'estoit, qu'il advient chez moy, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles menues drogueries pour en secourir le peuple, usant de mesme recepte à cinquante maladies, et de telle recepte qu'elles ne prennent pas pour elles, et si triomphent en bons evenements.

Médecins Au demourant, i'honore les medecins, non

pas, suyvant le precepte (a), pour la necessité (car, à ce passage, on en oppose un aultre du prophete reprenant le roy Asa d'avoir eu recours (b) au medecin), mais pour l'amour d'eulx mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eulx que i'en veulx, c'est à leur art : et ne leur donne pas grand blasme de faire leur proufit de nostre sottise, car la plus part du monde faict ainsi ; plusieurs vacations (c), et moindres, et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appuy qu'aux abus publicques. Je les appelle en ma compaignie quand ie suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu ; et les paye comme les aultres. Je leur donne loy de me commander de m'abrier chauldement, si ie l'ayme mieulx ainsi que d'un' aultre sorte : ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, de quoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le claiRET ; et ainsi de toutes aultres choses qui sont indifferentes à mon appetit et usage. L'entends bien que ce n'est rien

dignes d'estime, et pour-
quoi

(a) *Honora medicum, propter necessitatem.* ECCLII. c. 38, v. 1. C.

(b) *Nec in infirmitate suâ quæsitiv Dominum, sed magis in medicorum arte confisus est.* II Paralipomen. c. 16, v. 12. C.

(c) *Professions.* E. J.

faire pour eulx, d'autant que l'aigreur et l'estrangeté sont accidents de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades; pourquoy? parce qu'ils en haïssoient l'usage, sains: tout ainsi qu'un gentilhomme, mon voisin, s'en sert pour drogue tressalutaire à ses fiebvres, parce que, de sa nature, il en hait mortellement le goust. Combien en voyons nous d'entre eulx estre de mon humeur? desdaigner la medecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre, et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à aultruy? Qu'est ce cela, si ce n'est abuser tout destrousseement (a) de nostre simplicité? car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins chere que nous, et accommoderoient leurs effects à leur doctrine, s'ils n'en cognoissoient eulx mesmes la faulseté.

Bien des
médecins
font peu d'u-
sage eux-mê-
me des dro-
gues médi-
cinales.

D'où vient
qu'on se livre
si communé-
ment aux mé-
decins

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guarison, qui nous aveugle ainsi: c'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle et maniable. La plus part pourtant ne croient pas tant, comme ils endurent et laissent faire; car ie les ois se plaindre, et en parler, comme nous: mais ils se resolvent enfin: «Que feroiy ie doncques?» Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede

(a) *Ouvertement.* E. J.

que la patience. Y a il aulcun de ceulx qui se sont laissez aller à cette miserable subiection, qui ne se rende egualement à toute sorte d'impostures? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guarison? Les Babyloniens (a) portoient leurs malades en la place : le medecin c'estoit le peuple; chascun des passants (b) ayant, par humanité et civilité, à s'enquerir de leur estat (c), et, selon son experience, leur donner quelque advissalutaire. Nous n'en faisons gueres aultrement; il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employons les barbotages (d) et les brevets (e): et, selon mon humeur, si i'avois à en accepter quelque'une, i'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aulcune aultre; d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere (f) et Platon disoient

(a) HÉRODOTE, l. I. C.

(b) *Id. ibid.*

(c) C'étoit une loi, dit Hérodote, sagement établie: il n'étoit pas permis, ajoute-t-il, de passer près d'un malade, sans s'informer de la nature de sa maladie. *L. I, p. 91. C.*

(d) Le *barbotage* est, au propre, l'action de *barboter* dans l'eau; il est pris ici, au figuré, pour celle de *marmoter*, parler entre ses dents. *E. J.*

(e) Les *brevets* sont des billets suspendus au cou, en forme d'*amulettes*. *E. J.*

(f) *Odyss.* l. 4, v. 231; et PLUTARQUE, *Que les bêtes brutes usent de la raison*, c. 6 C.

des Égyptiens, qu'ils estoient tous medecins, il se doit dire de tous peuples : il n'est personne qui ne se vante de quelque recepte, et qui ne la hazarde sur son voisin, s'il l'en veult croire. L'estois, l'autre iour, en une compaignie, où ie ne sais qui de ma confrairie apporta la nouvelle d'une sorte de pilulles compilees de cent et tant d'ingrédients, de compte fait : il s'en esmeut une feste et une consolation singuliere ; car quel rochier soubtiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie ? L'entends toutesfois, par ceulx qui l'essayerent, que la moindre petite grave (a) ne daigna s'en esmouvoir.

Sur quoi est
fondée la con-
naissance que
les medecins
prétendent
avoir de la
bonté de
leurs dro-
gues.

Ie ne me puis desprendre de ce papier, que ie n'en die encores ce mot, sur ce qu'ils nous donnent, pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte : La plus part, et, ce crois ie, plus des deux tiers des vertus medicinales, consistent en la quinteessence ou propriété occulte des simples, de laquelle nous ne pouvons avoir aultre instruction que l'usage ; car quinteessence n'est aultre chose qu'une qualité de laquelle, par nostre raison, nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque daimon, ie suis content de les recevoir, car, quant aux mi-

(a) *Le moindre petit gravier, ou la moindre petite gravette.* E. J.

racles, ie n'y touche iamais ; ou bien encores les preuves qui se tirent des choses qui, pour aultre consideration, tumbent souvent en nostre usage, comme si en la laine de quoy nous avons accoustumé de nous vestir il s'est trouvé, par accident, quelque occulte propriété dessiccative qui guarisse les mules au talon, et si, au raifort que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque operation aperitive : Galen recite qu'il adveint à un ladre de recevoir guarison, par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune une vipere s'estoit coulée dans le vaisseau. Nous trouvons, en cet exemple, le moyen et une conduite vraysemblable à cette experience, comme aussi en celles auxquelles les medecins disent avoir esté acheminez par l'exemple d'aulcunes bestes : mais en la plus part des aultres experiences à quoy ils disent avoir esté conduicts par la fortune, et n'avoir eu aultre guide que le hazard, ie treuve le progrez de cette information incroyable. T' imagine l'homme, regardant autour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaux, metaulx ; ie ne sçais par où luy faire commencer son essay : et, quand sa premiere fantasie se iectera sur la corne d'un elan, à quoy il fault prester une creance bien molle et aysee, il se treuve encores autant empesché en sa seconde operation ; il luy est proposé tant de maladies et tant de circonstances, qu'avant qu'il soit

venu à la certitude de ce poinct où doit ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son latin; et avant qu'il ayt trouvé, parmy cette infinité de choses, que c'est cette corne; parmy cette infinité de maladies, l'épilepsie; tant de complexions, au melancholique; tant de saisons, en hyver; tant de nations, au François; tant d'âges, en la vieillesse; tant de mutations celestes, en la conionction de venus et de saturne; tant de parties du corps, au doigt: à tout cela, n'estant guidé ny d'argument, ny de coniecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il faudroit que ce feust par une fortune parfaitement artificielle, reglee et methodique. Et puis, quand la guarison auroit esté faite, comment se peut il asseurer que ce ne feust Que le mal estoit arrivé à son periode? ou Un effect du hazard? ou L'operation de quelque aultre chose qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce iour là? ou Le merite des prieres de sa mere grand'? Dadvantage, quand cette preuve auroit esté parfaite, combien de fois se trouveroit elle avoir esté reiteree? et cette longue cordee de fortunes et de rencontres, r'enfilee? pour en conclure une regle? Quand elle sera conclue, par qui est ce? De tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences, le sort aura il rencontré à poinct nommé l'un de ceulx cy?

Quoy, si un aultre, et si cent aultres ont faict des experiences contraires ? A l'adventure, y verrions nous quelque lumiere, si tous les iugements et raisonnemens des hommes nous estoient cogneus : mais que trois tesmoings et trois docteurs regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison ; il faudroit que l'humaine nature les eust deputez et choisis, et qu'ils feussent declarez nos syndics par expresse procuration.

A MADAME DE DURAS.

« Madame, vous me trovastes sur ce pas dernièrement que vous me veinstes veoir. Parce qu'il pourra estre que ces inepties se rencontreront quelquesfois entre vos mains, ie veulx aussi qu'elles portent tesmoignage que l'auteur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognoistrez ce mesme port et ce mesme air que vous avez veu en sa conversation. Quand i'eusse peu prendre quelque aultre façon que la mienne ordinaire, et quelque aultre forme plus honorable et meilleure, ie ne l'eusse pas faict ; car ie ne veulx rien tirer de ces escripts, sinon qu'ils me representent à vostre memoire, au naturel. Ces mesmes conditions et facultez, que vous avez pratiquees et recueillies, madame, avecques beaucoup plus d'honneur et de courtoisie

qu'elles ne meritent, ie les veulx loger, mais sans alteration et changement, en un corps solide qui puisse durer quelques anneés, ou quelques iours aprez moy, où vous les retrouverez, quand il vous plaira de vous en refreschir la memoire, sans prendre aultrement la peine de vous en souvenir; aussi ne le valent elles pas: ie desire que vous continuez en moy la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez par le moyen desquelles elle a esté produicte.

Montaigne
feroit l'es-
ie présen-
à celle qui
voit le
vre après
mort.

» Je ne cherche aulcunement qu'on m'aime et estime mieulx, mort, que vivant: l'humeur de Tibere (a) est ridicule, et commune pourtant, qui avoit plus de soing d'estendre sa renommée à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable et agreable aux hommes de son temps. Si i'estois de ceulx à qui le monde peut debvoir louange, ie l'en quitterois pour la moitié, et qu'il me la payast d'avance; qu'elle se hastast et ammoncelast tout autour de moy, plus espesse qu'alongee, plus pleine que durable; et qu'elle s'evanouist hardiement quand et ma cognoissance, et quand ce doulx son ne touchera plus mes oreilles. Ce seroit une sotte humeur d'aller, à cette heure que ie suis prest

(a) *Quippe illi non perinde curæ gratia præsentium, quàm in posteros ambitio.* TACITE, *Annal.* l. 6, c. 46.

d'abandonner le commerce des hommes , me produire à eulx par une nouvelle recommandation. Je ne fois nulle recepte des biens que ie n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que ie soye , ie le veulx estre ailleurs qu'en papier : mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy mesme ; mes estudes , à m'apprendre à faire , non pas à escrire. J'ay mis tous mes efforts à former ma vie ; voylà mon mestier et mon ouvrage : ie suis moins faiseur de livres , que de nulle aultre besongne. J'ay désiré de la suffisance , pour le service de mes commoditez presentes et essentielles , non pour en faire magasin et reserve à mes heritiers. Qui a de la valeur , si le face connoistre en ses mœurs , en ses propos ordinaires , à traicter l'amour , ou des querelles , au ieu , au lict , à la table , à la conduite de ses affaires , à son œconomie : ceulx que ie veoie faire de bons livres sous de meschantes chausses , eussent premierement faict leurs chausses , s'ils m'en eussent cru : demandez à un Spartiate s'il aime mieulx estre bon rhetoricien , que bon soldat ; non pas moy (a), que bon cuisinier , si ie n'avois qui m'en servist. Mon Dieu ! madame , que ie haïrois une telle recommandation , d'estre habile homme , par escript ; et estre un homme

De quels
biens il te-
noit compte

(a) *Ne me faites pas cette demande à moi , qui aimerois mieux n'être que bon cuisinier , si , etc.* F. J

de neant et un sot, ailleurs : i'aime mieulx encores estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur. Aussi il s'en fault tant que i'attende à me faire quelque nouvel honneur par ces sottises, que ie ferois beaucoup si ie n'y en perds point de ce peu que i'en avois acquis ; car, oultre ce que cette peinture morte et muette desrobbera à mon estre naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur estat, mais à un beaucoup descheu de ma premiere vigueur et alaigresse, tirant sur le flestri et le rance : ie suis sur le fond du vaisseau qui sent tantost le bas et la lie. Au demourant, madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardiement les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous et tant d'aultres luy donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses auteurs mesmes. Le crois qu'ils n'en ont que deux anciens latins, Pline et Celsus : si vous les voyez quelque iour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art, que ie ne fois ; ie ne fois que la (a) pincer, ils l'esgorgent. Pline se mocque entre aultres choses, de quoy, quand ils sont au bout de leur chorde, ils ont inventé cette belle desfaicte, de r'envoyer les malades, qu'ils ont agitez et tormentez, pour neant, de

Pourquoi
il a parlé si
librement
contre la
médecine

(a) C'est-à-dire, *je ne fais que pincer cette art des medecins* : Montaigne fait presque toujours *art féminin*. E. J.

leurs drogues et regimes, les uns au secours des vœux et miracles, les aultres aux eaux chaudes. (Ne vous courroucez pas, madame; il ne parle pas de celles de deçà qui sont sous la protection de vostre maison et toutes Gramontoises.) Ils ont une tierce desfaicte, pour nous chasser d'auprez d'eulx, et se descharger des reproches que nous leur pouvons faire du peu d'amendement à nos maulx qu'ils ont eu si long temps en gouvernement qu'il ne leur reste plus aulcune invention à nous amuser, c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque aultre contree. Madame, en voylà assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel ie m'estois des-tourné pour vous entretenir ».

Ce feut, ce me semble, Pericles, lequel estant enquis comme il se portoit : « Vous le pouvez, dict il (a), iuger par là », en montrant des brevets (b) qu'il avoit, attachez au col et au bras. Il vouloit inferer qu'il estoit bien malade, puis qu'il en estoit venu iusques là d'avoir

En quel état sera Montaigne, s'il vient jamais à se livrer à la merci des médecins.

(a) PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 24. C.

(b) Ici *brevet* signifie ce que les Latins appelloient *amuletum*, préservatif contre le poison, les enchantements, etc., qu'on attachoit, dit Nicot, au cou, au poignet, ou autre partie du corps. En se désabusant de la chose, on en a presque perdu le nom. C.

recours à choses si vaines, et de s'estre laissé équiper en cette façon. Je ne dis pas que ie ne puisse estre emporté un iour à cette opinion ridicule, de remettre ma vie et ma santé à la mercy et gouvernement des medecins; ie pourray tumber en cette resverie; ie ne me puis respondre de ma fermeté future: mais lors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moy comment ie me porte, ie luy pourray dire, comme Pericles: « Vous le pouvez iuger par là », montrant ma main chargee de six dragmes d'opiate. Ce sera un bien evident signe d'une maladie violente; i'auray mon iugement merueilleusement desmanché: si l'impatience et la frayeur gagnent cela sur moy, on en pourra conclure une bien aspre fiebvre en mon ame.

T'ay prins la peine de plaider cette cause, que i'entends assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle contre les drogues et pratique de nostre medecine, qui s'est derivee en moy par mes ancestres; afin que ce ne feust pas seulement une inclination stupide et temeraire, et qu'elle eust un peu plus de forme; afin, aussi, que ceulx qui me veoient si ferme contre les exhortements et menaces qu'on me faict quand mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté; ou qu'il y ayt quelqu'un si fascheux, qui iuge encores que ce soit quelque aiguillon de gloire: ce seroit un desir bien as-

sené (a) de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avecques mon iardinier et mon muletier ! Certes, ie n'ay point le cœur si enflé ny si venteux , qu'un plaisir solide , charnu et moelleux , comme la santé , ie l'alasse eschanger pour un plaisir imaginaire , spirituel et aeré : la gloire , voire celle des quatre fils Aymon , est trop cher achetee à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de cholique. La santé , de par Dieu ! Ceulx qui aiment nostre medecine peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes , grandes et fortes ; ie ne hais point les fantasies contraires aux miennes : il s'en fault tant que ie m'effarouche de veoir de la discordance de mes iugements à ceulx d'aultruy, et que ie me rende incompatible à la societé des hommes pour estre d'aulture sens et party que le mien , qu'au rebours , comme c'est la plus generale façon que nature aye suyvy, que la varieté , et plus aux esprits qu'aux corps, d'autant qu'ils sont de substance plus souple et susceptible de

(a) Montaigne , qui parle ironiquement ici , veut dire que de vouloir se faire honneur d'une action qui lui est commune avec son iardinier et son muletier , ce seroit un désir fort mal placé. — *Assener* signifie proprement porter un coup où l'on a dessein de frapper. Montaigne l'emploie ici d'une manière fort singulière ; et peut-être est-il le premier qui se soit avisé de dire , un désir bien ou mal assené. C.

plus de formes , ie treuve bien plus rare de
veoir convenir nos humeurs et nos desseings.
Et ne feut iamais au monde deux opinions pa-
reilles , non plus que deux poils , ou deux
grains : leur plus universelle qualité , c'est la
diversité.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'utile et de l'honneste.

PERSONNE n'est exempt de dire des fadaïses ;
le malheur est de les dire curieusement :

Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit (1).

Cela ne me touche pas : les miennes m'eschappent aussi nonchalamment qu'elles le valent ; d'où bien leur prend : ie les quitterois soubdain , à peu de coust qu'il y eust ; et ne les achette ny les vends que ce qu'elles poisent : ie parle au papier, comme ie parle au premier que ie rencontre. Qu'il soit vray, voicy de quoy.

A qui ne doit estre la perfidie detestable ,
puis que Tibere la refusa à si grand inter-
est ? On lui manda d'Allemagne que, s'il le

Acte perfide
détesté par
Tibère

(1) Cet homme va se donner bien du mouvement ,
pour ne dire que de grosses sottises. *TERENT. Heaut.* act. 3 ,
sc. 5 , v. 8.

trouvoit bon, on le desferoit (a) d'Arminius par poison : c'estoit le plus puissant ennemy que les Romains eussent, qui les avoit si vilainement traictez soubz Varus, et qui seul empeschoit l'accroissement de sa domination en ces contrees là. Il feit response, « que le peuple romain avoit accoustumé de se venger de ses ennemis par voye ouverte, les armes en main; non par fraude et en cachette(b) » : il quitta l'utile pour l'honneste. C'estoit, me direz vous, un affronteur : le le crois ; ce n'est pas grand miracle, à gens de sa profession : mais la confession de la vertu ne porte pas moins en la bouche de celuy qui la hayt ; d'autant que la verité la luy arrache par force, et que s'il ne la veult recevoir en soy, au moins il s'en couvre pour s'en parer.

Police humaine pleine d'imperfection, a besoin du vice pour se soutenir.

Nostre bastiment, et public et privé, est plein d'imperfection : mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesme ; rien ne s'est ingeré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. Nostre estre est cimenté de qualitez maladifves : l'ambition, la ialousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le deses-

(a) Ou plutôt *Arminius*, comme on le voit par TACIT. *Annal.* l. 2, c. 88. N.

(b) *Non fraude, neque occultis, sed palàm et armatum, populum romanum hostes suos ulcisci.* TACIT. *Annal.* l. 2, c. 88. N.

poir, logent en nous, d'une si naturelle possession, que l'image s'en recognoist aussi aux bestes; voire et la cruauté, vice si desnaturé, car, au milieu de la compassion, nous sentons au dedans ie ne sçais quelle aigre douce pointe de volupté maligne à veoir souffrir aultruy, et les enfans la sentent :

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem (1).

Desquelles qualitez qui osteroit les semences en l'homme destruiroit les fondamentales conditions de nostre vie. De mesme, en toute police, il y a des offices necessaires, non seulement abiects, mais encores vicieux : les vices y treuvent leur reng, et s'emploient à la couseure de nostre liaison, comme les venins à la conservation de nostre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoing, et que la nécessité commune efface leur vraye qualité, il fault laisser iouer cette partie aux citoyens plus vigoureux et moins craintifs, qui sacrifient leur honneur et leur conscience, comme ces aultres anciens sacrifierent leur vie pour le salut de leur pays; nous aultres, plus foibles, prenons des roolles et plus aysez et moins hazardeux. Le bien public requiert

(1) Lorsque les vents bouleversent les mers, il est doux de contempler du rivage le péril des malheureux battus par la tempête. LUCRET. l. 2, v. 1.

Justice malicieuse.

qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : resignons cette commission à gents plus obeissants et plus soupplés. Certes, i'ay eu souvent despit de veoir des iuges attirer, par fraude et faulses esperances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son faict, et y employer la piperie et l'impudence. Il serviroit bien à la iustice, et à Platon mesme qui favorise cet usage, de me fournir d'aultres moyens plus selon moy : c'est une iustice malicieuse ; et ne l'estime pas moins blecée par soy mesme, que par aultruy. Je respondis, n'y a pas long temps, qu'à peine trahirois ie le prince pour un particulier ; qui serois tresmarry de trahir aulcun particulier pour le prince : et ne hais pas seulement à piper, mais ie hais aussi qu'on se pipe en moy ; ie n'y veulx pas seulement fournir de matiere et d'occasion. En ce peu que i'ay eu à negociier entre nos princes, en ces divisions et subdivisions qui nous deschirent aujourdhuy, i'ay curieusement evité qu'ils se mesprinssent en moy, et s'enferrassent en mon masque. Les gents du mestier se tiennent les plus couverts, et se presentent et contrefont les plus moyens et les plus voysins qu'ils peuvent : moy, ie m'offre par mes opinions les plus vives, et par la forme plus mienne ; tendre negociateur, et novice, qui aime mieulx faillir à l'affaire, qu'à moy. C'a esté pourtant, iusques à cette heure, avecques tel heur (car certes for-

Montaigne, negociateur délicatement consciencieux.

tune y a la principale part), que peu ont passé de main à aultre avecques moins de souspeçon, plus de faveur et de privauté. T'ay une façon ouverte, aysee à s'insinuer, et à se donner credit aux premieres accointances. La naïfveté et la verité pure, en quelque siecle que ce soit, treuvent encores leur opportunité et leur mise. Et puis de ceulx là est la liberté peu suspecte et peu odieuse, qui besongnent sans aucun leur interest (a); et qui peuvent veritablement employer la response de Hipperides aux Atheniens se plaignants de l'aspreté de son parler : « Messieurs (b), ne considerez pas si ie suis libre; mais si ie le suis sans rien prendre, et sans amender par là mes affaires ». Ma liberté m'a aussi ayseement deschargé du souspeçon de feinctise, par sa vigueur, n'espargnant rien à dire, pour poisant et cuisant qu'il feust, ie n'eusse peu dire pis, absent, et en ce qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance. Je ne pretends aultre fruit, en agissant, que d'agir; et n'y attache longues suites et propositions : chasque action faict particulierement son ieu; porte s'il peult. Au demourant, ie ne suis pressé de passion, ou hayneuse, ou amoureuse, envers les grands; ny n'ay ma

(a) *Sans aucun intérêt de leur part.* E. J.

(b) PLUTARQUE, *De la différence du flatteur d'avec l'ami*, c. 24. C.

volonté garrotee d'offense ou d'obligation particuliere. Je regarde nos roys, d'une affection simplement legitime et civile, ny esmeue ny desmeue par interest privé, de quoy ie me sçais bon gré: la cause generale et iuste ne m'attache non plus, que modereement et sans fiebvre; ie ne suis pas subiect à ces hypotheques et engagements penetrants et intimes. La cholere et la hayne sont au delà du debvoir de la iustice; et sont passions servant seulement à ceulx qui ne tiennent pas assez à leur debvoir par la raison simple : *Utatur motu animi, qui uti ratione non potest* (1). Toutes intentions legitimes et equitables sont d'elles mesmes equables et temperees; sinon, elles s'alterent en seditieuses et illegitimes : c'est ce qui me faict marcher par tout la teste haulte, le visage et le cœur ouvert. A la verité, et ne crains point de l'avouer, ie porterois facilement au besoing une chandelle à saint Michel, l'autre à son serpent, suyvant le desseing de la vieille : ie suivray le bon party iusques au feu, mais exclusivement si ie puis : que Montaigne s'engouffre quand et la ruyne publique, si besoing est; mais, s'il n'est pas besoing, ie sauray bon gré à la fortune qu'il se sauve; et autant que mon

(1) Que celui qui ne peut pas prendre la raison pour guide, s'abandonne à la fougue de ses passions. *Cic. Tusc. quæst. l. 4, c. 25.*

debvoir me donne de chorde, ie l'employe à sa conservation. Feut ce pas Atticus (a), lequel se tenant au iuste party, et au party qui perdit, se sauva, par sa moderation, en cet universel naufrage du monde, parmy tant de mutations et diversitez? Aux hommes, comme luy, privez, il est plus aysé; et en telle sorte de besongne, ie treuve qu'on peult iustement n'estre pas ambitieux à s'ingerer et convier soy mesme.

De se tenir chancelant et mestis, de tenir son affection immobile et sans inclination, aux troubles de son païs et en une division publique, ie ne le treuve ny beau, ny honneste: *ea non media, sed nulla via est, velut eventum expectantium quò fortunæ consilia sua applicant* (1). Cela peult estre permis envers les affaires des voisins; et Gelon (b), tyran de Syracuse, suspendit ainsi son inclination, en la guerre des Barbares contre les Grecs, tenant un'ambassade à Delphes avecques des presents, pour estre en eschauguette (c) à veoir duquel

Neutralité,
ni belle ni
honnête, aux
troubles de
son pays

(a) CORNÉLIUS NÉPOS, *Vie d'Atticus*, c. 6. C.

(1) Ce n'est pas prendre un chemin mitoyen, c'est n'en prendre aucun; c'est attendre l'événement, afin de passer du côté de la fortune. TITE-LIVE, l. 32, c. 21. — D'un fait particulier, Montaigne a trouvé l'art d'en tirer une maxime générale, en changeant un peu les paroles de l'auteur. C.

(b) HÉRODOTE, l. 7. C.

(c) *En sentinelle*. — *Eschauguette*, dit Nicot, se

costé tumberoit la fortune, et prendre l'occasion à point, pour le concilier au victorieux : ce seroit une espece de trahison, de le faire aux propres et domestiques affaires, ausquels necessairement il fault prendre party par application de desseing : mais de ne s'embesongner point, à un homme qui n'a ny charge ny commandement exprez qui le presse, ie le treuve plus excusable (et si ne pratique pour moy cette excuse) qu'aux guerres estrangieres, desquelles pourtant, selon nos loix, ne s'empesche qui ne veult : toutesfois ceulx encores qui s'y engagent tout à faict, le peuvent avecques tel ordre et attrempance (a), que l'orage debvra couler par dessus leur teste, sans offense. N'avions nous pas raison de l'esperer ainsi du feu evesque d'Orleans, sieur de Morvilliers ? Et i'en cognois, entre ceulx qui y ouvrent vaieusement à cette heure, de mœurs ou si equables, ou si douces, qu'ils seront pour demeurer debout, quelque iniurieuse mutation et cheute que le ciel nous appreste. Je tiens que c'est aux rois proprement de s'animer contre les rois ; et me mocque de ces esprits qui, de gayeté de cœur, se presentent à querelles si dispropor-

prend tant pour le lieu que pour l'action même de faire sentinelle. C.

(a) *Modération. — Attrempe et modéré, temperatus, moderatus; attrempance, temperantia. NICOT. C.*

tionnees : car on ne prend pas querelle particuliere avecques un prince, pour (a) marcher contre luy ouvertement et courageusement pour l'honneur et selon le debvoir ; s'il n'aime un tel personnage, il faict mieulx, il l'estime : et notamment, la cause des loix, et deffense de l'ancien estat, a tousiours cela, que ceulx mesme qui, pour leur desseing particulier, le troublent, en excusent les deffenseurs, s'ils ne les honorent.

Mais il ne fault pas appeler debvoir, comme nous faisons tous les iours, une aigreur et une intestine aspreté qui naist de l'interest et passion privee ; ny courage, une conduite traistresse et malicieuse : ils nomment zele, leur propension vers la malignité et violence ; ce n'est pas la cause qui les eschauffe, c'est leur interest ; ils attisent la guerre, non parce qu'elle est iuste, mais parce que c'est guerre.

Vices déguisés sous des noms de vertus.

Rien n'empesche qu'on ne se puisse comporter commodement entre des hommes qui se sont ennemis, et loyalement : conduisez vous y d'une, sinon partout eguale affection (car elle peult souffrir differentes mesures), mais au moins temperee, et qui ne vous engage tant à l'un, qu'il puisse tout requerir de vous : et vous contentez aussi d'une moyenne mesure

Modération qu'on doit garder entre des gens brouillés.

(a) *Quoiqu'on marche* E. J.

Hommes
doubles, à
quoi utiles

de leur grace ; et de couler en eau trouble, sans y vouloir pescher. L'aulture maniere de s'offrir de toute sa force à ceulx là et à ceulx cy tient encores moins de la prudence que de la conscience. Celuy envers qui vous en trahissez un, duquel vous estes pareillement bien venu, sçait il pas que de soy vous en faictes autant à son tour ? il vous tient pour un meschant homme ; ce pendant il vous oit, et tire de vous, et faict ses affaires de vostre desloyauté : car les hommes doubles sont utiles, en ce qu'ils apportent ; mais il se fault garder qu'ils n'emportent que

Conduite
que tenoit
Montaigne
entre des per-
sonnes de dif-
férent parti.

le moins qu'on peult. Je ne dis rien à l'un ; que ie ne puisse dire à l'aulture, à son heure, l'accent seulement un peu changé ; et ne raporte que les choses ou indifferentes, ou cogneues, ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité pour laquelle ie me permette de leur mentir. Ce qui a esté fié à mon silence, ie le cele religieusement ; mais ie prends à celer le moins que ie puis : c'est une importune garde que celle du secret des princes, à qui n'en a que faire. Je presente volontiers ce marché, Qu'ils me fient peu ; mais qu'ils se fient hardiement de ce que ie leur apporte. I'en ay tousiours plus sceu que ie n'ay voulu. Un parler ouvert ouvre un aulture parler, et le tire hors, comme faict le vin et l'amour. Philipides respondit sagement, à mon gré, au roy Lysimachus, qui luy disoit, « Que veulx tu que

ie te communique de mes biens (a)? » « Ce que tu voudras , pourveu que ce ne soit de tes secrets ». Je veois que chascun se mutine si on luy cache le fonds des affaires ausquels on l'employe , et si on luy en a desrobbé quelque arriere sens : pour moy, ie suis content qu'on ne m'en die (b) non plus qu'on veult que i'en mette en besongne : et ne desire pas que ma science oultre passe et contraigne ma parole. Si ie doibs servir d'instrument de tromperie, que ce soit au moins saufve ma conscience; ie ne veulx estre tenu serviteur ny si affectionné, ny si loyal, qu'on me treuve bon à trahir personne : qui est infidele à soy mesme, l'est excusablement à son maistre. Mais ce sont princes, qui n'acceptent pas les hommes à moitié, et mesprisent les services limitez et conditionnez : Il n'y a remede : ie leur dis franchement mes bornes ; car esclave, ie ne le doibs estre que de la raison, encores ne puis ie bien en venir à bout. Et eulx aussi ont tort d'exiger d'un homme libre telle subiection à leur service et telle obligation, que de celuy qu'ils ont faict et acheté, ou duquel la fortune tient particulièrement et expressement à la leur. Les loix m'ont osté de grand' peine, elles m'ont choisi

(a) PLUTARQUE, *De la Curiosité*, c. 4. C.

(b) *Qu'on ne m'en dise rien de plus que ce qu'on veut, etc.* E. J.

party, et donné un maistre : toute aultre superiorité et obligation doit estre relative à celle là , et retrenchee. Si n'est ce pas à dire , quand mon affection me porteroit autrement , qu'incontinent i'y portasse la main : la volonté et les desirs se font loy eulx mesmes ; les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publique. Tout ce mien proceder est un peu bien dissonant à nos formes ; ce ne seroit pas pour produire grands effects , ny pour y durer : l'innocence mesme ne sçauroit , à cette heure , ny negocier entre nous sans dissimulation , ny marchander sans menterie ; aussi ne sont aulcunement de mon gibier les occupations publiques : ce que ma profession en requiert , ie l'y fournis en la forme que ie puis la plus privee. Enfant, on m'y plongeait iusques aux oreilles , et il succedoit : si m'en desprins ie de belle heure. L'ay souvent depuis evité de m'en mesler , rarement accepté , iamais requis ; tenant le dos tourné à l'ambition , mais , sinon comme les tireurs d'aviron qui s'avancent ainsin à reculons , tellement toutesfois que , de ne m'y estre point embarqué , i'en suis moins obligé à ma resolution qu'à ma bonne fortune : car il y a des voyes , moins ennemies de mon goust , et plus conformes à ma portee , par lesquelles , si elle m'eust appelé aultresfois au service public et à mon advancement vers le credit du monde , ie sçais que i'eusse passé par dessus la rai-

son de mes discours , pour la suyvre. Ceulx qui disent communement , contre ma profession , que , ce que i'appelle franchise , simplesses et naïveté en mes mœurs , c'est art et finesse , et plustost prudence , que bonté ; industrie , que nature ; bon sens , que bonheur ; me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent : mais , certes , ils font ma finesse trop fine ; et qui m'aura suyvi et espié de prez , ie luy donray gagné , s'il ne confesse qu'il n'y a point de regle en leur eschole qui sceust rapporter ce naturel mouvement , et maintenir une apparence de liberté et de licence , si pareille et inflexible , parmy des routes si tortues et diverses , et que toute leur attention et engin ne les y scauroit conduire. La voye de la verité est une et simple ; celle du proufit particulier et de la commodité des affaires , qu'on a en charge , double , ineguale et fortuite. l'ay veu souvent en usage ces libertez contrefaictes et artificielles , mais le plus souvent , sans succez : elles sentent volontiers leur asne d'Esopé , lequel , par emulation du chien , veint à se iecter tout gayement , à deux pieds , sur les espaules de son maistre ; mais comme le chien recevoit force caresses , de pareille feste , le pauvre asne en recéut deux fois autant de bastonnade : *id maxime quemque decet , quod est cuiusque suum maxime* (1).

(1) Ce qui est le plus naturel à chacun , c'est ce qui lui sied le mieulx. CIC. de *Offic.* l 1 , c. 31.

Je ne veux pas priver la tromperie de son reng ; ce seroit mal entendre le monde : ie sçais qu'elle a servy souvent proufitablement , et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations des hommes. Il y a des vices legitimes ; comme plusieurs actions , ou bonnes ou excusables , illegitimes.

Justice
universelle ,
beaucoup
plus parfaite
que la justice
particulière
et nationale.

La iustice en soy, naturelle et universelle, est aultrement reglee, et plus noblement, que n'est cette aultre iustice speciale, nationale, contraincte au besoin de nos polices : *Veri iuris germanæque iustitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus ; umbrâ et imaginibus utimur* (1) : si que le sage Dandamys (a), oyant reciter les vies de Socrates, Pythagoras, Diogenes, les iugea grands personnages en toute aultre chose ; mais trop asservis à la reverence des loix, pour lesquelles auctoriser, et seconder, la vraye vertu a beaucoup à se desmettre de sa vigueur originelle ; et non seulement par leur permission plusieurs actions vicieuses ont lieu , mais encores à leur suasion : *ex senatusconsultis plebisque scitis scelera exercen-*

(1) Nous n'avons point de modèle solide et positif d'un véritable droit et d'une justice parfaite ; nous n'en avons qu'une ombre, qu'une image. *Cic. de Offic.* l. 3, c. 17.

(a) C'étoit un sage indien, qui vivoit du temps d'Alexandre. *Voyez* PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 20 ; et STRABON, l. 15, qui l'appelle *Mandanis*. C.

tur (1). Je suys le langage commun, qui faict difference entre les choses utiles et les honnestes; en sorte que, d'aulcunes actions naturelles, non seulement utiles, mais nécessaires, il les nomme deshonestes et sales.

Mais continuons nostre exemple de la trahison. Deux pretendants au royaume de Thrace (a) estoient tumbés en debat de leurs droicts; l'empereur (b) les empescha de venir aux armes: mais l'un d'eulx, sous couleur de conduire un accord amiable par leur entrevue, ayant assigné son compaignon pour le festoyer en sa maison, le fait emprisonner et tuer (c). La iustice requeroit que les Romains eussent raison de ce forfait; la difficulté en empeschoit les voyes ordinaires: ce qu'ils ne peuvent legitiment sans guerre et sans hazard, ils entreprendrent de le faire par trahison; ce qu'ils ne peuvent honnestement, ils le feirent utilement: à quoy se trouva propre un Pomponius Flaccus (d). Cettuy cy, sous feinctes paroles et

Trahison
utile, préférée à l'honnêteté.

(1) Il est des crimes autorisés par les arrêts du sénat et les décrets du peuple. SENECA. * epist. 95.

(a) *Rhescuporis* et *Cotys*: le premier, frère de *Rhemetalces*, dernier roi des Thraces; et le second, son fils. TACIT. *Annal.* l. 2, c. 65. C.

(b) *Tibère*. C.

(c) TACITE, *Annal.* l. 2, c. 65. C.

(d) *Id. ibid.* c. 67. C.

asseurances, ayant attiré cet homme dans ses rets, au lieu de l'honneur et faveur qu'il luy promettoit, l'envoya pieds et poings liez à Rome. Un traistre y trahit l'autre; contre l'usage commun, car ils sont pleins de desfiance, et est malaysé de les surprendre par leur art: tesmoing la poisante experience que nous venons d'en sentir. Sera Pomponius Flaccus qui voudra, et en est assez qui le voudront; quant à moy, et ma parole et ma foy sont, comme le demourant, pieces de ce commun corps; leur meilleur effect, c'est le service public; ie tiens cela pour presupposé. Mais, comme si on me commandoit que ie prinsse la charge du palais et des plaids, ie respondrois, « Je n'y entends rien »; ou la charge de conducteur de pionniers, ie dirois, « Je suis appelé à un roolle plus digne »: de mesme, qui me voudroit employer à mentir, à trahir, et à me parjurer, pour quelque service notable, non que d'assassiner ou empoisonner; ie dirois, « Si i'ay volé ou desrobbé quelqu'un, envoyez moy plustost en gallere ». Car il est loisible à un homme d'honneur de parler ainsi que feirent les Lacedemoniens, ayants esté desfaicts par Antipater, sur le poinct de leurs accords: « Vous (a) nous pouvez commander des charges

Trahison,
combien fu-
neste à quis'y
abandonne.

(a) PLUTARQUE, *Différence entre le flatteur et l'ami*,
c. 21. C.

poisantes et dommageables , autant qu'il vous plaira ; mais de honteuses et deshonnestes , vous perdrez vostre temps de nous en commander ». Chascun doit avoir iuré à soy mesme ce que les roys d'Ægypte faisoient solennellement iurer à leurs iuges , « qu'ils ne se desvoyeroient^(a) de leur conscience , pour quelque commandement qu'eulx mesmes leur en feissent ». A telles commissions , il y a note evidente d'ignominie et de condamnation : et qui vous la donne , vous accuse ; et vous la donne , si vous l'entendez bien , en charge et en peine. Autant que les affaires publiques s'amendent de vostre exploict , autant s'en empirent les vostres ; vous y faictes d'autant pis , que mieulx vous y faictes : et ne sera pas nouveau , ny à l'aventure sans quelque air de iustice , que celuy mesme vous ruyne , qui vous aura mis en besongne.

Si la trahison peult estre en quelque cas excusable ; lors seulement elle l'est , qu'elle s'emploie à chastier et trahir la trahison. Il se treuve assez de perfidies , non seulement refusees , mais punies par ceulx en faveur desquels elles avoient esté entreprinses. Qui ne sçait la sentence de Fabricius à l'encontre du medecin de Pyrrhus ? Mais cecy encores se treuve , que

Trahison ,
en quel cas
excusable

Exemple

(a) PLUTARQUE , *Dits Notables des Rois* , vers le commencement. C.

de trahisons
punies par
ceux qui les
ont comman-
dées.

tel l'a commandée, qui par aprez l'a vengée rigoureusement sur celui qu'il y avoit employé; refusant un credit et pouvoir si effrené, et desadvouant un servage et une obeïssance si abandonnée et si lasche. Iaropelc, duc de Russie (a), practiqua un gentilhomme de Hongrie, pour trahir le roy de Poloigne Boleslaus, en le faisant mourir, ou donnant aux Russiens moyen de luy faire quelque notable dommage. Cettuy cy s'y porta en galant homme (b); s'adonna, plus que devant, au service de ce roy, obtint d'estre de son conseil et de ses plus feaulx. Avecques ces avantages, et choisissant à poinct l'opportunité de l'absence de son maistre, il trahit aux Russiens Visilicie (c), grande et riche cité, qui feut entierement saccagée et arse (d) par eulx, avec occision totale, non seulement des habitants d'icelle de tout sexe et aage, mais de grand nombre de noblesse de là autour qu'il y avoit assemblé à ces fins. Iaropelc, assouvuy de sa vengeance et de son cour-

(a) Voyez MARTIN CROMER, de *Rebus Polon.* l. 5, p. 131, 132, edit. Basil. 1555. C.

(b) *En habile homme.* — *Galant homme*, scitus homo, *homme adroit, habile.* NICOT. Il se prend ici dans le même sens. C.

(c) *Vislicza*, ville de la haute Pologne, dans le palatinat de Sandomir, appelée en latin *Vislicia*. E. J.

(d) *Brûlée.* F J

roux, qui pourtant n'estoit pas sans tiltre (car Boleslaus l'avoit fort offensé, et en pareille conduite); et saoul du fruit de cette trahison, venant à en considerer la laideur nue et seule, et la regarder d'une veue saine et non plus troublee par sa passion, la print à un tel remors et contrecœur, qu'il en feit crever les yeulx et couper la langue et les parties honteuses, à son executeur.

Antigonus (a) persuada les soldats Argyraspides de luy trahir Eumenes, leur capitaine general, son adversaire : mais, l'eust il faict tuer après qu'ils le luy eurent livré, il desira luy mesme estre commissaire de la iustice divine, pour le chastiement d'un forfait si detestable; et les consigna entre les mains du gouverneur de la province, luy donnant tresexprez commandement de les perdre et mettre à malefin, en quelque maniere que ce feust; tellement que, de ce grand nombre qu'ils estoient, aucun ne veid oncques puis l'air de Macedoine : mieulx il en avoit esté servy, d'autant le iugea il avoir esté plus meschamment et punissablement.

Comment
Antigonus
punit les sol-
dats d'Eumè-
nes, son en-
nemi, les-
quels le lui
avoient livré.

L'esclave (b) qui trahit la cachette de P. Sulpicius, son maistre, feut mis en liberté, suivant la promesse de la proscription de Sylla;

Esclave ré-
compensé et
puni par Syl-
la, pour avoir
trahi son
maître

(a) PLUTARQUE, *Vie d'Eumènes*, c. 9, à la fin. C.

(b) VALÈRE-MAXIME, l. 6, c. 5, in *Romanis*, §. 7. C.

mais, suyvnt la promesse de la raison publique, tout libre, il fut precipité du roc Tarpeien.

Autre exemple d'une pareille justice exercée par le roi Clovis.

Et nostre roy Clovis, au lieu des armes d'or qu'il leur avoit promis, feit pendre les trois serviteurs de Cannacre, aprez qu'ils luy eurent trahy leur maistre, à quoy il les avoit pratiquez. Ils les font pendre avecques la bourse de leur payement au col : ayant satisfait à leur seconde foy et speciale, ils satisfont à la generale et premiere.

Mahomet II fait tuer son frere, et hvre à un supplice certain celui dont il s'étoit servi pour s'en défaire.

Mahumet second, se voulant desfaire de son frere, pour la ialousie de la domination, suyvnt le style de leur race, y employa l'un de ses officiers, qui le suffoqua, l'engorgeant de quantité d'eau prinse trop à coup : cela faict, il livra, pour l'expiation de ce meurtre, le meurtrier entre les mains de la mere du trespassé, car ils n'estoient freres que de pere : elle, en sa presence, ouvrit à ce meurtrier l'estomach ; et, tout chauldement, de ses mains fouillant et arrachant son cœur, le iecta à manger aux chiens. Et à ceulx mesmes qui ne valent rien, il est si doux, ayant tiré l'usage d'une action vicieuse, y pouvoir hormais (a) couldre en toute seureté quelque traict de bonté et de iustice, comme par compensation et correction consciencieuse ; ioinct qu'ils re-

(a) Désormais, dorénavant, dans la suite. E. J.

gardent les ministres de tels horribles malefices comme gents qui les leur reprochent, et cherchent, par leur mort, d'estouffer la cognoissance et tesmoignage de telles menees.

Or, si par fortune on vous en recompense, pour ne frustrer la necessité publique de cet extreme et desesperé remede, celuy qui le faict ne laisse pas de vous tenir, s'il ne l'est luy mesme, pour un homme maudit et exsecrable, et vous tient plus traistre que ne faict celuy contre qui vous l'estes; car il touche la malignité de vostre courage, par vos mains, sans desadveu, sans obiect: mais il vous employe, tout ainsi qu'on faict les hommes perdus aux executions de la haulte iustice, charge autant utile, comme elle est peu honneste. Oultre la vilité de telles commissions, il y a de la prostitution de conscience. La fille à (a) Seianus, ne pouvant estre punie à mort, en certaine forme de iugement à Rome, d'autant qu'elle estoit vierge (b), feut, pour donner passage aux loix, forcee par le bourreau, avant qu'il l'estranglast: non sa main seulement, mais son ame est esclave à la commodité publique.

Traîtres
tenus pour
maudits par
ceux mêmes
qui les ré-
compensent.

(a) *La fille de Séjan.* E. J.

(b) *Quia triumvirali supplicio affici virginem inauditum habebatur, à carnifice, laqueum juxta, compressam.* TACIT. *Annal.* l. 5, c. 9. C.

Ce que Montaigne juge de ceux qui consentent à être les bourreaux de leurs propres parents.

Quand le premier Amurath, pour aigrir la punition contre ses subiects qui avoient donné support à la parricide rebellion de son fils contre luy, ordonna que leurs plus proches parents presteroient la main à cette execution; ie treuve treshonneste à aulcuns d'iceulx d'avoir choisi plustost d'estre iniustement tenus coupables du parricide d'un aultre, que de servir la iustice, de leur propre parricide: et où, en quelques bicoques forcees de mon temps, i'ay veu des coquins, pour garantir leur vie, accepter de pendre leurs amis et consorts, ie les ay tenus de pire condition que les pendus. On dict (a) que Witolde, prince des Lithuaniens, introduisit en cette nation, que le criminel condamné à mort eust luy mesme de sa main à se desfaire; trouvant estrange qu'un tiers, innocent de la faulte, feust employé et chargé d'un homicide.

En quel cas un prince est excusable de manquer à sa parole.

Le prince, quand une urgente circonstance, et quelque impetueux et inopiné accident du besoiing de son estat, luy faict gauchir sa parole et sa foy, ou aultrement le iecte hors de son devoir ordinaire, doibt attribuer cette necessité à un coup de la verge divine: vice n'est ce pas, car il a quitté sa raison à une plus universelle et puissante raison; mais, certes, c'est malheur: de maniere qu'à quel-

(a) CROMER, *de Rebus Polon.* l. 16, p. 384. C.

qu'un qui me demandoit, « Quel remede? »
 « Nul remede, feis ie, s'il feut veritablement
 gehenné (a) entre ces deux extremes; *sed vi-*
deat, ne quærat latebra periurio (1) : il le
 falloit faire; mais s'il le fait sans regret, s'il
 ne luy greva (b) de le faire, c'est signe que sa
 conscience est en mauvais termes ». Quand il
 s'en trouveroit quelqu'un de si tendre con-
 science, à qui nulle guarison ne semblast
 digne d'un si poissant remede, ie ne l'en esti-
 merois pas moins : il ne se sçauroit perdre
 plus excusablement et decemment. Nous ne
 pouvons pas tout : ainsi comme ainsi nous
 fault il souvent, comme à la derniere ancre,
 remettre la protection de nostre vaisseau à la
 pure conduite du ciel. A quelle plus iuste
 nécessité se reserve il? que luy est il moins
 possible à faire, que ce qu'il ne peult faire
 qu'aux despens de sa foy et de son honneur?
 choses qui, à l'adventure, luy doibvent estre
 plus cheres que son propre salut, ouy, et que
 le salut de son peuple. Quand, les bras croi-
 sez, il appellera Dieu simplement à son ayde,

(a) *Tourmenté, pressé, serré.* E. J.

(1) Mais qu'il prenne garde de ne pas chercher un prétexte pour couvrir son infidélité. *Cic. de Offic.* l. 3, c. 29.

(b) *Si cela ne fut pas pour lui une chose fâcheuse, désagréable, incommode, pénible, etc. etc.* E. J.

n'aura il pas à esperer que la divine bonté n'est point pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et iuste? Ce sont dangereux exemples, rares et maladifves exceptions à nos regles naturelles; il y fault ceder, mais avecques grande moderation et circonspection : aulcune utilité privee n'est digne pour laquelle nous facions cet effort à nostre conscience; la publicque, bien, lors qu'elle est et tresapparente et tresimportante.

A quelle
condition le
senat de Co-
rinthe justi-
fia Timoléon,
qui venoit de
per son pro-
pre frère

Timoleon se garantit à propos de l'estrangeté de son exploit, par les larmes qu'il rendit, se souvenant que c'estoit d'une main fraternele qu'il avoit tué le tyran; et cela pincea iustement sa conscience, qu'il eust esté nécessité d'acheter l'utilité publicque à tel prix de l'honesteté de ses mœurs. Le senat mesme, delivré de servitude par son moyen, n'osa rondement decider d'un si hault fait, et deschiré en deux si poissants et contraires visages; mais, les Syracusains ayant tout à point, à l'heure mesme, envoyé requerir les Corinthiens de leur protection, et d'un chef digne de restablir leur ville en sa premiere dignité, et nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux qui l'oppressoient, il y deputa Timoleon, avecques cette nouvelle desfaicte et declaration (a) : « Que, selon ce qu'il se porteroit bien ou mal en sa

(a) DIODORE DE SICILE, l. 16, c. 19. C.

charge, leur arrest prendroit party, à la faveur du liberateur de son pais, ou à la desfaveur du meurtrier de son frere ». Cette fantastique conclusion a quelque excuse, sur le dangier de l'exemple et importance d'un faict si divers (a); et feirent bien d'en descharger leur iugement, ou de l'appuyer ailleurs et en des considerations tierces. Or, les deportements de Timoleon en ce voyage rendirent bientost sa cause plus claire, tant il s'y porta dignement et vertueusement, en toutes façons : et le bonheur qui l'accompagna aux aspres difficultez qu'il eut à vaincre en cette noble entreprise, sembla luy estre envoyé par les dieux conspirants et favorables à sa iustification. La fin de cettuy cy est excusable, si aulcune le pouvoit estre : mais le proufit de l'augmentation du revenu publicque, qui servit de pretexte au senat romain à cette orde (b) conclusion que ie m'en voys reciter, n'est pas assez forte pour mettre à garant une telle iniustice : Certaines citez s'estoient rachetees à prix d'argent, et remises en liberté, avecques l'ordonnance et permission du senat, des mains de L. Sylla (c) : la

Le sénat romain inexcusable d'avoir violé un traité qu'il avoit fait lui-même.

(a) *Si étrange, si singulier.* C.

(b) *Ord* et *sale*, termes synonymes. NICOT. — D'*ord*, dont on ne se sert plus aujourd'hui, est venu *ordure*, qui est encore en usage. C.

(c) CIC. *de Offic.* l. 3, c. 22. C.

chose estant tumbee en nouveau iugement, le senat les condamna à estre taillables comme auparavant, et que l'argent qu'elles avoient employé pour se racheter demeureroit perdu pour elles. Les guerres civiles produisent souvent ces vilains exemples : Que nous punissons les privez, de ce qu'ils nous ont creu quand nous estions aultres ; et un mesme magistrat faict porter la peine de son changement à qui n'en peult mais ; le maistre fouette son disciple de docilité, et la guide (a) son aveugle : horrible image de iustice !

Si l'utilité
privée doit
maître pré-
valoir sur la
donnée

Il y a des regles en la philosophie et faulses et molles. L'exemple qu'on nous propose, pour faire prevaloir l'utilité privée à la foy donnée, ne receoit pas assez de poids par la circonstance qu'ils y meslent : Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté, ayant tiré de vous serment du payement de certaine somme. On a tort de dire qu'un homme de bien sera quitte de sa foy, sans payer, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien : ce que la crainte m'a faict une fois vouloir, ie suis tenu de le vouloir encores, sans crainte ; et, quand elle n'aura forcé que ma langue sans la volonté, encores suis ie tenu de faire la maille bonne (b) de ma parole. Pour moy, quand par

(a) *Le guide.* E. J.

(b) *De tenir exactement ma parole.* E. J.

fois ell' a inconsiderement devancé ma pensee, i'ay faict conscience de la desadvouer pourtant : aultrement, de degré en degré, nous viendrons à abolir tout le droict qu'un tiers prend de nos promesses et serments. *Quasi verò forti viro vis possit adhiberi* (1). En cecy seulement a loy l'interest privé de nous excuser de faillir à nostre promesse, si nous avons promis chose meschante et inique de soy ; car le droict de la vertu doibt prevaloir le droict de nostre obligation.

En quel cas un particulier est autorisé à manquer à sa promesse.

T'ay aultrefois logé Epaminondas au premier reng des hommes excellents ; et ne m'en desdis pas. Jusques où montoit il la consideration de son particulier debvoir ? qui ne tua iamais homme qu'il eust vaincu ; qui (a), pour ce bien inestimable de rendre la liberté à son païs, faisoit conscience de tuer un tyran, ou ses complices, sans les formes de la iustice ; et qui iugeoit meschant homme, quelque bon citoyen qu'il feust, celui qui, entre les ennemis et en la bataille, n'espargnoit son amy et son hoste. Voylà une ame de riche composition : il marioit, aux plus rudes et violentes actions humaines, la bonté et l'humanité,

Jusqu'où Epaminondas portoit la délicatesse sur l'article de la justice.

(1) Comme si la violence pouvoit quelque chose sur un grand cœur. *Cic. de Offic.* l. 3, c. 30.

(a) *PLUTARQUE, Esprit familier de Socrate*, c. 4 et 24, et c. 17. C.

voire mesme la plus delicate qui se treuve en l'eschole de la philosophie. Ce courage si gros, enflé, et obstiné contre la douleur, la mort, la pauvreté, estoit ce nature, ou art, qui l'eust attendry iusques au point d'une si extreme douceur et debonnaireté de complexion ? Horrible de fer et de sang, il va fracassant et rompant une nation invincible contre toute aultre que contre luy seul ; et gauchit, au milieu d'une telle meslee, au rencontre de son hoste et de son amy. Vrayement celuy là proprement commandoit bien à la guerre, qui luy faisoit souffrir le mors de la benignité, sur le point de sa plus forte chaleur, ainsin enflammee qu'elle estoit, et toute escumeuse de fureur et de meurtres. C'est miracle de pouvoir mesler à telles actions quelque image de iustice ; mais il n'appartient qu'à la roideur d'Epaminondas d'y pouvoir mesler la douceur et la facilité des mœurs les plus molles et la pure innocence : et, où l'un (a) dict aux Mamertins « que les statuts n'avoient point de mise envers les hommes armez » ; l'autre (b), au tribun du peuple, « que le temps de la iustice, et de la guerre, estoient deux » ; le tiers (c), « que le bruit des armes l'empeschoit d'entendre la

(a) *Pompée*. Voyez sa *Vie* dans PLUTARQUE, c. 3. C.

(b) *César*, dans sa *Vie* par PLUTARQUE, c. 11. C.

(c) *Marius*, dans sa *Vie* par PLUTARQUE, c. 10. C.

voix des loix », cettuy cy n'estoit pas seulement empesché d'entendre celle de la civilité et pure courtoisie. Avoit il pas emprunté de ses ennemis (a) l'usage de sacrifier aux muses, allant à la guerre, pour destremper, par leur douceur et gayeté, cette furie et aspreté martiale? Ne craignons point, aprez un si grand precepteur, d'estimer qu'il y a quelque chose illicite contre les ennemis mesmes, que l'interest commun ne doibt pas tout requerir de tous, contre l'interest privé; *manente memoria, etiam in dissidio publicorum fœderum, privati iuris* (1);

Et nulla potentia vires
Præstandi, ne quid peccet amicus, habet (2);

et que toutes choses ne sont pas loïsibles à un homme de bien, pour le service de son roy ny de la cause generale et des loix; *non enim patria præstat omnibus officiis; . . . et ipsi conducit pios habere cives in parentes* (3). C'est une in-

(a) *Les Lacédémoniens, cette nation invincible contre tout autre que contre le seul Epaminondas. C.*

(1) Le souvenir du droit particulier subsistant même au milieu des dissensions publiques. TITE-LIVE, l. 25, c. 18.

(2) Nulle puissance ne peut autoriser l'infraction des droits de l'amitié. OVID. *de Ponto*, l. 1, epist. 7, v. 37.

(3) Car la patrie ne l'emporte pas sur tous les devoirs; et il lui importe à elle-même d'avoir des citoyens qui

struction propre au temps : nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer ; c'est assez que nos espauls le soyent ; c'est assez de tremper nos plumes en encre , sans les tremper en sang : si c'est grandeur de courage , et l'effect d'une vertu rare et singulière , de mespriser l'amitié , les obligations privées , sa parole et la parenté , pour le bien commun et obeissance du magistrat ; c'est assez vraiment , pour nous en excuser , que c'est une grandeur qui ne peult loger en celle du courage d'Epaminondas. l'abomine les enhortements enragez de cette aultre ame desreglee (a) ,

Inhumanité
de César, en-
gagé dans
une guerre
civile.

Dum tela micant , non vos pietatis imago
Ulla , nec adversâ conspectu fronte parentes
Commoveant , vultus gladio turbate verendos (1).

Ostons aux meschants naturels , et sanguinaires et traistres , ce pretexte de raison ; lais-

soient pieux envers leurs parents. *Cic. de Offic.* l. 3 , c. 23.
— La première de ces deux phrases est interrogatoire dans Cicéron , et la réponse est contraire au sentiment de Montaigne. C.

(a) De *Jules-César* , qui , en guerre ouverte contre sa patrie , doint il veut opprimer la liberté , s'écrie dans *LUCAN* : *Dum tela micant , etc.* C.

(1) Tant que le glaive brillera , qu'aucun sentiment de pitié ou de tendresse ne vous touche ; que l'aspect même de vos proches , dans le parti opposé , n'ébranle point vos courages : frappez , défigurez ces faces vénérables. *LUCAN.* l. 7 , v. 320.

sons là cette iustice enorme et hors de soy, et nous tenons aux plus humaines imitations. Combien peult le temps et l'exemple ! En une rencontre de la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompeius ayant tué, sans y penser, son frere qui estoit au party contraire, se tua sur le champ soy mesme, de honte et de regret (a); et quelques annees apres, en une aultre guerre civile de ce mesme peuple, un soldat, pour avoir tué son frere, demanda recompense à ses capitaines (b). On argumente mal l'honneur et la beauté d'une action, par son utilité; et conclud on mal d'estimer que chascun y soit obligé, et qu'elle soit honneste à chascun, si elle est utile :

L'utilité
d'une action
ne la rend pas
honorabile.

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta (1).

Choisissons la plus necessaire et plus utile de l'humaine societé; ce sera le mariage : si est ce que le conseil des saints treuve le contraire

(a) *Prælio, quo apud Janiculum adversum Cinna pugnatum est, Pompeianus miles fratrem suum, dein, cognito facinore, seipsum, interfecit.* TACIT. hist. 3, c. 51.

(b) *Celeberrimos auctores habeo, tantam victoribus adversus fas nefasque irreverentiam fuisse, ut gregarius eques, occisum à se proximâ acie fratrem professus, præmium à ducibus petierit.* Id. ibid.

(1) Toutes choses ne conviennent pas également à tous.
PROPERT. eleg. 9, l. 3, v. 7.

party plus honneste, et en exclud la plus venerable vacation des hommes ; comme nous assignons au haras les bestes qui sont de moindre estime.

CHAPITRE II.

Du Repentir.

Le monde
est sujet à
des change-
ments conti-
nuels.

LES aultres forment l'homme : ie le recite ; et en represente un particulier, bien mal formé, et lequel , si i'avois à façonner de nouveau , ie ferois vrayement bien aultre qu'il n'est : mes-huy (a), c'est faict. Or, les traicts de ma peincture ne se fourvoient point , quoyqu'ils se changent et diversifient : le monde n'est qu'une bransloire perpetuelle, toutes choses y branslent sans cesse, la terre, les rochiers du Caucase, les pyramides d'Ægypte, et du bransle publicque et du leur ; la constance mesme n'est aultre chose qu'un bransle plus languissant. Ie ne puis asseurer mon obiect ; il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle : ie le prends en ce point, comme il est en l'instant que ie m'amuse à luy : ie ne peinds pas l'estre, ie peinds le passage ; non un passage d'aage en

(a) *Aujourd'hui, c'est fini, terminé, achevé.* E. J.

aultre, ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de iour en iour, de minute en minute : il fault accommoder mon histoire à l'heure : ie pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention. C'est un contreroolle de divers et muables accidens, et d'imaginacions irresolues, et, quand il y eschet, contraires; soit que ie sois aultre moy mesme, soit que ie saisisse les subiects par aultres circonstances et considerations : tant y a que ie me contredis bien à l'aventure, mais la verité, comme disoit Demades (a), ie ne la contredis point. Si mon ame pouvoit prendre pied, ie ne m'essaierois pas, ie me resouldrois (b) : elle est tousiours en apprentissage et en espreuve. Il propose une vie basse et sans lustre : c'est tout un ; on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée, qu'à une vie de plus riche estoffe : chasque homme porte la forme entiere de l'humaine condition. Les auteurs se communiquent au peuple, par quelque marque speciale et estrangiere ; moy, le premier, par

Pourquoi
et comment
Montaigne
entreprend
de parler de
lui dans ce
Livre

(a) Montaigne paraphrase ici à sa manière ce que disoit cet ancien orateur, selon PLUTARQUE, dans la *Vie de Démosthène*, « Qu'il s'estoit bien contredit à soy mesme » assez de fois, selon les occurrences des affaires ; mais « contre le bien de la chose publicque, jamais ». C.

(b) *Je parlerois définitivement, et d'un ton de maître.* C.

mon estre universel ; comme *Michel de Montaigne*, non comme grammairien, ou poëte, ou iurisconsulte. Si le monde se plaint de quoy ie parle trop de moy ; ie me plains de quoy il ne pense seulement pas à soy. Mais est ce raison que , si particulier en usage , ie pretende me rendre public en cognoissance ? est il aussi raison , que ie produise au monde , où la façon et l'art ont tant de credit et de commandement, des effects de nature et cruds et simples , et d'une nature encores bien foiblette ? est ce pas faire une muraille sans pierre , ou chose semblable , que de bastir des livres sans science et sans art ? Les fantasies de la musique sont conduictes par art ; les miennes , par sort. Au moins i'ay cecy, selon la discipline, Que iamais homme ne traicta subiect qu'il entendist, ne cogneust mieulx que ie fois celuy que i'ay entrepris ; et qu'en celuy là ie suis le plus sçavant homme qui vive : secondement , Que iamais aulcun ne penetra en sa matiere plus avant , ny en esplucha plus distinctement les membres et suites , et n'arriva plus exactement et plus plainement à la fin qu'il s'estoit proposé à sa tasche. Pour la parfaire , ie n'ay besoing d'y apporter que la fidelité : celle là y est la plus sincere et pure qui se treuve. Je dis vray, non pas tout mon saoul , mais autant que ie l'ose dire : et l'ose un peu plus en vieillissant ; car il semble que la coustume concede à cet aage plus de liberté de

bavasser (a), et d'indiscretion à parler de soy. Il ne peult advenir icy, ce que ie veoïs advenir souvent, que l'artisan et sa besongne se contrarient : un homme de si honneste conversation a il faict un si sot escript? ou, des escripts si sçavants sont ils partis d'un homme de si foible conversation, qui a un entretien commun, et ses escripts rares, c'est à dire, que sa capacité est en lieu d'où il l'emprunte, et non en luy? Un personnage sçavant n'est pas sçavant par tout; mais le suffisant est par tout suffisant, et à ignorer mesme : icy nous allons conformément, et tout d'un train, mon livre et moy. Ailleurs, on peult recommander et accuser l'ouvrage, à part de l'ouvrier : icy, non; qui touche l'un, touche l'autre. Celuy qui en iugera sans le cognoistre, se fera plus de tort qu'à moy : celuy qui l'aura cogneu, m'a du tout satisfaict. Heureux, oultre mon merite, si i'ay seulement cette part à l'approbation publique, que ie face sentir aux gents d'entendement que i'estois capable de faire mon prouffit de la science, si i'en eusse eu; et que ie meri-

(a) *Bavasser*, babiller, folâtrer, dérivé de *baver*, d'où a été formé aussi le mot de *baverie*, qti signifie, selon Nicot, *vain babil*, vaniloquium; et celui de *bavard*, qui est encore en usage. On trouve *bavasser* dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave, et dans Nicot. C.

tois que la memoire me secourust mieulx. Excusons icy ce que ie dis souvent, que ie me repens rarement, et que ma conscience se contente de soy, non comme de la conscience d'un ange, ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme : adioustant tousiours ce refrain, non un refrain de cerimonie, mais de naifve et essentielle soubmission, « que ie parle enquerant et ignorant, me rapportant de la resolution, purement et simplement, aux creances communes et legitimes ». Ie n'enseigne point, ie raconte.

Douleur qui
accompagne
le vice.

Il n'est vice veritablement vice qui n'offense, et qu'un iugement entier n'accuse; car il a de la laideur et incommodité si apparente, qu'à l'adventure ceulx là ont raison qui disent qu'il est principalement produict par bestise et ignorance : tant est il mal aysé d'imaginer qu'on le cognoisse sans le hair ! la malice hume la plus-part de son propre venin, et s'en empoisonne (a). Le vice laisse, comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousiours s'esgratigne et s'ensanglante elle mesme : car la raison efface les aultres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, qui est plus grieve, d'autant qu'elle

(a) Pensée prise de SÉNÈQUE, epist. 81, p. 329, edit. varior. : *Quemadmodum Attalus noster dicere solebat : Malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit. C.*

naist au dedans ; comme le froid et le chaud des fiebvres est plus poignant que celuy qui vient du dehors. Je tiens pour vices (mais chascun selon sa mesure) non seulement ceulx que la raison et la nature condamnent , mais ceulx aussi que l'opinion des hommes a forgé , voire faulse et erronee , si les loix et l'usage l'autorise.

Il n'est pareillement bonté qui ne resiouïsse une nature bien nee ; il y a , certes , ie ne sçais quelle congratulation de bien faire , qui nous resiouît en nous mesmes , et une fierté genereuse qui accompagne la bonne conscience : une ame courageusement vicieuse , se peult à l'aventure garnir de securité ; mais de cette complaisance et satisfaction , elle ne s'en peult fournir. Ce n'est pas un legier plaisir de se sentir preservé de la contagion d'un siecle si gasté ; et de dire en soy : « Qui me verroit iusques dans l'ame , encores ne me trouveroit il coupable , ny de l'affliction et ruine de personne , ny de vengeance ou d'envie , ny d'offense publique des loix , ny de nouvelleté et de trouble , ny de faulte à ma parole ; et , quoy que la licence du temps permist et apprinst à chascun , si n'ay ie mis la main ny ez biens , ny en la bourse d'homme françois , et n'ay vescu que sur la mienne , non plus en guerre , qu'en paix ; ny ne me suis servi du travail de personne sans loyer ». Ces tesmoignages de la con-

Satisfaction
attachée à la
bonne con-
science.

science plaisent ; et nous est grand benefice, que cette esiouissance (a) naturelle, et le seul payement qui iamais ne nous manque.

Suivant
Montaigne,
chacun doit
se faire juge
de soi-même.

De fonder la recompense des actions vertueuses sur l'approbation d'aultruy, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signamment (b) en un siecle corrompu et ignorant, comme cettuy cy ; la bonne estime du peuple est iniurieuse : à qui vous fiez vous de veoir ce qui est louable ? Dieu me gard d'estre homme de bien selon la description que ie veois faire tous les iours, par honneur, à chacun de soy. *Quæ fuerant vitia, mores sunt* (1). Tels de mes amis ont par fois entrepris de me chapitrer et mercurialiser à cœur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons (c) par moy comme d'un office qui, à une ame bien faicte, non en utilité seulement, mais en douceur aussi, surpasse tous les offices de l'amitié ; ie l'ay tousiours accueilly des bras de la courtoisie et recognoissance les plus ouverts : mais, à en parler asture en conscience, i'ay souvent trouvé en leurs reproches et louanges tant de faulse mesure, que ie n'eusse gueres failly

(a) *Jouissance, réjouissance, satisfaction.* E. J.

(b) *Notamment, particulièrement.* E. J.

(1) Les vices d'autrefois sont devenus les mœurs d'aujourd'hui. SENECA. epist. 39.

(c) *Averti, invité, sollicité par moi.* E. J.

de faillir, plustost que de bien faire à leur mode. Nous aultres principalement, qui vivons une vie privee qui n'est en montre qu'à nous, debvons avoir estably un patron au dedans, auquel toucher (a) nos actions; et, selon iceluy, nous caresser tantost, tantost nous chastier. J'ay mes loix et ma cour pour iuger de moy; et m'y adresse plus qu'ailleurs : ie restreinds bien selon aultruy mes actions, mais ie ne les estends que selon moy. Il n'y a que vous qui sçache si vous estes lasche et cruel, ou loyal et devotieux : les aultres ne vous veoient point, ils vous devinent par coniectures incertaines; ils veoient, non tant vostre nature, que vostre art : par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez vous à la vostre : *Tuo tibi iudicio est utendum. . . . Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientie pondus est : quâ sublatâ, iacent omnia* (1). Mais ce qu'on dict, que la repentance suyt de prez le peché, ne semble pas regarder le peché qui est en son hault appareil, qui loge en nous comme en son propre domicile : on

(a) *Par lequel nous puissions juger du prix de nos actions.* C.

(1) Servez-vous de votre propre jugement. . . . Le témoignage intérieur que se rend le vice ou la vertu est d'un grand poids : ôtez la conscience aux hommes, tout le reste ne leur est rien. — Les premiers mots sont tirés des *Tusculanes de Cicéron*, l. 1, c. 25; le reste, du traité de *Naturâ Deorum*, l. 3, c. 35. C.

peult desadvouer et desdire les vices qui nous surprennent, et vers lesquels les passions nous emportent; mais ceulx qui, par longue habitude, sont enracinez et anchrez en une volonté forte et vigoureuse, ne sont pas subiects à contradiction. Le repentir n'est qu'une desdicte de nostre volonté, et opposition de nos fantasies, qui nous pourmene à tous sens: il faict desadvouer à celuy là sa vertu passee et sa continence;

Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit?
Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ? (1)

Une vie exquise, c'est celle qui est réglée intérieurement, et en son particulier.

C'est une vie exquisite, celle qui se maintient en ordre iusques en son privé. Chascun peult avoir part au bastelage, et représenter un honneste personnage en l'eschaffaud (a); mais au dedans et en sa poitrine, où tout nous est loisible, où tout est caché, d'y estre réglé, c'est le poinct. Le voisin degré, c'est de l'estre en sa maison, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il n'y a point d'estude, point d'arti-

(1) Hélas! que ne pensois-je autrefois comme je pense aujourd'hui! ou que n'ai-je encore aujourd'hui l'éclat dont brilloit ma jeunesse! HOR. od. 10, l. 4, v. 7. — Horace nous représente ici Ligurinus qui se repent, dans le retour de l'âge, de n'avoir pas abusé de sa beauté, lorsqu'il pouvoit le faire. C.

(a) *En plein théâtre, en public.* E. J.

fice : et pourtant Bias , peignant un excellent estat de famille : « de laquelle , dict il (a) , le maistre soit tel au dedans par luy mesme , comme il est au dehors par la crainte de la loy et du dire des hommes » : et feut une digne parole de Iulius Drusus (b) aux ouvriers qui luy offroient , pour trois mille escus , mettre sa maison en tel poinct , que ses voisins n'y auroient plus la veue qu'ils y avoient : « Je vous en donneray , dict il (c) , six mille , et faictes que chascun y veoye de toutes parts ». On remarque avecques honneur l'usage d'Agésilaus (d) , de prendre , en voyageant , son logis dans les eglises , à fin que le peuple et les dieux mesmes veissent dans ses actions privees. Tel a esté

(a) PLUTARQUE , *Banquet des sept Sages* , c. 14. C.

(b) Ou plutôt , comme dit Paterculus , de *Marcus Livius Drusus* , fameux tribun du peuple , qui mourut l'an 66 de Rome , après avoir allumé , par son ambition , une dangereuse guerre en Italie , dont parle FLORUS , l. 3 , c. 17 et 18. Quant à ce que Montaigne dit ici de *Livius Drusus* , il l'a pris d'un traité de Plutarque , intitulé , *Instruction pour ceux qui manient affaires d'estat* , c. 4 , où ce Drusus est appelé *Julius Drusus , tribun du peuple* , Ἰούλιος Δρῦσος ὁ δημαγωγός. Si Montaigne eût consulté Paterculus sur cet article , il auroit pu s'apercevoir de cette petite méprise de Plutarque. C.

(c) C'est Plutarque qui le fait parler ainsi : Paterculus , l. 2 , c. 14 , le fait parler un peu différemment. C.

(d) PLUTARQUE . *Vie d'Agésilaus* . c. 5. C.

miraculeux au monde , auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remarquable ; peu d'hommes ont esté admirez par leurs domestiques (a) ; nul n'a esté prophete non seulement en sa maison , mais en son païs , dict l'experiance des histoires : de mesme aux choses de neant ; et en ce bas exemple , se veoid l'image des grands. En mon climat de Gascoigne , on tient pour drolerie de me veoir imprimé : d'autant que la cognoissance qu'on prend de moy s'esloingne de mon giste , i'en vaulx d'autant mieulx ; i'achete les imprimeurs en Guienne ; ailleurs ils m'achetent. Sur cet accident , se fondent ceulx qui se cachent vivants et presents , pour se mettre en credit trespassés et absents. L'aime mieulx en avoir moins ; et ne me iecte au monde que pour la part que i'en tire : au partir de là , ie l'en quite. Le peuple reconvoye celuy là , d'un acte publicque , avecques estonnement , iusqu'à sa porte : il laisse avecques sa robe ce roole ; il en retumbe d'autant plus bas , qu'il s'estoit plus hault monté ; au dedans , chez luy , tout est tumultuaire et vil. Quand le reglement s'y trouveroit , il fault un iugement vif et bien trié pour l'appercevoir en ces actions basses et privees : ioinct que l'ordre est une vertu morne et sombre.

(a) Il faut être bien héros , disoit le maréchal de Catinat , pour l'être aux yeux de son valet de chambre. C.

Gagner une bresche , conduire une ambassade , regir un peuple , ce sont actions esclatantes : tanser , rire , vendre , payer , aimer , haïr , et converser avecques les siens , et avecques soy mesme , doucement et iustement , ne relascher point , ne se desmentir point ; c'est chose plus rare , plus difficile , et moins remarquable. Les vies retirees soustiennent par là , quoy qu'on die , des debvoirs autant ou plus aspres et tendus , que ne font les aultres vies ; et les privez , dict Aristote , servent la vertu plus difficilement et haultement , que ne font ceulx qui sont en magistrat : nous nous preparons aux occasions eminentes , plus par gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire , ce seroit faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire : et la vertu d'Alexandre me semble représenter assez moins de vigueur en son theastre , que ne faict celle de Socrates en cette exercitation basse et obscure. Je conceois ayseement Socrates en la place d'Alexandre ; Alexandre en celle de Socrates , ie ne puis. Qui demandera à celui là , ce qu'il sçait faire , il respondra , Subiuguer le monde » : qui le demandera à cettuy cy , il dira , « Mener l'humaine vie conformement à sa naturelle condition (a) » : science bien plus generale , plus poissante et plus legitime.

(a) Montaigne ajoutoit ici , *faire au monde ce pour*

En quoi
consiste la
grandeur de
l'âme.

Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement; sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur, c'est en la mediocrité. Ainsi que ceulx qui nous iugent et touchent au dedans, ne font pas grand' recepte de la lueur de nos actions publicques, et veoient que ce ne sont que filets et poinctes d'eau fine reiaillies d'un fond au demourant limonneux et poissant: en pareil cas, ceulx qui nous iugent par cette brave apparence du dehors, concluent de mesme de nostre constitution interne; et ne peuvent accoupler des facultez populaires et pareilles aux leurs, à ces aultres facultez qui les estonnent, si loing de leur visee. Ainsi donnons nous aux daimons des formes sauvages; et qui non à Tamburlan des sourcils eslevez, des nazeaux ouverts, un visage affreux, et une taille desmesuree, comme est la taille de l'imagination qu'il en a conceue par le bruict de son nom? Qui m'eust faict veoir Erasme aultresfois, il eust esté mal aysé que ie n'eusse prins pour adages et apophtegmes, tout ce qu'il eust dict à son valet et à son hostesse. Nous imaginons bien plus sortablement un artisan sur sa garderobbe ou sur sa femme, qu'un grand president, venerable par son maintien et sa suffisance: il nous semble que de ces haults thrones

quoi il est au monde; mais il a rayé depuis cette phrase. N.

ils ne s'abaissent pas iusques à vivre. Comme les ames vicieuses sont incitees souvent à bien faire par quelque impulsion estrangiere ; aussi sont les vertueuses , à faire mal : il les fault doncques iuger par leur estat rassis , quand elles sont chez elles , si quelquesfois elles y sont ; ou au moins quand elles sont plus voisines du repos , et en leur naïfve assiette.

Les inclinations naturelles s'aydent et fortifient par institution ; mais elles ne se changent ou surmontent gueres : mille natures , de mon temps , ont eschappé vers la vertu , ou vers le vice , au travers d'une discipline contraire ;

Les inclinations naturelles sont fortifiées , mais non pas changées par l'éducation.

Sic ubi desuetæ sylvis in carcere clausæ
 Mansuevère feræ , et vultus posuère minaces ,
 Atque hominem didicere pati , si torrida parvus
 Venit in ora cruor , redeunt rabiesque furorque ,
 Admonitæque tument gustato sanguine fauces ;
 Fervet , et à trepido vix abstinet ira magistro (1) :

on n'extirpe pas ces qualitez originelles, on les couvre , on les cache. Le langage latin m'est

(1) Ainsi , quand les bêtes féroces , dans la prison qui les enferme , oubliant les forêts , semblent s'être adoucies , lorsqu'elles ont dépouillé leur orgueil menaçant , et appris à souffrir l'empire de l'homme ; si , par hasard , un peu de sang vient à toucher leurs lèvres enflammées , leur rage se réveille ; leur gosier s'enfle , altéré du sang dont le goût vient d'exciter la soif ; elles brûlent de s'en assouvir , et leur cruauté s'abstient à peine de dévorer leur maître pâissant LUCAN. l. 4 , v. 237.

comme naturel ; ie l'entends mieulx que le françois : mais il y a quarante ans que ie ne m'en suis du tout point servy à parler ny gueres à escrire ; si est ce qu'à des extremes et soubdaines esmotions , où ie suis tumbé deux ou trois fois en ma vie , et l'une , voyant mon pere , tout sain , se renverser sur moy pasmé , i'ay tousiours eslançé du fond des entrailles les premieres paroles , latines : nature se sourdant , et s'exprimant à force , à l'encontre d'un si long usage ; et cet exemple se dict d'assez d'aultres.

Les réformations du monde ne touchent qu'à l'extérieur.

Ceux qui ont essayé de r'adviser (a) les mœurs du monde , de mon temps , par nouvelles opinions , reforment les vices de l'apparence ; ceux de l'essence , ils les laissent là , s'ils ne les augmentent : et l'augmentation y est à craindre ; on se seiourne (b) volontiers de tout aultre bien-faire , sur ces reformatiions externes , arbitraires , de moindre coust et de plus grand merite ; et satisfait on à bon marché , par là , les aultres vices naturels , consubstantiels et intestins. Regardez un peu comment s'en porte nostre ex-

(a) *Corriger, réformer.* — *Se raviser*, pour dire *changer d'avis*, a été et est encore en usage ; mais *r'aviser les mœurs*, pour dire *les redresser, les corriger*, c'est une expression qu'on ne trouve nulle part , et que Montaigne a hasardée , ou peut-être fabriquée sans y penser. C.

(b) *On s'abstient, on se dispense.* E. J.

perience : il n'est personne, s'il s'esquite, qui ne descouvre en soy une forme sienne, une forme maistresse qui luicte contre l'institution, et contre la tempeste des passions qui luy sont contraires. De moy, ie ne me sens gueres agiter par secousse ; ie me treuve quasi tousiours en ma place, comme font les corps lourds et poissants : si ie ne suis chez moy, i'en suis tousiours bien prez. Mes desbauches ne m'emportent pas fort loing, il n'y a rien d'extreme et d'estrange ; et si ay des r'advissements sains et vigoureux.

La vraye condamnation, et qui touche la commune façon de nos hommes, c'est que leur retraicte mesme est pleine de corruption et d'ordure ; l'idée de leur amendement, chafourree (a) ; leur penitence, malade et en coulpe autant à peu prez que leur peché : aulcuns, ou pour estre collez au vice d'une attache naturelle, ou par longue accoustumance, n'en treuvent plus la laideur : à d'autres (duquel regiment ie suis) le vice poise, mais ils le contrebalancent avecques le plaisir ou aultre occasion ; et le souffrent et s'y prestant, à certain prix, vicieusement pourtant et laschement. Si se pourroit il, à l'aventure, imaginer si esloin-

La repen-
tauce des
hommes plei-
ne de corrup-
tion, pour
l'ordinaire.

(a) *Confuse, barbouillée.* C'est ce qu'emporte le mot de *chafourré*, vieux mot qu'on trouve encore en ce sens-là dans les dictionnaires de Nicot et de Cotgrave. G.

gnee disproportion de mesure où , avecques iustice , le plaisir excuseroit le peché , comme nous disons de l'utilité ; non seulement s'il estoit accidental et hors du peché , comme au larcin , mais en l'exercice mesme d'iceluy , comme en l'accointance des femmes , où l'incitation est violente , et , dict on , par fois invincible. En la terre d'un mien parent , l'autre iour que j'estois en Armaignac , ie veis un paisan que chascun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant , et trouvant qu'à gagner son pain au travail de ses mains , il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence , il s'advisa de se faire larron : et avoit employé à ce mestier toute sa jeunesse , en seureté , par le moyen de sa force corporelle ; car il moissonnoit et vendangeoit des terres d'aultruy , mais c'estoit au loing et à si gros monceaux , qu'il estoit inimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espaules ; et avoit soing , outre cela , d'egualer et disperser le dommage qu'il faisoit , si que la foule estoit moins importable à chaque particulier. Il se treuve , à cette heure en sa vieillesse , riche pour un homme de sa condition , mercy à cette trafique , de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avecques Dieu de ses acquests , il dict estre tous les iours aprez à satisfaire , par bienfaits , aux successeurs de ceulx qu'il a desrob-

bez ; et, sil n'acheve (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peult), qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science (a) qu'il a luy seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraye ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action deshonneste et le hait, mais moins que l'indigence ; s'en repent bien simplement, mais, entant qu'elle estoit ainsi contrebalancee et compensee, il ne s'en repent pas. Cela, ce n'est pas cette habitude qui nous incorpore au vice, et y conforme nostre entendement mesme ; ny n'est ce vent impetueux qui va troublant et aveuglant à secousses nostre ame, et nous precipite pour l'heure, iugement et tout, en la puissance du vice.

Le fois coustumierement entier ce que ie fois, et marche tout d'une piece ; ie n'ay gueres de mouvement qui se cache et desrobbe à ma raison, et qui ne se conduise, à peu prez, par le consentement de toutes mes parties, sans division, sans sedition intestine : mon iugement en a la coulpe ou la louange entiere ; et la coulpe qu'il a une fois, il l'a tousiours, car quasi dez sa naissance il est un, mesme inclination, mesme route, mesme force : et en matiere d'opinions universelles, dez l'enfance, ie me logeay au point où i'avois à me tenir. Il

Le jugement de Montaigne étoit le directeur ordinaire de ses actions.

(a) *De la connoissance.* E. J.

y a des pechez impetueux , prompts et subits ,
 laissons les à part : mais en ces aultres pechez
 à tant de fois reprins , deliberez et consultez ,
 ou pechez de complexion , ou pechez de pro-
 fession et de vacation , ie ne puis pas concevoir
 qu'ils soient plantez si long temps en un mesme
 courage , sans que la raison et la conscience
 de celuy qui les possede le vueille constam-
 ment (a), et l'entende ainsin ; et le repentir
 qu'il se vante luy en venir à certain instant
 prescript , m'est un peu dur à imaginer et for-
 mer. Je ne suys pas la secte de Pythagoras ,
 « que les hommes prennent une ame nouvelle
 quand ils approchent des simulacres des dieux
 pour recueillir leurs oracles » ; sinon qu'il vou-
 lust dire cela mesme , Qu'il fault bien qu'elle
 soit estrangiere , nouvelle , et prestee pour le
 temps : la nostre montrant si peu de signe de
 purification et netteté condigne à cet office.
 Ils font tout à l'opposite des preceptes stoïc-
 ques , qui nous ordonnent bien de corriger les
 imperfections et vices que nous recognoissons
 en nous , mais nous deffendent d'en alterer

La vraie
 repentance
 doit être sui-
 vie d'un
 amendement
 réel.

(a) Pour rendre plus clairement cette pensée , je crois
 qu'il faut mettre ici , *sans que la raison et la conscience
 de celuy qui possede ces pechez de complexion , ou de
 profession , ne le vueille constamment ainsi* , c'est-à-dire ,
*sans que l'homme ne soit lui-même déterminé par sa
 propre volonté à persister dans ses péchés de complexion
 ou de profession.* C.

le repos de nostre ame : ceulx cy nous font accroire qu'ils en ont grande desplaisance et remors au dedans ; mais d'amendement et correction , ny d'interruption , ils ne nous en font rien apparoir. Si n'est ce pas guarison , si on ne se descharge du mal : si la repentance poisoit sur le plat de la balance , elle emporteroit le peché. Ie ne treuve aulcune qualité si aysee à contrefaire que la devotion , si on n'y conforme les mœurs et la vie : son essence est abstruse et occulte ; les apparences , faciles et pompeuses.

Quant à moy , ie puis desirer en general estre aultre ; ie puis condamner et me desplaire de ma forme universelle , et supplier Dieu pour mon entiere reformation , et pour l'excuse de ma foiblesse naturelle ; mais cela , ie ne le doibs nommer repentir , ce me semble , non plus que le desplaisir de n'estre ny ange ny Caton. Mes actions sont reglees , et conformes à ce que ie suis et à ma condition ; ie ne puis faire mieulx : et le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force ; ouy , bien le regret. T' imagine infinies natures plus haultes et plus reglees que la mienne ; ie n'amende pas pourtant mes facultez : comme ny mon bras ny mon esprit ne deviennent plus vigoureux , pour en concevoir un aultre qui le soit. Si l'imaginer et desirer un agir plus noble que le nostre , produisoit

On ne peut se repentir de sa forme universelle , selon Montaigne.

la repentance du nostre, nous aurions à nous repentir de nos operations plus innocentes, d'autant que nous iugeons bien qu'en la nature plus excellente, elles auroient esté conduictes d'une plus grande perfection et dignité; et voudrions faire de mesme. Lors que ie consulte des deportements de ma ieunesse, avecques ma vieillesse, ie treuve que ie les ay communement conduicts avecques ordre, selon moy : c'est tout ce que peult ma resistance. Le ne me flatte pas; à circonstances pareilles, ie serois tousiours tel : ce n'est pas macheure^(a), c'est plustost une teinture universelle, qui me tache. Le ne cognois pas de repentance superficielle, moyenne, et de cerimonie : il fault qu'elle me touche de toutes parts, avant que ie la nomme ainsin; et qu'elle pince mes entrailles et les afflige, autant profondement que Dieu me veoid, et autant universellement.

Pourquoi
Montaigne
ne se repen-
toit point de
la manière
dont il avoit
conduit ses
propres affai-
res.

Quant aux negoces, il m'est eschappé plusieurs bonnes adventures, à faulte d'heureuse conduite : mes conseils ont pourtant bien choisi, selon les occurrences qu'on leur presentoit; leur façon est de prendre tousiours le plus facile et seur party. Le treuve qu'en mes

(a) *Macheure*, tache, contusion, meurtrissure. Voy. COTGRAVE, dans son *Dictionnaire françois et anglois*; et NICOT, augmenté par DE BROSSES, et publié pour la première fois en 1614. C.

deliberations passees , i'ay , selon ma regle , sagement procedé , pour l'estat du subiect qu'on me proposoit , et en ferois autant d'icy à mille ans , en pareilles occasions ; ie ne regarde pas quel il est à cette heure , mais quel il estoit , quand i'en consultois : la force de tout conseil gist au temps ; les occasions et les matieres roulent et changent sans cesse. I'ay encouru quelques lourdes erreurs en ma vie , et importantes , non par faulte de bon advis , mais par faulte de bonheur. Il y a des parties secretes aux obiects qu'on manie , et indivinables , signamment en la nature des hommes ; des conditions muettes , sans montre , incogneues par fois du possesseur mesme , qui se produisent et esveillent par des occasions survenantes : si ma prudence ne les a peu penetrer et profetizer , ie ne luy en sçais nul mauvais gré , sa charge se contient en ses limites : si l'evenement me bat , s'il favorise le party que i'ay refusé , il n'y a remede , ie ne m'en prends pas à moy , i'accuse ma fortune , non pas mon ouvrage ; cela ne s'appelle pas repentir.

Phocion avoit donné aux Atheniens certain advis qui ne feut pas suyvi : l'affaire pourtant se passant , contre son opinion , avecques prosperité , quelqu'un luy dict : « Eh bien , Phocion ! es tu content que la chose aille si bien ? » « Bien suis ie content , fait il (a) , qu'il soit advenu

Les conseils
sont indé-
pendants des
événements.

(a) PLUT. *Dits Not. des anc. Rois*, à l'art. *Phocion*. C.

cecy; mais ie ne me repents point d'avoir conseillé cela ». Quand mes amis s'adressent à moy pour estre conseillez, ie le fois librement et clairement, sans m'arrester, comme faict quasi tout le monde, à ce que, la chose estant hazardeuse, il peult advenir au rebours de mon sens, par où ils ayent à me faire reproche de mon conseil; dequoy il ne me chault: car ils auront tort; et ie n'ay deu leur refuser cet office.

Montaigne
se servoit rarement
des avis d'autrui
dans la conduite
de ses affaires, et
en donnoit
rarement
aux autres

Le n'ay gueres à me prendre de mes faultes, ou infortunes, à aultre qu'à moy: car, en effect, ie me sers rarement des advis d'aultruy, si ce n'est par honneur de cerimonie; sauf où i'ay besoing d'instruction, de science, ou de la cognoissance du faict. Mais, ez choses où ie n'ay à employer que le iugement, les raisons estrangieres peuvent servir à m'appuyer, mais peu à me destourner: ie les escoute favorablement et decemment toutes; mais, qu'il m'en souviennne, ie n'en ay creu iusqu'à cette heure que les miennes. Selon moy, ce ne sont que mousches et atomes qui promenant ma volonté: ie prise peu mes opinions; mais ie prise aussi peu celles des aultres. Fortune me paye dignement: si ie ne receois pas de conseil, i'en donne aussi peu. I'en suis fort peu enquis (a), mais i'en suis encores moins creu; et ne sache

(a) *Enquis* est le participe d'*enquérir*: il signifie ici *requis*. E. J.

nulle entreprinse publicque ny privée que mon advis aye redressée et raménée. Ceulx mesmes que la fortune y avoit aulcunement attachez, se sont laissez plus volontiers manier à toute aultre cervelle qu'à la mienne. Comme celuy qui suis bien autant ialoux des droicts de mon repos, que des droicts de mon auctorité, ie l'aime mieulx ainsi : me laissant là, on faict selon ma profession, qui est de m'establir et contenir tout en moy. Ce m'est plaisir, d'estre desinteressé des affaires d'aultruy, et desgagé de leur gariement (a).

En tous affaires, quand ils sont passez, comment que ce soit, i'y ay peu de regret ; car cette imagination me met hors de peine, qu'ils devoient ainsi passer : les voylà daus le grand cours de l'univers, et dans l'enchaisneure des causes storiques ; vostre fantasie n'en peult, par souhait et imagination, remuer un poinct, que tout l'ordre des choses ne renverse et le passé et l'advenir. Au demourant, ie hais cet accidentel repentir que l'aage apporte. Celuy (b)

Étoit peu affligé des événements contraires à ses desirs, et pourquoy.

Ne faisoit pas grand cas d'un repen-

(a) C'est-à-dire, et d'être dispensé de répondre. — *Gariement* ou *gariment*, vieux mot de coutume qui signifie *garantie*, dit Thomas Corneille dans son *Dictionnaire des Arts*. Selon Cotgrave, qui le prend dans le même sens que Corneille, c'est un terme gascon. C. — Le mot ne signifie point *garantie*, mais *garde, sauvegarde, tutelle*. E J.

(b) Sophocle, à qui quelqu'un ayant demandé si, dans

ir causé uni-
quement par
l'âge.

qui disoit anciennement estre obligé aux années, dequoy elles l'avoient desfaict de la volupté, avoit aultre opinion que la mienne : ie ne sçauray iamais bon gré à l'impuissance, de bien qu'elle me face; *nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit* (1). Nos appetits sont rares en la vieillesse; une profonde satieté nous saisit aprez le coup : en cela, ie ne veois rien de conscience ; le chagrin et la foiblesse nous impriment une vertu lasche et catarrheuse. Il ne nous fault pas laisser emporter si entiers aux alterations naturelles, que d'en abastardir nostre iugement. La ieunesse et le plaisir n'ont pas faict aultrefois que i'aye mescogneu le visage du vice en la volupté ; ny ne faict, à cette heure, le desgoust que les ans m'apportent, que ie mescognoisse celui de la volupté au vice : ores (a) que ie n'y suis plus, i'en iuge comme si i'y estois. Moy, qui la secoue vifvement et attentivement, treuve que ma raison est celle mesme que i'avois en l'aage plus licencieux,

sa vieillesse, il jouissoit encore des plaisirs de l'amour, il répondit : « Aux dieux ne plaise ! et c'est avec plaisir que » je m'en suis délivré, comme d'un maître cruel et furieux ». *Cic. de Sen. c. 14. C.*

(1) Et la Providence ne sera jamais si ennemie de son ouvrage, que la foiblesse puisse être mise au rang des meilleures choses. *QUINTIL. Inst. orat. l. 5, c. 12.*

(a) *A cette heure que, etc. E. J.*

sinon , à l'adventure , d'autant qu'elle s'est affoiblie et empiree en vieillissant ; et treuve que ce qu'elle refuse de m'enfourner à ce plaisir , en consideration de l'interest de ma santé corporelle , elle ne le feroit , non plus qu'aultrefois , pour la santé spirituelle. Pour la veoir hors de combat , ie ne l'estime pas plus valeureuse : mes tentations sont si cassee et mortifiees , qu'elles ne valent pas qu'elle s'y oppose ; tendant seulement les mains au devant , ie les conjure (a). Qu'on luy remette en presence cette ancienne concupiscence , ie crains qu'elle auroit moins de force à la soubtenir , qu'elle n'avoit aultrefois ; ie ne luy veoïs rien iuger à part soy (b) , que lors elle ne iugeast , ny aucune nouvelle clarté : parquoy , s'il y a convalescence , c'est une convalescence maleficiée. Miserable sorte de remede , debvoir à la maladie sa santé ! Ce n'est pas à nostre malheur de faire cet office ; c'est au bonheur de nostre iugement. On ne me faict rien faire par les offenses et afflictions , que les mauldire : c'est aux gents qui ne s'esveillent qu'à coups de fouet. Ma raison

(a) Dans l'édition de 1588, in-4°. , il y a *je les esconjure* , c'est-à-dire , *je les prie de se retirer*. C'est ce qu'emporte , dans le Dictionnaire de Cotgrave , le mot *esconjurer* , que j'ai cherché inutilement ailleurs. Montaigne a mis depuis *conjurér* , comme plus usité , mais en l'employant à peu près dans le même sens. C.

(b) C'est-à-dire , *sur le chapitre de la volupté*. C.

a bien son cours plus delivre (a) en la prosperité; elle est bien plus distraicte et occupee à digerer les maulx que les plaisirs : ie veoïs bien plus clair en temps serein; la santé m'advertit, comme plus alaigrement, aussi plus utilement, que la maladie. Je me suis avancé le plus que i'ay peu vers ma reparation et reglement, lors que i'avois à en iouir : ie serois honteux, et envieux, que la misere et l'infortune de ma vieillesse eust à se preferer à mes bonnes annees, saines, esveillees, vigoreuses; et qu'on eust à m'estimer, non par où i'ay esté, mais par où i'ay cessé d'estre.

En quoi consiste la félicité humaine, selon Montaigne.

A mon advis, c'est « lè vivre heureusement », non, comme disoit Antisthenes (b), « le mourir heureusement », qui faict l'humaine felicité. Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la teste et au corps d'un homme perdu; ny que ce chetif bout eust à desadvouer et desmentir la plus belle, entiere et longue partie de ma vie : ie me veulx presenter et faire veoir partout uniformement. Si i'avois à revivre, ie revivrois comme i'ay vescu : ny ie ne plains le passé, ny ie ne crains l'advenir; et, si ie ne me deceois, il est allé du dedans environ comme du dehors.

(a) Ou *plus libre*, comme on a mis dans les dernières éditions. C.

(b) DIOGÈNE LAERCE, I. 6, §. 5. C.

C'est une des principales obligations que j'aye à ma fortune, que le cours de mon estat corporel ayt esté conduit chasque chose en sa saison; i'en ay veu l'herbe, et les fleurs, et le fruit; et en veois la seicheresse : heureusement, puisque c'est naturellement. Je porte bien plus doucement les maux que j'ay, d'autant qu'ils sont en leur point, et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue felicité de ma vie passee : pareillement, ma sagesse peult bien estre de mesme taille, en l'un et en l'autre temps; mais elle estoit bien de plus d'exploict et de meilleure grace, verte, gaye, naifve, qu'elle n'est à present, cassee, grondeuse, laborieuse. Je renonce doncques à ces reformatiōs casuelles et douloureuses. Il fault que Dieu nous touche le courage; il fault que nostre consciences s'amende d'elle mesme, par renforcement de nostre raison, non par l'affoiblissement de nos appetits: la volupté n'en est en soy ny pasle ny descoulouree, pour estre apperceue par des yeulx chassieux et troubles. On doit aimer la temperance par elle mesme, et pour le respect de Dieu qui nous l'a ordonnee, et la chasteté; celle que les catarrhes nous prestent, et que ie dois au benefice de ma cholique, ce n'est ny chasteté, ny temperance : on ne peult se vanter de mespriser et combattre la volupté, si on ne la veoid, si on l'ignore, et ses graces, et ses

Ce que c'est
quela sagesse
des vieilles
gens.

forces, et sa beauté plus attrayante; ie cognois l'un et l'autre, c'est à moy de le dire. Mais il me semble qu'en la vieillesse, nos ames sont subiectes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la ieunesse: ie le disois estant ieune; lors on me donnoit de mon menton par le nez: ie le dis encores à cette heure que mon poil gris m'en donne le credit. Nous appellons sagesse, la difficulté de nos humeurs, le desgoust des choses presentes; mais, à la verité, nous ne quitons pas tant les vices, comme nous les changeons, et, à mon opinion, en pis: oultre une sotte et caducque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs espineuses et inassociables, et la superstition, et un soing ridicule des richesses, lors que l'usage en est perdu, i'y treuve (a) plus d'envie, d'iniustice et de malignité; elle nous attache plus de ridés en l'esprit qu'au visage; et ne se veoid point d'ames, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent à l'aigre et le moisi. L'homme marche entier vers son croist et vers son décroist. A veoir la sagesse de Socrates, et plusieurs circonstances de sa condamnation, i'oserois croire (b) qu'il

(a) *Dans la vieillesse. C.*

(b) Si cette conjecture n'est fondée que sur la sagacité de Montaigne, elle lui fait beaucoup d'honneur; car Xénophon nous dit expressément, dans son *Apologie de Socrate*, qu'en effet Socrate ne se défendit avec tant de

s'y presta aulcunement luy mesme , par prevarication, à desseing, ayant de si prez, aagé de soixante et dix ans , à souffrir l'engourdissement des riches allures de son esprit, et l'esblouissement de sa clarté accoustumee. Quelles metamorphoses luy veois ie faire tous les iours en plusieurs de mes cognoissants ! C'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement : il y fault grande provision d'estude, et grande precaution, pour eviter les imperfections qu'elle nous charge, ou au moins affoiblir leur progres. Je sens que, nonobstant tous mes retranchements, elle gaigne pied à pied sur moy : ie soubtiens tant que ie puis ; mais ie ne sçais enfin où elle me menera moy mesme. A toutes adventures, ie suis content qu'on sçache d'où ie seray tumbé.

hauteur devant ses juges , que parce qu'il considéra qu'à son âge il lui seroit plus avantageux de mourir que de vivre. C'est sur quoi roule tout le préambule de cette petite pièce, intitulée : *Σωκράτης ἀπολογία πρὸς τὰς Δικάσας*, *Apologie de Socrate devant ses juges*. G.

CHAPITRE III.

De trois commerces.

La principale habileté
de l'esprit
humain.

IL ne fault pas se clouer si fort à ses humeurs et complexions : nostre principale suffisance, c'est sçavoir s'appliquer à divers usages. C'est estre, mais ce n'est pas vivre, que se tenir attaché et obligé par nécessité à un seul train : les plus belles ames sont celles qui ont plus de variété et de souplesse. Voylà un honorable tesmoignage du vieux Caton : *huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceres, quodcumque ageret* (1). Si c'estoit à moy à me dresser à ma mode, il n'est aucune si bonne façon où ie voulusse estre fiché pour ne m'en sçavoir desprendre : la vie est un mouvement inegal, irregulier, et multiforme (a). Ce n'est pas estre amy de soy, et moins encores maistre, c'est en estre esclave, de se suyvre incessamment, et estre si prins à ses inclinations, qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre. Je le dis à cette

(1) Il avoit l'esprit si flexible et si propre à tout, que, quelque chose qu'il fit, on auroit dit qu'il étoit uniquement né pour cela. TITE-LIVE, l. 39, c. 40.

(a) *Variable, changeant.* E. J.

heure , pour ne me pouvoir facilement despes-
 trer de l'importunité de mon ame , en ce qu'elle
 ne sçait communement s'amuser , sinon où elle
 s'empesche , ny s'employer , que bandee et en-
 tiere ; pour legier subiect qu'on luy donne , elle
 le grossit volontiers , et l'estire (a) , iusques au
 point où elle ayt à s'y embesongner de toute
 sa force : son oysifveté m'est , à cette cause , une
 penible occupation , et qui offense ma santé.
 La plus part des esprits ont besoin de matiere
 estrangiere pour se desgourdir et exercer : le
 mien en a besoin pour se rasseoir plustost et
 seiourner , *vitia otii negotio discutienda sunt* (1) ;
 car son plus laborieux et principal estude , c'est
 s'estudier à soy. Les livres sont , pour luy , du
 genre des occupations qui le desbauchent de
 son estude : aux premieres pensees qui luy
 viennent , il s'agite , et faict preuve de sa vigueur
 à tous sens , exerce son maniemment , tantost
 vers la force , tantost vers l'ordre et la grace ,
 se rengen , modere , et fortifie. Il a dequoy es-
 veiller ses facultez par luy mesme ; nature luy
 a donné , comme à tous , assez de matiere
 sienne pour son utilité , et des subiects propres
 assez , où inventer et iuger.

Le mediter est un puissant estude et plein , Méditer ,

(a) Et l'étend , l'allonge , le tire. E. J.

(1) C'est par l'occupation que l'on peut échapper aux
 vices de l'oisiveté. SENECA. epist. 56.

occupation
importante.

à qui sçait se taster et employer vigoreusement : i'aime mieulx forger (a) mon ame, que la meubler. Il n'est point d'occupation ny plus foible, ny plus forte, que celle d'entretenir ses pensees, selon l'ame que c'est; les plus grandes en font leur vacation, *quibus vivere est cogitare* (1) : aussi l'a nature favorisee de ce privilege, qu'il n'y a rien que nous puissions faire si long temps, ny action à laquelle nous nous adonnions plus ordinairement et facilement. C'est la besongne des dieux, dict Aristote (b), de laquelle naist et leur beatitude et la nostre. La lecture me sert specialement à esveiller par divers obiects mon discours (c); à embesongner mon iugement, non ma memoire. Peu d'entretiens doncques m'arrestent, sans vigueur et sans effort : il est vray que la gentillesse et la beauté me remplissent et occupent autant, ou plus, que le poids et la profondeur; et, d'autant que ie sommeille en toute aultre communication, et que ie n'y preste que l'escorce de mon attention, il m'advient souvent, en telle sorte de propos abbattus et lasches, propos de contenance, de dire et respondre des songes et bestises, indignes d'un

Montaigne
étoit peu at-
tentif aux
conversa-
tions frivo-
les.

(a) *Façonner*. C.

(1) Pour lesquelles vivre, c'est penser. Cic. *Tusc. quæst.* l. 5, c. 38.

(b) *Ethic. ad Nicom.* l. 10, c. 8. C.

(c) *Ma raison*. E. J.

enfant et ridicules, ou de me tenir obstiné en silence, plus ineptement encores et incivilement. J'ay une façon resveuse qui me retire à moy, et, d'aulture part, une lourde ignorance et puerile de plusieurs choses communes : par ces deux qualitez, j'ay gagné qu'on puisse faire, au vray, cinq ou six contes de moy, aussi niais que d'aulture, quel qu'il soit.

Or, suyvant mon propos, cette complexion difficile me rend delicat à la pratique des hommes, il me les fault trier sur le volet (a); et me rend incommode aux actions communes. Nous vivons et negocions avecques le peuple : si sa conversation nous importune, si nous desdaignons à nous appliquer aux ames basses et

Trop delicat dans son commerce avec le commun des hommes.

(a) *Trier sur le volet*, c'est choisir, entre plusieurs choses de la même espèce, celle qui est la plus excellente. Cette expression est fondée sur la coutume qu'ont les jardiniers, de répandre leurs graines sur une planche qu'ils nomment *volet*, afin de choisir les meilleures pour semer. C'est ce qui paroît évidemment par un passage de Rabelais, où Panurge, prêt à consulter le théologien *Hippothadée*, le médecin *Rondilis*, et le philosophe *Trouillogan*, sur le dessein qu'il avoit de se marier, leur dit : *Messieurs, il n'est question que d'un mot : me doibs-je marier ou non ? Si par vous mon doute n'est dissolu, je le tiens pour insoluble ; car vous estes tous esleus, choisissez et triezy chascun respectivement en son estat, comme beaux pois sur le volet.* PANTAGRUEL, l. 3, c. 30. C.

vulgaires, et les basses et vulgaires sont souvent aussi reglees que les plus desliees, et toute sapience est insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune, il ne nous fault plus entre-mettre ny de nos propres affaires, ny de ceulx d'aultruy; et les publicques et les privez se desmeslent avecques ces gents là. Les moins tendues et plus naturelles allures de nostre ame, sont les plus belles; les meilleures occupations, les moins efforcees. Mon Dieu, que la sagesse faict un bon office à ceulx de qui elle rengen les desirs à leur puissance! il n'est point de plus utile science: « Selon qu'on peult (a) », c'estoit le refrain et le mot favory de Socrates; mot de grande substance. Il fault adresser et arrester nos desirs aux choses les plus aysees et voisines. Ne m'est ce pas une sottise humeur, de disconvenir avecques un millier à qui ma fortune me ioinct, de qui ie ne me puis passer; pour me tenir à un ou deux qui sont hors de mon commerce, ou plustost à un desir fantastique de chose que ie ne puis recouvrer? Mes mœurs molles, ennemies de toute aigreur et aspreté, peuvent ayseement m'avoir deschargé d'envies et d'inimitiez; d'estre aimé, ie ne dis, mais de n'estre point haï, iamaïs homme n'en donna plus d'occasion: mais la froideur de ma con-

(a) XÉNOPHON. *Memorab. Socrat.* l. 1, c. 3, §. 3. C.

versation m'a desrobbé, avecques raison, la bienvueillance de plusieurs, qui sont excusables de l'interpreter à aultre et pire sens.

Ie suis trespasable d'acquérir et maintenir des amitez rares et exquises; d'autant que ie me harpe (a) avecques si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goust, ie m'y produis, ie m'y iecte si avidement, que ie ne faulx pas ayseement de m'y attacher, et de faire impression où ie donne : i'en ay faict souvent heureuse preuve. Aux amitez communes, ie suis aucunement sterile et froid; car mon aller n'est pas naturel, s'il n'est à pleine voile : oultre ce, que ma fortune, m'ayant duict et affriandé dez ieunesse à une amitié seule et parfaicte, m'a à la verité aucunement desgousté des aultres, et trop imprimé en la fantasie, qu'elle est beste de compaignie, non pas de troupe, comme disoit cet ancien (b); aussi, que i'ay naturellement peine à me communiquer à demy, et avecques modification et cette servile prudence et souspeçonneuse qu'on nous ordonne en la conversation de ces amitez nombreuses et imparfaites : et nous l'ordonne lon principalement en ce temps, qu'il ne se peult parler du monde que dangereusement ou faulsement. Si veoie ie bien pourtant que, qui a, comme moy, pour

Montaigne
passionné
pour des amitiés
exquises,
et peu propre
aux amitiés
communes.

Combien il
est utile de
savoir se

(a) *Je m'agrippe, je m'attache fortement.* E. J.

(b) PLUTARQUE, *De la pluralité d'amis*, c. 2. C.

communi-
quer fami-
lièrement à
toute sorte
de gens.

sa fin les commoditez de sa vie (ie dis les commoditez essentielles), doit fuyr, comme la peste, ces difficultez et delicatesses d'humeur. Le louerois une ame à divers estages, qui sçache et se tendre et se desmonter; qui soit bien partout où sa fortune la porte; qui puisse deviser avecques son voisin, de son bastiment, de sa chasse et de sa querelle, entretenir avecques plaisir un charpentier et un iardinier. T'envie ceulx qui sçavent s'appriivoiser au moindre de leur suite, et dresser de l'entretien en leur propre train: et le conseil de Platon (a) ne me plaist pas, de parler tousiours d'un langage maestral (b) à ses serviteurs, sans ieu, sans familiarité, soit envers les masles, soit envers les femelles; car, oultre ma raison, il est inhumain et iniuste de faire tant valoir cette telle quelle prerogative de la fortune: et les polices où il se souffre moins de disparité entre les valets et les maistres, me semblent les plus equitables. Les aultres s'estudient à esclancer et guinder leur esprit; moy, à le baisser et coucher: il n'est vicieux qu'en extension.

Narras et genus Æaci,
Et pugnata sacro bella sub Ilío:
Quo Chium pretio cadum
Mercemur, quis aquam temperet ignibus,

(a) *Traité des Loix*, l. 6. C.

(b) *Magistral*, d'un ton de maître. E. J.

Quo præbente domum, et quotâ,
Pelignis caream frigoribus, taces (1).

Ainsi, comme la vaillance lacedemonienne avoit besoin de moderation, et du son doux et gracieux du ieu des fleutes pour la flatter en la guerre, de peur qu'elle ne se iectast à la temerité et à la furie; là où toutes aultres nations ordinairement emploient des sons et des voix aigues et fortes qui esmeuvent et qui eschauffent à oultrance le courage des soldats: il me semble de mesme, contre la forme ordinaire, qu'en l'usage de nostre esprit, nous avons, pour la pluspart, plus besoin de plomb, que d'ailes; de froideur et de repos, que d'ardeur et d'agitation. Surtout, c'est à mon gré bien faire le sot, que de faire l'entendu entre ceulx qui ne le sont pas; parler tousiours bandé, *favellar in punta di forchetta* (2). Il fault se

Il faut se
mettre au
niveau de
ceux avec
qui l'on con-
verse

(1) Vous nous contez toute la race d'Æacus, et tous les combats qui se sont donnés sous les murs sacrés d'Illion: mais vous ne nous dites pas combien nous coûtera le vin de Chio; qui doit nous préparer le bain, et nous prêter sa maison; vous ne dites pas dans quelle maison, à quelle heure nous nous rassemblerons autour d'un bon feu. HOR. OD. 19, l. 3^e, v. 3.

(2) Parler un langage précieux, subtil, recherché. C. — Cette expression italienne signifie à la lettre, *parler sur la pointe d'une fourchette*, et répond à notre expression françoise, *disputer sur la pointe d'une aiguille*. E. J.

desmettre au train de ceulx avecques qui vous estes, et par fois affecter l'ignorance : mettez à part la force et la subtilité, en l'usage commun ; c'est assez d'y reserver l'ordre : traisnez vous au demourant à terre, s'ils veulent. Les sçavants chopent volontiers à cette pierre ; ils font tousiours parade de leur magistère (a), et sement leurs livres partout ; ils en ont en ce temps entonné si fort les cabinets et aureilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine : à toute sorte de propos et matière, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'escire nouvelle et sçavante,

Si les femmes doivent être savantes.

Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
Hoc cuncta effundunt animi secreta; quid ultra?
Concumbunt doctè (1);

et alleguent Platon et saint Thomas, aux choses ausquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing : la doctrine qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeuree en la langue. Si les bien nees ne croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses : elles cachent et couvrent

(a) *Science magistrale et doctorale*. E. J.

(1) Crainte, colère, joie, chagrin, tout, jusqu'à leurs passions secrètes, est exprimé dans ce style. Qu'ajouterai-je ? dans leurs plus voluptueux transports, elles ne laissent échapper que de doctes soupirs. Juv. sat. 6, v. 188.

leurs beautez soubz des beautez estrangieres; c'est grande simplesse d'estouffer sa clarté, pour luire d'une lumiere empruntée; elles sont enterrees et ensevelies soubz l'art, *de capsulâ totæ* (1). C'est qu'elles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau; c'est à elles d'honorer les arts, et de farder le fard. Que leur fault il, que vivre aimees et honorees? elles n'ont, et ne savent, que trop pour cela : il ne fault qu'esveiller un peu et rechauffer les facultez qui sont en elles. Quand ie les vois attachees à la rhetorique, à la iudiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines, et inutiles à leur besoin, i'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent, le fassent pour avoir loy (a) de les regenter soubz ce tiltre : car quelle aultre excuse leur trouverois ie? Baste (b), qu'elles peuvent, sans nous, renger la grace de leurs yeulx à la gayeté, à la severité et à la douceur, assaisonner un nenny, de rudesse, de doubte et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on fait pour leur service : avecques cette science,

(1) Elles ne sont que fard et parfum. — C'est un mot de Sénèque, qu'il applique aux petits-mâîtres de son temps : *Nosti complures juvenes* (dit-il, epist. 115) *barbâ et comâ nitidos, de capsulâ totos*. C.

(a) *Loisir, liberté, moyen*. E. J.

(b) *Il suffit, c'est assez*. E. J.

Quelles con-
noissances
conviennent
aux femmes.

elles commandent à baguette, et regentent les regents et l'eschole. Si toutesfois il leur fasche de nous ceder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leur besoiing : c'est un art folastre et subtil, desguisé, parler (a), tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commoditez de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à iuger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à regler la temerité de leurs propres desirs, à mesnager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mary, et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voylà, pour le plus, la part que ie leur assignerois aux sciences.

Bon usage
de la solitu-
de.

Il y a des naturels particuliers, retirez et internes : ma forme essentielle est propre à la communication et à la production ; ie suis tout au dehors et en evidence, n'ay à la société et à l'amitié. La solitude que j'aime et que ie presche, ce n'est principalement que ramener à moy mes affections et mes pensees ; restreindre et resserrer, non mes pas, ains mes desirs et mon soulcuy, resignant la sollicitude estrangiere,

(a) *Parleur, babillard.* E. J.

et fuyant mortellement la servitude et l'obligation , et non tant la foule des hommes , que la foule des affaires. La solitude locale , à dire verité , m'estend plustost , et m'eslargit au dehors ; ie me iecte aux affaires d'estat et à l'univers plus volontiers quand ie suis seul : au Louvre et en la presse , ie me resserre et contrains en ma peau ; la foule me repoulse à moy ; et ne m'entretiens iamais si follement , si licencieusement et particulierement , qu'aux lieux de respect et de prudence cerimonieuse : nos folies ne me font pas rire , ce sont nos sapiances. De ma complexion , ie ne suis pas ennemy de l'agitation des courts ; i'y ay passé partie de la vie , et suis faict à me porter alaigrement aux grandes compaignies , pourveu que ce soit par intervalles et à mon poinct : mais cette mollesse de iugement , de quoy ie parle , m'attache par force à la solitude. Voire chez moy , au milieu d'une famille peuplee , et maison des plus frequentees , i'y veois des gents assez , mais rarement ceulx avecques qui r'aime à communiquer : et ie reserve là , et pour moy , et pour les aultres , une liberté inusitee ; il s'y faict trefve de cerimonie , d'assistance et convoyements (a) , et telles aultres ordonnances penibls de nostre courtoisie : oh ! la servile et importune usance ! Chascun s'y gouverne à sa

(a) *De convoi , de cortége.* E. J.

mode; y entretient qui veult ses pensees : ie m'y tiens muet, resveur et enfermé, sans offense de mes hostes.

Caractère
des hommes
dont on doit
rechercher
la familia-
rité.

Les hommes de la société et familiarité desquels ie suis en queste, sont ceulx qu'on appelle honnestes et habiles hommes : l'image de ceulx icy me desgoust de des aultres. C'est, à le bien prendre, de nos formes, la plus rare; et forme qui se doit principalement à la nature. La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté, fréquentation et conference, l'exercice des ames; sans aultre fruit. En nos propos, tous subiects me sont eguaux; il ne me chault qu'il y ayt ny poids ny profondeur; la grace et la pertinence y sont tousiours : tout y est teinct d'un iugement meur et constant, et meslé de bonté, de franchise, de gayeté et d'amitié. Ce n'est pas au subiect des substitutions seulement, que nostre esprit montre sa beauté et sa force, et aux affaires des rois; il la montre autant aux confabulations (a) privées : ie cognois mes gents au silence mesme et à leur soubrire, et les descouvre mieulx, à l'adventure, à table qu'au conseil; Hippomachus (b) disoit bien qu'il cognoissoit les bons luicteurs à les veoir simplement marcher par

(a) *Conversations, entretiens, discours familiers.* E. J.

(b) PLUTARQUE, *Vie de Dion*, c. 1. C.

une rue (a). S'il plaist à la doctrine de se mesler à nos devis, elle n'en sera point refusee, non magistrale, imperieuse et importune, comme de coustume, mais suffragante (b) et docile elle mesme; nous n'y cherchons qu'à passer le temps: à l'heure d'estre instruits et preschez, nous l'irons trouver en son throsne; qu'elle se desmette (c) à nous pour ce coup, s'il luy plaist; car, toute utile et desirable qu'elle est, ie presuppose qu'encores au besoning nous en pourrions nous bien du tout passer, et faire nostre effect sans elle. Une ame bien nee, et exercee à la pratique des hommes, se rend pleinement

(a) Un poète françois a dit de même :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. E. J.

(b) C'est-à-dire, *souple, humble, modeste*. — *Suffragant* signifie proprement, *qui plie, qui cède*, de *suffrago, suffraginis*, le pli du jarret de derrière d'un animal à quatre pieds. Un *suffragant*, dit le commentateur de Rabelais, de qui j'ai appris tout ceci, *c'est proprement un homme qui plie les genoux, sous le faix qu'il aide à porter*. PANTAGRUËL, l. 5, c. 8, note 2. C. — Cette origine étymologique est vraie; mais elle ne sert à rien ici pour éclaircir le mot *suffragante*, et l'explication que donne Coste de ce mot n'est pas exacte. Une doctrine *suffragante* signifie tout simplement une science qui ne sert qu'à confirmer les *devis* familiers par son *suffrage* et sa *voix*, par allusion aux délibérations publiques. E. J.

(c) *Qu'elle s'abaisse jusqu'à nous, s'accommode à notre portée*. E. J.

agreable d'elle mesme : l'art n'est aultre chose que le contreroolle et le registre des productions de telles ames.

Commerce
avec les fem-
mes

C'est aussi pour moy un doulx commerce, que celuy des belles et honnestes femmes : *nam nos quoque oculos eruditos habemus* (1). Si l'ame n'y a pas tant à iour qu'au premier, les sens corporels, qui participent aussi plus à cettuy cy, le ramencent à une proportion voisine de l'autre ; quoyque, selon moy, non pas eguale. Mais c'est un commerce où il se fault tenir un peu sur ses gardes ; et notamment ceulx en qui le corps peult beaucoup, comme en moy. Je m'y eschaulday en mon enfance ; et y souffris toutes les rages que les poetes disent advenir à ceulx qui s'y laissent aller sans ordre et sans iugement : il est vray que ce coup de fouet m'a servy depuis d'instruction ;

Quicumque argolicâ de classe Capharea fugit,
Semper ab euboicis vela retorquet aquis (2).

Doit être ac-
compagnée
de sincérité.

C'est folie d'y attacher toutes ses pensees, et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrete. Mais, d'autre part, de s'y mesler sans amour et sans obligation de volonté, en forme de comediens, pour iouer un roolle commun

(1) Car mes yeux s'y connoissent. Cic. paradox. 5, c. 2.

(2) Quiconque s'est sauvé d'entre les rochers de Capharée, s'éloigne toujours des flots orageux de la mer d'Eubée. OVID. *Trist. eleg.* 1, l. 1, v. 83.

de l'aage et de la coustume, et n'y mettre du sien que les paroles, c'est, de vray, pourveoir à sa seureté, mais bien laschement, comme celuy qui abandonneroit son honneur, ou son proufit, ou son plaisir, de peur du dangier; car il est certain que, d'une telle pratique, ceulx qui la dressent n'en peuvent esperer aucun fruit qui touche ou satisfait une belle ame: il fault avoir, en bon escient, désiré ce qu'on veult prendre, en bon escient, plaisir de iour; ie dis quand iniustement fortune favoriseroit leur masque; ce qui advient souvent à cause de ce qu'il n'y a aulcune d'elles, pour malotruée qu'elle soit, qui ne pense estre bien aimable, qui ne se recommande par son aage, ou par son poil, ou par son mouvement, car de laides universellement il n'en est non plus que de belles, et les filles brachmanes qui ont faulte d'autre recommandation, le peuple assemblé à cri publicque pour cet effect, vont en la place, faisant montre de leurs parties matrimoniales, veoir si par là au moins elles ne valent pas d'acquiescer un mary; par consequent il n'en est pas une qui ne se laisse facilement persuader au premier serment qu'on luy faict de la servir. Or, de cette trahison commune et ordinaire des hommes d'aujourd'huy, il fault qu'il advienne ce que desia nous montre l'experience; c'est qu'elles se rallient et reiectent à elles mesmes, ou entre elles, pour nous fuir; ou bien qu'elles

se rengent (*a*) aussi de leur costé à cet exemple que nous leur donnons, qu'elles iouent leur part de la farce, et se prestent à cette negociation, sans passion, sans soing et sans amour, *neque affectui suo, aut alieno, obnoxix* (1); estimant, suyvant la persuasion de Lysias en Platon (*b*), qu'elles se peuvent addonner plus utilement et commodement à nous, d'autant que moins nous les aimons : il en ira comme des comedies, le peuple y aura autant ou plus de plaisir que les comediens. De moy, ie ne cognois non plus Venus sans Cupidon, qu'une maternité sans engeance : ce sont choses qui s'entreprestent et s'entredoibvent leur essence. Ainsi cette piperie reiaillit sur celuy qui la faict : il ne luy couste gueres ; mais il n'acquiert aussi rien qui vaille. Ceulx qui ont faict Venus deesse, ont regardé que sa principale beauté estoit incorporelle et spirituelle : mais celle que ces gents cy cherchent (*c*), n'est pas seulement humaine, ny mesme brutale. Les bestes ne la veulent pas si lourde et si terrestre : nous voyons que l'imagination et le desir les es-

(*a*) *Se conforment.* E. J.

(1) N'étant maîtrisées ni par leur propre passion, ni par celle d'autrui. TACIT. *Annal.* l. 13, c. 45.

(*b*) Selon les principes établis par Lysias au commencement du *Phèdre* de Platon, qui les fait ensuite réfuter par Socrate. C.

(*c*) *Cherchent.* E. J.

chauffe souvent et sollicite, avant le corps; nous voyons, en l'un et l'autre sexe, qu'en la presse elles ont du choïs et du triage en leurs affections, et qu'elles ont entre elles des accointances de longue bienvueillance; celles mesme à qui la vieillesse refuse la force corporelle, fremissent encores, hennissent et tressaillent d'amour; nous les voyons, avant le faict, pleines d'esperance et d'ardeur, et, quand le corps a ioué son ieu, se chatouiller encores de la douceur de cette souvenance, et en voyons qui s'enflent de fierté au partir de là, et qui en produisent des chants de feste et de triumphe, lasses et saoules. Qui n'a qu'à descharger le corps d'une necessité naturelle, n'a que faire d'y embesongner aultruy, avecques des apprests si curieux; ce n'est pas viande à une grosse et lourde faim.

Comme celuy qui ne demande point qu'on me tienne pour meilleur que ie suis, ie diray cecy des erreurs de ma ieunesse. Non seulement pour le dangier qu'il y a de la santé (si n'ay ie sceu si bien faire que ie n'en aye eu deux attainctes, legieres toutesfois et preambulaires (a)), mais encores par mespris, ie ne me suis gueres addonné aux accointances venales et publicques: i'ay voulu aiguïser ce plai-

Idée que
Montaigne
donne de ses
amours.

(a) *Qui précèdent un mal plus violent et plus dange-reux.* C.

sir par la difficulté, par le desir, et par quelque gloire; et aimois la façon de l'empereur Tibere (a), qui se prenoit en ses amours autant par la modestie et noblesse, que par aultre qualité; et l'humeur de la courtisane Flora (b), qui ne se prestoit à moins que d'un dictateur, ou consul, ou censeur, et prenoit son deduit en la dignité de ses amoureux. Certes, les perles et le brocadel (c) y conferent quelque chose, et

En amour, les grâces du corps préférables à celles de l'esprit.

(a) *In his modestam pueritiam, in aliis imagines majorum, incitamentum cupidinis habebat.* TACIT. *Annal.* l. 6, c. 1. C.

(b) Après avoir feuilleté bien des livres, pour tâcher de découvrir d'où Montaigne pouvoit avoir tiré ce fait, j'ai trouvé, dans le Dictionnaire de Bayle, que c'est d'Antoine de Guevara, de qui Brantôme l'a pris pour l'insérer dans la *Vie des Femmes galantes*, t. I, p. 313, etc., et où il dit, « que la courtisane Flora étoit de bonne » maison et de grande lignée, et qu'elle avoit cela de » bon et de meilleur que Lais, qui s'abandonnoit à tout » le monde comme une bagace, et Flora aux grands; » si bien que, sur le seuil de sa porte, elle avoit mis cet » écriteau : *Rois, Princes, Dictateurs, Consuls, Censeurs, Pontifes, Questeurs, Ambassadeurs, et autres tres grands Seigneurs, entrez, et non d'autres* ». C.

(c) *La brocatelle* ou le *brocart*. E. J.

choisi de quitter plustost la spirituelle : elle a son usage en meilleures choses ; mais au subiect de l'amour, subiect qui principalement se rapporte à la veue et à l'attouchement, on faict quelque chose sans les graces de l'esprit, rien sans les graces corporelles. C'est le vray avantage des dames, que la beauté : elle est si leur, que la nostre, quoyqu'elle desire des traits un peu aultres, n'est en son poinct, que confuse avecques la leur, puerile et imberbe. On dict que chez le grand Seigneur, ceulx qui le servent sous tiltre de beauté, qui sont en nombre infini, ont leur congé, au plus loing, à vingt et deux ans. Les discours, la prudence, et les offices d'amitié se treuvent mieulx chez les hommes : pourtant aussi gouvernent ils les affaires du monde.

Ces deux commerces (a) sont fortuites et dependants d'aultruy ; l'un est ennuyeux par sa rareté, l'autre se flestrit avec l'aage : ainsin ils n'eussent pas assez proueu au besoing de ma vie. Celuy des livres, qui est le troisieme, est bien plus seur et plus à nous : il cede aux premiers les aultres avantages ; mais il a pour sa part la constance et facilité de son service. Cettuy cy costoye tout mon cours, et m'assiste par tout ; il me console en la vieillesse et en la

De la lecture,
troisième
commerce.

(a) L'un avec les hommes par une conversation libre et familière, et l'autre avec les femmes par l'amour. C.

solitude ; il me descharge du poids d'une oysifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compaignies qui me faschent ; il esmousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extreme et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres ; ils me destournent facilement à eulx, et me la desrobent : et si ne se mutinent point, pour veoir que ie ne les recherche (a) qu'au default de ces aultres commoditez plus reelles, vives et naturelles ; ils me receoivent tousiours de mesme visage. Il a bel aller à pied, dict on, qui mene son cheval par la bride ; et nostre Iacques, roy de Naples et de Sicile, qui beau, ieune et sain, se faisoit porter par pays en civiere, couché sur un meschant oreiller de plume, vestu d'une robe de drap gris et un bonnet de mesme, suyvi ce pendant d'une grande pompe royale, lictieres, chevaux à main de toutes sortes, gentilshommes et officiers, representoit une austerité tendre encores et chancelante : le malade n'est pas à plaindre, qui a la guarison en sa manche. En l'experience et usage de cette sentence, qui est tres veritable, consiste tout le fruict que ie tire des livres : ie ne m'en sers en effect, quasi non plus que ceulx qui ne les cognoissent point ; i'en iouïs, comme les avaricieux des tresors, pour

(a) *Recherche.* E. J.

sçavoir que i'en iouray quand il me plaira : mon ame se rassasie et contente de ce droict de possession. Je ne voyage sans livres , ny en paix , ny en guerre : toutesfois il se passera plusieurs iours , et des mois , sans que ie les emploie ; ce sera tantost , feis ie , ou demain , ou quand il me plaira : le temps court et s'en va ce pendant , sans me blecer ; car il ne se peult dire combien ie me repose et seiourne en cette consideration , qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure ; et à recognoistre combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que i'aye trouvé à cet humain voyage ; et plains extrêmement les hommes d'entendement qui l'ont à dire. J'accepte plustost toute aultre sorte d'amusement , pour legier qu'il soit , d'autant que cettuy cy ne me peult faillir.

Chez moy , ie me destourne un peu plus souvent à ma librairie , d'où , tout d'une main , ie commande à mon mesnage. Je suis sur l'entree , et veois soubz moy mon iardin , ma bassecourt , ma court , et dans la pluspart des membres de ma maison. Là ie feuillette à cette heure un livre , à cette heure un aultre , sans ordre et sans desseing , à pieces descousues. Tantost ie resve , tantost i'enregistre et dicte , en me promenant , mes songes que voicy. Elle est au troisieme estage d'une tour : le premier , c'est ma chapelle ; le second , une chambre et sa

Bibliothèque de Montaigne : sa situation.

suitte, où ie me couche souvent pour estre seul; au dessus, elle a une grande garderobbe : c'estoit au temps passé, le lieu plus inutile de ma maison. Ie passe là et la plus part des iours de ma vie, et la plus part des heures du iour : ie n'y suis iamais la nuict. A sa suite est un cabinet assez poly, capable à recevoir du feu pour l'hyver, tresplaisamment percé : et si ie ne craignois non plus le soing que la despeñse, le soing qui me chasse de toute besongne, i'y pourrois facilement coudre à chasque costé une gallerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé tous les murs montez, pour aultre usage, à la haulteur qu'il me fault. Tout lieu retiré requiert un promenoir; mes pensees dorment, si ie les assis; mon esprit ne va, si les iambes ne l'agitent : ceulx qui estudient sans livre, en sont tous là. La figure en est ronde, et n'a de plat, que ce qu'il fault à ma table et à mon siege; et vient m'offrant, en se courbant, d'une veue, tous mes livres, rengez sur des pulpitres à cinq degrez tout à l'environ. Elle a trois veues de riche et libre prospect (a), et seize pas de vuide en diametre. En hyver, i'y suis moins continuellement, car ma maison est iuchee sur un tertre, comme dict son nom, et n'a point de piece plus esventee que cette cy,

(a) *Prospect*, du latin *prospectus*, vue qui s'étend au loin et devant le spectateur. E. J.

qui me plaist d'estre un peu penible et à l'escart, tant pour le fruict de l'exercice, que pour reculer de moy la presse. C'est là mon siege : i'essaye à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté et coniugale et filiale et civile; par tout ailleurs ie n'ay qu'une auctorité verbale, en essence, confuse. Miserable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy; où se faire particulièrement la court; où se cacher! L'ambition paye bien ses gents, de les tenir tousiours en montre, comme la statue d'un marché: *magna servitus est magna fortuna*(1): ils n'ont pas seulement leur retraict pour retraicte. Je n'ay rien iugé de si rude en l'austerité de vie que nos religieux affectent, que ce que ie veois, en quelqu'une de leurs compagnies, avoir pour regle une perpetuelle société de lieu, et assistance nombreuse entre eulx, en quelque action que ce soit; et treuve aulcunement plus supportable d'estre tousiours seul, que ne le pouvoir iamais estre. Si quel-

Les Muses
sont le jouet
et le passe-
temps de l'es-
prit.

qu'un me dict que c'est avilir les muses, de s'en servir seulement de iouet et de passetemps; il ne sçait pas, comme moy, combien vault le plaisir, le ieu et le passetemps : à peine que ie ne die toute aultre fin estre ridicule. Je vis du

(1) Une grande fortune est une grande servitude. SENECA
Consol. ad Polybium, c. 26.

iour à la iournee , et , parlant en reverence , ne vis que pour moy : mes desseings se terminent là. Testudiay ieune pour l'ostentation ; depuis , un peu pour m'assagir (a) ; à cette heure pour m'esbattre : iamais pour le quest (b). Une humeur vaine et despensiere que i'avois aprez cette sorte de meuble , non pour en pourveoir seulement mon besoing , mais , de trois pas au delà , pour m'en tapisser et parer , ie l'ay pieça abandonnee. Les livres ont beaucoup de qualitez agreables à ceulx qui les sçavent choisir ; mais , aulcun bien sans peine , c'est un plaisir qui n'est pas net et pur , non plus que les aultres ; il a ses incommoditez , et bien poissantes : l'ame s'y exerce ; mais le corps , duquel ie n'ay non plus oublié le soing , demeure ce pendant sans action , s'atterre et s'attriste. Ie ne sçache excez plus dommageable pour moy , ny plus à eviter , en cette declinaison d'aage.

Voylà mes trois occupations favories et particulieres : ie ne parle point de celles que ie doibs au monde par obligation civile.

Inconvénients attachés au plaisir que donnent les livres

(a) *Pour me rendre sage , me faire devenir sage.* E. J.

(b) *Le gain.* — *Quest* ou *queste* vient du latin *quæstus* , qui signifie toute sorte de gain. C.

CHAPITRE IV.

De la Diversion.

L'AY aultresfois esté employé à consoler une dame vrayement affligée ; la plus part de leurs deuils sont artificiels et cerimonieux ;

Consoler
par voie de
diversion :
de quelle uti-
lité.

Uberibus semper lacrymis, semperque paratis,
In statione suâ, atque expectantibus illam
Quo rubeat manare modo (1).

On y procede mal, quand on s'oppose à cette passion ; car l'opposition les picque et les engage plus avant à la tristesse : on exaspere le mal par la ialousie du debat. Nous voyons, des propos communs, que ce que i'auray dict sans soing, si on vient à me le contester, ie m'en formalise, ie l'espouse ; beaucoup plus ce à quoy i'aurois interest. Et puis, en ce faisant, vous vous presentez à vostre operation, d'une entree rude ; là où les premiers accueils du medecin envers son patient doibvënt estre gracieux, gays et agreables : et iamais medecin laid et rechigné n'y fait œuvre. Au contraire doncques, il fault ayder, d'arrivee, et favoriser

(1) Une femme a toujours des larmes toutes prêtes, qui, au premier ordre, vont couler en abondance. Juv. sat. 6, v. 272.

leur plainte, et en tesmoigner quelque approbation et excuse. Par cette intelligence, vous gaignez credit à passer oultre, et, d'une facile et insensible inclination, vous vous coulez aux discours plus fermes et propres à leur guarison. Moy, qui ne desirois principalement que de piper l'assistance qui avoit les yeulx sur moy, m'advisay de plastrer le mal; aussi me trouve ie, par experience, avoir mauvaise main et infructueuse à persuader; ou ie presente mes raisons trop poinctues et trop seiches, ou trop brusquement, ou trop nonchalamment. Aprez que ie me feus appliqué un temps à son torment, ie n'essayai pas de le guarir par fortes et vifves raisons, parce que i'en ai faulte, ou que ie pensois aultrement faire mieulx mon effect; ny n'allai choisissant les diverses manieres que la philosophie prescript à consoler; Que ce qu'on plaint (a) n'est pas mal, comme Cleanthes; Que c'est un legier mal, comme les peripateticiens; Que se plaindre n'est action ny iuste ny louable, comme Chrysippus; Ny cette cy d'Epicurus, plus voisine à mon style, de transferer la pensee des choses fascheuses aux plaisantes; Ny faire une charge de tout cet amas, le dispensant par occasion, comme Cicero: mais, declinant tout mollement nos propos, et les gauchissant peu à peu aux subiects

(a) CIC. *Tusc. quæst.* l. 3, c. 31. C.

plus voisins, et puis un peu plus esloingnez, selon qu'elle se prestoit plus à moy, ie luy desrobbay imperceptiblement cette pensee douloureuse, et la teins en bonne contenance, et du tout rappaisee autant que i'y feus. L'usay de diversion. Ceulx qui me suyvirent à ce mesme service, n'y trouverent aulcun amendement; car ie n'avois pas porté la coignee aux racines.

A l'aventure ay ie touché ailleurs quelque espece de diversions publiques; et l'usage des militaires, de quoy se servit Pericles en la guerre peloponnesiaque, et mille aultres ailleurs, pour revoquer de leur pais les forces contraires, est trop frequent aux histoires. Ce feut un ingenieux destour, de quoy le sieur d'Himbercourt (a) sauva et soy. et d'aultres, en la ville du Liege (b), où le duc de Bourgoigne, qui la tenoit assiegee, l'avoit faict entrer pour executer les convénances de leur reddition accordée. Ce peuple, assemblé de nuict pour y pourveoir, print à se mutiner contre ces accords passez; et delibererent plusieurs de courre sus aux negociateurs qu'ils tenoient en leur puissance: luy, sentant le vent de la premiere ondee de ces gents qui venoient se ruer en son logis, lascha soubdain vers eulx deux des habi-

La voie
de diversion
employée
utilement
dans la guerre
et dans
les négociations.

(a) Vous trouverez tout cela déduit fort au long dans les *Mémoires de Philippe de Comines*, l. 2, c. 3. C.

(b) *De Liège*. E. J.

tants de la ville (car il y en avoit aucuns avecques luy) chargez de plus doulces et nouvelles offres à proposer en leur conseil, qu'il avoit forgees sur le champ pour son besoing. Ces deux arresterent la premiere tempeste, ramenant cette tourbe esmeue en la maison de ville, pour ouir leur charge, et y deliberer. La deliberation feut courte : voicy desbonder un second orage autant animé que l'autre ; et luy, à leur despecher en teste quatre nouveaux et semblables intercesseurs, protestants avoir à leur declarer à ce coup des presentations (a) plus grasses, du tout à leur contentement et satisfaction, par où ce peuple feut derechef repoulse dans le conclave. Somme, que, par telle dispensation d'amusements, divertissant leur furie et la dissipant en vaines consultations, il l'endormit enfin, et gaigna le iour, qui estoit son principal affaire.

Par quel détour Atalante fut vaincue à la course.

Cet autre conte est aussi de ce predicament (b) : Atalante, fille de beauté excellente et de merveilleuse disposition, pour se desfaire de la presse de mille poursuyvants qui la demandoient en mariage, leur donna cette loy, « qu'elle accepteroit celuy qui l'egualeroit à la course, pourveu que ceulx qui y fauldroient en per-

(a) *Des offres plus avantageuses.* E. J.

(b) *De cette catégorie.* On appelle *predicament*, en logique, les dix catégories d'Aristote. E. J.

dissent la vie (a) ». Il s'en trouva assez qui estimèrent ce prix digne d'un tel hazard, et qui encoururent la peine de ce cruel marché. Hippomenes, ayant à faire son essay aprez les aultres, s'adressa à la deesse tutrice de cette amoureuse ardeur, l'appellant à son secours, qui, exauceant sa priere, le fournit de trois pommes d'or et de leur usage. Le champ de la course ouvert, à mesure qu'Hippomenes sent sa maîtresse luy presser les talons, il laisse échapper, comme par inadvertence, l'une de ces pommes; la fille, amusee de sa beauté, ne fault point de se destourner pour l'amasser :

Obstupuit virgo, nitidique cupidine pomi
Declinat cursus, aurumque volubile tollit (1).

Autant en fait il, à son poinct, et de la seconde et de la tierce : iusques à ce que, par ce fourvoyement et divertissement, l'avantage de la course luy demeura. Quand les medecins ne peuvent purger le catarrhe, ils le divertissent et desvoyent à une aultre partie moins dange-reuse : ie m'apperceois que c'est aussi la plus ordinaire recepte aux maladies de l'ame; *abdu-*

Diversion,
recette utile
aux maladies
de l'ame

(a) Præmia veloci conjux thalamique dabuntur;
Mors pretium tardis : ea lex certaminis esto.

Ovin. *Mét.* l. 10, fab. 11, v. 12, 13.

(1) Surprise, charmée de la beauté de cette pomme, elle se détourne de la carrière, et saisit l'or qui roule à ses pieds. Cic. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 35.

cendus etiam nonnunquam animus est ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia; loci denique mutatione, tanquam ægroti non convalescentes, sæpè curandus est (1); on lui faict peu chocquer les maux de droit fil; on ne luy en faict ny soustenir ny rabbattre l'attaincte, on la luy faict decliner et gauchir.

Il n'appartient qu'à Socrate de se familiariser avec la mort.

Cette aultre leçon est trop haulte et trop difficile; c'est à faire à ceulx de la premiere classe de s'arrester purement à la chose, la considerer, la iuger: il appartient à un seul Socrates d'accointer la mort d'un visage ordinaire, s'en apprivoiser et s'en iouer; il ne cherche point de consolation hors de la chose; le mourir luy semble accident naturel et indifferent, il fiche là iustement sa veue et s'y resout, sans regarder ailleurs. Les disciples de Hegesias (a), qui se font mourir de faim, eschauffez des beaux discours de ses leçons, et si dru, que le roy Ptolomee luy feit deffendre de plus entretenir son eschole de ces homicides discours; ceulx là ne considerent point la mort en soy; ils ne la iugent point: ce n'est pas là où ils arrestent leur

Ce qui portoit les disciples d'Hegesias à se praver de la vie.

(1) Quelquefois il faut détourner l'âme vers d'autres amusements, d'autres soins, et d'autres occupations: souvent même il faut la guérir par le changement de lieu, comme les malades qui ne sauroient autrement recouvrer la santé. *Cic. Tusc. quæst.* l. 4, c. 35.

(a) VALÈRE-MAXIME, l. 8, c. 9; et *Cic. Tusc. quæst.* l. 1, c. 34. C.

pensee ; ils courent , ils visent à un estre nouveau.

Ces pauvres gents qu'on veoid , sur l'eschafaud , remplis d'une ardente devotion , y occupants tous leurs sens autant qu'ils peuvent , les aureilles aux instructions qu'on leur donne , les yeulx et les mains tendues au ciel , la voix à des prieres haultes , avecques une esmotion aspre et continuelle , font , certes , chose louable et convenable à une telle necessité : on les doit louer de religion , mais non proprement de constance ; ils fuyent la luicte , ils destournent de la mort leur consideration , comme on amuse les enfans pendant qu'on leur veult donner le coup de lancette. I'en ay veu , si par fois leur veue se ravaloit à ces horribles aprests de la mort qui sont autour d'eulx , s'en transir , et reiecter avecques furie ailleurs leur pensee : à ceulx qui passent une profondeur effroyable , on ordonne de clorre ou destourner leurs yeulx.

Subrius Flavius , ayant , par le commandement de Neron , à estre desfaict , et par les mains de Niger , tous deux chefs de guerre : quand on le mena au champ où l'exécution debvoit estre faicte , voyant le trou , que Niger avoit faict caver pour le mettre , inegal et mal formé (a) : « Ny cela mesme , dict il , se tour-

Si c'est par fermeté d'âme que ceux qui vont perdre la vie sur un échafaud , se livrent à de violents transports de dévotion.

Constance de Subrius Flavius , sur le point d'estre exécuté à mort.

(a) *Quam (scrobem) Flavius ut humilem et angustam increpans , circumstantibus militibus : Ne hoc quidem ,*

nant aux soldats qui y assistoient, n'est selon la discipline militaire » : et, à Niger qui l'exhortoit de tenir la teste ferme, « Frapasses tu seulement aussi ferme ! » et divina bien ; car, le bras tremblant à Niger, il la luy coupa à divers coups. Cettuy cy semble bien avoir eu sa pensee droictement et fixement au subiect. Celuy qui meurt en la meslee, les armes à la main, il n'estudie pas lors la mort, il ne la sent, ny ne la considere ; l'ardeur du combat l'emporte : Un honneste homme de ma cognoissance, estant tumbé, comme il se battoit en estacade (a), et se sentant daguer (b) à terre par son ennemy de neuf ou dix coups, chascun des assistants lui crioit qu'il pensast à sa conscience ; mais il me dict depuis, qu'encores que ces voix luy veinssent aux aureilles, elles ne l'avoient aucunement touché, et qu'il ne pensa iamais qu'à se descharger (c) et à se venger : il tua son homme en ce mesme combat. Beaucoup fait

Si, en mourant dans une bataille ou dans un combat singulier, on pense beaucoup à la mort.

inquit, ex disciplinâ. Admonitusque fortiter protendere cervicem : Utinam, ait, tu tam fortiter ferias ! TACIT. *Annal.* l. 15, c. 67. C.

(a) C'est-à-dire, dans une espèce de lice environnée d'une barrière où les champions se renfermoient en présence du peuple pour se battre à outrance. Cotgrave ne donne point d'autre sens au mot d'estacade : c'étoit, de son temps, le mot propre pour désigner ce lieu-là. C.

(b) *Frapper à coups de dague.* E. J.

(c) *Se dégager, se débarrasser.* E. J.

pour L. Syllanus (a), celui qui luy apporta sa condamnation, de ce qu'ayant oui sa response, « qu'il estoit bien préparé à mourir (b), mais non pas de mains scelerees », se ruant sur luy avecques ses soldats pour le forcer, et comme luy, tout desarmé, se deffendant obstineement de poings et de pieds, le fait mourir en ce debat, dissipant en prompte cholere et tumultuaire le sentiment penible d'une mort longue et preparee à quoy il estoit destiné. Nous pen-

Différentes considérations qui nous empêchent de penser directement à la mort.

Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
 Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
 Sæpè vocaturum.
 Audiam, et hæc manes veniet mihi fama sub imos (1).

(a) Tacite le nomme *Lucius Silanus*, Annal. l. 16, c. 7. C.

(b) *Animum quidem morti destinatum ait, sed non permittere percussori gloriam ministerii.* TACIT. Annal. l. 16, c. 9.

(1) S'il est des dieux vengeurs du crime, j'espère que tu trouveras, sur les plus affreux écueils, un supplice digne de toi, et qu'en périssant, tu répéteras le nom de Didon : . . . je l'apprendrai; le bruit de ta mort viendra jusqu'à moi dans le séjour des mânes. VIRGILE, *Enéide*, l. 4, v. 382, 387.

Xenophon sacrifioit, couronné, quand on luy veint annoncer la mort de son fils Gryllus en la bataille de Mantinee : au premier sentiment de cette nouvelle (a), il iecta sa couronne à terre ; mais, par la suite du propos, entendant la forme d'une mort tresvaleuruse, il l'amassa, et remeit sur sa teste : Epicurus (b) mesme se console, en sa fin, sur l'éternité et utilité de ses escripts ; *omnes clari et nobilitati labores fiunt tolerabiles* (1) : et la mesme playe, le mesme travail (c), ne poise pas, dict Xenophon, à un general d'armee, comme à un soldat : Epaminondas print sa mort bien plus alaigrement (d), ayant esté informé que la victoire estoit demeuree de son costé : *hæc sunt solatia, hæc fomenta summorum dolorum* (2) : et telles aultres circonstances nous amusent, divertissent et destournent de la consideration de la chose en soy. Voire, les arguments de la philosophie vont à tous coups costoyant et

(a) VALÈRE-MAXIME, l. 5, §. 10. C.

(b) Dans sa *Lettre à Hermachus* ou à *Idoménée*. CIC. de *Finib.* l. 2, c. 30 ; et *DIOG. LAERCE*, l. 10, segm. 22. C.

(1) Tous les travaux, accompagnés de gloire, sont faciles à supporter. CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 24.

(c) *Eosdem labores non esse æquè graves imperatori et militi*. CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 25.

(d) CORN. NÉPOS, *Vie d'Épaminondas*, c. 9.

(2) C'est là ce qui console, ce qui adoucit les plus grandes douleurs. CIC. *Tusc. quæst.* l. 2, c. 23.

gauchissant la matiere, et à peine essuyant sa crouste : le premier homme de la premiere eschole philosophique et surintendante des aultres, ce grand Zenon, contre la mort : « Nul (a) mal n'est honorable ; la mort l'est ; elle n'est pas doncques mal » : contre l'yvrongnerie : « Nul (b) ne fie son secret à l'yvrongne ; chascun le fie au sage ; le sage ne sera doncques pas yvrongne ». Cela, est ce donner au blanc ? l'aime à veoir ces ames principales ne se pouvoir desprendre de nostre consorce (c) ; tant parfaicts hommes qu'ils soyent, ce sont tousiours bien lourdement des hommes.

C'est une douce passion que la vengeance, de grande impression et naturelle : ie le veois bien, encores que ie n'en aye aulcune experience. Pour en distraire dernièrement un ieune prince, ie ne luy allois pas disant qu'il falloit prester la ioue à celuy qui vous avoit frappé l'aultre, pour le debvoir de charité ; ny ne luy allois représenter les tragiques evenemens que la poesie attribue à cette passion : ie la laissay là ; et m'amusay à luy faire gouter la beauté

Moyen de
dissiper un
violent désir
de vengeance.

(a) SENÈQUE, epist. 82. C.

(b) *Id.* epist. 83. C.

(c) *Dégager de notre communauté.* — Consorce semble avoir été forgé par Montaigne, du latin *consortium*. On trouve dans Cotgrave *consors*, pour dire *compagnons, complices, camarades, voisins* ; mais *consorce* n'est ni dans Cotgrave, ni dans Nicot. C.

d'une image contraire, l'honneur, la faveur, la bienveillance qu'il acquerroit par clemence et bonté : ie le destournay à l'ambition. Voylà comme l'on en faict.

Diversions
utiles contre
l'amour.

Si vostre affection en l'amour est trop puissante, dissipez la, disent ils; et disent vray, car ie l'ay souvent essayé avec utilité : rompez la à divers desirs, desquels il y en ayt un regent et maistre, si vous voulez; mais, de peur qu'il ne vous gourmande et tyrannise, affoiblissez le, seiournez le (a), en le divisant et divertissant :

Cùm morosa vago singultiet inguine vena (1),

Conucito humorem collectum in corpora quæque (2) :

et pourvoyez y de bonne heure, de peur que vous n'en soyiez en peine, s'il vous a une fois saisi ;

*Si non prima novis conturbes vulnera plagis,
Volgivaquæ vagus venere ante recentia cures* (3).

On peut se Ie feus aultrefois touché d'un puissant des-

(a) *Donnez-lui du repos, amortissez-le.* E. J.

(1) Lorsque vous serez tourmenté par les plus violents desirs. PERS. sat. 6, v. 73.

(2) Assouvissez-le sur le premier objet qui s'offrira. LUCRET. l. 4, v. 1059.

(3) Si vous ne guérissiez ses coups par de nouvelles blessures, et que vous n'effaciez ces premières impressions, en laissant errer vos desirs. LUCRET. l. 4, v. 1064.

plaisir, selon ma complexion ; et encores plus iuste que puissant : ie m'y feusse perdu à l'aventure , si ie m'en feusse simplement fié à mes forces. Ayant besoing d'une vehemente diversion pour m'en distraire , ie me feis , par art , amoureux , et par estude ; à quoy l'aage m'aydoit : l'amour me soulagea et retira du mal qui m'estoit causé par l'amitié. Par tout ailleurs , de mesme : une aigre imagination me tient ; ie treuve plus court , que de la dompter , la changer ; ie luy en substitue , si ie ne puis une contraire , au moins un' aultre : tousiours la variation soulage , dissout et dissipe. Si ie ne puis la combattre , ie luy eschappe ; et , en la fuyant , ie fourvoye , ie ruse : muant (a) de lieu , d'occupation , de compagnie , ie me sauve dans la presse d'aultres amusements et pensees où elle perd ma trace et m'esgare (b).

Nature procede ainsi , par le benefice de l'inconstance ; car le temps , qu'elle nous a donné pour souverain medecin de nos passions , gagne son effect principalement par là , que , fournissant aultres et aultres affaires à nostre imagination , il desmesle et corrompt cette premiere apprehension , pour forte qu'elle soit. Un sage ne veoid gueres moins son amy mourant , au bout de vingt et cinq ans , qu'au pre-

dégager d'une passion par le moyen d'une autre passion

Comment le temps nous guérit de nos passions

(a) *Changeant de lieu , etc.* E. J.

(b) *Et me perd de vue.* C.

mier au ; et , suyvant Epicurus , de rien moins ; car il n'attribuoit aulcun leniment des fascherries , ny à la prevoyance , ny à l'antiquité d'icelles ? mais tant d'aultres cogitations traversent cette cy , qu'elle s'alanguit et se lasse enfin.

Moyen de
dissiper des
bruits com-
muns.

Pour destourner l'inclination des bruits communs , Alcibiades (a) coupa les aureilles et la queue à son beau chien , et le chassa en la place ; afin que donnant ce subiect pour babiller au peuple , il laissast en paix ses aultres actions. l'ay veu aussi , pour cet effect de divertir les opinions et coniectures du peuple et desvoyer (b) les parleurs , des femmes couvrir leurs vraies affections par des affections contrefaites : mais i'en ay veu telle , qui , en se contrefaisant , s'est laissee prendre à bon escient , et a quitté la vraie et originelle affection pour la feincte ; et apprins par elle que ceulx qui se treuvent bien logez , sont des sots de consentir à ce masque : les accueils et entretiens publiques estant reservez à ce serviteur aposté , croyez qu'il n'est gueres habile s'il ne se met enfin à vostre place et vous envoie en la sienne. Cela c'est proprement tailler et coudre un soulier , pour qu'un aultre le chausse.

Peu de cho-

Peu de chose nous divertit et destourne ; car

(a) PLUTARQUE , *Vie d'Alcibiade* , c. 4.

(b) *Mettre hors de la voie , du chemin , désorienter.* E. J.

peu de chose nous tient. Nous ne regardons gueres les subiects en gros et seuls; ce sont des circonstances ou des images menues et superficielles qui nous frappent, et des vaines es-corces qui reiaillissent des subiects,

se occupe ou
détourne not-
re esprit

Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
Linguunt (1) .

Plutarque mesme regrette sa fille (a), par des singeries de son enfance : le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grace particuliere, d'une recommandation derniere, nous afflige; la robbe de Cesar troubla toute Rome, ce que sa mort n'avoit pas faict; le son mesme des noms, qui nous tintouine aux aureilles : « Mon pauvre maistre! ou, Mon grand amy! Hélas! mon cher pere! ou, Ma bonne fille! » Quand ces redictes me pinent, et que i'y regarde de prez, ie treuve que c'est une plaincte grammairienne et voyelle (b); le mot et le ton me blecent; comme les exclamations des prescheurs esmeuvent leur auditoire souvent plus que ne font leurs raisons, et comme nous frappe la voix piteuse d'une beste qu'on tue pour nostre service; sans que ie poise ou penetre cepen-

(1) Comme ces peaux déliées dont les cigales se dépouillent en été. LUCRET. l. 5, v. 801.

(a) Dans le traité intitulé, *Consolation envoyée à sa femme, sur la mort d'une sienne fille*, c. 1. C.

(b) *Une plainte de mots et de voix, ou de sons*. E. J.

dant la vraye essence et massive de mon subiect :

His se stimulis dolor ipse lacessit (1)

ce sont les fondemens de nostre dueil.

Regret de
la vie, par
quels objets
frivoles est
entretenu.

L'opiniastreté de mes pierres, spécialement en la verge, m'a par fois iecté en longues suppressions d'urine, de trois, de quatre iours, et si avant en la mort, que c'eust esté folie d'esperer l'éviter, voyre desirer (a) : veu les cruels efforts que cet estat apporte. Oh ! que ce bon (b) empereur qui faisoit lier la verge à ses criminels, pour les faire mourir à faulte de pisser, estoit grand maistre en la science de bourrellerie (c) ! Me trouvant là, ie considerois par combien legieres causes et obiects l'imagination nourrissoit en moy le regret de la vie ; de quels atomes se bastissoit en mon ame le poids et la difficulté de ce deslogement ; à combien frivoles pensees nous donnions place en un si grand affaire : un chien , un cheval , un livre , un

(1) C'est par ces traits que la douleur s'aiguillonne et s'irrite. LUCRET. l. 2, v. 42.

(a) *Même de désirer l'éviter.* E. J.

(b) *Tibère, ce monstre de cruauté. Excogitaverat autem inter genera cruciatūs, etiam ut largā meri potione per fallaciam oneratos, repente veretris deligatis, fidicularum simul urinæque tormento distenderet.* SUTTON. in *Vita Tiberii*, c. 62. C.

(c) *Des bourreaux, des tourments.* E. J.

verre, et quoy non? tenoient compte en ma perte; aux aultres, leurs ambitieuses esperances; leur bourse, leur science, non moins sottement à mon gré. Je voyois nonchalamment la mort, quand ie la voyois universellement, comme fin de la vie. Je la gourmande en bloc: par le menu, elle me pille; les larmes d'un laquays, la dispensation de ma desferre, l'attouchement d'une main cogneue, une consolation commune, me desconsole et m'attendrit. Ainsi nous troublent l'ame les plainctes des fables; et les regrets de Didon et d'Ariadne passionnent ceulx mesmes qui ne les croient point, en Virgile et en Catulle. C'est un exemple de nature obstinee et dure, n'en sentir aulcune esmotion, comme on recite, pour miracle, de Polemon (a); mais aussi ne paslit il pas seulement à la morsure d'un chien enragé qui luy emporta le gras de la iambe. Et nulle sagesse ne va si avant de concevoir la cause d'une tristesse si vifve et entiere, par iugement, qu'elle ne souffre accession par la presence, quand les yeulx et les oreilles y ont leur part: parties qui ne peuvent estre agitees que par vains accidents.

Est ce raison que les arts mesmes se servent et facent leur prouffit de nostre imbecillité et bestise naturelle? l'orateur, dict la rhetorique

L'orateur
et le comé-
dien atten-
dris par un
rôle feint

(a) Dans sa *Vie*, par DIOGÈNE LAERCE, l. 4, segm. 17. C.

qu'ils jouent
eux-mêmes.

en cette farce de son plaidoyer, s'esmouvera par le son de sa voix et par ses agitations feintes, et se laissera piper à la passion qu'il représente; il s'imprimera un vray dueil et essentiel, par le moyen de ce bastelage qu'il ioue, pour le transmettre aux iuges à qui il touche encores moins : comme font ces personnes qu'on loue aux mortuaires pour ayder à la cérémonie du dueil, qui vendent leurs larmes à poids et à mesure, et leur tristesse; car encores qu'ils s'esbranslent en forme empruntée, toutesfois, en habituant et regeant la contenance, il est certain qu'ils s'emportent souvent tous entiers, et receoivent en eulx une vraye melancholie. Je feus, entre plusieurs aultres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Grammont, du siege de la Fere, où il feut tué; ie consideray que partout où nous passions, nous remplissions de lamentations et de pleurs le peuple que nous rencontrions, par la seule montre de l'appareil de nostre convoy; car seulement le nom du trespasé n'y estoit pas cogneu. Quintilian dict (a) avoir veu des comediens si fort engagez en un roolle de dueil, qu'ils en pleuroient encores au logis : et de soy mesme, qu'ayant prins à esmouvoir quelque passion en aultruy, il l'avoit espousee iusques à se trouver surprins, non seulement de larmes,

(a) *Instit. orat.* l. 6, c. 2, vers la fin. C.

mais d'une pasleur de visage et port d'homme vraiment accablé de douleur.

En une contree prez de nos montaignes, les femmes font le presbtre Martin (a); car, comme elles agrandissent le regret du mary perdu, par la souvenance des bonnes et agreables conditions qu'il avoit, elles font tout d'un train aussi recueil et publient ses imperfections; comme pour entrer d'elles mesmes en quelque compensation, et se divertir de la pitié au desdaing: de bien meilleure grace encores que nous, qui, à la perte du premier cogneu, nous picquons à luy prester des louanges nouvelles et faulses, et à le faire tout aultre quand nous l'avons perdu de veue, qu'il ne nous sembloit estre quand nous le voyions; comme si le regret estoit une partie instructive, ou que les larmes, en lavant nostre entendement, l'esclaircissent. Je renonce dez à present aux favorables tesmoignages qu'on me voudra donner, non parce que i'en seray digne, mais parce que ie seray mort.

Plaisant
moyen de di-
vertir sa dou-
leur.

Qui demandera à celuy là, « Quel interest avez vous à ce siege? » « L'interest de l'exem- » ple, dira il, et de l'obeïssance commune du » prince: ie n'y pretends proufit quelconque;

De vains
objets, de pu-
res imagina-
tion sans réa-
lité, frap-
pent et dé-
terminent

(a) C'est une expression proverbiale fondée sur le conte d'un prêtre, nommé Martin, qui faisoit la fonction de prêtre et de clerc en disant la messe. C.

l'esprit hu-
main.

» et de gloire, ie sçais la petite part qui en
 » peult toucher un particulier comme moy : ie
 » n'ay icy ny passion, ny querelle ». Voyez le
 pourtant, le lendemain, tout changé, tout
 bouillant et rougissant de cholere, en son reng
 de bataille pour l'assault : c'est la lueur de
 tant d'acier, et le feu et tintamarre de nos ca-
 nons et de nos tambours qui luy ont iecté cette
 nouvelle rigueur et hayne dans les veines. Fri-
 vole cause ! me direz vous. Comment cause ? il
 n'en fault point pour agiter nostre ame ; une
 resverie sans corps et sans subiect la regente
 et l'agite : que ie me iecte à faire des chas-
 teaux en Espagne, mon imagination m'y forge
 des commoditez et des plaisirs, desquels mon
 ame est reellement chatouillee et resiouie. Com-
 bien de fois embrouillons nous nostre esprit de
 cholere ou de tristesse par telles umbres, et
 nous inserons (a) en des passions fantastiques
 qui nous alterent et l'ame et le corps ! Quelles
 grimaces estonnees, riardes, confuses, excite
 la resverie en nos visages ! quelles saillies et
 agitations de membres et de voix ! semble il
 pas de cet homme seul, qu'il aye des visions
 faulses d'une presse d'aultres hommes avecques
 qui il negocie, ou quelque daimon interne qui
 le persecute. Enquerrez vous à vous où est
 l'obiect de cette mutation : est il rien, sauf

(a) *Nous livrons-nous à des passions chimériques.* E. J.

nous , en nature , que l'inanité substante , sur quoy elle puisse ? Cambyse , pour avoir songé , en dormant , que son frere devoit devenir roy de Perse , le fait mourir ; un frere qu'il ay-
moit , et duquel il s'estoit tousiours fié : Aristodemus (a) , roy des Messeniens , se tua pour une fantasie qu'il print de mauvais augure , de
ie ne sçais quel hurlement de ses chiens ; et le roy Midas (b) en fait autant , troublé et fasché de quelque malplaisant songe qu'il avoit songé.
C'est priser sa vie iustement ce qu'elle est , de l'abandonner pour un songe. Oyez pourtant
nostre ame triompher de la misere du corps , de sa foiblesse , de ce qu'il est en bute à toutes
offenses et alterations : vraiment elle a raison d'en parler !

O prima infelix fingenti terra Prometheo !

Ille parùm cauti pectoris egit opus.

Corpora disponens , mentem non vidit in arte ;

Recta animi primùm debuit esse via (1)

(a) PLUTARQUE, traité *De la Superstition*, c. 9. C.

(b) *Id. ibid.*

(1) O malheureuse argile qui fut d'abord façonnée par Prométhée ! qu'il a montré peu de sagesse dans son ouvrage ! En formant le corps de l'homme , il n'a pris aucun soin de l'esprit : c'est pourtant par l'esprit qu'il eût dû commencer. PROPERT. eleg. 5, l. 3, v. 7.

CHAPITRE V.

Sur des vers de Virgile.

Reflexions
gales, néces-
saires dans la
vieillesse.

A mesure que les pensements utiles sont plus pleins et solides, ils sont aussi plus empeschants et plus onereux : le vice, la mort, la pauvreté, les maladies, sont subiects graves, et qui grevent. Il fault avoir l'ame instruite des moyens de soubtenir et combattre les maux, et instruite des regles de bien vivre et de bien croire; et souvent l'esveiller et exercer en cette belle estude : mais à une ame de commune sorte, il fault que ce soit avec relasche et moderation; elle s'affolle, d'estre trop continuellement bandee. J'avois besoing, en ieunesse, de m'advertir et solliciter pour me tenir en office; l'alaigresse et la santé ne conviennent pas tant bien, dict on, avecques ces discours serieux et sages : ie suis à present en un aultre estat; les conditions de la vieillesse ne m'advertissent que trop, m'assagissent et me preschent. De l'excez de la gayeté, ie suis tumbé en celuy de la severité, plus fascheux : par quoy, ie me laisse à cette heure aller un peu à la desbauche, par desseing, et employe quelquefois l'ame à des pensements folastres et ieunes, où elle se seiourne. Je ne suis meshuv que trop

rassis, trop poissant et trop meur : les ans me font leçon, tous les iours, de froideur et de temperance. Ce corps fuyt le desreglement, et le craind : il est à son tour de guider l'esprit vers la reformation ; il regente, à son tour, et plus rudement et imperieusement ; il ne me laisse pas une heure, ny dormant, ny veillant, chomer d'instructions de mort, de patience et de penitence. Je me deffends de la temperance, comme i'ay faict aultrefois de la volupté : elle me tire trop arriere et iusques à la stupidité. Or, ie veulx estre maistre de moy, à tous sens : la sagesse a ses excez, et n'a pas moins besoin de moderation que la folie. Ainsi, de peur que ie ne seiche, tarisse et m'aggrave de prudence, aux intervalles que mes maux me donnent,

Mens intenta suis ne siet usque malis (1),

ie gauchis tout doucement, et desrobbe ma veue de ce ciel orageux et nubileux que i'ay devant moy, lequel, Dieu mercy, ie considere bien sans effroy, mais non pas sans contention et sans estude ; et me voys amusant en la recordation des ieunesses passees :

Animus quod perdidit, optat,

Atque in præteritâ se totus imagine versat (2).

(1) De peur que mon âme ne soit toujours occupée de ses propres maux. OVID. *Trist. eleg.* 1, l. 5, v. 4.

(2) Mon esprit soupire après ce qu'il a perdu, et se rejette tout entier dans le passé. PETROV. *Satyric.*

Que l'enfance regarde devant elle ; la vieillesse, derriere : estoit ce pas ce que signifioit le double visage de Ianus ? Les ans m'entraignent s'ils veulent, mais à reculons : autant que mes yeulx peuvent recognoistre cette belle saison expiree, ie les y destourne à secousse : si elle eschappe de mon sang et de mes veines, au moins n'en veulx ie desraciner l'image de la memoire,

Hoc est,

Vivere bis, vitâ posse priore frui (1).

Les vieillards doivent assister aux jeux et aux exercices des jeunes gens ;

Platon (a) ordonne aux vieillards d'assister aux exercices, danses et ieux de la ieunesse, pour se resiour, en aultruy, de la soupplasse et beauté du corps qui n'est plus en eulx, et rappeler en leur souvenance la grace et faveur de cet aage fleurissant ; et veult qu'en ces esbats ils attribuent l'honneur de la victoire au ieune homme qui aura le plus esbaudi (b) et resioui, et plus grand nombre d'entre eulx. Ie marquois aultrefois les iours poissants et tenebreux, comme extraordinaires ; ceulx là sont tantost les miens ordinaires : les extraordinaires sont les beaux et sereins ; ie m'en voys au train de tressaillir, comme d'une nouvelle

(1) C'est vivre deux fois, que de pouvoir jouir de la vie déjà passée. MARTIAL, l. 10, epigr. 23, v. 7.

(a) *Traité des Loïs*, l. 2, vers le commencement. C.

(b) *Sauté de joie*. E. J.

faveur, quand aulcune chose ne me deult (a). Que ie me chatouille, ie ne puis tantost plus arracher un pauvre rire de ce meschant corps; ie ne m'esgaye qu'en fantasie et en songe, pour destourner par ruse le chagrin de la vieillesse: mais, certes, il fauldroit aultre remede qu'en songe! Foible luicte de l'art contre la nature! C'est grand' simplesse d'alonger et anticiper, comme chascun faict, les incommoditez humaines: i'aime mieulx estre moins long temps vieil, que d'estre vieil avant que de l'estre (b): iusques aux moindres occasions de plaisir que ie puis rencontrer, ie les empoigne. Je cognois bien, par our dire, plusieurs especes de voluptez prudentes, fortes et glorieuses: mais l'opinion ne peult pas assez sur moy pour m'en mettre en appetit; ie ne les veulx pas tant magnanimes, magnifiques et fastueuses, comme ie les veulx doulcereuses, faciles et prestes: *a natura discedimus; populo nos damus nullius rei bono auctori* (1). Ma philosophie est en ac-

Et profitei
de toutes les
occasions de
jour de quel-
que plaisir.

(a) *Ne me fait du mal.* E. J.

(b) C'est mot pour mot ce que dit Cicéron dans son traité de la Vieillesse: « *Ego verò me minùs diù senem esse mallem, quàm esse senem ante quàm essem* », c. 19. Ici Montaigne copie cette pensée; et ailleurs, il critique la manière dont Cicéron l'a exprimée: voyez l. 2, c. 10. C.

(1) Nous abandonnons la nature, et nous prenons pour

tion, en usage naturel et present, peu en fantaisie : prinsse ie plaisir à iouer aux noisettes et à la toupie!

Non ponebat enim rumores ante salutem (1).

La volupté est qualité peu ambitieuse : elle s'estime assez riche de soy, sans y mesler le prix de la reputation ; et s'aime mieulx à l'ombre. Il faudroit donner le fouet à un ieune homme qui s'amuseroit à choisir le goust du vin et des saulses : il n'est rien que i'aye moins sceu, et moins prisé ; à cette heure ie l'apprends : i'en ay grand' honte, mais qu'y ferois ie ; i'ay encores plus de honte et de despit des occasions qui m'y poulsent. C'est à nous à resver et baguenauder ; et à la ieunesse à se tenir sur la reputation et sur le bon bout : elle va vers le monde, vers le credit ; nous en venons : *sibi arma, sibi equos, sibi hastas, sibi clavam, sibi pilam, sibi natationes et cursus habeant ; nobis senibus, ex lusionibus multis, talos relinquant*

guide le peuple, qui ne sait que nous égarer. SENEC.
epist. 99.

(1) A tous les vains caquets préférant mon plaisir.

C'est une application fort plaisante d'un vers grave d'Ennius, cité par Cicéron, *de Officiis*, l. 1, c. 24, où ce poète, parlant de Fabius Maximus, dit qu'il travailloit au bien public, sans se mettre en peine de tout ce qu'on publioit à Rome pour décrier sa conduite. C.

et tesseras (1) : les lois mesmes nous envoient au logis. Je ne puis moins , en fveur de cette chestifve condition où mon aage me poulse , que de luy fournir de iouets et d'amusoires , comme à l'enfance ; aussi y retumbons nous : et la sagesse et la folie auront preu à faire , à m'estayer et secourir par offices alternatifs , en cette calamité d'aage ;

Misce stultitiam consiliis brevem (2).

Je fuy de mesme les plus legieres poinctures : et celles qui ne m'eussent pas aultrefois esgratigné , me transpercent à cette heure ; mon habitude commence de s'appliquer si volontiers au mal ; *in fragili corpore , odiosa omnis offensio est* (3) ;

Mensque pati durum sustinet ægra nihil (4).

J'ay esté tousiours chatouilleux et delicat aux

(1) Qu'ils gardent pour eux les armes , les chevaux , les javelots , la massue , la paume , la nage et la course ; qu'ils nous laissent , à nous autres vieillards , les dames et les osselets. *Cic. de Senectut. c. 16.*

(2) Mêlé à ta sagesse un grain de folie. *HOR. l. 4, od. 12, v. 27.*

(3) Dans un corps fragile , tout ce qui blesse est insupportable. *Cic. de Senect. c. 18.* — Ce passage montre que , dans Montaigne , le mot de *mal* qui précède , veut dire , *peine , douleur.* C.

(4) Et un esprit malade ne peut rien souffrir d'incommode. *OVID. de Ponto, eleg. 5, l. 1, v. 18.*

offenses ; i'y suis plus tendre à cette heure , et ouvert par tout :

Et minime vires frangere quassa valent (1)

Mon iugement m'empesche bien de regimber et gronder contre les inconveniens que nature m'ordonne de souffrir ; mais non pas de les sentir : ie courrois, d'un bout du monde à l'autre , chercher un bon an de tranquillité plaisante et eniuee , moy qui n'ay aultre fin que vivre et me resiourir. La tranquillité sombre et stupide se treuve assez pour moy ; mais elle m'endort et enteste : ie ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne , quelque bonne compagnie aux champs , en la ville , en France , ou ailleurs , resseante (a) , ou voyagere , à qui mes humeurs soient bonnes , de qui les humeurs me soient bonnes , il n'est que de siffler en paulme , ie leur iray fournir des *Essays* en chair et en os.

L'esprit
trop étroite-
ment attaché
au corps.

Puisque c'est le privilege de l'esprit , de se r'avoir (b) de la vieillesse , ie luy conseille , autant que ie puis , de le faire : qu'il verdisse , qu'il fleurisse ce pendant , s'il peult , comme le guy sur un arbre mort. Je crains que c'est un

(1) Ce qui est déjà ébranlé , se brise au moindre effort. OVID. *Trist. eleg.* 11 , v. 22.

(a) Dont le séjour soit fixé quelque part , ou qui aiment à voyager. C.

(b) D'échapper à la vieillesse. E. J.

traistre ; il s'est si estroictement affretté (a) au corps, qu'il m'abandonne , à tous coups , pour le suyvre en sa necessité : ie le flatte à part, ie le pratique, pour neant ; i'ay beau essayer de le destourner de cette colligance (b), et luy presenter et Senèque et Catulle, et les dames et les danses royales, si son compaignon a la cholique, il semble qu'il l'ayt aussi : les puissances mesmes qui luy sont particulieres et propres ne se peuvent lors soublever ; elles sentent evidemment le morfondu ; il n'y a point d'alairesse en ses productions, s'il n'en y a quand et quand au corps.

Nos maistres ont tort de quoy, cherchans les causes des esclancements extraordinaires de nostre esprit, oultre ce qu'ils en attribuent à un ravissement divin, à l'amour, à l'aspreté guerriere, à la poésie, au vin, ils n'en ont donné sa part à la santé ; une santé bouillante, vigoureuse, pleine, oysifve, telle qu'autrefois la verdeur des ans et la securité me la fournissoient par venues (c) : ce feu de gayeté sus-

La santé, la vigueur du corps est cause des esclancements extraordinaires de l'esprit

(a) *Lié, attaché, accroché*. C'est là précisément ce que signifie *affretté* dans Cotgrave. C.

(b) *Étroite liaison*. — *Colligence* ou *colligance* (on trouve l'un et l'autre dans Cotgrave), le même mot différemment orthographié qu'on trouve dans Cotgrave et dans Montaigne, vient de *colligare*, joindre, lier, nouer ensemble. C.

(c) *Par croissance*. E. J.

cite en l'esprit des eloises (a) vifves et claires ,
 oultre nostre clairté naturelle , et entre les en-
 thousiasmes , les plus gaillards , sinon les plus
 esperdus (b). Or bien , ce n'est pas merveille ,
 si un contraire estat affaisse mon esprit , le
 cloue , et en tire un effect contraire ,

Ad nullum consurgit opus , cum corpore languet (1) ;

et veult encores que ie luy sois tenu de quoy il
 preste , comme il dict , beaucoup moins à ce
 consentement , que ne porte l'usage ordinaire
 des hommes. Au moins pendant que nous avons
 trefve , chassons les maulx et difficultez de
 nostre commerce ,

Dum licet , obductâ solvatur fronte senectus (2) :

Caractère
 de la sagesse,
 selon Mont-
 aigne.

tetrica sunt amœnanda iocularibus (3). J'aime
 une sagesse gaye et civile , et fuy l'aspreté des

(a) Ce mot , qui se prend ici pour des imaginations
 et des conceptions spirituelles , signifie proprement un
éclair , cette lumière vive et éclatante qui précède le
 tonnerre. C.

(b) *Pour ne pas dire , les plus extravagants.* C.

(1) Languissant avec le corps , il ne se porte sur aucun
 objet. CORN. GALL. eleg. 1 , v. 125.

(2) Que la vieillesse se déride , lorsqu'elle le peut en-
 core. HOR. *Epodon Liber* , od. 13 , v. 7.

(3) Il est bon d'adoucir , par l'enjouement , les noirs
 chagrins de la vie. SIDONIUS APOLLINARIS , l. 1 , epist. 9 ;
 HORENIO , *sub finem*.

mœurs et l'austerité, ayant pour suspecte toute mine rebarbatifve,

Tristemque vultûs tetrici arrogantiam (1),

Et habet tristis quoque turba cynædos (2).

Je crois Platon de bon cœur, qui dict Les humeurs faciles ou difficiles estre un grand prejudice à la bonté ou mauvaistié de l'ame. Socrates eut un visage constant, mais serein et riant; non fascheusement constant comme le vieil Crassus (a), qu'on ne veit iamais rire. La vertu est qualité plaisante et gaye.

Je sçais bien que fort peu de gents rechigneront à la licence de mes escripts, qui n'ayent plus à rechigner à la licence de leur pensee : ie me conforme bien à leur courage; mais i'offense leurs yeulx. C'est une humeur bien ordonnee, de pincer (b) les escripts de Platon, et couler ses negociations pretendues avecques Phedon, Dion, Stella, Archeanassa! *Non pu-*

Ce que Montaigne pense de ceux qui condamneront la licence de ses écrits

(1) Et la tristesse arrogante d'un visage refrogné. — Je ne sais d'où Montaigne a pris les mots latins. C.

(2) Parmi ces gens au maintien austère, il y a des débauchés. MARTIAL. l. 7, epigr. 58, v. 9.

(a) *Ferunt Crassum, avum Crassi in Parthis interempti, nunquam risisse; ob id Agelastum vocatum.* PLIN. *Hist. nat.* l. 7, c. 19, *init.*

(b) *De déchirer les écrits de Platon, et de glisser légèrement sur ses, etc.* E. J.

deat dicere, quod non pudet sentire (1). Je hais un esprit hargneux et triste, qui glisse par dessus les plaisirs de sa vie, et s'empoigne et paist aux malheurs; comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poly et bien lissé, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux; et comme les ventouses qui ne hument et appetent que le mauvais sang.

De la liberté
d'qu'il prend
le dire tout
ce qu'il ose
dire.

Au reste, ie me suis ordonné d'oser dire tout ce que i'ose faire; et me desplais des pensees mesmes impubliables: la pire de mes actions et conditions ne me semble pas si laide, comme ie treuve laid et lasche de ne l'oser advouer. Chascun est discret en la confession, on le debvroit estre en l'action: la hardiesse de faillir est aulcunement compensee et bridee par la hardiesse de le confesser: qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit à ne rien faire de ce qu'on est contrainct de taire. Dieu vueille que cet excez de ma licence attire nos hommes iusques à la liberté, par dessus ces vertus couardes et mineuses (a), nees de nos imperfections! qu'aux despens de mon immoderation, ie les attire iusques au point de la raison! Il fault veoir son vice et l'estudier, pour le redire: ceulx

(1) N'ayez pas honte de dire tout haut ce que vous n'avez pas honte d'approuver tout bas.

(a) *Affectées, minaudières.* E. J.

qui le celent à autrui, le celent ordinairement à eux memes ; et ne le tiennent pas pour assez couvert , s'ils le voient ; ils le soustraient et desguisent à leur propre conscience ; *quare vitia sua nemo confitetur ? quia etiam nunc in illis est : somnium narrare , vigilantis est* (1). Les maux du corps s'esclaircissent en augmentant ; nous trouvons que c'est goutte , ce que nous nommions rheume ou foudre : les maux de l'ame s'obscurcissent en leur force , le plus malade les sent le moins ; voilà pourquoy il les fault souvent remanier , au iour , d'une main impiteuse , les ouvrir , et arracher du creux de nostre poitrine. Comme en matiere de bien-faits (a) , de mesme en matiere de mesfaits , c'est , par fois , satisfaction que la seule confession Est il quelque laideur au faillir , qui nous dispense de nous en debvoir confesser ? Je souffre peine à me feindre ; en sorte que j'évite de prendre les secrets d'autrui en garde , n'ayant pas bien le cœur de desadvouer ma science : ie puis la taire ; mais la nier , ie ne puis sans effort et desplaisir : pour estre bien secret ,

(1) D'où vient que personne ne confesse ses vices ? c'est qu'il en est encore esclave. Il faut être éveillé pour raconter ses songes. SENECA. epist. 53.

(a) *Bienfaits* est pris ici dans le sens opposé à *mesfaits* , c'est-à-dire , dans le sens de *bonnes actions* ; puisque *mesfaits* signifie évidemment *mauvaises actions*. E. J.

il le fault estre par nature, non par obligation. C'est peu, au service des princes, d'estre secret, si on n'est menteur encores. Celuy, qui s'enquestoit à Thales Milesius s'il debvoit solemnellement nier d'avoir paillardé, s'il se feust addressé à moy, ie luy eusse respondu qu'il ne le debvoit pas faire; car le mentir me semble encores pire que la paillardise. Thales luy conseilla (a) tout aultrement, et qu'il iurast, pour garantir le plus, par le moins: toutesfois ce conseil n'estoit pas tant eslection de vice, que multiplication. Sur quoy disons ce mot, en passant, Qu'on faict bon marché à un homme de conscience, quand on luy propose quelque difficulté au contrepoids du vice; mais, quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude chois, comme on fait Origene (b), ou qu'il idolastrast, ou qu'il se souffrist iouir charnellement à un grand vilain Æthiopien qu'on luy presenta: il subit la premiere condition;

(a) Montaigne fait dire à Thalès tout le contraire de ce qu'il a dit; et cela, faute d'avoir entendu Diogène Laerce, d'où il doit avoir tiré la réponse qu'il attribue à ce sage. « Un homme qui avoit commis adultère, dit » Diogène Laerce, ayant demandé à Thalès s'il devoit » le nier par serment, Thalès lui répondit : *Mais le » parjure n'est-il pas pire que l'adultère?* » Voy. Diog. LAERCE, *Vie de Thalès*, l. 1, segm. 36. C.

(b) Comme on en usa avec Origène, en le réduisant au choix ou d'idolâtrer, ou de se souffrir, etc. C.

et vicieusement, dict on. Pourtant ne seroient pas sans goust, selon leur erreur, celles qui nous protestent, en ce temps, qu'elles aimeroient mieulx charger leur conscience de dix hommes, que d'une messe.

Si c'est indiscretion de publier ainsi ses erreurs, il n'y a pas grand dangier qu'elle passe en exemple et usage ; car Ariston disoit, (a) que les vents que les hommes craignent le plus, sont ceulx qui les descouvrent. Il faut rebrasser (b) ce sot haillon qui cache nos mœurs : ils envoient leur conscience au bordel, et tiennent leur contenance en regle ; iusques aux traistres et assassins, ils espousent les loix de la cerimonie, et attachent là leur devoir. Si n'est ce ny à l'iniustice de se plaindre de l'incivilité ; ny à la malice, de l'indiscretion. C'est dommage qu'un meschant homme ne soit encores un sot, et que la decence pallie son vice : ces incrustations n'appartiennent qu'à une bonne et saine paroy (c), qui merite d'estre conservee ou blanchie.

Il n'est pas à craindre que l'indiscretion de Montaigne passe en coutume.

(a) Dans PLUTARQUE, traité de la *Curiosité*, c. 3. C.

(b) *Retrousser, découvrir.* — Dans la période précédente, Montaigne a mis *découvrent* à la place de *rebrassent*, dont Amyot s'étoit servi ; et l'on peut dire qu'à présent il ne se sert du mot de *rebrasser* qu'après l'avoir expliqué lui-même. C.

(c) *Le côté inférieur d'une muraille.* E. J.

Pourquoi
Montaigne
aimoit à se
confesser en
public.

En faveur des huguenots qui accusent nostre confession auriculaire et privée, ie me confesse en public, religieusement et purement : saint Augustin, Origene et Hippocrates ont publié les erreurs de leurs opinions; moy encores, de mes mœurs. Je suis affamé de me faire cognoistre; et ne me chault à combien, pourveu que ce soit veritablement : ou, pour dire mieulx, ie n'ay faim de rien; mais ie fuis mortellement d'estre prins en eschange (a) par ceulx à qui il arrive de cognoistre mon nom. Celuy qui faict tout pour l'honneur et pour la gloire, que pense il gagner, en se produisant au monde en masque, desrobbant son vray estre à la cognoissance du peuple? Louez un bossu de sa belle taille, il le doibt recevoir à iniure : si vous estes couard, et qu'on vous honnore pour un vaillant homme, est ce de vous qu'on parle? on vous prend pour un autre; j'aimerois autant que celuy là se gratifiast des bonnetades qu'on luy faict, pensant qu'il soit maistre de la troupe, luy qui est des moindres de la suite. Archelaus (b), roy de Macedoine, passant par la rue, quelqu'un versa de l'eau sur luy : les assistants disoient qu'il debvoit le punir. « Ouy, mais, dict il, il n'a pas versé l'eau sur moy, mais sur celuy qu'il pen-

(a) *D'être pris pour autre que je ne suis, etc.* E. J.

(b) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Rois*. C.

soit que ie feusse » : Socrates , à celuy qui l'avertissoit qu'on mesdisoit de luy , « Point (a), dict il ; il n'y a rien en moy de ce qu'ils disent ». Pour moy, qui me loueroit d'estre bon pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, ie ne luy en debvrois nul grammercy ; et pareillement, qui m'appelleroit traistre, voleur, ou yvrongne, ie me tiendrois aussi peu offensé. Ceulx qui se mescognoissent, se peuvent paistre de faulses approbations ; non pas moy, qui me veois, et qui me recherche iusques aux entrailles, qui sçais bien ce qui m'appartient : il me plaist d'estre moins loué, pourveu que ie sois mieulx cogneu ; on me pourroit tenir pour sage, en telle condition de sagesse que ie tiens pour sottise. Ie m'ennuye que mes Essais servent les dames de meuble commun seulement, et de meuble de sale ; ce chapitre me fera du cabinet : i'aime leur commerce un peu privé ; le public est sans faveur et saveur. Aux adieux, nous eschauffons, oultre l'ordinaire, l'affection envers les choses que nous abandonnons : ie prends l'extreme congé des ieux du monde ; voicy nos dernieres accolades.

Mais venons à mon theme. Qu'a faict l'action genitale aux hommes, si naturelle, si necessaire et si iuste, pour n'en oser parler sans vergongne, et pour l'exclure des propos serieux

Pourquoi l'action qui nous met au monde, est-elle exclue des propos sérieux et réglés ?

(a) DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 36. C.

et reglez ? Nous prononceons hardiement, *tuer*, *desrober*, *trahir* ; et cela , nous n'oserions qu'entre les dents. Est ce à dire que moins nous en exhalons en parole , d'autant nous avons loy d'en grossir la pensee ? car il est bon , que les mots qui sont le moins en usage , moins escripts , et mieulx teus , sont les mieulx sceus et plus generalement cogneus ; nul aage , nulles mœurs l'ignorent non plus que le pain : ils s'impriment en chascun , sans estre exprimez , et sans voix et sans figure ; et le sexe qui le faict le plus , a charge de le taire le plus. Il est bon aussi , que c'est une action que nous avons mis en la franchise du silence , d'où c'est crime de l'arracher , non pas mesme pour l'accuser et iuger ; ny n'osons la fouetter , qu'en periphrase et peinture. Grand' faveur à un criminel d'estre , si execrable que la iustice estime iniuste de le toucher et de le veoir , libre et sauvé par le benefice de l'aigreur de sa condamnation. N'en va il pas comme en matiere de livres , qui se rendent d'autant plus venaulx et publiques , de ce qu'ils sont supprimez ? Ie m'en voys pour moy prendre au mot l'advis d'Aristote , qui dict (a) , « L'estre honteux , servir d'ornement à la ieunesse ; mais de reproche à la vieillesse ». Ces vers se preschent en l'eschole ancienne ; eschole à laquelle ie me tiens

(a) *Ethic. Nicom.* l. 4, c. ult. C.

bien plus qu'à la moderne : ses vertus me semblent plus grandes ; ses vices , moindres :

Ceulx qui par trop fuyant Venus estrivent ,
Faillent autant que ceulx qui trop la suyvent (a).

Tu, dea, tu rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quicquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quicquam (1).

Ie ne sçais qui a peu malmesler (b) Pallas et les Muses avecques Venus, et les refroidir envers l'Amour : mais ie ne veoïs aucunes deités qui s'adviennent mieulx , ny qui s'entredoivent plus. Qui osterà aux Muses les imaginations amoureuses , leur desrobbera le plus bel entretien qu'elles ayent et la plus noble matiere de leur ouvrage ; et qui fera perdre à l'Amour la communication et service de la poésie , l'affoiblira de ses meilleures armes : par ainsin on charge le dieu d'accointance et de bienvueillance , et les deesses protectrices d'humanité et de iustice , du vice d'ingratitude et de mescognoissance. Ie ne suis pas de si long temps cassé de l'estat et suite de ce dieu , que

Pallas et les Muses sont en grande liaison avec Vénus.

(a) Vers de la traduction d'Amyot, cités par Plutarque dans son traité intitulé , *Qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes* , c. 5. C.

(1) O Vénus ! toi seule gouvernes la nature ; sans toi , rien ne s'élève aux rivages célestes du jour ; sans toi , rien n'est riant , rien n'est aimable. LUCRET. l. 1 , v. 22.

(b) *Brouiller*. C.

ie n'aye la memoire informee de ses forces et valeurs ;

Agnosco veteris vestigia flammæ (1) ;

il y a encores quelque demourant d'esmotion et chaleur aprez la fiebvre ;

Nec mihi deficiat calor hic, hiemantibus annis (2) ,

tout asseiché que ie suis et appesanty, ie sens encores quelques tiedes restes de cette ardeur passee ,

Qual l' alto Egeo, perche Aquilone o Noto
Cessi, che tutto prima il volse e scosse,
Non s'accheta egli però, ma 'l suono e 'l moto
Ritien dell' onde anco agitate e grosse (3) :

mais, de ce que ie m'y entends, les forces et valeur de ce dieu se treuvent plus vifves et plus animees en la peincture de la poésie, qu'en leur propre essence,

Et versus digitos habet (4) :

elle (a) represente ie ne sçais quel air plus

(1) Je reconnois la trace de mes premiers feux. *Énéide*, l. 4, v. 23.

(2) Heureux si, dans l'hiver de mes ans, ce reste-de-chaleur ne m'abandonne pas !

(3) Ainsi la mer Égée, bouleversée par le Notus ou l'Aquilon, ne s'apaise pas après la tempête; long-temps irritée, elle s'agite et murmure encore. TORQ. TASSO, *Gierus. liberata*, c. 12, st. 63.

(4) Le vers sait chatouiller. JUV. 6, v. 196.

(a) *La poésie*. E. J.

amoureux que l'Amour mesme. Venus n'est pas si belle toute nue , et vifve et haletante , comme elle est icy chez Virgile :

Dixerat , et niveis hinc atque hinc Diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet. Ille repentè
Accepit solitam flammam , notusque medullas
Intravit calor , et labefacta per ossa cucurrit.
Non secus atque olim tonitru quùm rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
. Ea verba locutus ,
Optatos dedit amplexus ; placidumque petivit
Coniugis infusus gremio per membra soporem (1).

Ce que i'y treuve à considerer, c'est qu'il la peint un peu bien esmeue pour une Venus maritale : en ce sage marché , les appetits ne se treuvent pas si folastres ; ils sont sombres et plus mousses. L'amour hait qu'on se tienne par ailleurs que par luy, et se mesle laschement aux accointances qui sont dressees et entretenues sous aultre tiltre , comme est le mariage :

Les emportements de l'amour bannis du mariage, et pour quoi.

(1) Elle dit , et , comme il balance , la déesse passe autour de lui ses bras blancs comme la neige , et le réchauffe d'un doux embrassement. Aussitôt Vulcain sent renaître son ardeur accoutumée ; un feu qu'il connoît le pénètre , et court jusque dans la moelle de ses os. Ainsi un éclair brille dans la nuée fendue par le tonnerre , et parcourt de ses rubans de feu les nuages épars dans la région de l'air. . . . Enfin , il lui donne les embrassements qu'elle attend , et , couché sur son sein , il s'abandonne tout entier aux charmes d'un paisible sommeil. VIRG. *Énéide* , l. 8 , v. 387, 392. (Traduct. de Bernardin de Saint-Pierre , *Études de la Nature*.)

l'alliance, les moyens, y poisent par raison, autant ou plus que les graces et la beauté. On ne se marie pas pour soy, quoy qu'on die; on se marie autant, ou plus, pour sa posterité, pour sa famille; l'usage et l'interest du mariage touche nostre race, bien loing pardelà nous: pourtant me plaist cette façon, qu'on le conduise plustost par main tierce, que par les propres, et par le sens d'aultruy, que par le sien: tout cecy, combien à l'opposite des conventions amoureuses? Aussi est ce une espece d'inceste, d'aller employer, à ce parentage venerable et sacré, les efforts et les extravagances de la licence amoureuse, comme il me semble avoir dict ailleurs: il fault, dict Aristote, toucher sa femme prudemment et severement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement, le plaisir ne la face sortir hors des gonds de raison. Ce qu'il dict pour la conscience, les medecins le disent pour la santé: « Qu'un plaisir excessivement chauld, voluptueux et assidu, altere la semence, et empesche la conception »: disent d'autre part, « qu'à une congression languissante, comme celle là est de sa nature, pour la remplir d'une iuste et fertile chaleur, il s'y fault presenter rarement et à notables intervalles »,

Quò rapiat sitiens venerem, interiùsque recondat (1).

(1) Afin qu'elle saisisse plus avidement la rosée créa-

Ie ne veois point de mariages qui faillent plus-tost et se troublent, que ceulx qui s'achement par la beauté et desirs amoureux : il y fault des fondemens plus solides et plus constants , et y marcher d'aguet (a); cette bouillante alaignesse n'y vault rien.

Ceulx qui pensent faire honneur au mariage, pour y ioinde l'amour, font, ce me semble, de mesme ceulx qui, pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse n'est aultre chose que vertu. Ce sont choses qui ont quelque cousinage; mais il y a beaucoup de diversité : on n'a que faire de troubler leurs noms et leurs tiltres; on fait tort à l'une ou à l'autre de les confondre. La noblesse est une belle qualité, et introduicte avecques raison; mais d'autant que c'est une qualité despendant d'aultruy, et qui peult tumber en un homme vicieux et de neant, elle est en estimation bien loing au des-sous de la vertu : c'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible; despendant du temps et de la fortune; diverse en forme, selon les contrées; vivante, et mortelle; sans naissance, non plus que la riviere du Nil; genealogique et commune; de suite et de similitude; tiree par

Que la noblesse n'est non plus jointe nécessairement à la vertu, que l'amour au mariage.

trice, et qu'elle en demeure profondément pénétrée.
VIRG. *Géorg.* l. 3, v. 137.

(a) *Et y marcher, en se tenant à l'aguet, sur ses gardes, avec circonspection.* E. J.

consequence, et consequence bien foible. La science, la force, la bonté, la beauté, la richesse, toutes aultres qualitez, tumbent en communication et en commerce; cette cy se consomme en soy, de nulle emploite (a) au service d'aultruy. On proposoit à l'un de nos roys le chois de deux competeurs en une mesme charge, desquels l'un estoit gentilhomme, l'autre ne l'estoit point: il ordonna que, sans respect de cette qualité, on choisist celui qui auroit le plus de merite; mais où la valeur seroit entierement pareille, qu'alors on eust respect à la noblesse: c'estoit iustement luy donner son reng. Antigonus (b), à un ieune homme incogneu qui luy demandoit la charge de son pere, homme de valeur, qui venoit de mourir: « Mon amy, fait il, en tels bienfaicts, ie ne regarde pas tant la noblesse de mes soldats, comme ie fois leur prouesse ». De vray, il n'en doibt pas aller comme des officiers des roys de Sparte, trompettes, menestriers, cuisiniers, à qui en leur charge succedoient les enfants, pour ignorants qu'ils feussent, avant les mieulx experimenter du mestier. Ceulx de Calicut font, des nobles, une espeece par dessus l'humaine: le mariage leur est interdit, et toute aultre vocation, que bellique; de concubines, ils en

A quel
rang sont é-
levés les no-
bles dans le
royaume de
Calicut.

(a) *Emplette*. E. J.

(b) PLUTARQUE, *De la mauvaise honte*, c. 10. C.

peuvent avoir leur saoul, et les femmes autant de ruffiens, sans ialousie les uns des aultres : mais c'est un crime capital et irremissible de s'accoupler à personne d'aultre condition que la leur ; et se tiennent pollus, s'ils en sont seulement touchez en passant, et, comme leur noblesse en estant merueilleusement iniurree et interessee, tuent ceulx qui seulement ont approché un peu trop prez d'eulx : de maniere que les ignobles sont tenus de crier en marchant, comme les gondoliers de Venise, au contour des rues, pour ne s'entreheurter ; et les nobles leur commandent de se iecter au quartier qu'ils veulent : ceulx cy evitent par là cette ignominie qu'ils estiment perpetuelle ; ceulx là, une mort certaine. Nulle duree de temps, nulle faveur de prince, nul office, ou vertu, ou richesse, peult faire qu'un roturier devienne noble : à quoy ayde cette coustume, que les mariages sont deffendus de l'un mestier à l'aultre ; ne peult une de race courdonniere espouser un charpentier ; et sont les parents obligez de dresser les enfans à la vacation des peres, precisement, et non à aultre vacation, par où se maintient la distinction et continuation de leur fortune.

Un bon mariage, s'il en est, refuse la compaignie et conditions de l'amour : il tasche à représenter celles de l'amitié. C'est une doulce societé de vie, pleine de constance, de fiance,

Idée d'un bon mariage.

et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices, et obligations mutuelles. Aulcune femme qui en savoure le goust,

Optato quam iunxit lumine tæda (1),

ne vouldroit tenir lieu de maistresse et d'amie à son mary : si elle est logee en son affection comme femme, elle y est bien plus honnorablement et seurement logee. Quand il fera l'esmeu ailleurs et l'empressé, qu'on luy demande pourtant lors, « à qui il aimeroit mieulx arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maistresse ? de qui la desfortune l'affligeroit le plus ? à qui il desire plus de grandeur » ? ces demandes n'ont aucun doubte en un mariage sain. Ce qu'il s'en veoid si peu de bons, est signe de son prix et de sa valeur. A le bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle piece en nostre société : nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui se veoid aux cages : les oiseaux qui en sont dehors, desesperent d'y entrer ; et d'un pareil soing en sortir, ceulx qui sont au dedans. Socrates, enquis (a) Qui estoit plus commode, prendre ou ne prendre point de femme : « Lequel des deux on face, dict il, on s'en repen-

Un bon mariage est l'état le plus heureux dans la société humaine.

(1) Unie par l'hymen à l'objet de ses amours. CATULL. de Comā Beren. carm. 64, v. 79.

(a) DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 33. C.

tira ». C'est une convention à laquelle se rapporte bien à point ce qu'on dict, *homo homini*, ou *deus* ou *lupus* (1) : il fault la rencontre de beaucoup de qualitez à le bastir. Il se treuve en ce temps plus commode aux ames simples et populaires, où les delices, la curiosité et l'oysifveté ne le troublent pas tant : les humeurs desbauchees, comme est la mienne, qui hais toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas si propres ;

Et mihi dulce magis resoluto vivere collo (2).

De mon desseing (a), i'eusse fuy d'espouser la Sagesse mesme, si elle m'eust voulu : mais, nous avons beau dire, la coustume, et l'usage de la vie commune, nous emporte ; la plus part de mes actions se conduisent par exemple, non par choïs : toutesfois ie ne m'y conuiay pas proprement, on m'y mena, et y feus porté, par des occasions estrangieres ; car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aucune si laide et vicieuse et evitable, qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident : tant l'humaine posture est

Pourquoi Montaigne se marie, quoique assez mal disposé pour le mariage.

(1) L'homme est à l'homme ou un dieu, ou un loup.

(2) Il est plus doux pour moi d'être exempt de ce joug.
CORN. GALL. eleg. 1, v. 61.

(a) De mon propre mouvement, à suivre mon inclination naturelle. C.

vaine ! et y feus porté , certes , plus mal préparé lors , et plus rebours (a) , que ie ne suis à present , aprez l'avoir essayé : et tout licencieux qu'on me tient , r'ay en verité plus severement observé les loix de mariage , que ie n'avois ny promis ny esperé. Il n'est plus temps de regimber , quand on s'est laissé entraver : il fault prudemment mesnager sa liberté ; mais depuis qu'on s'est soubmis à l'obligation , il s'y fault tenir sous les lois du devoir commun , au moins s'en efforcer. Ceulx qui entreprennent ce marché pour s'y porter avecques hayne et mespris , font iniustement et incommodeement : et cette belle regle , que ie veoïs passer de main en main entre elles , comme un saint oracle ,

Le mariage
doit être
exempt de
haine et de
mépris

Sers ton mary comme ton maistre ,
Et t'en garde comme d'un traistre ,

qui est à dire : « Porte toy envers luy d'une reverence contraincte , ennemie et desfiante » , cry de guerre et desfi , est pareillement iniurieuse et difficile. Je suis trop mol pour des-

(a) *Et plus à contrecœur.* — Lorsque rebours est adjectif , comme ici , il est usité par métaphore , dit Nicot , pour intraitable , difficile à être conduit et gouverné , comme , c'est un homme rebours , c'est-à-dire , lequel , au lieu d'aller avant , et être persuasible , et s'accommoder à l'usage et façons communes , recule en arrière. C.

seing si espineux : A dire vray, ie ne suis pas encores arrivé à cette perfection d'habileté et galantise d'esprit, que de confondre la raison avecques l'iniustice, et mettre en risee tout ordre et regle qui n'accorde (a) à mon appetit : pour hair la superstition, ie ne me iecte pas incontinent à l'irreligion. Si on ne faict tousiours son debvoir, au moins le fault il tousiours aimer et recognoistre : c'est trahison de se marier sans s'espouser. Passons oultre.

Nostre poete represente un mariage plein d'accord et de bonne convenance, auquel pourtant il n'y a pas beaucoup de loyauté. A il voulu dire qu'il ne soit pas impossible de se rendre aux efforts de l'amour, et ce neantmoins reserver quelque debvoir envers le mariage ; et qu'on le peult blecer, sans le rompre tout à faict ? tel valet ferre la mule au maistre qu'il ne hayt pas pourtant. La beauté, l'opportunité, la destinee (car la destinee y met aussi la main),

Comment
Virgile a pu
imaginer un
mariage de
bonne vo-
lonté, sans
loyauté.

Fatum est in partibus illis
Quas sinus abscondit : nam, si tibi sidera cessent,
Nil faciet longi mensura incognita nervi (1),

(a) *Qui ne s'accorde pas avec mes desirs. C.*

(1) Il y a une fatalité attachée à ces organes que voilent nos habits : si les astres nous sont contraires, il ne nous servira de rien d'avoir été secrètement favorisés de la nature. Juv. sat. 9, v. 32.

l'ont attachee à un estrangier, non pas si entiere peult estre qu'il ne luy puisse rester quelque liaison par où elle tient encores à son mary. Ce sont deux desseings, qui ont des routes distinguees et non confondues : une femme se peult rendre à tel personnage que nullement elle ne voudroit avoir espousé; ie ne dis pas pour les conditions de la fortune, mais pour celles mesme de la personne. Peu de gents ont espousé des amies, qui ne s'en soyent repentis; et, iusques en l'autre monde, quel mauvais mesnage a faict Iupiter avecques sa femme qu'il avoit premierement pratiquee et iouie par amourettes? c'est ce qu'on dict, Chier dans le panier, pour aprez le mettre sur sa teste. L'ay veu de mon temps, en quelque bon lieu, guarir honteusement et deshonnestement l'amour par le mariage : les considerations sont trop aultres. Nous aimons, sans nous empescher (a), deux choses diverses et qui se contrarient : Isocrates (b) disoit que la ville d'Athenes plaisoit, à la mode que font les dames qu'on sert par amour? chascun aimoit à s'y venir promener, et y passer son temps; nul ne l'aimoit pour l'espouser, c'est à dire, pour s'y habituer et domicilier. L'ay avecques despit veu des maris haïr leurs femmes, de ce, seulement, qu'ils

(a) *Sans nous lier, sans nous engager.* E. J.

(b) *ÆLIEN, Var. Hist.* l. 12, c. 52. C.

leur font tort : au moins ne les fault il pas moins aimer, pour raison de nostre faulte; par repentance et compassion au moins, elles nous en debvoient estre plus cheres. Ce sont fins différentes, et pourtant compatibles, dict il, Différence qu'il y a entre le mariage et l'amour. en quelque façon : Le mariage a, pour sa part, l'utilité, la iustice, l'honneur et la constance; un plaisir plat, mais plus universel : L'amour se fonde au seul plaisir, et l'a, de vray, plus chastouilleux, plus vif et plus aigu; un plaisir attizé par la difficulté, il y fault de la picqueure et de la cuisson: ce n'est plus amour, s'il est sans fleches et sans feu. La liberalité des dames est trop profuse au mariage, et esmousse la poincte de l'affection et du desir: pour fuyr à cet inconvenient, voyez la peine qu'y prennent en leurs loix Lycurgus et Platon.

Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les regles de vie qui sont introduictes au monde; d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles. Il y a naturellement de la brigue et riotte (a) entre elles et nous; le plus estroict consentement que nous ayons avecques elles, encores est il tumultuaire et tempesteux. A l'advis de nostre aucteur, nous les traictons inconsiderement en cecy : Aprez que nous avons cogneu qu'elles sont, sans comparaison, plus capables et ar-

Lois sévères imposées aux femmes par les hommes, avant qu'elles y aient donné leur consentement

(a) *Petite querelle, petite dispute.* E. J.

dentes aux effets de l'amour que nous, et que ce presbtre ancien l'a ainsi tesmoigné, qui avoit esté tantost homme, tantost femme,

Venus huic erat utraque nota (1),

et, en oultre, que nous avons apprins de leur propre bouche la preuve qu'en feirent aultrefois, en divers siecles, un empereur et une emperiere de Rome, maistres ouvriers et fameux en cette besongne ; luy (a) despucela bien en une nuict dix vierges sarmates ses captives ; mais elle (b) fournit reellement, en une nuict, à vingt et cinq entreprinses, changeant de compagnie, selon son besoing et son goust,

Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,

Et lassata viris, nondum satiata, recessit (2) ;

Aprez que nous avons leu encores le differend advenu à Cateloigne (c), entre une femme se

(1) Qui connoissoit les plaisirs des deux sexes. OVIDE, *Mét.* l. 3, fab. 3, v. 323.

(a) *Proculus*, qui s'en glorifie lui-même dans une lettre à Mérianus, en ces termes : *Centum ex Sarmatid virgines cepi. Ex his unâ nocte decem inivi. Omnes tamen quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi.* Voyez FLAVIUS VOSPICIUS IN PROCULO, p. 735, t. II, *Hist. August. Scrip. cum notis varior.* C.

(b) *Messaline*, femme de l'empereur *Claude*. C.

(2) Brûlante encore de volupté, elle sortit enfin plus fatiguée qu'assouvie. Juv. sat. 6, v. 128.

(c) *En Catalogne*. C.

plaignant des efforts trop assiduels de son mary, non tant, à mon advis, qu'elle en feust incommodee (car ie ne crois les miracles qu'en foy), comme pour retrencher, sous ce pretexte, et brider, en ce mesme qui est l'action fondamentale du mariage, l'auctorité des maris envers leurs femmes, et pour montrer que leurs hergnes (a) et leur malignité passent oultre la couche nuptiale, et foulent aux pieds les graces et douceurs mesmes de Venus; à laquelle plaincte, le mary respondoit, homme vrayement brutal et desnaturé, qu'aux iours mesme de ieusne il ne s'en sçauroit passer à moins de dix, sur quoy intervint ce notable arrest de la royne d'Aragon, par lequel, aprez meure/deliberation de conseil, cette bonne royne, pour donner regle et exemple, à tout temps, de la moderation et modestie requise en un iuste mariage, ordonna, pour bornes legitimes et necessaires, le nombre de six par iour, relaschant et quittant beaucoup du besoing et desir de son sexe, « pour establir, disoit elle, une forme aysee, et par consequent permanente et immuable » : en quoy s'escrient les docteurs,

(a) *Hergne*, qui veut dire ici *humeur chagrine*, *acariâtre*, *rioteuse*, ne signifie plus aujourd'hui qu'une certaine incommodité du corps, qu'on nomme *hargne* ou *hergne* : mais *hargneux*, pour *querelleux*, est encore en usage. C.

« quel doit estre l'appetit et la concupiscence feminine, puisque leur raison, leur reformation et leur vertu se taille à ce prix! » et mesmes, considerants le divers iugement de nos appetits, car Solon (a), patron de l'eschole legiste, ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise coniugale : Aprez avoir creu, dis ie, et presché cela, nous sommes allez leur donner la continence peculiere-ment (b) en partage, et sur peines dernieres et extremes.

Les hommes s'abandonnent librement à l'amour, mais ils défendent rigoureusement les femmes.

Il n'est passion plus pressante que cette cy, à laquelle nous voulons qu'elles resistent seules, non simplement comme à un vice de mesure, mais comme à l'abomination et exsecration, plus qu'à l'irreligion et au parricide; et nous nous y rendons ce pendant, sans coulpe et reproche. Ceulx mesme d'entre nous qui ont essayé d'en venir à bout, ont assez advoué quelle difficulté, ou plustost impossibilité, il y avoit; usant de remedes materiels, à mater, affoiblir et refroidir le corps : nous, au contraire, les voulons saines, vigoreuses, en bon point, bien nourries, et chastes ensemble; c'est à dire, et chauldes et froides. Car le mariage, que nous disons avoir charge de les empêcher de brusler, leur apporte peu de refres-

(a) PLUTARQUE, traité de l'Amour. C.

(b) Particulièrement. E. J.

chissement, selon nos mœurs : Si elles en prennent un à qui la vigueur de l'âge boult encores ; il fera gloire de l'espandre ailleurs :

Sit tandem pudor, aut eamus in ius :
 Multis mentula millibus redempta
 Non est hæc tua, Basse ; vendidisti (1),

le philosophe Polemon feut iustement appellé en iustice par sa femme (a), de ce qu'il alloit semant en un champ sterile le fruict deu au champ genital : Si c'est de ces aultres cassez ; les voylà, en plein mariage, de pire condition que vierges et veufves. Nous les tenons pour bien fournies , parce qu'elles ont un homme auprez d'elles ; comme les Romains teindrent pour violee (b) Clodia Laeta, Vestale, que Caligula avoit approchee, encores qu'il feust averé qu'il ne l'avoit qu'approchee : mais, au rebours, on recharge par là leur nécessité, d'autant que l'attouchement et la compagnie de quelque masle que ce soit esveille leur chaleur, qui demeureroit plus quiete en la solitude ; et à cette fin, comme il est vraysemblable , de rendre

(1) Rougis enfin de ta conduite, ou je te traîne au tribunal. Tu m'as vendu ce bijou, Bassus ; je l'ai acheté à beaux deniers comptants : il n'est plus à toi. MARTIAL. l. 12, epigr. 90, v. 10.

(a) DIOG. LAERCE, *Vie de Polémon*, l. 3, segm. 17. C.

(b) Et la firent enterrer vive, comme le rapporte XIPHILIN, dans l'*Abrégé de la Vie de Caligula*. C.

par cette circonstance et consideration leur chasteté plus meritoire, Boleslaus (a) et Kinge sa femme, roys de Poloigne, la vouerent d'un commun accord, couchez ensemble, le iour mesme de leurs nopces, et la mainteindrent à la barbe des commoditez maritales. Nous les dressons, dez l'enfance, aux entremises de l'amour; leur grace, leur attiffeure, leur science, leur parole, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but: leurs gouvernantes ne leur impriment, aultre chose que le visage de l'amour, ne feust qu'en le leur représentant continuellement pour les en desgouster. Ma fille, c'est tout ce que j'ay d'enfants, est en l'age auquel les loix excusent les plus eschauffees de se marier; elle est d'une complexion tardifve, mince et molle, et a esté par sa mere eslevee de mesme, d'une forme retiree et particuliere, si qu'elle ne commence encores qu'à se desnaiser de la naïfveté de l'enfance; elle lisoit un livre françois devant moy: le mot de *Fouteau* (b), s'y rencontra, nom d'un arbre cogneu; la femme qu'ell' a pour sa conduicte, l'arresta tout court un peu rudement, et la fait passer par dessus ce mauvais pas. Je la laissay faire, pour ne

Toute l'éducation qu'on donne aux filles, tend à leur inspirer de la passion pour l'amour,

(a) Qui, à cause de cela, fut surnommé *le pudique*, comme on peut voir dans CROMER, de *Rebus Polon.* l. 8, p. 204. C.

(b) *Fouteau* est le nom du hêtre en vieux françois. E. J.

troubler leurs regles, car ie ne m'empesche aulcunement de ce gouvernement; la police feminine a un train mysterieux, il fault le leur quitter: mais, si ie ne me trompe, le commerce de vingt laquays n'eust sceu imprimer en sa fantasie, de six mois, l'intelligence et usage et toutes les consequences du son de ces syllabes scelerees (a), comme fait cette bonne vieille par sa reprimande et son interdiction.

Motus doceri gaudet ionicos

Matura virgo, et frangitur artubus

Iam nunc, et incestos amores

De tenero meditatur ungui (1).

Qu'elles se dispensent un peu de la cerimonie; qu'elles entrent en liberté de discours: nous ne sommes qu'enfans au prix d'elles en cette science. Oyez leur représenter nos poursuittes et nos entretiens; elles vous font bien cognoistre que nous ne leur apportons rien qu'elles n'ayent sceu et digéré sans nous. Seroit ce, ce que dict Platon, qu'elles ayent esté garçons desbauchez aultrefois? Mon aurreille se rencontra un iour en lieu où elle pouvoit desrobber aulcun des discours faicts entre elles sans soupçons: que ne puis ie le dire? Nostre dame! (b)

Cette passion leur est d'ailleurs naturelle.

(a) *De ces syllabes criminelles, scélérates.* E. J.

(1) La jeune vierge, déjà nubile, se plaît à apprendre les danses ioniennes; elle étudie ces mouvements lascifs, et, dans l'âge encore de l'innocence, médite de criminelles amours. HOR. l. 3, od. 6, v. 21.

(b) Ancien jurement, qui signifie *par Notre-Dame!*

(feis ie), allons à cette heure estudier des phrases d'Amadis et des registres de Boccace et de l'Arete, pour faire les habiles : nous employons vrayement bien nostre temps ! Il n'est ny parole, ny exemple, ny desmarche, qu'elles ne sçachent mieulx que nos livres : c'est une discipline qui naist dans leurs veines,

Et mentem Venus ipsa dedit (1),

que ces bons maistres d'eschole, nature, ieunesse et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame ; elles n'ont que faire de l'apprendre : elles l'engendrent :

Nec tantùm niveo gavisa est ulla columbo
 Compar, vel si quid dicitur improbius,
 Oscula mordenti semper decerpere rostro,
 Quantum præcipuè multivola est mulier (2).

Qui n'eust tenu un peu en bride cette naturelle violence de leur desir, par la crainte et honneur de quoy on les a pourveues, nous estions diffamez. Tout le mouvement du monde se resout et rend à cet accouplage ; c'est une

Aujourd'hui nous disons, par ellipse, *dame* ! dans le même sens. E. J.

(1) Et que Vénus elle-même leur a inspirée. VIRGILE, *Géorg.* l. 3, v. 267.

(2) Jamais colombe, jamais l'oiseau le plus lascif n'a prodigué, avec tant d'ardeur et de plaisir, ses baisers et ses douces morsures, qu'une femme insatiable de plaisir. CATULL. *ad Manl.* carm. 66, v. 125.

matiere infuse partout; c'est un centre où toutes choses regardent. On veoid encores des ordonnances de la vieille et sage Rome , faictes pour le service de l'amour; et les preceptes de Socrates à instruire les courtisanes :

Necnon libelli stoici inter sericos
Iacere pulvillos amant (1) :

Zenon , parmy ses loix , regloit aussi les escarquillements (a) et les secousses du despucelage. De quel sens estoit le livre du philosophe Strato (b), De la coniunction charnelle ? et de quoy traictoit Theophraste (c) , en ceulx qu'il intitula, l'un l'Amoureux, l'autre de l'Amour ? de quoi Aristippus , au sien Des anciennes delices ? que veulent pretendre les descriptions si estendues et vifves en Platon, des amours de son temps plus hardies ? et le livre de l'Amoureux (d), de Demetrius Phalereus ? et Clinias, ou l'Amoureux forcé , de Heraclides Ponticus (e) ? et d'Antisthenes (f), celuy De faire les

(1) Souvent ces petits livres qu'on trouve sur les cousins de nos belles , sont l'ouvrage des stoiciens. HOR. epod. l. od. 8, v. 15.

(a) *Les écartements*. E. J.

(b) DIOG. LAERCE, *Vie de Strabon*, l. 5, §. 59. C.

(c) Id. *Vie de Théophraste*, l. 5, §. 43. C.

(d) Id. *Vie de Démétrius*, l. 5, §. 81. C.

(e) Id. *Vie d'Héraclide*, l. 5, §. 87. C.

(f) Id. *Vie d'Antisthène*, l. 6, §. 15 et §. 18. C.

enfants, ou des Noces : et l'autre, du Maistre ou de l'Amant ? et d'Aristo (a), celui des Exercices amoureux ? de Cleanthes (b), un de l'Amour, l'autre de l'Art d'aimer ? les Dialogues amoureux de Sphæreus (c) ? et la Fable de Jupiter et de Iuno, de Chrysippus, eshontee au delà de toute souffrance (d) ? et ses cinquante epistres si lascifves ? Je veux laisser à part les escripts des philosophes qui ont suivi la secte d'Epicurus, protectrice de la volupté. Cinquante deitez estoient, au temps passé, asservies à cet office ; et s'est trouvé nation, où, pour endormir la concupiscence de ceulx qui venoient à la devotion, on tenoit aux temples des garses et des garçons à iouir, et estoit acte de cerimonie de s'en servir avant que de venir à l'office : *nimirum propter continentiam incontinentia necessaria est ; incendium ignibus* (1) *extinguitur*. En la plus part du monde, cette partie de nostre corps estoit deiffee : en mesme

(a) DIOG. LAERCE, *Vie de Zénon*, l. 7, §. 163. C.

(b) Id. *Vie de Cléanthe*, l. 7, §. 175. C.

(c) Id. *Vie de Sphærus*, l. 7, §. 178. C.

(d) *Effrontée au dernier point, et plus convenable à des courtisans infâmes qu'à des dieux*, dit DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Chrysippe*, l. 7, §. 187, 188. C.

(1) Parce que l'incontinence est nécessaire pour la continence : c'est ainsi qu'un incendie s'éteint par le feu.

province, les uns se l'escorchoient pour en offrir et consacrer un lopin; les aultres offroient et consacroient leur semence: en une aultre, les ieunes hommes se le perceoient publiquement, et ouvroient en divers lieux entre chair et cuir, et traversoient, par ces ouvertures, des brochettes, les plus longues et grosses qu'ils pouvoient souffrir; et de ces brochettes faisoient aprez du feu, pour offrande à leurs dieux; estimez peu vigoureux et peu chastes, s'ils venoient à s'estonner par la force de cette cruelle douleur: ailleurs, le plus sacré magistrat estoit reveré et recogneu par ces parties là: et, en plusieurs cerimonies, l'effgie en estoit portee en pompe, à l'honneur de diverses divinitez; les dames ægyptiennes, en la feste des Bacchanales, en portoient au col un de bois, exquisement formé, grand et poissant, chascune selon sa force; oultre ce que la statue de leur dieu en representoit un (a) qui surpassoit en mesure le reste du corps. Les femmes mariees, icy prez, en forgent, de leur couvrechef, une figure sur leur front, pour se glorifier de la iouissance qu'elles en ont; et venant à estre veufves, le couchent en arriere, et ensepevellissent soubz leur coeffure. Les plus sages matrones, à Rome, estoient honorees d'offrir des

(a) HÉRODOTE, l. 2, p. 122. *Veretrum quod non multò minus est cætero corpore.* C.

fleurs et des couronnes au dieu Priapus : et sur ses parties moins honnestes faisoit on seoir les vierges , au temps de leurs nopces. Encores ne sçais ie si l'ay veu en mes iours quelque air de pareille devotion. Que vouloit dire cette ridicule piece de la chaussure de nos peres , qui se veoid encore en nos Souysses ? à quoy faire la montre que nous faisons à cette heure , de nos pieces , en forme , soubz nos gregues : et , souvent , qui pis est , oultre leur grandeur naturelle , par faulseté et imposture ? Il me prend envie de croire que cette sorte de vestement feut inventee aux meilleurs et plus consciencieux siecles , pour ne piper le monde , pour que chascun rendist en public compte de son faict ; les nations plus simples l'ont encores aulcunement rapportant au vray : lors , on instruisoit la science de l'ouvrier , comme il se faict de la mesure du bras ou du pied. Ce bon homme qui , en ma ieunesse , chastrā tant de belles et antiques statues en sa grande ville , pour ne corrompre la veue , suyvant l'advis de cet aultre ancien bon homme ,

Flagitii principium est nudare inter cives corpora (1) .

se debvoit adviser , comme aux mysteres de la

(1) C'est une cause de dérèglements , que d'étaler en public des nudités ENNIUS apud CIC. *Tusc. quæst.* l. 4 , c. 33.

bonne deesse, toute apparence masculine en estoit forclosse (a), que ce n'estoit rien avancer, s'il ne faisoit encores chastrer et chevaulx, et asnes, et nature enfin :

Omne adeò genus in terris, hominumque ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignemque ruunt (1)

Les dieux, dict Platon (b), nous ont fourni d'un membre inobedient (c) et tyrannique, qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de son appetit, de soubmettre tout à soy : de mesme aux femmes le leur, comme un animal glouton et avide, auquel, si on refuse aliments en sa saison, il forcene (d), impatient de delay; et, soufflant sa rage en leur corps, empesche les conduicts, arreste la respiration, causant mille sortes de maulx; iusques à ce qu'ayant humé le fruict de la soif commune, il en aye largement arrousé et ensemencé le fond de leur matrice. Or se debvoit adviser aussi mon legislateur, qu'à l'adventure est ce

(a) *Excluse.* E. J.

(1) Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.

VIRG. *Géorg.* l. 3, v. 244. (*Traduct. de M. Delille.*)

(b) Vers la fin du *Timée*, d'où a été pris tout ce que Montaigne dit ici jusqu'à la fin de la phrase. C.

(c) *Désobéissant, qui ne veut pas obéir.* E. J.

(d) *Il extravague, il devient hors de sens.* E. J.

un plus chaste et fructueux usage, de leur faire de bonne heure cognoistre le vif, que de le leur laisser deviner selon la liberté et chaleur de leur fantasie : au lieu des parties vrayes, elles en substituent, par desir et par esperance, d'autres extravagantes au triple; et tel de ma cognoissance s'est perdu, pour avoir faict la descouverte des siennes en lieu où il n'estoit encores au propre de les mettre en possession de leur plus serieux usage. Quel dommage ne font ces enormes pourtraicts que les enfants vont semant aux passages et aux escalliers des maisons royales? de là leur vient un cruel mespris de nostre portee naturelle. Que sçait on, si Platon, ordonnant, aprez d'autres republicques bien instituees, que les hommes et femmes, vieux, ieunes, se presentent nuds à la veue les uns des aultres, en ses gymnastiques, n'a pas regardé à cela? Les Indiennes, qui voyent les hommes à crud, ont au moins refroidy le sens de la vue : et, quoyque dient les femmes de ce grand royaume du Pegu, qui, au dessoubs de la ceinture, n'ont à se couvrir qu'un drap fendu par le devant, et si estroict que, quelque cerimonieuse decence qu'elles y cherchent, à chasque pas on les veoid toutes, que c'est une invention trouvee aux fins d'attirer les hommes à elles et les retirer des masles, à quoy cette nation est du tout abandonnee, il se pourroit dire qu'elles y perdent plus qu'elles

n'advancent, et qu'une faim entiere est plus aspre que celle qu'on a rassasiee, au moins par les yeulx : aussi disoit Livia : « qu'à une femme de bien, un homme nud n'est non plus qu'une image (a) ». Les Lacedemoniennes, plus vierges femmes que ne sont nos filles, voyoient tous les iours les ieunes hommes de leur ville despouillez en leurs exercices ; peu exactes elles mesmes à couvrir leurs cuisses en marchant, s'estimant, comme dict Platon (b), assez couvertes de leur vertu sans vertugade (c). Mais ceulx là, desquels parle saint Augustin (d), ont donné un merueilleux effort de tentation à la nudité, qui ont mis en doubte Si les femmes, au iugement universel, resusciteront en leur sexe, et non plus tost au nostre, pour ne nous tenter encores en ce saint estat. On les leurre, en somme, et acharne, par tous moyens ; nous eschauffons et incitons leur imagination sans cesse : et puis nous crions au ventre. Confessons le vray, il n'en est gueres d'entre nous, qui ne craigne plus la honte qui luy vient des vices de sa femme, que des siens ;

(a) Voyez DION, *Vie de Tibère*. C.

(b) Platon ne parle pas des femmes lacédémoniennes, mais du sexe en général. *De Republ.* l. 5, p. 457, A. C.

(c) *Sans vertugadin*, c'est-à-dire, *sans cotte, sans jupe*. E. J.

(d) *De Civit. Dei*, l. 22, c. 17. C.

qui ne se soigne plus (charité esmerveillable !) de la conscience de sa bonne épouse , que de la sienne propre ; qui n'aimast mieulx estre voleur et sacrilege , et que sa femme feust meurtriere et heretique , que si elle n'estoit plus chaste que son mary : inique estimation de vices ! Nous et elles sommes capables de mille corruptions plus dommageables et desnaturees , que n'est la lascifveté : mais nous faisons et poisons les vices , non selon nature , mais selon nostre interest ; par où ils prennent tant de formes ineguales. L'aspreté de nos decrets rend l'application des femmes à ce vice , plus aspre et vicieuse que ne porte sa condition , et l'engage à des suites pires que n'est leur cause : elles offriront volontiers d'aller au palais querir du gain , et , à la guerre , de la reputation , plus tost que d'avoir , au milieu de l'oisifveté et des delices , à faire une si difficile garde ; voyent elles pas qu'il n'est ny marchand , ny procureur , ny soldat , qui ne quitte sa besongne pour courre à cette aultre , et le crocheteur , et le savetier , touts harassez et hallebrenéz (a) qu'ils sont de travail et de faim ?

(a) *Hallebrené* ; ou , comme écrit Nicot , *halbrené* , c'est , dit-il , un terme de fauconnier , qui appelle un faucon *halbrené* , cil qui a une ou plusieurs pennes rompues. Ce mot n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage dans le sens figuré que lui donne ici Montaigne , comme

Num tu, quæ tenuit dives Achæmenes,
 Aut pinguis Phrygiæ mygdonias opes.
 Permutare velis crinæ Licinniaë,
 Plenas aut Arabum domos,
 Dum fragrantia detorquet ad oscula
 Cervicem, aut facili sævitiâ negat,
 Quæ poscente magis gaudeat eripi,
 Interdum rapere occupet? (1)

Je ne sçais si les exploits de Cesar et d'Alexandre surpassent en rudesse la resolution d'une belle ieune femme, nourrie en nostre façon, à la lumière et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, et se maintenant entiere au milieu de mille continuelles et fortes poursuites. Il n'y a point de faire plus espi-neux qu'est ce non faire, ny plus actif : ie treuve plus aysé de porter une cuirasse toute sa vie, qu'un pucelage ; et est le vœu de la virginité le plus noble de tous les vœux, comme estant le plus aspre : *Diaboli virtus in lumbis est* (2), dict saint Ierosme.

Chasteté,
 dans une
 femme, est
 de difficile
 garde.

on peut voir dans le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, au mot *Halbrené*. C.

(1) Les richesses de l'Arabie et de la Phrygie, les trésors d'Achémène, pourroient-ils vous payer un seul cheveu de Lycinnie, dans ces doux moments où, répondant à vos baisers, elle tourne la tête vers vous ; puis, par un doux caprice, refuse ce qu'elle veut se laisser ravir, et bientôt vous prévient elle-même ? HOR. od. 12, l. 12, v. 21.

(2) Car la vertu du diable est aux rognons. S. JÉRÔME,

Ce qui doit
encourager
les femmes à
bien con-
server

Certes, le plus ardu et le plus vigoureux des humains devoirs, nous l'avons résigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doit servir d'un singulier aiguillon à s'y opiniâtrer ; c'est une belle matière à nous braver, et à fouler aux pieds cette vaine prééminence de valeur et de vertu que nous prétendons sur elles : elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement très-estimées, mais aussi plus aimées. Un galant homme n'abandonne point sa poursuite, pour être refusé, pourvu que ce soit un refus de chasteté, non de choix : nous avons beau iurer, et menacer, et nous plaindre, nous mentons ; nous les en aimons mieulx : il n'est point de pareil leurre, que la sagesse non rude et renfrognée. C'est stupidité et lâcheté, de s'opiniâtrer contre la haine et le mépris ; mais contre une résolution vertueuse et constante, mêlée d'une volonté reconnaissante, c'est l'exercice d'une âme noble et généreuse. Elles peuvent reconnaître nos services, jusques à certaine mesure, et nous faire sentir honnêtement qu'elles ne nous méprisent pas ; car cette loi qui leur commande de nous abominer, parce que nous les adorons, et nous haïr de ce que nous les aimons, elle est, certes, cruelle, ne

contre Jovinien, l. 2. (Traduction de Montaigne lui-même.)

feust que de sa difficulté : pourquoy n'orront elles nos offres et nos demandes, autant (a) qu'elles se contiennent sous le debvoir de la modestie? que va lon devinant qu'elles sonnent au dedans quelque sens plus libre? Une royne de nostre temps disoit ingenieusement, « que de refuser ces abords, c'est tesmoignage de foiblesse, et accusation de sa propre facilité; et qu'une dame non tentee ne se pouvoit vanter de sa chasteté ». Les limites de l'honneur ne sont pas retrenchez du tout si court : il a de quoy se relascher; il peult se dispenser (b) aulcunement, sans se forfaire; au bout de sa frontiere, il y a quelque estendue, libre, indifferente et neutre. Qui l'a peu chasser et acculer à force, iusques dans son coing et son fort, c'est un malhabile homme s'il n'est satisfait de sa fortune : le prix de la victoire se considere par la difficulté. Voulez vous sçavoir quelle impression a faict en son cœur vostre servitude et vostre merite? mesurez le à ses mœurs : telle peult donner plus, qui ne donne pas tant. L'obligation du bienfaict se rapporte entierement à la volonté de celuy qui donne; les aultres circonstances qui tumbent au bien faire, sont muettes, mortes et casueles : ce peu luy couste plus à donner, qu'à sa compaignie son tout. Si

(a) *En se contenant, etc.* E. J.

(b) *Se donner quelque liberté, sans être coupable.* E. J.

en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doibt estre en cecy; ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont: la valeur de la monnoye se change, selon le coing et la marque du lieu. Quoy que le despit et l'indiscretion d'aulcuns leur puisse faire dire sur l'excez de leur mescontentement, tousiours la vertu et la verité regaigne son advantage: i'en ay veu, desquelles la reputation a esté long temps interessee par iniure, s'estre remises en l'approbation universelle des hommes par leur seule constance, sans soing et sans artifice; chascun se repent et se desment de ce qu'il en a creu; de filles un peu suspectes, elles tiennent le premier reng entre les dames d'honneur. Quelqu'un disoit à Platon: « Tout le monde mesdict de vous »: « Laissez les dire, fait il (a), ie vivray de façon que ie leur feray changer de langage ». Oultre la crainte de Dieu, et le prix d'une gloire si rare, qui les doibt inciter à se conserver, la corruption de ce siecle les y force: et si i'estois en leur place, il n'est rien que ie ne feisse plustost que de commettre ma reputation en mains si dangereuses. De mon temps, le plaisir d'en conter (plaisir qui ne doibt gueres en doulceur à celuy mesme de l'effect), n'estoit permis qu'à ceulx qui avoient

(a) Ceci est rapporté dans les sentences recueillies par Antonius et Maximus, *serm.* 54. C.

quelque amy fidele et unique : à present, les entretiens ordinaires des assemblees et des tables, ce sont les vanteries des faveurs reçues, et de la liberalité secrete des dames. Vrayement c'est trop d'abiection et de bassesse de cœur de laisser ainsi fierement persecuter, paistrir, et fourrager ces graces tendres et mignardes douceurs, à des personnes ingrates, indiscrettes et si volages.

Cette nostre exasperation immoderee et illegitime contre ce vice, naist de la plus vaine et tempesteuse maladie qui afflige les ames humaines, qui est la ialousie.

L'injustice
de la jalousie.

Quis vetat apposito lumen de lumine sumi?

Dent licet assiduè, nil tamen inde perit (1) :

celle là, et l'envie sa sœur, me semblent des plus ineptes de la troupe. De cette cy, ie n'en puis gueres parler : cette passion, qu'on peint si forte et si puissante, n'a de sa grace aulcune

(1) Empêche-t-on d'allumer un flambeau à la lumière d'un autre flambeau? Elles ont beau donner, le fonds ne diminue jamais. OVID. *de Arte amandi*, l. 3, v. 93. — Le sens du dernier vers est dans Ovide : pour les paroles, Montaigne les a prises *in veterum poetarum catalectis*, d'une épigramme intitulée *Priapus*, laquelle commence ainsi :

Obscurè poteram tibi dicere, da mihi quod tu

Des licet assiduè, nil tamen inde perit.

C.

adresse (a) en moy. Quant à l'autre (b), ie la cognois, au moins de veue. Les bestes en ont ressentiment : le pasteur Chratis (c) estant tombé en l'amour d'une chevre, son bouc, ainsi qu'il dormoit, luy veint, par ialousie, choquer la teste, de la sienne, et la luy escraza.

Les nations
les hom-
mes les plus
ges ont été
moins sen-
sibles à cette
ision.

Nous avons monté l'excez de cette fiebvre, à l'exemple d'aulecunes nations barbares : les mieulx disciplinees en ont esté touchees, c'est raison, mais non pas transportees :

Ense maritali nemo confossus adulter,
Purpureo stygias sanguine tinxit aquas (1) :

Lucullus, Cesar, Pompeius, Antonius, Caton, et d'autres braves hommes, feurent cocus, et le sceurent, sans en exciter tumulte ; il n'y eut, en ce temps là, qu'un sot de Lepidus (d) qui en mourut d'angoisse :

Ah ! tum te miserum malique fati,
Quem attractis pedibus, patente portâ,
Percurrent mugilesque raphanique (2)

(a) *Influence sur moi.* C.

(b) *La jalousie.* C.

(c) ÉLIEN, traité *des Animaux*, l. 12, c. 42. C.

(1) Jamais un adultère, percé de l'épée d'un époux, n'a teint de son sang les eaux du Styx.

(d) Le père du triumvir. Voyez PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 5, de la version d'Amyot. C.

(2) Infortuné ! si tu es pris sur le fait, tu seras traîné

et le dieu de nostre poète, quand il surprint
avecques sa femme l'un de ses compagnons, se
contenta de leur en faire honte,

Vulcain,
fort peu ja-
loux de sa
femme Vénus.

Atque aliquis de dis non tristibus optat
Sic fieri turpis (1);

et ne laisse pourtant pas de s'eschauffer des
molles caresses qu'elle luy offre, se plaignant
qu'elle soit pour cela entree en desfiance de son
affection :

Quid causas petis ex alto? fiducia cessit
Quò tibi, diva, mei? (2)

voire, elle luy faict requeste pour un sien bas-
tard,

Arma rogo, genitrix, nato (3),

qui luy est liberalement accordee; et parle Vul-
can d'Æneas avecques honneur,

Arma acri faciènda viro (4),

par les pieds hors du logis, et tu subiras le supplice des sur-
mulets et des raves! CATULL. *ad Aurelium*, carm. 16, v. 17.

(1) Alors un dieu peu austère désire d'être ainsi désho-
noré. OVIDE, *Métam.* l. 4, fab. 5, v. 21.

(2) A quoi bon tant de détours? Pourquoi, belle déesse,
ne pas vous fier à votre époux? VIRGILE, *Énéide*, l. 8,
v. 395.

(3) C'est une mère qui vous demande des armes pour
son fils. *Id. ibid.* v. 383.

(4) Il s'agit de faire des armes pour un héros. *Id. ibid.*
v. 441.

d'une humanité à la vérité plus qu'humaine ,
et cet excez de bonté , ie consens qu'on le quitte
aux dieux :

Nec divis homines componier æquum est (1).

ombien les
ames sont
armentées
r la jalou-
, et com-
en elles
viennent
ieuses, en
livrant à
tte passion.

Quant à la confusion des enfants, oultre ce que
les plus graves legislators l'ordonnent et l'af-
fectent, en toutes leurs republicques , elle ne
touche pas les femmes, où cette passion est, ie
ne sais comment, encores mieulx en son siege :

*Sæpè etiam Iuno, maxima cœlicolûm,
Coniugis in culpâ flagravît quotidianâ* (2).

Lorsque la ialousie saisit ces pauvres ames foi-
bles et sans resistance, c'est pitié comme elle
les tire et tyrannise cruellement : elle s'y in-
sinue sous tiltre d'amitié; mais, depuis qu'elle
les possède, les mesmes causes qui servoient de
fondement à la bienveillance servent de fon-
dement de hayne capitale. C'est, des maladies
d'esprit, celle à qui plus de choses servent d'a-
liment, et moins de choses de remede : la ver-
tu, la santé, le merite, la reputation du mary,
sont les bouteveux de leur maltalent (a) et de
leur rage :

(1) Aussi n'est-il pas juste de comparer les hommes aux
dieux. CATULL. *ad Manl.* carm. 66, v. 141.

(2) Souvent la reine des dieux fut irritée par les fautes
journalières de son mari. *Id. ibid.* v. 138.

(a) *Dépit*. C'est ce que signifie *maltalent*, vieux mot
qui est tout-à-fait hors d'usage. C.

Nullæ sunt inimiciæ, nisi amoris, acerbæ (1).

Cette fiebvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs ; et d'une femme ialouse , quelque chaste qu'elle soit et mesnagiere , il n'est action qui ne sente à l'aigre et à l'importun : c'est une agitation enragee , qui les reiecte à une extremité du tout contraire à sa cause. Il feut bon (a) d'un Octavius (b) à Rome : Ayant couché avecques Pontia Posthumia , il augmenta son affection par la iouissance , et poursuyvit à toute instance de l'espouser : ne la pouvant persuader , cet amour extreme le precipita aux effects de la plus cruelle et mortelle inimitié ; il la tua. Pareillement , les symptomes ordinaires de cette aultre maladie amoureuse , ce sont haines intestines , monopoles , coniurations ,

Notumque furens quid fœmina possit (2) ,

et une rage qui se ronge d'autant plus qu'elle est contraincte de s'excuser du pretexte de bienveillance.

(1) Il n'y a de haines implacables , que celles de l'amour. PROPERT. eleg. 8 , l. 2 , v. 3.

(a) C'est-à-dire , c'est ce qui ne fut que trop bien vérifié par un Octavius , etc. C.

(b) Tacite , d'où cette histoire est tirée (*Annal.* l. 13 , c. 44) , le nomme *Octavius Sagitta*. C.

(2) Car on sait jusqu'où va la fureur d'une femme. *Énéide* , l. 5 , v. 21.

Devoir de
chasteté, dif-
ficile à obser-
ver.

Or, le debvoir de chasteté a une grande estendue : est ce la volonté que nous voulons qu'elles brident? c'est une piece bien souple et active; elle a beaucoup de promptitude, pour la pouvoir arrester : comment? si les songes les engagent parfois si avant, qu'elles ne s'en puissent desdire; il n'est pas en elles, ny à l'aventure en la Chasteté mesme, puisqu'elle est femelle, de se deffendre des concupiscences et du desirer. Si leur volonté seule nous interesse, où en sommes nous? Imaginez la grand' presse, à qui auroit ce privilege d'estre porté, tout empenné, sans yeulx et sans langue, sur le poing de chascune qui l'accepteroit : les femmes scythes (a) crevoient les yeulx à tous leurs esclaves et prisonniers de guerre, pour s'en servir plus librement et couvertement. Oh! le furieux advantage que l'opportunité! Qui me demanderoit la premiere partie en l'amour, ie respondrois que c'est sçavoir prendre le temps; la seconde de mesme; et encores la tierce : c'est un point qui peult tout. J'ay eu faulte de fortune souvent, mais parfois aussi d'entreprinse : Dieu gard' de mal qui peult encores s'en mocquer. Il y fault en ce siecle plus de temerité, laquelle nos ieunes gents excusent, sous pre-texte de chaleur; mais, si elles y regardoient de prez, elles trouveroient qu'elle vient plus-

(a) HÉRODOTE, l. 4. C.

tost de mespris. Je craignois superstitieusement d'offenser; et respecte volontiers ce que i'aime : oultre ce, qu'en cette marchandise, qui en oste la reverence, en efface le lustre; i'aime qu'on y face un peu l'enfant, le craintif et le serviteur. Si ce n'est du tout en cecy, i'ay, d'ailleurs, quelques airs de la sotte honte de quoy parle Plutarque, et en a esté le cours de ma vie blecé et taché diversement; qualité bien mal advenante à ma forme universelle : qu'est il de nous aussi (a), que sedition et discrepance? I'ay les yeulx tendres à soubtenir un refus, comme à refuser : et me poise tant de poiser à aultruy, que, ez occasions où le debvoir me force d'essayer la volonté de quelqu'un en chose douteuse et qui luy couste, ie le fois maigrement et envy (b); mais si c'est pour mon particulier, quoyque die veritablement Homere (c), « qu'à un indigent c'est une sotte vertu que la honte », i'y commets ordinairement un tiers qui rougissoit en ma place : et esconduis ceulx qui m'employent, de pareille difficulté ; si qu'il m'est advenu parfois d'avoir la volonté de nier, que

(a) *Que sommes-nous aussi, qu'un amas de pensées et de passions contraires, qui s'entrebattent sans cesse?* — *Discrepance*, contrariété, vient du latin *discrepantia*, et n'est plus en usage. C.

(b) *Et à contrecœur, avec répugnance.* E. J.

(c) *Odyss.* l. 17, v. 347. C.

ie n'en avois pas la force. C'est doncques folie d'essayer à brider aux femmes un désir qui leur est si cuisant et si naturel : et quand ie les ois se vanter d'avoir leur volonté si vierge et si froide, ie me mocque d'elles; elles se reculent trop arriere : Si c'est une vieille esdentee et decrepite, ou une ieune seiche et pulmonique; s'il n'est du tout croyable, au moins elles ont apparence de le dire : Mais celles qui se meuvent et qui respirent encores, elles en empirent leur marché, d'autant que les excuses inconsiderées servent d'accusation; comme un gentil homme de mes voisins, qu'on souspeçonnoit d'impuissance,

*Languidior tenerâ cui pendens sicala betâ,
Nunquam se mediam sustulit ad tunicam* (1),

trois ou quatre iours aprez ses nopces, alla iurer tout hardiement, pour se iustifier, qu'il avoit faict vingt postes la nuict precedente; de quoy on s'est servy depuis à le convaincre de pure ignorance, et à le desmarier : oultre que ce n'est rien dire qui vaille, car il n'y a ny continence ni vertu, s'il n'y a de l'effort au contraire. Il est vray, fault il dire, mais ie ne suis pas preste à me rendre : les saincts mesme

(1) Qui n'avoit jamais donné le moindre signe de vigueur. CATULL. carm. 65, v. 21. — Nous nous contentons de donner le sens de ces deux vers, trop libres pour être traduits littéralement.

parlent ainsi. S'entend, de celles qui se vantent en bon escient de leur froideur et insensibilité, et qui veulent en estre crues d'un visage serieux; car, quand c'est d'un visage affetté, où les yeulx desmentent leurs paroles, et du iargon de leur profession qui porte coup à contrepoil, ie le treuve bon. Je suis fort serviteur de la naifveté et de la liberté; mais il n'y a remede : si elle n'est du tout niaise ou enfantine, elle est inepte, et messeante aux dames en ce commerce; elle gauchit incontinent sur l'impudence. Leurs desguisements et leurs figures ne trompent que les sots; le mentir y est en siege d'honneur : c'est un destour qui nous conduit à la verité par une faulse porte. Si nous ne pouvons contenir leur imagination, que voulons nous d'elles? Les effects? il en est assez qui eschappent à toute communication estrangiere, par lesquels la chasteté peult estre corrompue;

Illud sæpè facit, quod sine teste facit (1) :

et ceulx que nous craignons le moins, sont à l'adventure les plus à craindre; leurs pechez muets sont les pires:

Offendor mœchâ simpliciore minùs (2).

(1) L'on fait souvent ce qu'on fait sans témoin.

MARTIAL. l. 7, epigr. 62, v. 6.

(2) Je hais moins une femme qui ne dissimule pas ses vices. *Id.* l. 6, epigr. 7, v. 6.

Il est des effects qui peuvent perdre sans impudicité leur pudicité; et, qui plus est, sans leur sceu : *obstetrix, virginis cuiusdam integritatem manu velut explorans, sive malevolentia, sive inscitia, sive casu, dum inspicit perdidit* (1) : telle (a) a adiré sa virginité, pour l'avoir cherchée; telle s'en esbattant, l'a tuee. Nous ne sçaurions leur circonscrire precisement les actions que nous leur deffendons; il fault concevoir nostre loy sous paroles generales et incertaines : l'idée mesme que nous forgeons à leur chasteté est ridicule : car, entre les extremes patrons que i'en aye, c'est Fatua (b), femme de Faunus, qui ne se laissa veoir oncques puis ses nopces à masle quelconque; et la femme de Hieron (c), qui ne sentoit pas son mary punais, estimant que ce feust une qualité commune à tous hommes : Il fault qu'elles devien-

(1) Ces paroles, qui confirment ce que Montaigne vient de dire, et qu'on ne sauroit traduire ouvertement en françois, sont de S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 1, c. 18. C.

(a) C'est-à-dire, *a égaré*. — *Adirer*, mot fréquent à Paris, dit Nicot, vaut autant comme *esgarer*. C. — *Adiré* vient de *à dire* : ainsi, *pièce adirée* signifie *pièce* qui est *à dire*, qui manque. E. J.

(b) VARRON, dans *Lactance*, l. 1, c. 22. C.

(c) PLUTARQUE, dans les *Dits Notables des anciens Rois*, etc., à l'article *Hiéron*; et dans son traité intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, c. 7. C.

nent insensibles et invisibles pour nous satisfaire.

Or, confessons que le nœud du iugement de ce devoir gist principalement en la volonté : il y a eu des maris qui ont souffert cet accident, non seulement sans reproche et offense envers leurs femmes, mais avecques singulière obligation et recommandation de leur vertu ; telle, qui aimoit mieulx son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appetit forcené d'un mortel ennemy, pour sauver la vie à son mary, et a faict pour luy ce qu'elle n'eust aucunement faict pour soy. Ce n'est pas ici le lieu d'estendre ces exemples ; ils sont trop haults et trop riches pour estre representez en ce lustre ; gardons les à un plus noble siege : mais pour des exemples de lustre plus vulgaire, est il pas tous les iours des femmes entre nous qui, pour la seule utilité de leurs maris, se prestent, et par leur expresse ordonnance et entremise ? et anciennement Phaulius l'Argien (a) offrit la sienne au roy Philippus par ambition ; tout ainsi que par civilité ce Galba, qui avoit donné à souper à Mecenas, voyant que sa femme et lui commenceoient à complotter par œuillades et signes, se laissa couler sur son coussin, representant un homme aggrâvé de sommeil, pour faire espaula à leurs amours ; ce qu'il

C'est de l'innocence de la volonté que dépend la chasteté.

(a) PLUTARQUE, traité de l'Amour, c. 16. C.

advoua d'assez bonne grace, car, sur ce poinct, un valet ayant prins la hardiesse de porter la main sur les vases qui estoient sur la table, il lui cria tout franchement : « Comment, coquin, veois tu pas que ie ne dors que pour Mecenas ? » Telle a les mœurs desbordees, qui a la volonté plus reformee que n'a cett' aultre qui se conduit sous une apparence reglee. Comme nous en voyons qui se plaignent d'avoir esté vouees à chasteté, avant l'aage de cognoissance : i'en ay veu aussi se plaindre veritablement d'avoir esté vouees à la desbauche, avant l'aage de cognoissance ; le vice des parents en peult estre cause ; ou la force du besoiñ, qui est un rude conseiller. Aux Indes orientales (a), la chasteté y estant en singuliere recommandation, l'usage pourtant souffroit qu'une femme mariee se peust abandonner à qui luy presentoit un elephant ; et cela, avecques quelque gloire d'avoir esté estimee à si hault prix. Pheдон le philosophe, homme de maison, aprez la prinse de son pais d'Élide (b), feit mestier de prostituer, autant qu'elle dura, la beauté de sa ieunesse à qui en voulut, à prix d'argent, pour en vivre (c). Et Solon feut le pre-

(a) ARRIEN, *Hist. ind.* c. 17. C.

(b) DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 105 ; et AULU-GELLE, l. 2, c. 18. C.

(c) Il n'en fit pas métier, de son bon gré, comme

mier en la Grece, dict on , qui, par ses loix, donna liberté aux femmes , aux despens de leur pudicité, de prouveoir au besoing de leur vie : coustume que Herodote dict avoir esté receue avant luy en plusieurs polices. Et puis , quel fruit de cette penible sollicitude (a) ? car, quelque iustice qu'il y ayt en cette passion, encores faudroit il veoir si elle nous charie utilement : est il quelqu'un qui les pense boucler par son industrie ?

Pone seram ; cohibe : sed quis custodiet ipsos
Custodes ? cauta est, et ab illis incipit uxor (1) :

quelle commodité ne leur est suffisante , en un siecle si sçavant ?

La curiosité est vicieuse partout ; mais elle est pernicieuse icy : c'est folie de vouloir s'esclaircir d'un mal auquel il n'y a point de medecine qui ne l'empire et le rengrege (b) ; duquel

Curiosité
pernicieuse
sur l'article
de la chasteté
des femmes.

Montaigne semble l'insinuer ; mais , étant esclave , son maître le forçoit à se prostituer. DIOGÈNE LAERCE , l. 2 , segm. 105. *Et, ut quidam scripserunt, a lenone domino puer ad merendum coactus* , dit encore AULUGELLE , l. 2 , c. 18. C.

(a) *De la jalousie* , qui cause tant de sollicitude. E. J.

(1) Enferme-la sous clef, donne-lui des gardiens. Mais qui les gardera eux-mêmes ? Ta femme est adroite ; elle commencera par les corrompre. JUVEN. sat. 6. v. 346.

(b) *Réaggrave*. E. J.

la honte s'augmente et se publie principalement par la jalousie ; duquel la vengeance blece plus nos enfants qu'elle ne nous guarit. Vous asseichez et mourez à la queste d'une si obscure verification. Combien piteusement y sont arrivez ceulx de mon temps qui en sont venus à bout ! Si l'advertisseur n'y presente quand et quand le remede et son secours , c'est un advertisement iniurieux , et qui merite mieulx un coup de poignard , que ne faict un desmentir. On ne se mocque pas moins de celui qui est en peine d'y pourveoir , que de celui qui l'ignore. Le caractere de la cornardise est indelebile ; à qui il est une fois attaché , il l'est tousiours : le chastiment l'exprime plus que la faulte. Il faict beau veoir arracher de l'ombre et du doubte nos malheurs privez , pour les trompetter en des eschaffauds tragiques ; et malheurs qui ne pincent que par le rapport , car *Bonne femme*, et *Bon mariage*, se dict , non de qui l'est , mais duquel on se taist. Il fault estre ingenieux à eviter cette ennuyeuse et inutile cognoissance ; et avoient les Romains en coutume , revenants de voyage (a), d'envoyer au devant en la maison faire sçavoir leur arrivee aux femmes , pour ne les surprendre ; et pourtant a introduict certaine nation que le presbtre

(a) PLUTARQUE, *les Demandes des choses romaines*, c. 9. C.

ouvre le pas à l'espousee, le iour des nopces, pour oster au marié le doubte et la curiosité de chercher en ce premier essay si elle vient à luy vierge, ou blecee d'une amour estrangiere. Mais le monde en parle : ie sçais cent honnestes hommes cocus, honnestement et peu indecement; un galant homme en est plainct, non pas desestimé. Faites que vostre vertu estouffe vostre malheur; que les gents de bien en mauldissent l'occasion; que celuy qui vous offense tremble seulement à le penser. Et puis, de qui ne parle on en ce sens, depuis le petit iusques au plus grand?

Un honnête homme, dés-honoré par sa femme, n'en est pas moins estimé.

*Tot qui legionibus imperitavit,
Et melior quàm tu multis fuit, improbe, rebus (1) :

veois tu qu'on engage en ce reproche tant d'honnestes hommes en ta presence, pense qu'on ne t'espargne non plus ailleurs. Mais iusques aux dames, elles s'en mocqueront : et de quoy se moquent elles en ce temps plus volontiers que d'un mariage paisible et bien composé? Chascun de vous a fait quelqu'un cocu : or, nature est toute en pareilles, en compensation et vicissitude. La frequence de cet accident en doit meshuy avoir moderé l'ai-

(1) D'un héros, d'un fameux général d'armée, supérieur en tant de choses à un misérable comme toi. LUCRET.
l. 3, v. 1039, 1041.

Cocuage,
mal qu'on est
obligé de te-
nir secret.

greur : le voilà tantost passé en coustume. Misérable passion ! qui a cecy encores, d'estre incommunicable,

Fors etiam nostris invidit questibus aures (1).

car à quel amy osez vous fier vos doleances, qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre luy mesme sa part à la curee. Les aigreurs comme les douceurs du mariage se tiennent secrettes par les sages ; et, parmy les aultres importunes conditions qui se treuvent en iceluy, cette cy, à un homme languagier, comme ie suis, est des principales, que la coustume rende indecent et nuisible qu'on communique à personne tout ce qu'on en sçait et qu'on en sent.

La jalousie
d'une femme
est très-fu-
neste à son
mari.

De leur donner mesme conseil à elles, pour les desgouter de la ialousie, ce seroit temps perdu : leur essence est si confite en souspeçon, en vanité et en curiosité, que de les guarir par voye legitime il ne fault pas l'esperer. Elles s'amendent souvent de cet inconvenient, par une forme de santé, beaucoup plus à craindre que n'est la maladie mesme ; car, comme il y a des enchantements qui ne sçavent pas oster le mal qu'en le rechargeant à un aultre, elles

(1) Le sort nous envie jusqu'à la consolation de faire entendre nos plaintes. CATULL. *de Nuptiis Pelei*, carm. 62, v. 170.

reiection ainsi volontiers cette fiebvre à leurs maris, quand elles la perdent. Toutesfois, à dire vray, ie ne sçais si on peult souffrir d'elles pis que la ialousie : c'est la plus dangereuse de leurs conditions, comme de leurs membres, la teste. Pittacus disoit : « que chascun avoit son default ; que le sien estoit la mauvaise teste de sa femme : hors cela, il s'estimeroit de tout poinct heureux (a) ». C'est un bien poissant inconvenient duquel un personnage si iuste, si sage, si vaillant, sentoit tout l'estat de sa vie alteré : que devons nous faire, nous aultres hommelets ? Le senat de Marseille (b) eut raison d'interiner sa requeste à celuy qui demandoit permission de se tuer, pour s'exempter de la tempeste de sa femme ; car c'est un mal qui ne s'emporte iamais qu'en emportant la piece, et qui n'a aultre composition qui vaille, que la fuyte ou la souffrance, quoyque toutes les deux tresdifficiles. Celuy là s'y entendoit, ce me semble, qui dict « qu'un bon mariage se dresseoit d'une femme aveugle, avecques un mary sourd ».

(a) PLUTARQUE, *Du contentement ou repos de l'esprit*, c. 11. Le mot de *default*, dont Montaigne se sert après Amyot, signifie ici traverse, incommodité, quelque chose qui trouble notre repos, qui nous empêche d'être heureux. C.

(b) VALÈRE-MAXIME, l. 2, c. 6, n° 7. C.

Effets dan-
gereux de la
trop grande
contrainte
où un mari
réduit sa
femme.

Regardons aussi que cette grande et violente aspreté d'obligation que nous leur enioignons, ne produise deux effets contraires à nostre fin : à sçavoir ; Qu'elle aiguise les poursuivants ; Et face les femmes plus faciles à se rendre. Car, quant au premier poinct, montant le prix de la place, nous montons le prix et le desir de la conqueste. Seroit ce pas Venus mesme qui eust ainsi finement haulsé (a) le chevet à sa marchandise par le maquerelage des loix, cognoissant combien c'est un sot deduit, qui ne le feroit valoir par fantasie et par cherté ? enfin c'est toute chair de porc, que la saulse diversifie, comme disoit l'hoste de Flaminius (b). Cupidon est un dieu felon : il faict son ieu à luicter la devotion et la iustice : c'est sa gloire, ques a puissance chocque tout' aultre puissance, et que toutes aultres regles cedent aux siennes ;

Materiam culpæ prosequiturque suæ (1).

Et quant au second poinct : serions nous pas moins cocus, si nous craignons moins de l'estre ? suyvant la complexion des femmes ; car la deffense les incite et convie :

(a) Expression usitée du temps de Montaigne, pour dire *renchérir sa marchandise*. C'est précisément là le sens que Cotgrave lui donne dans son Dictionnaire. C.

(b) TITE-LIVE, l. 35, c. 49. C.

(1) Il cherche incessamment matière à ses excès.

OVID. *Trist.* l. 4, eleg 1, v. 34.

Ubi velis, nolunt; ubi nolis, volunt ultrò (1):

Concessâ pudet ire viâ (2).

Quelle meilleure interpretation trouverions nous au faict de Messalina? Elle fait au commencement son mary cocu à cachetes, comme il se faict: mais, conduisant ses parties trop ayseement, par la stupidité qui estoit en luy, elle desdaigna soudain cet usage; la voylà à faire l'amour à la decouverte, advouer des serviteurs, les entretenir et les favoriser à la veue d'un chascun: elle vouloit qu'il s'en ressentist. Cet animal ne se pouvant esveiller pour tout cela, et luy rendant ses plaisirs mols et fades par cette trop lasche facilité par laquelle il sembloit qu'il les auctorisast et legitimast, que fait elle? Femme d'un empereur sain et vivant (a), et à Rome, au theatre du monde, en plein midy, en feste et cerimonie publique, et avecques Silius, duquel elle iouissoit long-temps devant, elle se marie un jour que son mary estoit hors de la ville. Semble il pas qu'elle s'acheminast à devenir chaste, par la nonchalance de son mary? ou qu'elle

(1) Voulez-vous, elles ne veulent point; ne voulez-vous point, elles veulent. TERENT. *Eunuch.* act. 4, sc. 8, v. 43.

(2) Elles rougiroient de suivre une route permise. LUCAN. l. 2, v. 446.

(a) TACITE, *Annal.* l. 11, c. 26, 27, etc. C.

cherchast un aultre mary qui luy aiguisast l'appetit par sa ialousie, et qui, en luy insistant (a), l'incitast. Mais la premiere difficulté qu'elle rencontra feut aussi la derniere : cette beste s'esveilla en sursault; on a souvent pire marché de ces sourdauds endormis; i'ay veu par experience que cette extreme souffrance, quand elle vient à se desnouer, produict des vengeancees plus aspres; car, prenant feu tout à coup, la cholere et la fureur s'emmoncelant en un, esclatte tous ses efforts à la premiere charge,

Irarumque omnes effundit habenas (r),

il la feit mourir, et grand nombre de ceulx de son intelligence; iusques à tel (b) qui n'en pouvoit mais, et qu'elle avoit convié à son lict à coups d'escourgee (c).

Ce que Virgile dict de Venus et de Vulcan, Lucrece l'avoit dict plus sortablement d'une iouissance desrobbee d'elle et de Mars :

Belli fera mœnera Mavors

Armipotens regit, in gremium qui sæpè tuum se

Vive peinture des amours de Vénus et de Mars, plus naturelle que celle qui représente les transports de Vulcan pour Vénus.

(a) *En lui résistant.* E. J.

(r) Et lâche la bride à sa fureur. *Enéide*, l. 12, v. 499.

(b) *Mnester*, comédien, et *Traulius Montanus*, chevalier. TACITE, *Annal.* l. 11, c. 36. C.

(c) *De courroies.* E. J.

Reiicit, æterno devinctus vulnere amoris ;

 Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus ,
 Eque tuo pendet resupini spiritus ore :
 Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
 Circumfusa super, suavis ex ore loquelas
 Funde (1).

Quand ie rumine ce *reiicit*, *pascit*, *inhians*, *molli*, *fovet*, *medullas*, *labefacta*, *pendet*, *percurrit* (2), et cette noble *circumfusa*, mere du gentil *infusus*, i'ay desdaing de ces menues poinctes et allusions verbales qui nasquirent depuis. A ces bonnes gents, il ne falloit d'aigüé et subtile rencontre : leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : ils sont tout epigramme ; non la queue seulement, mais la teste, l'estomach et les pieds. Il n'y a rien d'efforce (a), rien de trais-

Ce qui constitue la véritable éloquence.

- (1) Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
 Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
 Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
 Et l'amour tient son âme à ta bouche attachée ;
 Ses yeux étincelants errent sur ton beau corps.

.
 Parle pour les Romains dans ces moments si doux.

LUCRET. l. I, v. 33. (*Traduct. de Hesnault.*)

(2) Tous ces mots, si naturels et si expressifs, se trouvent, les uns dans le passage de Virgile cité ci-dessus, p. 283, et les autres dans ce dernier passage de Lucrèce. C.

(a) *De forcé*, disons-nous aujourd'hui ; et peut-être ne parloit-on pas autrement à la cour, du temps de Montaigne. C.

nant, tout y marche d'une pareille teneur : *contextus totus virilis est, non sunt circa flosculos occupati* (1). Ce n'est pas une éloquence molle, et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit ; et ravit le plus les plus forts esprits. Quand ie veois ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, ie ne dis pas que c'est Bien dire, ie dis que c'est Bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les paroles : *pectus est, quod disertum facit* (2) : nos gents appellent iugement, langage ; et beaux mots, les pleines conceptions. Cette peinture est conduite, non tant par dextérité de la main, comme pour avoir l'obiet plus vivvement empreinct en l'ame. Gallus parle simplement, parce qu'il conceoit simplement : Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit ; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses ; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se représenter ; et les luy fault oultre l'ordinaire,

(1) Leur discours est un tissu de beautés mâles ; ils ne songent pas à l'orner des fleurs de l'éloquence. SENECA. epist. 33.

(2) C'est l'âme qui rend éloquent. QUINTIL. l. 10, c. 7.

comme sa conception est oultre l'ordinaire. Plutarque dict (a) qu'il veid le langage latin par les choses : icy de mesme ; le sens esclaire et produict les paroles, non plus de vent, ains de chair et d'os ; elles signifient plus qu'elles ne disent. Les imbecilles sentent encores quelque image de cecy : car en Italie ie disois ce qu'il me plaisoit, en devis communs ; mais aux propos roides, ie n'eusse osé me fier à un idiome que ie ne pouvois plier ny contourner oultre son allure commune : i'y veulx pouvoir quelque chose du mien.

Le maniement et employte des beaux esprits donne prix à la langue ; non pas l'innovant, tant, comme la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estirant et ployant : ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent (b) et enfoncent leur

Les bons esprits enrichissent la langue, et lui donnent une nouvelle force.

(a) Dans la *Vie de Démosthène*, c. 1. « Bien tard, dict il, estant ià fort avant au decours de mon aage, i'ai commencé à prendre en main les livres latins : en quoy il m'est advenu une chose estrange, mais veritable neantmoins ; c'est que ie n'ai pas tant appris ny tant entendu les choses par les paroles, comme, par quelque usage et cognoissance que i'avois des choses, ie suis venu à entendre aulcunement les paroles ». *Version d'Amyot*. C.

(b) *Leur donnent plus de poids, plus de force et plus d'énergie ; enrichissent la langue de tours nouveaux, mais autorisés par l'application sage et ingénieuse qu'ils en savent faire*. C.

signification et leur usage, luy apprennent des mouvements inaccoustumés, mais prudemment et ingenieusement. Et combien peu cela soit donné à tous, il se veoid par tant d'escrivains françois de ce siecle : ils sont assez hardis et desdaigneux, pour ne suyvre pas la route commune; mais faulte d'invention et de discretion les perd; il ne s'y veoid qu'une miserable affectation d'estrangeté, des desguisements froids et absurdes qui, au lieu d'eslever, abbattent la matiere : pourveu qu'ils se gorgiasent (a) en la nouvelleté, il ne leur importe de l'efficace; pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux.

Ce que
Montaigne
jugeoit de la
langue fran-
coise.

En nostre langage ie treuve assez d'estoffe, mais un peu faulte de façon : car il n'est rien qu'on ne feist du iargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un genereux terrain à emprunter; et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Ie le treuve suffisamment abundant, mais non pas maniant et vigoureux suffisamment; il succombe ordinairement à une puissante conception : si vous allez tendu, vous

(a) *Pourvu qu'ils puissent trouver, dans la nouveauté de quelques mots, de quoi s'applaudir, ils ne se mettent point en peine de peindre exactement les choses. — Se gorgiaser, qui signifie se plaire, se flatter, s'applaudir, est présentement tout-à-fait hors d'usage. C.*

sentez souvent qu'il languit sous vous , et fleschit ; et qu'à son default le latin se presente au secours , et le grec à d'autres. D'aulcuns de ces mots que ie viens de trier , nous en appercevons plus malayseement l'energie , d'autant que l'usage et la frequence nous en ont aulcunement avili et rendu vulgaire la grace ; comme en nostre commun , il s'y rencontre des phrases excellentes , et des metaphores , desquelles la beauté flestrit de vieillesse , et la couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire : mais cela n'oste rien du goust à ceulx qui ont bon nez , ny ne desroge à la gloire de ces anciens auteurs qui , comme il est vraysemblable , meirrent premierelement ces mots en ce lustre.

Les sciences traictent les choses trop finement , d'une mode artificielle , et differente à la commune et naturelle : mon page faict l'amour , et l'entend ; lisez luy Leon hebreu (a) , et Ficin ; on parle de luy , de ses pensees et de ses actions , et si n'y entend rien. Je ne recognois pas chez Aristote la plus part de mes mouvements ordinaires : on les a couverts et revestus d'une

On traite les sciences avec trop d'art.

(a) *Léon hébreu* , ou de Juda , est un rabbin portugais qui vivoit sous Ferdinand-le-Catholique , et qui a composé un *Dialogue sur l'Amour*. Ce dialogue a été traduit de l'italien en françois , et souvent imprimé dans le seizième siècle. — *Ficin* , qui vivoit dans le même temps , est traducteur des œuvres de Platon , de Plotin , et auteur de divers écrits de métaphysique. E. J.

aultre robbe, pour l'usage de l'eschole : Dieu leur doint bien faire ! Si i'estois du mestier, ie naturaliserois l'art, autant comme ils artialisent la nature. Laissons là Bembo (a) et Equicola.

Pourquoi Montaigne aimoit à se passer de livres en écrivant, hormis de Plutarque.

Quand i'escris, ie me passe bien de la compagnie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme ; aussi qu'à la verité les bons auteurs m'abbattent par trop, et rompent le courage : ie fois volontiers le tour de ce peintre, lequel, ayant miserablement representé des coqs, deffendoit à ses garçons qu'ils ne laissassent venir, en sa boutique, aulcun coq naturel ; et aurois plustost besoing, pour me donner un peu de lustre, de l'invention du musicien Antigenides (b), qui, quand il avoit à faire la musique, mettoit ordre que, devant ou aprez luy, son auditoire feust abbruvé de quelques aultres mauvais chantres. Mais ie me puis plus malaysement desfaire de Plutarque : il est si universel et si plein, qu'à toutes occa-

(a) *Bembo* (le cardinal) est un poète licencieux, dont Jean Martin a traduit *gli Asolani*, sous le titre : *les Asolains, de la Nature d'amour*, Paris, 1547, in-8°. — *Equicola*, théologien et philosophe du seizième siècle, a fait un livre intitulé, *della Natura d'amore*. C'est à tous ces ouvrages que Montaigne fait allusion. E. J.

(b) On lit *Antygonides* dans l'édition de 1802, et *Antinonydes* dans toutes les autres : ces deux leçons sont évidemment fautives ; d'après Suidas, Aulu-Gelle et Valère-Maxime, on doit écrire *Antigenides*. E. J.

sions, et quelque subiect extravagant que vous ayez prins, il s'ingere à vostre besongne, et vous tend une main liberale et inespisable de richesses et d'embellissements. Il m'en faict despit d'estre si fort exposé au pillage de ceulx qui le hantent; ie ne le puis si peu raccointer, que ie n'en tire cuisse ou aile. Pour ce mien desseing, il me vient aussi à propos d'escrire chez moy, en pais sauvage, où personne ne m'ayde, ny me releve; où ie ne hante communement homme qui entende le latin de son patenostre, et de françois un peu moins. Je l'eusse faict meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eust esté moins mien : et sa fin principale et perfection, c'est d'estre exactement mien. Je corrigerois bien une erreur accidentale, de quoy ie suis plein, ainsi que ie cours inadvertemment; mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict, ou que moy mesme me suis dict : « Tu es trop espez en figures : Voylà un mot du creu de Gascoigne : Voylà une phrase dangereuse; (ie n'en refuis aulcune de celles qui s'usent emmy les rues françoises; ceulx qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent) : Voylà un discours ignorant : Voylà un discours paradoxe : En voylà un trop fol » Tu te iques souvent; on estimera que tu dies à droict ce que tu dis à feincte ». « Ouy, responds ie; mais ie corrige les fautes

Pourquoi
il aimoit à
écrire chez
lui, où il
n'étoit aidé
de personne.

Montaigne
fort sujet à
imiter.

d'inadvertence, non celles de coustume. Est ce pas ainsi que ie parle partout? me represente ie pas vivvement? suffit. I'ay faict ce que i'ay voulu : tout le monde me recognoist en mon livre, et mon livre en moy ». Or, i'ay une condition singeresse et imitatrice : quand ie me meslois de faire des vers, et n'en feis iamais que des latins, ils accusoient evidemment le poëte que ie venois dernièrement de lire; et de mes premiers Essays, aulcuns puent un peu à l'estrangier : à Paris, ie parle un langage aulcunement aultre qu'à Montaigne. Qui que ie regarde avecques attention, m'imprime facilement quelque chose du sien : ce que ie considere ie l'usurpe, une sotte contenance, une desplaisante grimace, une forme de parler ridicule; les vices plus; d'autant qu'ils me poignent ils s'accrochent à moy, et ne s'en vont pas sans secouer. On m'a veu plus souvent iurer, par similitude, que par complexion : imitation meurtriere, comme celle des singes horribles en grandeur et en force que le roy Alexandre rencontra en certaine contree des Indes, desquels aultrement il eust esté difficile de venir à bout; mais ils en presterent le moyen par cette leur inclination à contrefaire tout ce qu'ils voyoient faire : car, par là (a), les chasseurs apprirent de se chausser des souliers

(a) *ÆLIEN, de Animal. l. 27, c. 15; et STRABON, l. 15. C.*

à leur vue, avecques force nœuds de liens; de s'affubler d'accoustrements de teste à tout des lacs courants, et oindre, par semblant, leurs yeulx de glux. Ainsi mettoit imprudemment à mal ces pauvres bestes leur complexion singeresse : ils s'engluoient, s'enchevestroient (a) et garrotoient d'elles mesmes. Cett' aultre faculté de représenter ingenieusement les gestes et paroles d'un aultre, par desseing, qui apporte souvent plaisir et admiration, n'est en moy, non plus qu'en une souche. Quand ie iure selon moy, c'est seulement, Par Dieu ! qui est le plus droict de tous les serments. Ils disent que Socrates iuroit Le Chien : Zenon, cette mesme interiection qui sert asture aux Italiens, Cappari (b) : Pythagoras (c), L'eau et L'air. Je suis si aysé à recevoir, sans y penser, ces impressions superficielles, qu'ayant eu en la bouche, Sire ou Altesse, trois iours de suite; huict iours aprez ils m'eschappent pour Excellence ou pour Seigneurie; et ce que i'auray prins à dire en bastelant et en me mocquant, ie le diray len-

(a) *Se mettoient le chevêtre, le licou, comme à une bête de somme.* E. J.

(b) *Capparis* est le nom d'un arbrisseau. D'autres juroient par le chou, coutume qui a passé jusqu'à nous, témoin le mot de *vertuchou*, espèce de serment qui veut dire *par la vertu du chou*, et dont bien des gens se servent à tout moment. C.

(c) *DIOG. LAERCE, Vie de Pythagore, l. 7, segm. 6. C.*

demain serieusement. Parquoy, à escrire, i'accepte plus envy les arguments battus, de peur que ie les traicte aux despens d'aultruy. Tout argument m'est egualement fertile; ie les prends sur une mouche : et Dieu vueille que celuy que i'ay icy en main n'ait pas esté prins par le commandement d'une volonté autant volage ! Que ie commence par celle qu'il me plaira, car les matieres se tiennent toutes enchainées les unes aux aultres. Mais mon ame me desplaist, de ce qu'elle produict ordinairement ses plus profondes resveries, plus folles et qui me plaisent le mieulx, à l'improveu et lors que ie les cherche moins, lesquelles s'esvanouissent soudain, n'ayant sur le champ où les attacher ; à cheval, à la table, au lict ; mais plus à cheval, où sont mes plus larges entretiens. I'ay le parler un peu delicatement ialoux d'attention et de silence, si ie parle de force : qui m'interrompt, m'arreste. En voyage, la nécessité mesme des chemins coupe les propos ; oultre ce que ie voyage plus souvent, sans compaignie propre à ces entretiens de suite : par où ie prends tout loisir de m'entretenir moy mesme. Il m'en advient comme de mes songes : en songeant, ie les recommande à ma memoire (car ie songe volontiers que ie songe) ; mais, le lendemain, ie me represente bien leur couleur comme elle estoit, ou gaye, ou triste, ou estrange, mais, quels ils estoient au reste, plus.

Produisoit
ordinaire-
ment ses plus
profondes
pensées à
l'improviste

En parlant,
n'aimoit pas
d'être inter-
rompu.

i'ahanne (a) à le trouver, plus ie l'enfonce en l'oubliance. Aussi des discours fortuites qui me tumbent en fantasie, il ne m'en reste en memoire qu'une vaine image; autant seulement qu'il m'en fault pour me faire ronger et despiter aprez leur queste, inutilement.

Or doncques, laissant les livres à part, et parlant plus materiellement et simplement, ie treuve, aprez tout, que l'Amour n'est aultre chose que la soif de cette iouissance, en un subiect désiré; ny Venus, aultre chose que le plaisir à descharger (b) ses vases, comme le plaisir que nature nous donne à descharger d'autres parties, qui devient vicieux ou par immoderation ou par indiscretion : pour Socrates (c), l'amour est appetit de generation, par l'entremise de la beauté. Et, considerant maintefois la ridicule titillation de ce plaisir, les absurdes mouvements escervelez et estourdis de quoy il agite Zenon et Cratippus, cette rage indiscrete, ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effect de l'amour, et puis cette morgue grave, severe et ecstatique en une action si folle, considerant encores qu'on aye logé peslemesle nos delices et nos ordures

Ce que c'est
que l'amour.
Il rend l'homme
ridicule,
et semblable
aux bêtes.

(a) *Plus je m'efforce de, etc.* E. J.

(b) Montaigne avoit d'abord écrit *ses roignons*; mais il a substitué à ce mot celui de *vases*, comme plus décent. N.

(c) *Dans le Festin de Platon.* G.

ensemble, et que la supreme volupté aye du transy et du plaintif comme la douleur, ie crois qu'il est vray, ce que dict Platon (a), que l'homme a esté faict par les dieux pour leur iouet,

Quænam ista iocandi

Sævitia ? (1)

et que c'est par mocquerie que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous egualer par là, et appa-rier les fols et les sages, et nous et les bestes. Le plus contemplatif et prudent homme, quand ie l'imagine en cette assiette, ie le tiens pour affronteur de faire le prudent et le contem-platif : ce sont les pieds du paon, qui abbattent son orgueil,

Ridentem dicere verum,

Quid vetat ? (2)

Ceulx qui, parmi les ieux, refusent les opi-nions serieuses, font, dict quelqu'un, comme celui qui craint d'adorer la statue d'un saint, si elle est sans devantiere (b). Nous mangeons

(a) *Traité des Lois*, l. 7. C.

(1) Cruelle manière de se jouer ! CLAUDIAN. *Eutrop.*
l. 1, v. 24.

(2) Rien n'empêche de dire la vérité en riant. HOR.
l. 1, sat. 1, v. 24.

(b) *Si elle est toute découverte.* — Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, au mot *Devantière*, nous dit, après avoir cité ce passage de Montaigne, qu'on appelle proprement *devantière*, cette sorte de grand tablier que les femmes portent à cheval. C.

bien et bevons comme les bestes : mais ce ne sont pas actions qui empeschent les offices de nostre ame, en celles là nous gardons nostre avantage sur elles ; cette cy met toute aultre pensee sous le ioug, abrutit et abestit, par son imperieuse auctorité, toute la theologie et philosophie qui est en Platon, et si ne s'en plaint pas. Par tout ailleurs vous pouvez garder quelque décence ; toutes aultres operations souffrent des regles d'honnesteté : cette cy ne se peult pas seulement imaginer, que viciouse ou ridicule ; trouvez y, pour veoir, un proceder sage et discret. Alexandre disoit (a), qu'il se cognoissoit principalement mortel par cette action et par le dormir. Le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame : la besongne les absorbe et dissipe de mesme ; certes, c'est une marque, non seulement de nostre corruption originelle, mais aussi de nostre vanité et desformité. D'un costé nature nous y poulse, ayant attaché à ce desir la plus noble, utile et plaisante de toutes ses fonctions ; et la nous laisse d'aultre part accuser et fuyr comme insolente et deshonneste, en rougir et recommander l'abstinence. Sommes nous pas bien brutes, de nommer brutale l'operation qui nous fait ? Les peuples, ez religions, se sont rencontrez en plusieurs convenances, comme

Pourquoi
condamner
l'amour, qui
nous est in-
spiré par la
nature ?

(a) PLUTARQUE, *Moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 23. C.

sacrifices , lumineaires , encensements , ieusnes , offrandes ; et entre aultres , en la condemnation de cette action : toutes les opinions y viennent , oultre l'usage si estendu des circoncisions , qui en est une punition. Nous avons à l'aventure raison de nous blasmer de faire une si sotte production que l'homme ; d'appeller l'action , honteuse ; et honteuses , les parties qui y servent : (astetre sont les miennes proprement honteuses et peneuses.) Les Esseniens , de quoy parle Pline (a) , se maintenoient , sans nourrice , sans maillot , plusieurs siecles , de l'abord des estrangers qui , suyvants cette belle humeur , se rengoient continuellement à eulx ; ayant toute une nation hazardé de s'exterminer , plustost que s'engager à un embrasement feminin , et de perdre la suite des hommes , plustost que d'en forger un. Ils disent que Zenon (b) n'eut affaire à femme , qu'une fois en sa vie ; et que ce feut par civilité , pour ne sembler desdaigner trop obstineement le sexe. Chascun fuyt à le veoir naistre , chascun court à le veoir mourir : pour le destruire , on cherche un champ spacieux , en pleine lumiere ; pour le construire , on se musse dans un creux tenebreux , et le plus contrainct qu'il se peult : c'est le debvoir , de se cacher et rougir pour le faire ; et c'est gloire , et naissent plusieurs ver-

(a) *Hist. nat.* l. 5, c. 17. C.

(b) DIOG. LAERCE, *Vie de Zénon*, l. 7, segm. 13. C.

tus, de le sçavoir desfaire : l'un est iniure, l'autre est faveur ; car Aristote dict que Bonifier quelqu'un, c'est le Tuer, en certaine phrase de son pais. Les Atheniens (a), pour apparier la desfaveur de ces deux actions, ayants à munderifier (b) l'isle de Delos, et se iustifier envers Apollo, deffendirent au pourpris d'icelle tout enterrement, et tout enfantement ensemble. *Nostri nosmet pœnitet* (1) : nous estimons à vice nostre estre.

Il y a des nations qui se couvrent en mangeant (c). Je sçais une dame, et des plus grandes, qui a cette mesme opinion, Que c'est une contenance desagreable de mascher, qui rabbat beaucoup de leur grace et de leur beauté ; et ne se presente pas volontiers en public avecques appetit : et sçais un homme qui ne peult souffrir de veoir manger, ny qu'on le veoye, et fuyt toute assistance plus quand il s'emplit, que s'il se vuide. En l'empire du Turc, il se veoid grand nombre d'hommes qui, pour exceller sur les aultres, ne se laissent iamais veoir quand ils font leur repas ; qui n'en font qu'un la sepmaine ; qui se deschiquestent et

Il y a des gens qui n'aiment pas qu'on les voie manger.

Fanatiques turcs qui se font honneur de ravalier leur propre nature.

(a) THUCYDIDE, l. 3, §. 104. C.

(b) *Purifier*. E. J.

(1) TERENT. in *Phormion*. act. 1, sc. 3, v. 20. Montaigne a traduit ce passage après l'avoir cité.

(c) C'est ce que dit expressément Jean Léon, dans sa *Description de l'Afrique*, t. I, p. 25, édit. de Lyon, 1556. C.

descoupent la face et les membres; qui ne parlent iamais à personne : gents fanatiques, qui pensent honnorer leur nature en se desnaturant, qui se prisent de leur mespris, et s'amen-
dent de leur empirement ! Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soy mesme, à qui
ses plaisirs poisent, qui se tient à malheur ! Il
y en a qui cachent leur vie,

Hommes
qui se ca-
chent des
autres hom-
mes, et sont
ingénieux à
se maltraiter
eux-mêmes.

Exilioque domos et dulcia limina mutant (1),

et la desrobent de la veue des aultres hommes; qui evitent la santé et l'alaigresse, comme qua-
litez ennemies et dommageables : nou seule-
ment plusieurs sectes, mais plusieurs peuples,
mauldissent leur naissance, et benissent leur
mort : il en est où le soleil est abominé, les te-
nebres adorees. Nous ne sommes ingenieux
qu'à nous malmener, c'est le vray gibbier de
la force de nostre esprit : dangereux util en des-
reglement !

O miseri ! *quorum gaudia crimen habent* (2).

Hé ! pauvre homme ! tu as assez d'incommoditez
nécessaires, sans les augmenter par ton inven-
tion ; et es assez miserable de condition, sans
l'estre par art ; tu as des laideurs reelles et es-

(1) Et vont vivre et mourir loin du toit paternel.

VIRG. Géorg. l. 2, v. 511.

(2) Malheureux ! qui se font un crime de leurs plaisirs.
CORN. GALLUS, eleg. 1, v. 180.

sentielles, à suffisance, sans en forger d'imaginaires : trouves tu que tu sois trop à l'ayse, si la moitié de ton ayse ne te fasche ? trouves tu que tu ayes rempli tous les offices necessaires à quoy nature t'engage, et qu'elle soit manque et oysifve chez toy, si tu ne t'obliges à nouveaux offices ? tu ne crains point d'offenser ses loix, universelles et indubitables ; et te picques aux tiennes, partisanes (a) et fantastiques ; et d'autant plus qu'elles sont particulieres, incertaines et plus contredictes, d'autant plus tu fois là ton effort : les ordonnances positives de ta paroisse t'occupent et attachent ; celles de Dieu et du monde ne te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette consideration ; ta vie en est toute.

Les vers de ces deux poëtes, traictant ainsi reserveement et discrettement de la lascifveté, comme ils font, me semble la decouvrir et esclairer de plus prez. Les dames couvrent leur sein d'un reseul (b), les prebstres plusieurs choses sacrees, les peintres umbragent leur

Parler discrettement de l'amour, c'est le rendre plus piquant.

(a) *Partisane* est le féminin de *partisan*. Des *lois partisanes* doivent être des *lois de parti*, de *faction* ; mais, comme Montaigne oppose ici les *lois partisanes* de l'homme aux *lois universelles* de la nature, ces *lois partisanes* doivent être des *lois partielles*, *particulieres*, comme il les nomme dans la ligne suivante. E. J.

(b) *D'un réseau*. E. J.

ouvrage, pour luy donner plus de lustre, et dict on que le coup du soleil et du vent est plus poissant par reflexion qu'à droict fil. L'Ægyptien respondit sagement à celuy qui luy demandoit, « Que portes tu là caché soubs ton manteau ? (a) » « Il est caché soubs mon manteau, afin que tu ne sçaches pas que c'est » : mais il y a certaines aultres choses qu'on cache pour les montrer. Oyez cettuy là, plus ouvert,

Et nudam pressi corpus ad usque meum (1);

il me semble qu'il me chaponne; que Martial retrouve Venus à sa poste, il n'arrive pas à la faire paroistre si entiere : celuy qui dict tout, il nous saoule et nous desgoute. Celuy qui craint à s'exprimer, nous achemine à en penser plus qu'il n'en y a : il y a de la trahison en cette sorte de modestie ; et, notamment, nous entr'ouvrant, comme font ceulx cy, une si belle route à l'imagination. Et l'action et la peinture doibvent sentir leur larrecin. L'amour des

L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueux et plus timide, n'en est que plus agréable.

Espagnols et des Italiens, plus respectueuse et craintive, plus mineuse (b) et couverte, me plaist : ie ne sçais qui, anciennement (c), de-

(a) PLUTARQUE, *De la Curiosité*, c. 3. C.

(1) Et je l'ai pressée toute nue sur mon sein. OVID. *Amor.* l. 1, eleg. 5, v. 24.

(b) *Plus minaudière.* E. J.

(c) ATHÉNÉE, l. 1, c. 6. C.

siroit le gosier allongé comme le col d'une grue, pour savourer plus long temps ce qu'il avalloit; ce souhait est mieulx à propos en cette volupté viste et precipiteuse, mesme à telles natures comme est la mienne, qui suis vicieux en soubdaineté. Pour arrester sa fuyte, et l'estendre en preambules, entre eulx tout sert de faveur et de recompense; une œuillade, une inclination, une parole, un signe. Qui se pourroit disner de la fumee du rost, feroit il pas une belle es-pargne? C'est une passion qui mesle, à bien peu d'essence solide, beaucoup plus de vanité et resverie fiebvreuse : il la faut payer et servir de mesme. Apprenons aux dames à se faire valloir, à s'estimer, à nous amuser et à nous piper; nous faisons nostre charge extreme la premiere, il y a tousiours de l'impetuosité françoise : faisant filer leurs faveurs, et les estalant en detail, chascun, iusques à la vieillesse miserable, y treuve quelque bout de lisiere, selon son vaillant et son merite. Qui n'a iouissance qu'en la iouissance, qui ne gaigne que du hault point, qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne luy appartient pas de se mesler à nostre eschole : plus il y a de marches et degrez, plus il y a de haulteur et d'honneur au dernier siege; nous nous debvrions plaire d'y estre conduicts, comme il se faict aux palais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galleries, et plusieurs destours. Cette

Il faut conduire l'amour par degres et sans précipitation.

dispensation reviendrait à nostre commodité ; nous y arresterions , et nous y aimerions plus long temps : sans esperance et sans desir , nous n'allons plus rien qui vaille. Nostre maistrise et entiere possession leur est infiniment à craindre : depuis qu'elles sont du tout rendues à la mercy de nostre foy et constance , elles sont un peu bien hazardees , ce sont vertus rares et difficiles : soubdain qu'elles sont à nous , nous ne sommes plus à elles ;

Postquam cupidæ mentis satiata libido est,
Verba nihil metuere , nihil periuria curant (1) ;

et Thrasonides (a) , ieune homme grec , feut si amoureux de son amour , qu'il refusa , ayant gaigné le cœur d'une maistresse , d'en iourir , pour n'amortir , rassasier et allanguir par la iouissance cette ardeur inquiete de laquelle il se glorifioit et se paissoit. La cherté donne goust à la viande : voyez combien la forme des salutations qui est particuliere à nostre nation , abastardit par sa facilité la grace des baisers , lesquels Socrates (b) dict estre si puissants et dangereux à voler nos cœurs. C'est une des-

Baisers aviliss par les salutations , qui les rendent trop communs.

(1) Dès que nous avons satisfait le caprice de notre passion , nous comptons pour rien les promesses et les serments. CATULL. *de Nuptiis Pelei*, carm. 62, v. 147.

(a) DIOGÈNE LAERCE , I. 7, segm. 130. C.

(b) XÉNOPHON , *Choses mémorables* , l. 1 , c. 3 , §. 11 ; 12. C.

plaisante coustume, et iniurieuse aux dames, d'avoir à prester leurs levres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit,

Cuius livida naribus caninis
Dependet glacies, rigetque barba. .

.
Centum occurrere malo cunnilingis (1):

et nous mesmes n'y gagnons gueres; car, comme le monde se veoid party (a), pour trois belles il nous en fault baiser cinquante laides: et à un estomach tendre, comme sont ceulx de mon aage, un mauvais baiser en surpaye un bon. Ils font les poursuyvants en Italie, et les transis, de celles mesmes qui sont à vendre; et se deffendent ainsi: « Qu'il y a des degrez en la iouissance; et que par services ils veulent obtenir pour eulx celle qui est la plus entiere: elles ne vendent que le corps; la volonté ne peult estre mise en vente, elle est trop libre et trop sienne ». Ainsi ceulx cy disent que c'est la volonté qu'ils entreprennent: et ont raison; c'est la volonté qu'il fault servir et practiquer (b). I'ai horreur d'imaginer mien, un corps privé d'affection: et me semble que cettè for-

(1) MARTIAL. l. 7, epigr. 95. Passage trop licencieux pour être traduit.

(a) *Partagé*. E. J.

(b) *Gagner par des pratiques adroites*. E. J.

cenerie est voisine à celle de ce garçon (a) qui alla saillir par amour la belle image de Venus que Praxiteles avoit faicte; ou de ce furieux ægyptien, eschauffé aprez la charongne d'une morte qu'il embaumoit et ensueroit (b) : lequel donna occasion à la loy, qui feut faicte depuis en Ægypte (c), que les corps des belles et ieunes femmes, et de celles de bonne maison, seroient gardez trois iours avant qu'on les meist entre les mains de ceulx qui avoient charge de pourveoir à leur enterrement. Periander (d) feit plus merueilleusement, qui estendit l'affection coniugale (plus reglee et legitime) à la iouissance de Melissa sa femme trespassee. Ne semble ce pas estre une humeur lunatique de la Lune, ne pouvant aultrement iouir de Endymion son galant, l'aller endormir pour plusieurs mois; et se paistre de la iouissance d'un garçon qui ne se remuoit qu'en songe? Je dis pareillement qu'on aime un corps sans ame, ou sans senti-

(a) VALÈRE-MAXIME, l. 8, c. 11, *in externis*, §. 5. C.

(b) *Ensuerer*, ou *ensuaier*. C'est le même mot, différemment orthographié, comme il se trouve dans Cotgrave. Il vient de *suaire*, *linceuil*, dit Nicot, dont on plie les trépassés; et signifie envelopper d'un linceuil un corps mort, le couvrir, l'habiller selon l'usage établi dans le pays où il doit être enterré. C.

(c) HÉRODOTE, l. 2. C.

(d) DIOG. LAERCE, *Vie de Périandre*, l. 1, segm. 96. C.

ment, quand on aime un corps sans son consentement et sans son desir. Toutes iouissances ne sont pas unes : il y a des iouissances etiques et languissantes : mille aultres causes que la bienvueillance nous peuvent acquerir cet octroy des dames ; ce n'est pas suffisant tesmoignage d'affection : il y peut escheoir de la trahison, comme ailleurs : elles n'y vont par fois que d'une fesse,

Tanquam thura merumque parent :

Absentem, marmoreamve, putes (1) :

i'en sçais qui aiment mieulx prester cela que leur coche, et qui ne se communiquent que par là. Il fault regarder si vostre compaignie leur plaist pour quelque aultre fin encores, ou pour celle là seulement, comme d'un gros garçon d'estable ; en quel reng et à quel prix vous y estes logé,

Tibi si datur uni ;

Quo lapide illa diem candidiore notet (2) :

quoy, si elle mange vostre pain à la saulse d'une plus agreable imagination ?

(1) Aussi tranquilles que si elles offroient aux dieux le vin et l'encens. Vous diriez qu'elles sont absentes, ou changées en statues de marbre. MARTIAL. l. 11, epigr. 104, v. 12, et epigr. 60, v. 8.

(2) Si elle se donne à vous seul, si elle regarde ce jour-là comme heureux. CATULL. *ad Manl.* carm. 66, v. 147.

Te tenet, absentes alios suspirat amores (1).

En France,
il y a autant
de femmes
d'une beauté
exquise, et
d'hommes
d'un rare mé-
rite, qu'en
Italie

Comment ? avons nous pas veu quelqu'un, en nos iours, s'estre servy de cette action à l'usage d'une horrible vengeance, pour tuer par là, et empoisonner, comme il fait, une honneste femme ? Ceulx qui cognoissent l'Italie ne trouveront jamais estrange si, pour ce subiect, ie ne cherche ailleurs des exemples ; car cette nation se peult dire regente du reste du monde en cela. Ils ont plus communement des belles femmes, et moins de laides que nous ; mais des rares et excellentes beautez, i'estime que nous allons à pair. Et en iuge autant des esprits : de ceulx de la commune façon, ils en ont beaucoup plus et evidemment ; la brutalité y est sans comparaison plus rare : d'ames singulieres et du plus hault estage, nous ne leur en devons rien. Si i'avois à estendre cette similitude, il me sembleroit pouvoir dire de la vaillance, qu'au rebours elle est, au prix d'eulx, populaire chez nous et naturelle ; mais on la veoid par fois en leurs mains, si pleine et si vigoureuse, qu'elle surpasse tous les plus roides exemples que nous en ayons. Les mariages de ce pais là clochent en cecy : leur coustume donne communement la loy si rude aux femmes, et si serve, que la plus esloingnee accoin-

Inconvé-
nient de la
trop grande
contrainte où
les Italiens
tiennent
leurs fem-
mes.

(1) Elle vous embrasse, et soupire pour un autre.
TIBULL. eleg. 6, l. 1, v. 35.

tance avecques l'estrangier leur est autant capitale que la plus voisine. Cette loy faict que toutes les approches se rendent necessairement substantielles ; et, puisque tout leur revient à mesme compte, elles ont le choix bien aysé : et, ont elles brisé ces cloisons, croyez qu'elles font feu ; *Luxuria ipsis vinculis, sicut fera bestia, irritata deinde emissa* (1). Il leur fault un peu lascher les resnes ;

Vidi ego nuper equum, contra sua frena tenacem.

Ore reluctanti fulminis ire modo (2) :

on allanguit le desir de la compaignie, en luy donnant quelque liberté. Nous courons à peu prez mesme fortune : ils sont trop extremes en contraincte ; nous, en licence. C'est un bel usage de nostre nation, que, aux bonnes maisons, nos enfans soyent receus pour y estre nourris et eslevez pages, comme en une eschole de noblesse ; et est discourtoisie, dict on, et iniure, d'en refuser un gentilhomme : i'ay apperceu, car autant de maisons, autant de divers styles et formes, que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suite les regles

(1) La luxure est comme une bête féroce qui s'irrite de ses chaînes, et qui s'échappe avec plus de fureur. TIT. LIV. l. 34, c. 4.

(2) Je vis naguère un cheval qui, rebelle au frein, luttoit contre les rênes, et, furieux, alloit comme la foudre. OVID. *Amor. eleg.* 4, l. 3, v. 13.

plus austeres, n'y ont pas eu meilleure aventure; il y fault de la moderation, il fault laisser bonne partie de leur conduicte à leur propre discretion, car, ainsi comme ainsi, n'y a il discipline qui les sceust brider de toutes parts. Mais il est bien vray que celle qui est eschappee, bagues sauves, d'un escholage libre, apporte bien plus de fiance de soy, que celle qui sort saine d'une eschole severe et prisonniere.

La modestie est nécessaire aux femmes.

Nos peres dressoient la contenance de leurs filles à la honte et à la crainte (les courages et les desirs estoient pareils); nous, à l'asseurance: nous n'y entendons rien; c'est à faire aux Sarmates (a), qui n'ont loy de coucher avecques homme, que de leurs mains elles n'en ayent tué un aultre en guerre. A moy, qui n'y ay droict que par les aureilles, suffit si elles me retiennent pour le conseil, suyvant le privilege de mon aage. Je leur conseille doncques, comme à nous, l'abstinence; mais, si ce siecle'en est trop ennemy, au moins la discretion et la modestie; car, comme dict le conte d'Aristippus (b), parlant à des ieunes gents qui rougissoient de le veoir entrer chez une courtisane, « Le vice est de n'en pas sortir, non pas d'y entrer », qui ne veult exempter sa con-

(a) HÉRODOTE, l. 4, c. 117. C.

(b) DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 69. C.

science, qu'elle exempte son nom (a); si le fonds n'en vault gueres, que l'apparence tienne bon.

Ie loue la gradation et la longueur, en la dispensation de leurs faveurs : Platon montre qu'en toute espece d'amour, la facilité et promptitude est interdite aux tenants (b). C'est un traict de gourmandise, laquelle il fault qu'elles couvrent de toute leur art, de se rendre ainsi temerairement en gros et tumultuairement : se conduisant en leur dispensation ordonneement et mesureement, elles pipent bien mieulx nostre desir, et cachent le leur. Qu'elles fuyent tousiours devant nous ; ie dis celles mesmes qui ont à se laisser attraper : elles nous battent mieulx en fuyant, comme les Scythes. De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer ; leur roolle est souffrir, obeir, consentir : c'est pourquoy nature leur a donné une perpetuelle capacité ; à nous, rare et incertaine : elles ont tousiours leur heure, afin qu'elles soyent tousiours prestes à la nostre, *pati natare* (1) : et où elle a voulu que nos appetits eussent montre et declaration prominente, ell' a faict que les leurs feussent occultes et intes-

Goût de
Montaigne
sur le cha-
pitre de l'a-
mour

(a) *Sa réputation, sa renommée.* E. J.

(b) *Aux intéressés.* C.

(1) Nées pour souffrir. SENECA. epist. 95.

tins (a), et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation, et simplement pour la deffensive. Il fault laisser à la licence amazoniene les traicts pareils à cettuy cy : Alexandre passant par l'Hyrkanie, Thalestris royne des Amazones, le veint trouver avec trois cents gents d'armes de son sexe, bien montez et bien armez, ayant laissé le demourant d'une grosse armee qui la suyvoit, au delà des voisines montaignes : et luy dict tout hault, et en public, « Que le bruit de ses victoires et de sa valeur l'avoit menee là, pour le veoir, luy offrir ses moyens et sa puissance au secours de ses entreprinses; et que le trouvant si beau, ieune et vigoureux, elle, qui estoit parfaicte en toutes ses qualitez, luy conseilloit (b) qu'ils couchassent ensemble, afin qu'il nasquist, de la plus vaillante femme du monde, et du plus vaillant homme qui feust lors vivant, quelque chose de grand et de rare pour l'advenir ». Alexandre la remercia du reste; mais, pour donner temps à l'accomplissement de sa dernière demande, il arresta treize iours en ce lieu, lesquels il festoya le plus alaigrement qu'il peut, en faveur d'une si courageuse princesse.

(a) *Cachés et renfermés. C.*

(b) DIODORE DE SICILE, l. 17, c. 16; et QUINTE-CURCE, l. 6, §. 5. C.

Nous sommes, quasi en tout, iniques iuges de leurs actions, comme elles sont des nostres : i'advoue la verité, lors qu'elle me nuit, de mesme que si elle me sert. C'est un vilain desreglement qui les poulse si souvent au change, et les empesche de fermir (a) leur affection en quelque subiect que ce soit ; comme on veoid de cette deesse à qui l'on donne tant de changements et d'amis : mais si est il vray que c'est contre la nature de l'amour, s'il n'est violent ; et contre la nature de la violence, s'il est constant. Et ceulx qui s'en estonnent, s'en escrient, et cherchent les causes de cette maladie en elles, comme desnaturee et incroyable, que ne veoyent ils combien souvent ils la receoivent en eulx, sans espovantement et sans miracle ? Il seroit à l'adventure plus estrange d'y veoir de l'arrest ; ce n'est pas une passion simplement corporelle : si on ne treuve point de bout en l'avarice et en l'ambition, il n'y en a non plus en la paillardise ; elle vit encores aprez la satieté ; et ne luy peult on prescrire ny satisfaction constante, ny fin ; elle va tousiours oultre sa possession. Et si, l'inconstance leur est à l'adventure aulcunement plus pardonnable qu'à nous : elles peuvent alleguer, comme nous, l'inclination, qui nous est commune, à la varieté et à la nouvelleté ; et alleguer secon-

Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes.

(a) *De fixer, d'affermir.* E. J.

dement, sans nous, Qu'elles achetent chat en sac (a) : Ieanne, royne de Naples, feit estrangler (b) Andreosse, son premier mary, aux grilles de sa fenestre, avecques un laqs d'or et de soye, tissu de sa main propre ; sur ce qu'aux corvees matrimoniales, elle ne luy trouvoit ny les parties, ny les efforts assez respondants à l'esperance qu'elle en avoit conceue à veoir sa taille, sa beauté, sa ieunesse et disposition, par où elle avoit esté prinse et abusee ; Que l'action a plus d'effort que n'a la souffrance ; ainsi, que de leur part tousiours au moins il est pourveu à la necessité, de nostre part il peult advenir aultrement. Platon (c), à cette cause, establît sagement par ses loix, avant tout mariage, pour decider de son opportunité, que les iuges veoyent les garçons, qui y pretendent, tout fin nuds, et les filles nues iusqu'à la ceinture seulement. En nous essayant, elles ne nous treuvent, à l'adventure, pas dignes de leur choïs :

Experta latus, madidoque simillima loro

(a) On dit aujourd'hui *acheter chat en poche*. C.

(b) André, fils de Charles, roi de Hongrie, et qui fut marié à Jeanne I^{re} de Naples. Les Italiens l'appelèrent *Andreasso*. Sur la mort tragique de ce prince, voyez le Dictionnaire de Bayle, à l'article de *Jeanne I^{re} de Naples*. C.

(c) *Traité des Loix*, l. 11. C.

Inguina, nec lassâ stare coacta manu,
Deserit imbelles thalamos (1)

Ce n'est pas tout que la volonté charie droict;
la foiblesse et l'incapacité rompent legitime-
ment un mariage,

Et quærendum aliunde foret nervosius illud,
Quod posset zonam solvere virgineam (2)

pourquoy non (a)? et, selon sa mesure, une
intelligence amoureuse plus licencieuse et plus
active;

Si blando nequeat superesse labori (3)

Mais n'est ce pas grande impudence, d'apporter
nos imperfections et foiblesses en lieu où nous
desirons plaire et y laisser bonne estime de
nous et recommandation? Pour ce peu qu'il
m'en fault à cette heure,

(1) Après avoir tenté, par de longs et vains efforts,
d'exciter la vigueur de son époux, elle abandonne une
couche impuissante. MARTIAL. l. 7, epigr. 58, v. 3. —
Nous nous contentons de rendre la pensée du latin.

(2) Et il faut chercher ailleurs un époux capable de
délier la ceinture de Vénus. CATULL. *ad Januam mæchæ
cujusdam*, carm. 65, v. 27.

(a) Si ces paroles, *Pourquoy non? et selon sa mesure,
une intelligence amoureuse plus licencieuse et plus
active*; se rapportent directement au passage de Catulle,
comme il le semble, il n'est pas difficile d'en comprendre
le sens. C.

(3) . . . S'il succombe au plaisir inhabilé

Géorg. l. 3, v. 127. (Traduct. de M. Delille.)

Mollis opus (1),

ie ne voudrois importuner une personne que
i'ay à reverer et craindre :

Fuge suspicari ,

Cuius undenum trepidavit ætas

Claudere lustrum (2).

Nature se debvoit contenter d'avoir rendu cet
aage miserable, sans le rendre encores ridicule.
Te hais de le veoir, pour un poulce de chestifve
vigueur qui l'eschauffe trois fois la sepmaine,
s'empresser et segendarmer de pareille aspreté,
comme s'il avoit quelque grande et legitime
iournee dans le ventre ; un vray feu d'estoupe :
et admire sa cuisson, si vifve et fretillante, en
un moment si lourdement congelee et es-
teincte. Cet appetit ne debvroit appartenir qu'à
la fleur d'une belle ieunesse : fiez vous y, pour
veoir, à seconder cett' ardeur indefatigable,
pleine, constante et magnanime qui est en
vous ; il vous la lairra vrayement en beau che-
min : renvoyez le hardiement plustost vers
quelque enfance molle, estonnee et ignorante,
qui tremble encores soubz la verge, et en rou-
gisse ;

(1) Ne pouvant jouir qu'une seule fois. HORAT. epod.
lib. od. 12, v. 15.

(2) Ne craignez rien d'un homme qui a passé son
onzième lustre. HORAT. od. 4, l. 2, v. 12. Il y a dans
Horace *octavum*, le huitième.

Indum sanguineo veluti violaverit ostro
 Si quis ebur, vel mixta rubent ubi lilia multâ
 Alba rosâ (1).

Qui peut attendre , le lendemain , sans mourir
 de honte , le desdaing de ces beaux yeulx con-
 sens (a) de sa lascheté et impertinence ,

Et taciti fecere tamen convicia vultus (2),

il n'a iamais senty le contentement et la fierté
 de les leur avoir battus et ternis par le vigo-
 reux exercice d'une nuict officieuse et active.
 Quand i'en ay veu quelqu'une s'ennuyer de
 moy, ie n'en ay point incontinent accusé sa
 legereté; i'ay mis en doubte si ie n'avois pas
 raison de m'en prendre à nature plustost: certes
 elle m'a traicté illegitimement et incivilement,

Si non longa satis , si non benè mentula crassa :

Nimirum sapiunt, videntque parvam

Matronæ quoque mentulam illibenter (3):

et d'une lesion enormissime. Chascune de mes

(1) Comme un ivoire éclatant marqué de pourpre ,
 comme des lis mêlés avec des roses. VIRG. *Énéide*, l. 12,
 v. 67.

(a) *Témoins*. C.

(2) Qu'ils nous reprochent dans leur silence même.
 OVID. *Amor. eleg.* 7, l. 1, v. 21.

(3) De ces trois vers, le premier est tiré d'une épi-
 gramme des *Veterum Poëtarum Catalecta*, intitulée
Priapus; les autres, d'une autre épigramme du même
 recueil, intitulée *ad Matronas*. Aucun des trois vers ne
 peut être traduit.

pieces me faict egualement moi , que toute aultre ; et nulle aultre ne me faict plus proprement homme , que cette cy.

Montaigne
est libre
dans ses pa-
roles com-
ment il ex-
cuse cette li-
cence.

Je doibs au public universellement mon pourtraict. La sagesse de ma leçon est en verité, en liberté, en essence, toute ; desdaignant, au roolle de ses vrayz debvoirs , ces petites reglès , feinctes , usuelles , provinciales ; naturelle toute , constante , generale , de laquelle sont filles , mais bastardes , la civilité , la cerimonie. Nous aurons bien les vices de l'apparence , quand nous aurons eu ceulx de l'essence : qũand nous aurons faict à ceulx icy , nous courrons sus aux aultres , si nous trouvons qu'il y faille courir ; car il y a dangier que nous fantasions (a) des offices nouveaux , pour excuser nostre negligence envers les naturels offices , et pour les confondre. Qu'il soit ainsin , il se veoid Qu'ez lieux où les faultes sont malefices (b) , les malefices ne sont que faultes ; Qu'ez nations où les loix de la bienséance sont plus rares et lasches , les loix primitives de la raison commune sont mieulx observees : l'innumerable multitude de tant de debvoirs , suffoquant nostre soing , l'alanguissant et dissipant. L'application aux legeres choses nous retire des pressantes : oh ,

(a) *Que nous imaginions à notre fantaisie. E. J.*

(b) *Où les fautes sont des crimes , les crimes ne sont que des fautes. E. J.*

que ces hommes superficiels prennent une route facile et plausible, au prix de la nostre ! ce sont umbrages de quoy nous plastrons et entrepayons ; mais nous n'en payons pas, ains (a) en rechargeons, nostre debte envers ce grand iuge qui trousse nos panneaux et haillons d'autour nos parties honteuses, et ne se feind point à nous veoir par tout, iusques à nos intimes et plus secrettes ordures : utile decence de nostre virginale pudeur, si elle luy pouvoit interdire cette decouverte. Enfin, qui desniaiseroit l'homme d'une si scrupuleuse superstition verbale, n'apporterait pas grande perte au monde. Nostre vie est partie en folie, partie en prudence : qui n'en escript que revereement et regulierement, il en laisse en arriere plus de la moitié. Je ne m'excuse pas envers moy ; et si ie le faisois, ce seroit plustost de mes excuses que ie m'excuserois, que d'aulture mienne faulte : ie m'excuse à certaines humeurs que i'estime plus fortes en nombre que celles qui sont de mon costé. En leur consideration, ie diray encores cecy, car ie desire de contenter chacun (chose pourtant tresdifficile) *esse unum hominem accommodatum ad tantam morum ac sermonum et voluntatum varietatem* (1),

(a) Au contraire, nous engrevons, etc. E. J.

(b) Qu'un seul homme se conforme à cette grande

Qu'ils n'ont (a) à se prendre proprement à moy de ce que ie fois dire aux auctoritez receues et approuvees de plusieurs siècles ; et Que ce n'est pas raison qu'à faulte de rime ils me refusent la dispense que mesme des hommes ecclesiastiques , des nostres , et des plus cretez (b), iouissent en ce siecle : en voicy deux ,

Rimula , dispeream , ni monogramma tua est (1).

Un vit d'amy la contente et bien traicte.

quoy tant d'aultres ? l'ayme la modestie ; et n'est par iugement que i'ay choisi cette sorte de parler scandaleux : c'est nature qui l'a choisi pour moy. Je ne le loue , non plus que toutes formes contraires à l'usage receu ; mais ie l'excuse , et , par particulieres et generales circonstances , en allége l'accusation.

Amants favorisés , qui s'attribuent

Suyvons. Pareillement d'où peult venir cette usurpation d'auctorité souveraine que vous

variété de mœurs , de discours et de volontés. Q. CIRC. de *Petit. Consul.* c. 14.

(a) *Qu'ils ne doivent pas se prendre , etc.* E. J.

(b) *Des plus huppés.* E. J.

(1) Ce vers est de Bèze , et il se trouve dans une épigramme de ses *Juvenilia*. Voyez la page 103 , édit. de Lyon , sans date , in-16. A l'égard du vers françois , cité immédiatement après , il est tiré d'un rondeau de Saint-Gelais. Voyez ses *OEuvres poétiques* , page 99 , édit. de Lyon , 1574 , in-12. C.

prenez sur celles qui vous favorisent à leurs despens,

Si furtiva dedit nigrâ munuscula nocte (1),

que vous en investissiez incontinent l'intérêt, la froideur, et une autorité maritale? C'est une convention libre : que ne vous y prenez vous, comme vous les y voulez tenir? il n'y a point de prescription sur les choses volontaires. C'est contre la forme, mais il est vrai pour tant, que j'ay en mon temps conduit ce marché, selon que sa nature peult souffrir, aussi consciencieusement qu'autre marché, et avecques quelque air de iustice ; et que ie ne leur ay tesmoigné de mon affection, que ce que j'en sentoïs ; et leur en ay représenté naïvement la decadence, la vigueur et la naissance, les accèz et les remises (a) : on n'y va pas tousiours un train. J'ay esté si espargnant à promettre, que ie pense avoir plus tenu que promis ny deu : elles y ont trouvé de la fidelité, iusques au service (b) de leur inconstance, ie dis inconstance advouée, et par fois multipliée. Je n'ay iamais rompu avecques elles tant que j'y tenois, ne feust ce que par le bout d'un filet ; et, quelques

un pouvoir
injuste sui
leurs maî-
tresses, blâ-
més et nulle-
ment imités
par Montai-
gne.

(1) Si, durant une nuit obscure, elle vous a accordé furtivement quelques faveurs. CATULL. *ad Manl.* carm. 66, v. 145.

(a) *Et les relâchements.* E. J.

(b) *Jusqu'à servir, à favoriser leur inconstance.* E. J.

occasions qu'elles m'en ayent donné, n'ay iamaïs rompu iusques au mespris et à la haine : car telles privautez, lors mesme qu'on les acquiert par les plus honteuses conventions, encores m'obligent elles à quelque bienvueillance. De cholere, et d'impatience un peu indiscrete, sur le point de leurs ruses et desfuytes (a), et de nos contestations, ie leur en ay faict veoir par fois, car ie suis, de ma complexion, subiect à des esmotions brusques qui nuisent souvent à mes marchez, quoyqu'elles soient legieres et courtes. Si elles ont voulu essayer la liberté de mon iugement, ie ne me suis pas feinct à leur donner des advis paternels et mordants, et à les pincer où il leur cuisoit. Si ie leur ay laissé à se plaindre de moy, c'est plustost d'y avoir trouvé un amour, au prix de l'usage moderne, sottement consciencieux : i'ay observé ma parole ez choses de quoy on m'eust ayseement dispensé; elles se rendoient lors par fois avec reputation, et soubs des capitulations qu'elles souffroient ayseement estre faulsees par le vainqueur : i'ay faict caler (b), soubs l'interest de leur honneur, le plaisir en son plus grand effort, plus d'une fois; et où la raison me pressoit, les ay armees contre moy : si qu'elles se conduisoient plus seurement et severement par mes regles, quand elles s'y estoyent franchement remises,

(a) *Et évasions, faux-fuyants.* E. J.

(b) *Céder, ployer.* E. J.

qu'elles n'eussent faict par les leurs propres. I'ay, autant que i'ay peu, chargé sur moy seul le hazard de nos assignations, pour les en descharger, et ay dressé nos parties tousiours par le plus aspre et inopiné, pour estre moins en suspicion, et en oultre, par mon advis, plus accessible: les abords sont ouverts principalement par les endroits qu'ils tiennent de soy couverts; les choses moins craintes sont moins deffendues et observees; on peult oser plus ayseement ce que personne ne pense que vous oserez, qui devient facile par sa difficulté. Iamais homme n'eut ses approches plus impertinemment genitales (a). Cette voye d'aimer est plus selon la discipline; mais combien elle est ridicule à nos gents, et peu effectuelle, qui le sçait mieulx que moy? si ne m'en viendra point le repentir: ie n'y ai plus que perdre:

Me tabulâ sacer

Votivâ paries indicat uvida

Suspendisse potenti

Vestimenta maris deo (1):

(a) Montaigne avoit d'abord ajouté : *Le desseing d'engendrer doit estre purement legitime*; mais cette addition lui a vraisemblablement paru inutile, et il l'a rayée sur son manuscrit. J'en tiens note, pour qu'on suive mieux la liaison de ses idées. N.

(1) Le tableau sacré que j'ai suspendu dans le temple de Neptune, déclare à tout le monde que j'ai consacré à ce dieu mes habits tout mouillés encore de mon naufrage. HOR. od. 5, l. 1, v. 13. — Montaigne veut dire par là,

il est à cette heure temps d'en parler ouvertement. Mais, tout ainsi comme à un aultre ie dirois, à l'adventure, « Mon amy, tu resves ; l'amour, de ton temps, a peu de commerce avecques la foy et la preud'homme » ;

Hæc si tu postules

Ratione certâ facere, nihilo plus agas

Quàm si des operam ut cum ratione insanias (1) :

aussi, au rebours, si c'estoit à moy de recommencer, ce seroit certes le mesme train, et par mesme progresz, pour infructueux qu'il me peust estre ; l'insuffisance et la sottise est louable en une action meslouable : autant que ie m'esloigne de leur humeur en cela, ie m'approche de la mienne. Au demourant, en ce marché, ie ne me laissois pas tout aller ; ie m'y plaisois, mais ie ne m'y oublois pas : ie reservois en son entier ce peu de sens et de discretion que nature m'a donné, pour leur service et pour le mien ; un peu d'esmotion, mais point de resverie. Ma conscience s'y engageoit aussi iusques à la desbauche et dissolution ; mais iusques à l'ingratitude, trahison, malignité et cruauté, non. Je n'achetois pas le plaisir de ce

qu'après avoir été exposé par l'amour à bien des traverses, il s'est enfin débarrassé de cette dangereuse passion pour toujours. C.

(1) Prétendre assujettir ces choses à des règles, c'est vouloir allier la folie avec la raison. TERENT. *Eunuch.* act. 1, sc. 1, v. 16.

vice à tout prix ; et me contentois de son propre et simple coust : *nullum intra se vitium est* (1). Je hais quasi à pareille mesure une oysifveté croupie et endormie, comme un embesongnement espineux et penible ; l'un me pince, l'autre m'assoupit : i'aime autant les bleceures, comme les meurtrisseures ; et les coups trenchans, comme les coups orbes. J'ay trouvé en ce marché, quand i'y estois plus propre, une iuste moderation entre ces deux extremitez. L'amour est une agitation esveillee, vifve et gaye ; ie n'en estois ny troublé ny affligé, mais i'en estois eschauffé et encores alteré : il s'en fault arrester là ; elle n'est nuisible qu'aux fols. Un ieune homme demandoit au philosophe Panetius, s'il sieroit bien au sage d'estre amoureux : « Laissons là le sage (a), respondit il ; mais toy et moy, qui ne le sommes pas, ne nous engageons point en chose si esmeue et violente, qui nous esclave à aultruy, et nous rende con-

(1) Nul vice n'est renfermé en lui-même. SENECA. ep. 95. — Il y a, dans Sénèque, *manet* au lieu d'*est*. Cette sage réflexion, qui est de la dernière importance dans la morale, n'a pas échappé au célèbre La Fontaine. Voici comme il l'a mise en œuvre dans la fable *des deux Chiens et l'Ane mort*, l. 2, fab. 25 :

Les vertus devroient être sœurs,

Ainsi que les vices sont frères :

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,

Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères. C.

(a) SÉNÈQUE, epist. 117. C.

temptibles à nous ». Il disoit vray, qu'il ne fault pas fier chose de soy si precipiteuse à une ame qui n'aye de quoy en soubtenir les venues, et de quoy rabbattre par effect la parole d'Agésilaüs (a), « que la prudence et l'amour ne peuvent ensemble ». C'est une vaine occupation, il est vray, messeante, honteuse, et illegitime; mais, à la conduire en cette façon, ie l'estime salubre, propre à desgourdir un esprit et un corps poissant; et, comme médecin, ie l'ordonnerois à un homme de ma forme et condition, autant volontiers qu'aucune aultre recepte, pour l'esveiller et tenir en force bien avant dans les ans, et le dilayer (b) des prises de la vieillesse. Pendant que nous n'en sommes qu'aux fauxbourgs, que le pouls bat encores,

Dùm nova canities, dùm prima et recta senectus,
Dùm superest Lachesi quod torqueat, et pedibus me
Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo (1).

nous avons besoiñ d'estre sollicitez et cha-
toullez par quelque agitation mordicante,
comme est cette cy. Voyez combien elle a rendu

(a) *O qu'il est malaisé, dit Agésilaüs, d'aimer et être sage tout ensemble!* PLUTARQUE, dans la *Vie d'Agésilaüs*, c. 4, de la traduction d'Amyot C

(b) *Et le retarder des prises, des attaques de la vieillesse.* E. J.

(1) (*Pendant que*) Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

Juv sat. 3, v. 26. (*Traduct. de Boileau.*)

de ieunesse, de vigueur et de gayeté au sage Anacreon: et Socrates, plus vieil que ie ne suis, parlant d'un obiet amoureux: « M'estant, dict il (a), appuyé contre son espaule, de la mienne, et approché ma teste à la sienne, ainsi que nous regardions ensemble dans un livre, ie sentis, sans mentir, soudain une picqueure dans l'espaule, comme de quelque morsure de beste; et feus plus de cinq iours depuis, qu'elle me fourmilloit: et m'escoula dans le cœur une démangeaison continuelle ». Un attouchement, et fortuite, et par une espaule, alloit eschauffer et alterer une ame refroidie et enervée par l'aage, et la premiere de toutes les humaines en reformation ! Pourquoi non dea (b) ? Socrates estoit homme, et ne vouloit ny estre ny sembler aultre chose. La philosophie n'estrивe point contre les voluptés naturelles, pourveu que la mesure y soit ioincte, et en presche la moderation, non la fuyte; l'effort de sa resistance s'employe contre les estrangieres et bastardes; elle dict que les appetits du corps ne doibvent pas estre augmentez par l'esprit; et nous advertit ingenieusement de ne vouloir point esveiller nostre faim par la saturité; de ne vouloir que farcir, au lieu de remplir, le

(a) XENOPHONTIS *Συμπόσιον*, c. 4, §. 27 et 28. C.

(b) *Pourquoi cela ne seroit-il pas ? Non dea pour non, da.* E. J.

ventre ; d'éviter toute iouissance qui nous met en disette , et toute viande et boisson qui nous altere et affame : comme , au service de l'amour, elle nous ordonne de prendre un obiect qui satisfait simplement au besoing du corps ; qui n'esmeuve point l'ame, laquelle n'en doit pas faire son faict, ains suyvre nuement et assister le corps. Mais ay ie pas raison d'estimer que ces preceptes, qui ont pourtant d'ailleurs, selon moy, un peu de rigueur, regardent un corps qui face son office ; et qu'à un corps abbattu, comme un estomach prosterné, nous sommes excusable de le rechauffer et soubtenir par art, et, par l'entremise de la fantasie, luy faire revenir l'appetit et l'alairesse, puisque de soy il l'a perdue ?

Dans l'usage du plaisir, l'esprit et le corps doivent s'aidér mutuellement, selon Montaigne.

Pouvons nous pas dire qu'il n'y a rien en nous, pendant cette prison terrestre, purement ny corporel, ny spirituel, et que iniurieusement nous desmembrons un homme tout vif ; et qu'il semble estre raison que nous nous portions envers l'usage du plaisir aussi favorablement au moins que nous faisons envers la douleur ? Elle estoit (pour exemple) vehemente, iusques à la perfection, en l'ame des saints, par la penitence ; le corps y avoit naturellement part, par le droict de leur colligance, et si pouvoit avoir peu de part à la cause : si ne se sont ils pas contentez qu'il suyvist nuement, et assistast l'ame affligée ; ils l'ont affligé luy

mesme de peines atroces et propres , à fin qu'à l'envy l'un de l'autre l'ame et le corps plongeassent l'homme dans la douleur , d'autant plus salutaire que plus aspre. En pareil cas , aux plaisirs corporels , est ce pas iniustice d'en refroidir l'ame , et dire qu'il l'y faille entraîner comme à quelque obligation et nécessité contraincte et servile ? c'est à elle plustost de les couvrir et fomentier , de s'y presenter et convier , la charge de regir luy appartenant : comme c'est aussi à mon advis à elle , aux plaisirs qui luy sont propres , d'en inspirer et infondre (a) au corps tout le ressentiment que porte sa condition , et de s'estudier qu'ils luy soyent doux et salutaires. Car c'est bien raison , comme ils disent , que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit : mais pourquoy n'est ce pas aussi raison que l'esprit ne suyve pas les siens au dommage du corps ?

Il n'ay point aultre passion qui me tienne en haleine : ce que l'avarice , l'ambition , les querelles , les procez , font à l'endroit des aultres , qui , comme moy , n'ont point de vacation assignee , l'amour le feroit plus commodement ; il me rendroit la vigilance , la sobriété , la grace , le soing de ma personne ; rassurerait ma contenance , à ce que les grimaces de la vieil-

Avantages
qu'on pour-
roit retirer
de l'amour ,
dans un âge
avancé.

(a) *Instiller.* — *Infondre* vient du latin *infundere* , verser dedans. *Sincerum est nisi vas , quodcumque infundis , acescit* , dit Horace. G.

lesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne veinssent à la corrompre; me remettroit aux estudes sains et sages, par où ie me peusse rendre plus estimé et plus aimé; ostant à mon esprit le desespoir de soy et de son usage, et, le raccointant à soy, me divertiroit de mille pensees ennuyeuses, de mille chagrins melancholiques que l'oysifveté nous charge en tel aage, et le mauvais estat de nostre santé; reschaufferoit, au moins en songe, ce sang que nature abandonne; soubtiendrait le menton, et allongeroit un peu les nerfs et la vigueur et alaigresse de la vie à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers sa ruïne. Mais i'entends bien que c'est une commodité fort mal aysee à recouvrer: par foiblesse et longue experience, nostre goust est devenu plus tendre et plus exquis; nous demandons plus, lors que nous apportons moins; nous voulons le plus choisir, lors que nous meritons le moins d'estre acceptez; nous cognoissants tels, nous sommes moins hardis et plus desfiants; rien ne nous peult asseurer d'estre aimez, veu nostre condition et la leur. I'ay honte de me trouver parmy cette verte et bouillante ieunesse,

Cuius in indomito constantior inguine nervus,
Quàm nova collibus arbor inhæret (1) :

(1) Qui toujours est en état de bien faire.

HOR. epod. lib. od. 12, v. 19

Ce vers de La Fontaine suffit pour faire entrevoir le sens de ce passage, trop libre pour être traduit. C.

Qu'irions nous presenter nostre misere, parmy
cette alairesse?

Possint ut iuvenes visere fervidi,
Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem? (1)

Ils ont la force et la raison pour eulx; faisons leur place, nous n'avons plus que tenir: et ce germe de beauté naissante ne se laisse manier à mains si gourdes, et practiquer à des moyens purs materiels; car, comme respondit ce philosophe ancien à celuy qui se mocquoit de quoy il n'avoit sceu gagner la bonne grace d'un tendron qu'il pourchassoit, « Mon amy (a), le hamæon ne mord pas à du fromage si frais ». Or, c'est un commerce qui a besoiing de relation et de correspondance: les aultres plaisirs que nous recevons, se peulvent recognoistre par recompenses de nature diverse; mais cettuy cy ne se paye que de mesme espece de monnoye. En verité, en ce deduit, le plaisir que ie fois chatouille plus doucement mon imagination que celuy que ie sens: or, celuy n'a rien de genereux, qui peult recevoir plaisir où il n'en donne point; c'est une vile ame, qui veult tout debvoir, et qui se plaist de nourrir (b) de la

(1) Pour les divertir à nos dépens, en leur montrant un flambeau qui n'est plus que cendre? HOR. od. 15, l. 4, v. 26.

(a) DIOG. LAERCE, *Vie de Bion*, l. 4, segm. 47. C.

(b) *A entretenir commerce avec des personnes auxquelles il est à charge.* C.

conference avecques les personnes auxquelles il est en charge : il n'y a beauté, ny grace, ny privauté si exquise, qu'un galant homme deust desirer à ce prix. Si elles ne nous peuvent faire du bien, que par pitié; i'aime bien mieulx ne vivre point, que de vivre d'aulmosne. Je voudrois avoir droict de le leur demander, au style auquel i'ay veu quester en Italie : *Fate ben, per voi* (1); ou à la guise que Cyrus enhortoit ses soldats, « Qui s'aymera, si me suyve ». Ralliez vous, me dira lon, à celles de vostre condition que la compaignie de mesme fortune vous rendra plus aysees. Oh ! la sotte composition et insipide !

Nolo

Barbam vellere mortuo leoni (2) .

Xenophon (a) employe pour obiection et accusation, à l'encontre de Menon, Qu'en son amour il embesongnast des obiects passant fleur. Je treuve plus de volupté à seulement veoir le iuste et doux meslange de deux ieunes beautez, ou à le seulement considerer par fantasie, qu'à faire moy mesme le second d'un meslange triste et informe : ie resigne cet appetit fantastique à l'empereur Galba, qui ne s'addonnoit qu'aux

(1) Faites du bien, pour l'amour de vous.

(2) Je ne veux pas arracher la barbe à un lion mort.
MARTIAL. l. 10, epigr. 90, v. 9.

(a) L. 2, c. 6, §. 15. C.

chairs dures et vieilles (a); et à ce pauvre misérable (b),

O ego dī faciant talem te cernere possim ,
Charaque mutatis oscula ferre comis ,
Ampectique meis corpus non pingue lacertis !

et entre les premières laideurs, ie compte les beautés artificielles et forcées : Emenez, ieune gars de Chio, pensant par des beaux atours acquérir la beauté que nature luy ostoit, se presenta au philosophe Arcesilaüs (c), et luy demanda, si un sage se pourroit veoir amoureux : « Ouy dea, respondit l'autre, pourveu que ce ne feust pas d'une beauté parée et sophistiquée comme la tienne ». La laideur d'une vieillesse advouée est moins vieille et moins laide à mon gré, qu'un' aultre peincte et lissée. Le diray ie? pourveu qu'on ne m'en prenne à la gorge : l'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison, qu'en l'aage voisin de l'enfance;

(a) SUÉTONE, dans la *Vie de Galba*, §. 21. C.

(b) Ovide, qui, accablé de chagrin et d'ennui dans le pays sauvage où il avoit été relégué, après avoir dit à sa femme, qu'apparemment elle a vieilli par la considération des maux qu'il endure, s'écrie : « Oh ! plutôt aux dieux que je pusse te voir ! que je pusse baiser tes cheveux blanchis, et serrer dans mes bras ton corps amaigri par la douleur ! » OVID. *ex Ponto*, l. 1, epist. 4, uxori, v. 49. C.

(c) DIOG. LAERCE, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 34. C.

Quem si puellarum insereres choro ,
 Mille sagaces falleret hospites
 Discrimen obscurum , solutis
 Crinibus , ambiguoque vultu (1) :

et la beauté non plus ; car, ce qu'Homere l'estend iusques à ce que le menton commence à s'umbrager, Platon mesme l'a remarqué pour rare ; et est notoire la cause pour laquelle si plaisamment le sophiste Bion appelloit les poils folets de l'adolescence (a), Aristogitons et Harmodiens : en la virilité, ie le trouve desia aucunement hors de son siege, non qu'en la vieillesse ;

Importunus enim transvolat aridas
 Quercus (2) .

et Marguerite , royne de Navarre , allonge , en femme , bien loing , l'avantage des femmes , ordonnant qu'il est saison , à trente ans , qu'elles changent le tiltre de belles en bonnes. Plus courte possession nous luy donnons sur nostre

(1) Lorsque , les cheveux flottants sur les épaules , un jeune homme , introduit au milieu d'un chœur de jeunes filles , peut tromper les yeux les plus pénétrants , tant ses traits tiennent également de l'un et de l'autre sexe. HOR. od. 5 , l. 2 , v. 21.

(a) Voyez PLUTARQUE , au traité de l'Amour , c. 34 , traduction d'Amyot , pour la raison de ce mot , que Montaigne a voulu laisser deviner à ses lecteurs. C.

(2) Car il n'arrête pas son vol sur les chênes arides. HOR. od. 13 , l. 4 , v. 9.

vie, mieulx nous en valons. Voyez son port : c'est un menton puerile. Qui ne sçait (a), en son eschole, combien on procede au rebours de tout ordre ? l'estude, l'exercitation, l'usage, sont voyes à l'insuffisance : les novices y regentent : *Amor ordinem nescit* (1). Certes, sa conduite a plus de garbe (b), quand elle est meslee d'inadvertence et de trouble ; les fautes, les succez contraires, y donnent pointe et grace : pourveu qu'elle soit aspre et affamee, il chault peu qu'elle soit prudente : voyez comme il va chancellant, chopant et follastrant ; on le met aux ceps (c), quand on le guide

(a) *Qui ne sait que contre tout ordre, on va toujours à reculons dans cette école ? L'étude, l'exercice, l'usage, y conduisent à l'insuffisance. C.*

(1) L'amour ne connoît point d'ordre. — Ce passage est de S. Jérôme. Voyez la fin de sa *Lettre adressée à Chromatius*, t. I, p. 217, ed. Basil. 1537. Anacréon avoit dit, long-temps auparavant, que « Bacchus, aidé de l'amour, folâtre sans règle », *od.* 52, v. ult. C.

(b) *Plus de grâce.* — *Galbe* ou *garbe*, bonne grâce, agrément : NICOT et BOREL. *Galbe* ou *galba*, dans la signification de *gros et gras*, est un mot de l'ancien gaulois, comme on peut voir dans Suétone, qui dit que le premier des *Sulpices* qu'on surnomma *Galba*, fut ainsi nommé parce qu'il étoit ce que les Gaulois appeloient *galba*, c'est-à-dire, fort gras, *quòd præpinguis fuerit visus, quem Galbam Galli vocant.* SUETON. in *Galbâ*, §. 3. C.

(c) *Aux fers, dans les chaînes. E J.*

par art et sagesse ; et contrainct on sa divine liberté , quand on le soubmet à ces mains barbares et calleuses. Au demourant , ie leur oys souvent peindre cette intelligence toute spirituelle , et desdaigner de mettre en consideration l'interest que les sens y ont ; tout y sert : mais ie puis dire avoir veu souvent que nous avons excusé la foiblesse de leurs esprits en faveur de leurs beautez corporelles ; mais que ie n'ay point encores veu qu'en faveur de la beauté de l'esprit , tant rassis et meur soit il , elles vueillent prester la main à un corps qui tumble tant soit peu en decadence. Que ne prend il envie , à quelqu'une , de faire cette noble harde (a) socratique du corps à l'esprit ? achetant , au prix de ses cuisses , une intelligence et generation philosophique et spirituelle ; le plus hault prix où elle les puisse monter ? Platon (b) ordonne , en ses loix , que celuy qui aura faict quelque signalé et utile exploit en la guerre , ne puisse estre refusé , durant l'expedition d'icelle , sans respect de sa laideur ou de son aage , de baiser , ou aultre faveur amoureuse de qui il la vueille. Ce qu'il treuve si iuste , en recommandation de la valeur militaire , ne le peut il pas estre aussi ,

(a) *Ce noble troc socratique.* — Harder, troquer , changer. BOREL, dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*. C.

(b) *Traité de la République* , l. 5. C.

en recommandation de quelque aultre valeur ?
et que ne prend il envie à une de preoccuper,
sur ses compaignes, la gloire de cet amour
chaste ? chaste, dis ie bien,

Nam si quando ad prælia ventum est,
Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis
Incassum fuit (1) :

les vices qui s'estouffent en la pensee, ne sont
pas des pires.

Pour finir ce notable commentaire, qui m'est
eschappé d'un flux de caquet, flux impetueux
par fois et nuisible,

Ut missum sponsi furtivo munere malum
Procurrit casto virginis è gremio,
Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum,
Dum adventu matris prosilit, excutitur,
Atque illud prono præceptis agitur decursu :
Huic manat tristi conscius ore rubor (2),

(1) . . . Car son feu dès l'abord se consume ;
Tel le chaume s'éteint, au moment qu'il s'allume.

VIRG *Géorg* 1 3, v. 98. (*Traduct. de M. Delille.*)

L'application que Montaigne fait ici des paroles de Virgile est fort extraordinaire, comme le verront d'abord ceux qui prendront la peine de consulter l'original. C.

(2) Ainsi tombe en roulant, du chaste sein d'une jeune vierge, une pomme qu'elle a reçue en secret de son amant ; elle oublie qu'elle avoit caché ce fruit sous sa robe, et, se levant à l'arrivée de sa mère, elle laisse échapper le fruit ; la rougeur de son visage décele sa honte et son secret. CATULL. *ad Hortalum*, carm. 63, v. 19.

ie dis que les masles et femelles sont iectez en mesme moule : sauf l'institution et l'usage, la difference n'y est pas grande. Platon appelle indifferemment les uns et les aultres à la société de tous estudes, exercices, charges et vacations guerrieres et paisibles, en sa republique ; et le philosophe Antisthenes ostoit toute distinction entre leur vertu et la nostre (a). Il est bien plus aysé d'accuser un sexe que d'excuser l'aultre : c'est ce qu'on dict, « Le fourgon se mocque de la paele ».

CHAPITRE VI.

Des Coches.

IL est bien aysé à verifïer que les grands auteurs, escrivants des causes, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment estre vrayes, mais de celles encores qu'ils ne croyent pas, pourveu qu'elles ayent quelque invention et beauté : ils disent assez veritablement et utilement, s'ils disent ingenieusement. Nous ne pouvons nous asseurer de la maistresse cause,

(a) « La vertu de l'homme et de la femme est la même. »
Mot d'Antisthène, rapporté dans sa *Vie* par DIOGÈNE
LAERCE, l. 6, segm. 12. C.

nous en entassons plusieurs, pour veoir si, par rencontre, elle se trouvera en ce nombre,

Namque unam dicere causam

Non satis est, verum plures, unde una tamen sit (1).

Me demandez vous d'où vient cette coustume de benir ceulx qui esternuent? Nous produisons trois sortes de vents : celui qui sort par embas est trop sale : celui qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise : le troisieme est l'esternuement; et parce qu'il vient de la teste, et est sans blasma, nous luy faisons cet honneste recueil. Ne vous mocquez pas de cette subtilité, elle est, dict on, d'Aristote (a). Il me semble avoir veu (b), en Plutarque (qui est, de tous les auteurs que ie cognoisse, celui qui a mieulx meslé l'art à la nature, et le iugement à la science), rendant la cause du soublevement d'estomach qui advient à ceulx qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte, aprez avoir trouvé quelque raison par laquelle il prouve que la crainte peut produire un tel effect. Moy, qui y suis fort subiect, sçais bien que cette cause ne me tou-

(1) Ce n'est pas assez de nommer une seule cause, il en faut indiquer plusieurs, quoique cependant il n'y en ait qu'une seule de véritable. LUCRET. l. 6, v. 707.

(a) *Problem. sec. 33, q. 9. C.*

(b) Dans un traité intitulé, *les Causes naturelles*, c. 11, de la traduction d'Amyot. C.

che pas : et le sçais, non par argument, mais par necessaire experience. Sans alleguer ce qu'on m'a dict, qu'il en arrive de mesme souvent aux bestes, et specialement aux pourceaux, hors de toute apprehension de dangier; et ce qu'un mien cognoissant m'a tesmoigné de soy, qu'y estant fort subiect, l'envie de vomir luy estoit passee, deux ou trois fois, se trouvant pressé de frayeur en grande tormente, comme à cet ancien, *peus vexabar, quàm ut periculum mihi succurreret* (1); ie n'eus iamais peur sur l'eau, comme ie n'ay aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de iustes, si la mort l'est), qui m'ait au moins troublé ou esbloui. Elle naist par fois de faulte de iugement, comme de faulte de cœur. Touts les dangiers que i'ay veu, c'a esté les yeulx ouverts, la veue libre, saine et entiere : encores fault il du courage à craindre. Il me servit aultresfois, au prix d'aultres, pour conduire et tenir en ordre ma fuyte, qu'elle feust, sinon sans crainte, toutesfois sans effroy et sans estonnement : elle estoit esmeue, mais non pas estourdie ny esperdue. Les grandes ames vont bien plus oultre, et representent des fuytes, non rassises seulement et saines, mais fieres : disons celle qu'Alcibiades recite de Socrates, son compaignon

(1) J'étois trop malade pour songer au péril. SENEC. epist. 53.

d'armes (a) : « Je le trouvay, dict il, aprez la
 » rouverte de nostre armee, luy et Lachez, des
 » derniers entre les fuyants; et le consideray
 » tout à mon ayse, et en seureté, car i'estois
 » sur un bon cheval, et luy à pied, et avions
 » ainsi combattu. Je remarquay premierement,
 » combien il montrait d'adviseement et de reso-
 » lution, au prix de Lachez; et puis, la braverie
 » de son marcher, nullement different du sien
 » ordinaire; sa veue ferme et reglee, conside-
 » rant et iugeant ce qui se passoit autour de
 » luy; regardant tantost les uns, tantost les
 » aultres, amis et ennemis, d'une façon qui en-
 » courageoit les uns, et signifioit aux aultres
 » qu'il estoit pour vendre bien cher son sang
 » et sa vie à qui essayeroit de la luy oster; et se
 » sauverent ainsi : car volontiers on n'attaque
 » pas ceulx cy, on court aprez les effrayez ». Voylà le tesmoignage de ce grand capitaine, qui nous apprend, ce que nous essayons tous les iours, qu'il n'est rien qui nous iecte tant aux dangiers, qu'une faim inconsiderée de nous en mettre hors : *quò timoris minùs est, eò minùs fermè periculi est* (1). Nostre peuple a tort de dire, « celuy là craint la mort », quand

(a) PLATON, dans son *Banquet*, p. 1206. *Francofurti apud Claudium Marnium, etc.* an. 1602. C.

(1) Pour l'ordinaire, moins il y a de crainte, moins il y a de danger. TITE-LIVE, l. 22, c. 5.

il veult exprimer qu'il y songe et qu'il la prevoïd. La prevoyance convient egualement à ce qui nous touche en bien et en mal : considerer et iuger le dangier est aulcunement le rebours de s'en estonner. Je ne me sens pas assez fort pour soubtenir le coup et l'impetuosit  de cette passion de la peur, ny d'aultre vehemente : si i'en estois un coup vaincu et atter , ie ne m'en releverois iamais bien entier : qui auroit faict perdre pied   mon ame , ne la remettroit iamais droicte en sa place ; elle se retaste et recherche trop vifvement et profondement , et, pourtant, ne lairroit iamais resoudre et consolider la playe qui l'auroit percee. Il m'a bien prins qu'aucune maladie ne me l'ayt encores desmise :   chasque charge qui me vient, ie me presente et oppose en mon hault appareil ; ainsi , la premiere qui m'emporteroit, me mettroit sans ressource. Je n'en fois point   deux : par quelque endroict que le ravage faulst ma levee (a), me voylà ouvert, et noyé sans remede. Epicurus dict (b), que le sage ne peult iamais passer   un estat contraire : i'ay quelque opinion de l'envers de cette sentence , Que qui aura esté une fois bien fol , ne sera nulle aultre fois bien sage. Dieu me

(a) C'est- dire, *romp t la digue, la chaussée qui me couvre*. C.

(b) DIOGÈNE LAERCE, l. 10 , segm. 117. C.

donne le froid selon la robbe, et me donne les passions selon le moyen que i'ay de les soubtenir : nature m'ayant descouvert d'un costé, m'a couvert de l'aulture ; m'ayant desarmé de force, m'a armé d'insensibilité et d'une apprehension reglee, ou mousse. Or, ie ne puis souffrir longtems (et les souffrois plus difficilement en ieunesse) ny coche, ny lictiere, ny bateau, et hais toute aulture voicture que de cheval, et en la ville et aux champs : mais ie puis souffrir la lictiere moins qu'un coche ; et par mesme raison, plus ayseement une agitation rude sur l'eau, d'où se produict la peur, que le mouvement qui se sent en temps calme. Par cette legiere secousse que les avirons donnent, desrobbant le vaisseau soubz nous, ie me sens brouiller, ie ne sçais comment, la teste et l'estomach ; comme ie ne puis souffrir soubz moy un siege tremblant. Quand la voile ou le cours de l'eau nous emporte egualement, ou qu'on nous toue (a), cette agitation unie ne me blece aulcunement : c'est un remuement interrompu qui m'offense ; et plus, quand il est languissant. Je ne sçaurois aultrement peindre sa forme. Les medecins m'ont ordonné de me presser et cengler d'une serviette le bas du ventre, pour remedier à cet accident ; ce que ie

(a) *Ou qu'on nous remorque*, comme on parle plus communément aujourd'hui. G.

n'ay point essayé, ayant accoustumé de luicter les defaults qui sont en moy, et les dompter par moy mesme.

Usage des
coches dans
la guerre

Si l'en avois la memoire suffisamment informee, ie ne plaindrois mon temps à dire icy l'infinie varieté que les histoires nous presentent de l'usage des coches au service de la guerre; divers, selon les nations, selon les siecles; de grand effect, ce me semble, et necessité; de sorte que c'est merveille que nous en ayons perdu toute cognoissance. l'en dirai seulement cecy, que tout freschement, du temps de nos peres, les Hongres les meirent tresutilement en besongne contre les Turcs; en chascun y ayant un rondelier (a) et un mousquetaire, et nombre de arquebuses rengees, prestes et chargees, le tout couvert d'une pavesade (b), à la mode d'une galiote. Ils faisoient front, à leur bataille, de trois mille tels coches; et, aprez que le canon avoit ioué, les faisoient tirer, et avaller aux ennemys cette salve avant

(a) Soldat armé d'une *rondelle* ou *rondache*, espèce de bouclier, ainsi nommé parce qu'il est rond. *Rondelle*, Parma orbicularis, dit Nicot; et *rondelier*, celui qui s'en sert à la guerre, *Parmatus*. C.

(b) Ou *pavoisade*, comme l'écrivit Nicot. *Pavoisade*, d'une galere, dit-il, c'est le grand nombre de pavois qui sont es deux costez de la galere, pour couvrir et defendre ceux qui rament. De pavois, qui signifie un bouclier, on a fait *pavoisade*. C.

que de taster le reste, qui n'estoit pas un legier advancement; ou descochoient lesdits coches dans leurs escadrons, pour les rompre et y faire iour; oultre le secours qu'ils en pouvoient prendre, pour flanquer en lieux chatouilleux les troupes marchant en la campagne, ou à couvrir un logis (a) à la haste, et le fortifier. De mon temps, un gentilhomme, en l'une de nos frontieres, impos (b) de sa personne, et ne trouvant cheval capable de son poids, ayant une querelle, marchoit par pays en coche, de mesme cette peinture (c), et s'en trouvoit tresbien. Mais laissons ces coches guerriers.

Comme si leur neantise (d) n'estoit assez connue à meilleures enseignes, les derniers roys de nostre premiere race marchaient par pays en un charriot mené de quatre bœufs (e). Marc Antoine feut le premier (f) qui se fait mener à Rome, et une garse menestriere quand et luy (g),

Usage des
coches pour
le luxe.

(a) C'est-à-dire, une position, un poste E. J.

(b) Impotent, peu dispos. E. J.

(c) Semblable à ceux que je viens de décrire. E. J.

(d) Comme si la fainéantise de nos rois, etc. E. J.

(e) Quatre bœufs attelés, d'un pas tardif et lent,
Promenoient, dans Paris, le monarque indolent.

a dit Boileau. E. J.

(f) PLUTARQUE, *Vie de Marc-Antoine*, c. 3. C.

(g) Et une jeune musicienne avec lui. E. J.

par des lions attelés à un coche. Heliogabalus (a) en fait depuis autant, se disant Cybele, la mere des dieux ; et aussi par des tigres, contrefaisant le dieu Bacchus : il attela aussi par fois deux cerfs à son coche ; et une aultre fois quatre chiens ; et encores quatre garses (b) nues, se faisant traîner par elles, en pompe, tout nud. L'empereur Firmus (c) fait mener son coche à des austruches de merveilleuse grandeur, de maniere qu'il sembloit plus voler que rouler.

Les dépenses extravagantes sont malséantes dans un prince.

L'étrangeté de ces inventions me met en teste cette aultre fantasie : Que c'est une espece de pusillanimité aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valoir, et paroistre, par despenses excessives : ce seroit chose excusable en pays estrangier ; mais parmy ses subiects, où il peut tout, il tire de sa dignité le plus extreme degré d'honneur où il puisse arriver : Comme à un gentilhomme, il me semble qu'il est superflu de se vestir curieusement en son privé : sa maison, son train, sa cuisine, respondent assez de luy. Le conseil qu'Isocrates (d) donne à son roy, ne me semble sans raison :

(a) *ÆL. LAMPRIDIUS. C.*

(b) *Quatre jeunes filles nues. E. J.*

(c) *Vopisci Firmus. C.*

(d) *Oratio ad Nicoclem. C.*

« Qu'il soit splendide en meubles et ustensiles, d'autant que c'est une despense de duree qui passe iusques à ses successeurs; et qu'il fuyé toutes magnificences qui s'escoulent incontinent et de l'usage et de la mémoire ». L'aimois à me parer quand i'estois cadet, à faulte d'aulture parure; et me seoit bien : il en est sur qui les belles robbes pleurent. Nous avons des contes merueilleux de la frugalité de nos roys autour de leurs personnes, et en leurs dons; grands roys en credit, en valeur, et en fortune. Demosthenes (a) combat à oultrance la loy de sa ville qui assignoit les deniers publiques aux pompes des ieux et de leurs festes; il veult que leur grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien équippez, et bonnes armées bien fournies : et a lon raison d'accuser (b). Theophrastus qui establit, en son livre des richesses, un advis contraire, et maintient telle nature de despense estre le vray fruict de l'opulence : ce sont plaisirs, dict Aristote (c), qui ne touchent que la plus basse commune; qui s'esvanouissent de la souvenance aussitost qu'on en est rassasié; et desquels nul homme

(a) Dans sa III^e *Olynthienne*, ou la II^e, selon que les range M. de Toureil. C.

(b) C'est Cicéron qui est auteur de cette critique. Voyez de *Offic.* l. 2, c. 16. C.

(c) *Id. ibid.*

iudicieux et grave ne peult faire estime. L'employte (a) me sembleroit bien plus royale, comme plus utile, iuste et durable (b), en ports, en havres, fortifications et murs, en bastiments sumptueux, en eglises, hospitaux, colleges, reformation de rues et chemins : en quoy le pape Gregoire treiziesme lairra sa memoire recommandable à long temps ; et en quoy nostre royne Catherine tesmoigneroit à longues annees sa liberalité naturelle et munificence, si ses moyens suffisoient à son affection : la fortune m'a faict grand desplaisir d'interrompre la belle structure du pont neuf de nostre grande ville, et m'oster l'esperoir, ayant mourir, d'en veoir en train l'usage. Oultré ce, il semble aux subiects, spectateurs de ces triumphes, qu'on leur faict montre de leurs propres richesses, et qu'on les festoye à leurs despens : car les peuples presument volontiers des roys, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doibvent prendre soing de nous apprester en abondance tout ce qu'il nous fault, mais qu'ils n'y doibvent aulcunement toucher de leur part ; et pourtant l'empereur Galba (c), ayant prins plaisir à un musicien pendant son souper, se fait porter sa boëte, et luy donna en sa main

Le peuple
en est cho-
qué, et non
pas sans rai-
son.

(a) *La dépense*. C.

(b) *Cic. de Offic.* l. 2, c. 17. C.

(c) *PLUTARQUE, Vie de Galba*. C.

une poignée d'escus qu'il y pescha, avecques ces paroles : « Ce n'est pas du publicque, c'est du mien ». Tant y a, qu'il advient le plus souvent que le peuple a raison; et qu'on repaist ses yeulx de ce de quoy il avoit à paistre son ventre.

La liberalité mesme n'est pas bien en son lustre en main souveraine; les privez y ont plus de droict: car, à le prendre exactement, un roy n'a rien proprement sien, il se doit soy mesme à aultruy: la iurisdiction ne se donne point en faveur du iuridiciant, c'est en faveur du iuridicié; on faict un superieur, non iamais pour son proufit, ains pour le proufit de l'inferieur; et un medecin pour le malade, non pour soy; toute magistrature, comme toute art, iecte sa fin hors d'elle, *nulla ars in se versatur* (1): parquoy les gouverneurs de l'enfance des princes, qui se picquent à leur imprimer cette vertu de largesse, et les preschent de ne sçavoir rien refuser, et n'estimer rien si bien employé que ce qu'ils donneront (instruction que j'ay veu en mon temps fort en credit), ou ils regardent plus à leur proufit qu'à celuy de leur maistre, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aysé d'imprimer la liberalité en celuy qui a de quoy

Si la libéralité sied bien à un roi, et jusqu'à quel point

(1) Nul art n'est renfermé en lui-même. *Cic. de Finib. bon. et mal.* l. 5, c. 6.

y fournir autant qu'il veult, aux despens d'autrui; et son estimation se reglant, non à la mesure du present, mais à la mesure des moyens de celui qui l'exerce, elle vient à estre vaine en mains si puissantes; ils se treuvent prodigues, avant qu'ils soient liberaux: pourtant est elle de peu de recommandation, au prix d'autres vertus royales, et la seule, comme disoit le tyran Dionysius (a) qui se comporte bien avec la tyrannie mesme. Je luy (b) apprendrois plustost ce verset du laboureur ancien:

Τῇ χειρὶ δεῖ σπείρειν, ἀλλὰ μὴ ὅλα τῷ θυλάκῳ (1),

« qu'il fault, à qui en veult retirer fruict, semer de la main, non pas verser du sac»: il fault espandre le grain, non pas le respendre; et qu'ayant à donner, ou, pour mieulx dire, à payer et rendre à tant de gents selon qu'ils ont deservy, il en doibt estre loyal et advisé dispensateur. Si la liberalité d'un prince est sans discretion et sans mesure, ie l'aime mieulx avare.

(a) Dans les *Apophthegmes* de PLUTARQUE. C.

(b) *J'apprendrois à un roi.* C.

(1) C'est une espèce de proverbe que Montaigne traduit après l'avoir cité. Il l'a tiré d'un petit traité de PLUTARQUE, intitulé, *Si les Athéniens ont été plus excellents en armes qu'en lettres*, c. 4, où Corinne s'en sert pour faire sentir à Pindare qu'il avoit entassé trop de fables dans une de ses poésies. C.

La vertu royale semble consister le plus en la iustice ; et de toutes les parties de la iustice, celle là remarque mieulx les roys, qui accompagne la liberalité : car ils l'ont particulièrement reservee à leur charge ; là où toute aultre iustice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'aultruy. L'immoderee largesse est un moyen foible à leur acquerir bienveillance ; car elle rebute plus de gents qu'elle n'en pratique (a) : *quo in plures usus sis, minùs in multos uti possis... Quid autem est stultius, quàm, quod libenter facias, curare ut id diutiùs facere non possis* (1) ? et, si elle est employee sans respect du merite, faict vergongne à qui la receoit, et se receoit sans grace. Des tyrans ont esté sacrifiez à la haine du peuple par les mains de ceulx mesmes qu'ils avoient iniquement avancez : telle maniere d'hommes estimants asseurer la possession des biens indeuement receus, s'ils montrent avoir à mespris et haine celuy duquel ils les tenoient ; et se rallient au iugement et opinion commune en cela.

Les subiects d'un prince excessif en dons, se rendent excessifs en demandes ; ils se taillent,

Quelle es proprement la vertu qui convient aux rois, et qui doit accompagner leur libéralité.

Il n'est pas au pouvoir du prince de

(a) *Gagne. C.*

(1) On peut d'autant moins l'exercer, qu'on l'a déjà plus exercée. . . . Quelle folie de se mettre dans l'impuissance de faire long-temps ce qu'on fait avec plaisir ! *Cic. de Offic. l. 2, c. 15.*

contenter l'a-
vidité de ses
sujets.

non à la raison , mais à l'exemple. Il y a certes souvent de quoy rougir de nostre impudence ; nous sommes surpayez selon iustice , quand la recompense eguale nostre service ; car , n'en debvons nous rien à nos princes , d'obligation naturelle ? S'il porte nostre despense , il fait trop ; c'est assez qu'il l'ayde : le surplus s'appelle bienfaict , lequel ne se peult exiger ; car le nom mesme de Liberalité sonne Liberté. A nostre mode , ce n'est iamais fait ; le receu ne se met plus en compte ; on n'aime la liberalité que future : parquoy plus un prince s'espuise en donnant , plus il s'appauvrit d'amis. Comment assouviroit il les envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent ? qui a sa pensee à prendre , ne l'a plus à ce qu'il a prins : la convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate.

Exemple de
la libéralité
d'un prince,
d'où les prin-
ces peuvent
apprendre à
bien placer
leurs dons.

L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu , pour servir , aux roys de ce temps , de touche à recognoistre leurs dons bien ou mal employez , et leur faire veoir combien cet empereur les assenoit (a) plus heureusement qu'ils ne font , par où ils sont reduicts à faire leurs emprunts , aprez , sur les subiects incogneus , et plustost sur ceulx à qui ils ont faict du mal , que sur ceulx à qui ils ont faict du bien , et n'en receoivent aydes où il y aye rien de gra-

(a) *Les plaçoit. C.*

tuit que le nom. Crœsus (a) luy reprochoit sa largesse, et calculoit à combien se monteroit son thresor s'il eust eu les mains plus restreinctes. Il eut envie de iustifier sa liberalité; et, despeschant de toutes parts vers les grands de son estat qu'il avoit particulièrement avancez, pria chascun de le secourir d'autant d'argent qu'il pourroit, à une sienne necessité, et le luy envoyer par declaration. Quand tous ces bordereaux luy feurent apportez, chascun de ses amis n'estimant pas que ce feust assez faire de luy en offrir seulement autant qu'il en avoit receu de sa munificence, y en meslant du sien propre beaucoup, il se trouva (b) que cette somme se montoit bien plus que ne disoit l'espargne de Crœsus. Sur quoy Cyrus (c) « Je ne suis pas moins amoureux des richesses, que les aultres princes; et en suis plustost plus mesnagier : vous voyez à combien peu de mise i'ay acquis le thresor inestimable de tant d'amis, et combien ils me sont plus fideles thresoriers, que ne seroient des hommes mercenaires, sans obligation, sans affection; et ma chevance (d) mieulx logee qu'en des coffres appellant sur

(a) Dans la *Cyropédie* de XÉNOPHON, l. 8, §. 9. C.

(b) *Id. ibid.* §. 10. C.

(c) *Id. ibid.* §. 11. C.

(d) *Ma fortune.* E. J.

moy la haine, l'envie et le mespris des aultres princes. »

Dépenses
des empe-
reurs dans
les specta-
cles publics,
pourquoi in-
justes.

Les empereurs tiroient excuse à la superfluité de leurs ieux et montres publiques, de ce que leur auctorité despendoit aulcunement (au moins par apparence) de la volonté du peuple romain, lequel avoit de tout temps accoustumé d'estre flatté par telle sorte de spectacles et d'excez. Mais c'estoient particuliers qui avoient nourry cette coustume de gratifier leurs concitoyens et compaignons, principalement sur leur bourse, par telle profusion et magnificence: elle eut tout aultre goust, quand ce feurent les maistres qui veinrent à l'imiter : *pecuniarum translatio à iustis dominis ad alienos*

Alexandre,
qui tâchoit
de gagner
l'affection
des Macédo-
niens par des
présents, en
est repris par
son père.

non debet liberalis videri (1). Philippus (a), de ce que son fils essayoit par presents de gaigner la volonté des Macedoniens, l'en tansa par une lettre, en cette maniere : « Quoy ! as tu envie que tes subiects te tiennent pour leur boursier, non pour leur roy ? Veux tu les practiquer ? pratique les des bienfaicts de ta vertu, non des bienfaicts de ton coffre ».

Digression
sur la magni-
ficence des

C'estoit pourtant une belle chose, d'aller faire apporter et planter, en la place aux are-

(1) Le don qu'on fait à des étrangers, d'un argent qu'on a pris aux légitimes propriétaires, ne doit point passer pour libéralité. *Cic. de Offic.* l. 1, c. 14.

(a) *Cic. de Offic.* l. 2, c. 15. C.

nes, une grande quantité de gros arbres, tous spectacles
branchus et tous verts, representants une que les em-
grande forest ombrageuse, despartie en belle pereurs ro-
symmetrie; et, le premier iour, iecter là de mains don-
dans mille austruches, mille cerfs, mille san- noient au
gliers, et mille daims, les abandonnant à piller peuple.
au peuple : le lendemain faire assommer en sa
presence cent gros lions, cent leopards et trois
cents ours : et, pour le troisieme iour, faire
combattre à oultrance trois cents paires de
gladiateurs, comme fait l'empereur Probus (a).
C'estoit aussi belle chose, à veoir ces grands
amphitheatres encroustez de marbre au de-
hors, labouré d'ouvrages et statues, le dedans
reluisant de rares enrichissements,

Balteus en gemmis, en illita porticus auro (1) :

tous les costez de ce grand vuide remplis et
environnez, depuis le fond iusques au comble,
de soixante ou quatre vingts reings d'eschelons,
aussi de marbre, couverts de carreaux,

Exeat, inquit,

Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,

(a) Voyez-en tout le détail dans VOPISCUS. C.

(1) Vois-tu la ceinture du théâtre ornée de pierres pré-
cieuses, et le portique tout couvert d'or? CALPURNIUS,
eclog. 7, intitulée *Templum*, v. 47. — Ce qu'on appeloit
balteus étoit le degré le plus haut et le plus large de
l'amphithéâtre. E. J.

Cuius res legi non sufficit (1) :

où se peussent renger cent mille hommes assis à leur aise : et la place du fonds , où les ieux se iouoient , la faire premierement , par art , entr'ouvrir et fendre en crevasses , représentant des antres qui vomissoient les bestes destinées au spectacle ; et puis , secondement , l'inonder d'une mer profonde , qui charioit force monstres marins , chargée de vaisseaux armez , à représenter une bataille navale ; et , tiercement , l'aplanir et assécher de nouveau , pour le combat des gladiateurs ; et , pour la quatriesme façon , la sabler de vermillon et de storax , au lieu d'arene , pour y dresser un festin solenne à tout ce nombre infini de peuple , le dernier acte d'un seul iour.

Quoties nos descenditis arenæ
Vidimus in partes , ruptâque voragine terræ
Emersisse feras , et iisdem sæpè latebris
Aurea cum croceo creverunt arbuta libro.
Nec solum nobis silvestria cernere monstra
Contigit , æquoreos ego cum certantibus ursis
Spectavi vitulos , et equorum nomine dignum ,
Sed deforme pecus (2).

Quelquesfois on y a faict naistre une haulte

(1) Si vous avez quelque retenue , quittez , dit-on , les carreaux destinés aux chevaliers , vous qui n'avez pas les biens fixés par la loi. JUV. sat. 3 , v. 153.

(2) Combien de fois n'a-t-on pas vu une partie de l'arène s'abaisser , et des bêtes féroces sortir tout à coup

montaigne pleine de fructiers et arbres verdoyants, rendant par son faiste un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vifve fontaine : quelquesfois on y promena un grand navire, qui s'ouvroit et desprenoit de soy mesme, et, aprez avoir vomy de son ventre quatre ou cinq cents bestes à combat, se resserroit et s'esvanouïssoit, sans ayde : aultresfois, du bas de cette place, ils faisoient eslancer des surgeons et filets d'eau qui reiallissoient contremont, et, à cette haulteur infinie, alloient arrousant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'iniure du temps, ils faisoient tendre cette immense capacité, tantost de voiles de pourpre labourez à l'aiguille; tantost de soye d'une ou aultre couleur, et les advanceoient et retiroient en un moment, comme il leur venoit en fantasie :

Quamvis non modico caleant spectacula sole,
Vela reducuntur, cùm venit Hermogenes (1).

d'un abîme d'où s'élevoit ensuite un bocage d'arboisiers, dont l'écorce étoit dorée ? J'ai vu moi-même dans l'amphithéâtre, non-seulement les hôtes des forêts, mais aussi des veaux marins parmi les ours, ainsi que des chevaux marins, animaux difformes, à qui pourtant le nom de chevaux convient assez bien. CALPHURN. eclog. 7, v. 64.

(1) Quoiqu'un soleil ardent brûle l'amphithéâtre de ses rayons, on retire les voiles dès qu'Hermogène vient à paroître. MARTIAL. l. 12, epigr. 29, v. 15. — Cet Hermogène étoit un grand voleur. C.

Les rets aussi qu'on mettoit au devant du peuple, pour le deffendre de la violence de ces bestes esclancees, estoient tissus d'or :

* Auro quoque torta refulgent
Retia (1).

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excez, c'est où l'invention et la nouveauté fournit d'admiration, non pas la despense : en ces vanitez mesme, nous descouvrons combien ces siecles estoient fertiles d'aultres esprits que ne sont les nostres. Il va de cette sorte de fertilité, comme il faict de toutes aultres productions de la nature : ce n'est pas à dire qu'elle y ayt lors employé son dernier effort : nous n'allons point; nous rodons plustost, et tournevi-rons cà et là, nous nous promenons sur nos pas. Je crains que nostre cognoissance soit foible en tous sens; nous ne voyons ny gueres loing, ny gueres arriere; elle embrasse peu, et vit peu; courte et en estendue de temps, et en estendue de matiere :

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longâ
Nocte (2).

(1) CALPHURN. eclog. 7, intitulée *Templum*, v. 53. Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

(2) Il y a eu des héros avant Agamemnon; mais, ensevelis dans une nuit éternelle, personne ne leur donne de larmes. HOR. od. 9, l. 4, v. 25.

Et supera bellum Troianum et funera Troiæ,
Multi alias alii quoque res cecinere poetæ (1) :

et la narration de Solon, sur ce qu'il avoit appris des presbtres d'Ægypte, de la longue vie de leur estat, et maniere d'apprendre et conserver les histoires estrangieres, ne me semble pas tesmoignage de refus en cette consideration : *si interminatum in omnes partes magnitudinem regionum videremus et temporum, in quam se iniiciens animus et intendens, ita latè longèque peregrinatur, ut nullam oram ultimi videat in quâ possit insistere : in hac immensitate, infinita vis innumerabilium appareret formarum* (2). Quand tout ce qui est venu, par rapport, du passé iusques à nous, seroit vrai, et seroit sceu par quelqu'un, ce seroit moins que rien, au prix de ce qui est ignoré. Et de cette mesme image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chestifve et racourcie est la cognois-

(1) Avant la guerre de Thèbes et la ruine de Troye, d'autres poètes avoient chanté d'autres événements. LUCRET. l. 5, v. 327. — Ces paroles ont un sens différent dans l'original. C.

(2) Si nous pouvions voir l'étendue infinie des régions et des siècles, où l'esprit peut à son gré se promener en tout sens, sans rencontrer un terme qui borne notre vue, nous découvririons une quantité innombrable de formes dans cette immensité. CIC. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 20. — *Et temporum* est une addition de Montaigne; et, au lieu de *appareret formarum*, il y a dans Cicéron *volitat atomorum*. E. J.

sance des plus curieux ? non seulement des evenemens particuliers, que fortune rend souvent exemplaires et poisons, mais de l'estat des grandes polices et nations, il nous en eschappe cent fois plus qu'il n'en vient à nostre science : nous nous escrions du miracle de l'invention de nostre artillerie, de nostre impression ; d'autres hommes, un aultre bout du monde, à la Chine, en iouissoit mille ans auparavant. Si nous voyions autant du monde comme nous n'en voyons pas, nous appercevrions, comme il est à croire, une perpetuelle multiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul et de rare, eu esgard à nature, ouy bien eu esgard à nostre cognoissance, qui est un miserable fondement de nos regles, et qui nous represente volontiers une tresfaulse image des choses. Comme vainement nous concluons aujourd'huy l'inclination et la decrepitude du monde, par les arguments que nous tirons de nostre propre foiblesse et decadence ;

Iamque adeò est affecta ætas, effœtaque tellus (1) :

ainsi vainement concluait cettuy là (a) sa naissance et ieunesse, par la vigueur qu'il voyoit aux esprits de son temps, abondants en nouveleitez et inventions de divers arts :

(1) Les hommes n'ont plus la même vigueur, ni la terre son ancienne fertilité. LUCRET. l. 2, v. 1150.

(a) Le poète *Lucrèce*, auteur du vers précédent. C.

Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
 Natura est mundi, neque pridem exordia cœpit :
 Quare etiam quædam nunc artes expoluntur,
 Nunc etiam augescunt, nunc addita navigis sunt
 Multa (1).

Nostre monde vient d'en trouver un aultre (et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres, puisque les Daimons, les Sibylles, et nous, avons ignoré cettuy cy iusqu'à cette heure?) non moins grand, plain et membru, que luy; toutesfois si nouveau et si enfant, qu'on luy apprend encores son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ny lettres, ny poids, ny mesure, ny vestemens, ny bleds, ny vignes; il estoit encores tout nud, au giron, et ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien de nostre fin, et ce poëte de la ieunesse de son siecle, cet aultre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira : l'univers tumbra en paralysie; l'un membre sera perclus, l'aultre en vigueur. Bien crains ie que nous aurons tressort hasté sa declinaison et sa ruyne par nostre contagion; et que nous luy aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'estoit un monde enfant; si ne l'avons nous pas fouetté

Du Nouveau-Monde, et du génie de ses habitants quand nous en avons fait la découverte

(1) La nature n'est pas ancienne, à mon avis; le monde ne fait que de naître : aussi voyons-nous que plusieurs arts se perfectionnent, et que l'on a beaucoup ajouté à celui de la navigation. LUCRET. l. 5, v. 331.

et soubmis à nostre discipline par l'avantage de nostre valeur et forces naturelles, ny ne l'avons practiqué(a) par nostre iustice et bonté, ny subiugué par nostre magnanimité. La plus part de leurs responses, et des negociations faictes avecques eulx, tesmoignent qu'ils ne nous debvoient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence : l'espoventable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le iardin de ce roy où tous les arbres, les fruicts et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un iardin, estoient excellemment formées en or, comme en son cabinet tous les animaux qui naissoient en son estat et en ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en pierrierie, en plume, en cotton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie. Mais quant à la devotion, observance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servy de n'en avoir pas tant qu'eulx : ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eulx mesmes.

Les Espagnols ont subiugué les Américains par ruse et par surprise, plutôt que par valeur.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs et la faim et la mort, ie ne craindrois pas d'opposer les exemples que ie trouverois parmy eulx aux plus fameux exemples anciens que

(a) *Gagné. C.*

nous ayons aux memoires de nostre monde pardeçà. Car pour ceulx qui les ont subiuguez, qu'ils ostent les ruses et bastelages de quoy ils se sont servis à les piper, et le iuste estonnement qu'apportoit à ces nations là de veoir arriver si inopineement des gents barbus, divers en langage, en religion, en forme et en contenance, d'un endroict du monde si esloigné, et où ils n'avoient iamais sceu qu'il y eust habitation quelconque, montez sur des grands monstres incogneus, contre ceulx qui n'avoient non seulement iamais veu de cheval, mais beste quelconque duicte à porter et soubtenir homme ny aultre charge; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme trenchante et resplendissante, contre ceulx qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, alloient eschangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avoient ny science, ny matiere par où tout à loysir ils sceussent percer nostre acier; adioustez y les fouldres et tonnerres de nos pieces et arquebuses, capables de troubler Cesar mesme, qui l'en eust surprins autant inexperimenté et à cett'heure, contre des peuples nuds, si ce n'est où l'invention estoit arrivee de quelque tissu de cotton, sans aultres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bastons et boucliers de bois; des peuples surprins, soubz couleur d'amitié et de bonne foy, par la curiosité de veoir des choses

estrangieres et incogneues : ostez, dis ie , aux conquerants cette disparité , vous leur ostez toute l'occasion de tant de victoires. Quand ie regarde cette ardeur indomptable de quoy tant de milliers d'hommes , femmes et enfants , se presentent et reiectent à tant de fois aux dangers inevitables , pour la deffense de leurs dieux et de leur liberté ; cette genereuse obstination de souffrir toutes extremitez et difficultez , et la mort , plus volontiers que de se soubmettre à la domination de ceulx de qui ils ont esté si honteusement abusez , et aulcuns choisissants plustost de se laisser defaillir par faim et par ieusne , estants prins , que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis , si vilement victorieuses : ie preveois que , à qui les eust attaquez pair à pair , et d'armes , et d'experience , et de nombre , il y eust faict aussi dangereux , et plus , qu'en aultre guerre que nous voyons. Que n'est tombee soubz Alexandre , ou soubz ces anciens Grecs et Romains , une si noble conqueste ; et une si grande mutation et alteration de tant d'empires et de peuples , soubz des mains qui eussent doucement poly et desfriché ce qu'il y avoit de sauvage , et eussent conforté et promeu les bonnes semences que nature y avoit produict ; meslant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà , entant qu'elles y eussent esté necessaires , mais aussi meslant les vertus

Les Américains auroient été heureux, s'ils fussent tombés entre les mains de conquérants plus humains et plus polis

grecques et romaines aux originelles du pays ! Quelle reparation eust ce esté , et quel amendement à toute cette machine , que les premiers exemples et deportements nostres qui se sont presentez par delà eussent appellé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu , et eussent dressé , entre eulx et nous , une fraternele societé et intelligence ! Combien il eust esté aysé de faire son proufit d'ames si neufves , si affamees d'apprentissage , ayant , pour la pluspart , de si beaux commencements naturels ! Au rebours , nous nous sommes servis de leur ignorance et inexperience , à les plier plus facilement vers la trahison , luxure , avarice , et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté , à l'exemple et patron de nos mœurs . Qui meit iamais à tel prix le service de la mercadence (a) et de la traficque ? tant de villes rasees , tant de nations exterminées , tant de millions de peuples passez au fil de l'espee , et la plus riche et belle partie du monde bouleversee , pour la negociation des perles et du poivre ? Mechaniques victoires ! Iamais l'ambition , iamais les inimitiez publicques , ne poulserent les hommes , les uns contre les aultres , à si horribles hostilitiez et calamitez si miserables .

Avec quelle barbarie ils ont été traités par les Espagnols

En costoyant la mer à la queste de leurs mines , aulcuns Espagnols prindrent terre en une con-

Ce que quelques peuples d'Amérique

répondoient
à ces exé-
crables bri-
gands.

tree fertile et plaisante, fort habitee; et feirent à ce peuple leurs remonstrances accoustumees : « Qu'ils estoient gents paisibles, venants de loingtains voyages, envoyez de la part du roy de Castille, le plus grand prince de la terre habitable; auquel le pape, representant Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes : Que s'ils vouloient luy estre tributaires, ils seroient tresbenignement traictez : Leur demandoient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besaing de quelque medecine : Leur remonstroient, au demourant, la creance d'un seul Dieu, et la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloyent d'accepter; y adioustants quelques menaces ». La response feut telle : « Que quant à estre paisibles, ils n'en portoient pas la mine, s'ils l'estoient : Quant à leur roy, puisqu'il demandoit, il debvoit estre indigent et necessiteux; et celuy qui luy avoit faict cette distribution, homme aimant dissention, d'aller donner à un tiers chose qui n'estoit pas sienne, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs : Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniroient : D'or, ils en avoient peu, et que c'estoit chose qu'ils mettoient en null' estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie, là où tout leur soing regardoit seulement à la passer heureusement et plaisamment; pourtant ce qu'ils en pourroient trouver, sauf ce qui estoit employé au service de leurs dieux, qu'ils

le prinssent hardiement : Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu ; mais qu'ils ne vouloient changer leur religion, s'en estants si utilement servis si long temps ; et qu'ils n'avoient accoustumé prendre conseil que de leurs amis et cognoissants : Quant aux menaces, c'estoit signe de faulte de iugement, d'aller menaçant ceulx desquels la nature et les moyens estoient incogneus : Ainsi, qu'ils se despeschassent promptement de vuider leur terre, car ils n'estoient pas accoutumez de prendre en bonne part les honnestetez et remontrances de gents armez et estrangiers ; aultrement, qu'on feroit d'eulx comme de ces aultres, leur montrant les testes d'aulcuns hommes iusticiez autour de leur ville ». Voylà un exemple de la balbucie (a) de cette enfance. Mais tant y a, que ny en ce lieu là, ny en plusieurs aultres où les Espaignols ne trouverent les marchandises qu'ils cherchoient, ils ne feirent arrest ny entreprinse, quelque aultre commodité qu'il y eust : tesmoings mes Cannibales.

Des deux les plus puissants monarques de ce monde là, et à l'adventure de cettuy cy, roys de tant de roys, les derniers qu'ils en chasserent : celuy du Peru, ayant esté prins en une bataille, et mis à une rençon si excessifve, qu'elle surpasse toute creance; et celle là fidel-

Avec quelle inhumanité les Espagnols traitèrent le dernier roi du Pérou, après l'avoir fait prisonnier de guerre.

(a) *Du balbutement.* E. J.

lement payee, et avoir donné, par sa conversation, signe d'un courage franc, liberal et constant, et d'un entendement net et bien composé, il print envie aux vainqueurs, aprez en avoir tiré un million trois cents vingt cinq mille cinq cents poisant d'or, oultre l'argent, et aultres choses qui ne monterent pas moins, si que leurs chevaulx n'alloient plus ferrez que d'or massif, de veoir encores, au prix de quelque desloyauté que ce feust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce roy, et iouir librement de ce qu'il avoit resserré. On luy apposta une faulse accusation et preuve, Qu'il desseignoit de faire soublever ses provinces pour se remettre en liberté: sur quoy, par beau iugement de ceulx mesmes qui luy avoient dressé cette trahison, on le condamna à estre pendu et estranglé publicquement, luy ayant faict racheter le torment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on luy donna au supplice mesme: accident horrible et inouï, qu'il souffrit pourtant sans se desmentir ny de contenance, ny de parole, d'une forme et gravité vrayement royale. Et puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si estrange, on contrefeit un grand dueil de sa mort, et luy ordonna on des sumptueuses funerailles.

Leur exéc-
rable féro-
cité envers le
roi de Mexi-
co, qui eut

L'autre, roy de Mexico, ayant long temps deffendu sa ville assiegee, et montré en ce siege tout ce que peult et la souffrance et la perseve-

rance, si oncques prince et peuple le montra; aussi le malheur de tomber entre leurs mains et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avecques capitulation d'estre traicté en roy; aussi ne leur feit il rien veoir en la prison, indigne de ce tiltre : toutesfois ne trouvant point, aprez cette victoire, tout l'or qu'ils s'estoient promis; quand ils eurent tout remué et tout fouillé, ils se meirent à en chercher des nouvelles par les plus aspres gehennes de quoy ils se peurent adviser sur les prisonniers qu'ils tenoient; mais pour n'avoir rien proufité, trouvant des courages plus forts que leurs torments, ils en veinrent enfin à telle rage, que, contre leur foy et contre tout droict des gents, ils condamnerent le roy mesme, et l'un des principaulx seigneurs de sa court, à la gehenne en presence l'un de l'autre. Ce seigneur, se trouvant forcé de la douleur, environné de braziers ardents, tourna sur la fin piteusement sa veue vers son maistre, comme pour luy demander mercy de ce qu'il n'en pouvoit plus (a) : le roy, plantant fierement et rigoreusement les yeulx sur luy, pour reproche de sa lascheté et pusillanimité, luy dict seulement ces mots, d'une voix rude et ferme : « Et

(a) Dans l'édition *in-4°*. de 1588, Montaigne avoit mis, « comme pour luy demander congé de dire ce qu'il en sçavoit, pour se redimer de cette peine insupportable : le roy, etc. » C.

moy, suis ie dans un baing? suis ie pas plus à mon ayse que toy? » Celuy là soubdain aprez succomba aux douleurs, et mourut sur la place. Le roy, à deny rosty, feut emporté de là, non tant par pitié (car quelle pitié toucha iamais des ames si barbares, qui, pour la doubteuse information de quelque vase d'or à piller, feissent griller devant leurs yeulx un homme, non qu'un roy si grand et en fortune et en merite), mais ce feut que sa constance rendoit de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entrepris de se delivrer, par armes, d'une si longue captivité et subiection : où il fait sa fin digne d'un magnanime prince.

Horrible
boucherie
que les Espa-
gnols firent
en Amérique
de leurs pri-
sonniers de
guerre.

A une aultre fois, ils meirent brusler pour un coup, en mesme feu, quatre cents soixante hommes tous vifs; les quatre cents, du commun peuple; les soixante, des principaulx seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eulx mesmes ces narrations; car ils ne les advouent pas seulement, ils s'en vantent et les preschent. Seroit ce pour tesmoignage de leur iustice, ou zele envers la religion? certes, ce sont voies trop diverses et ennemies d'une si sainte fin. S'ils se feussent proposé d'estendre nostre foy, ils eussent considéré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes; et se feussent trop contentez des

meurtres que la necessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment une boucherie, comme sur des bestes sauvages, universelle, autant que le fer et le feu y ont peu atteindre; n'en ayant conservé, par leur desseing, qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs minieres : si que plusieurs des chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conquête, par ordonnance des roys de Castille, iustement offensez de l'horreur de leurs deportements, et quasi tous desestimez et malvoulus (a). Dieu a meritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbez par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines de quoy ils se sont mangez entre eulx : et la plus part s'enterrerent sur les lieux, sans aulcun fruict de leur victoire.

Quant à ce que la recepte, et entre les mains d'un prince mesnagier et prudent, respond si peu à l'esperance qu'on en donna à ses predecesseurs, et à cette premiere abondance de richesses qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car encores qu'on en retire beaucoup, nous voyons que ce n'est rien, au prix de ce qui s'en debvoit attendre), c'est que l'usage de la monnoye estoit entierement incogneu, et que par consequent leur or se trouva

Richesses
des Améri-
caus moins
considérables
qu'on n'avoit
cru d'abord,
et pourquoi.

(a) *Et hais.* E. J.

tout assemblé, n'estant en aultre service que de montre et de parade, comme un meuble réservé de pere en fils par plusieurs puissants roys qui espuisioient tousiours leurs mines, pour faire ce grand monceau de vases et statues à l'ornement de leurs palais et de leurs temples : au lieu que nostre or est tout en employte (a) et en commerce ; nous le menuisons et alterons en mille formes, l'espondons et dispersons. Imaginons que nos roys amoncelassent ainsi tout l'or qu'ils pourroient trouver en plusieurs siecles, et le gardassent immobile.

Les Mexicains distinguoient cinq âges du monde, et se croyoient dans le dernier, lorsque les Espagnols vinrent les exterminer.

Ceux du royaume de Mexico estoient aulcunement plus civilisez, et plus artistes que n'estoient les aultres nations de là. Aussi iugeoient ils, ainsi que nous, que l'univers feut proche de sa fin ; et en prindrent pour signe la desolation que nous y apportasmes. Ils croyoient que l'estre du monde se despart en cinq aages, et en la vie de cinq soleils consecutifs, desquels les quatre avoient desia fourny leur temps, et que celuy qui leur esclairoit estoit le cinquiesme. Le premier perit avecques toutes les aultres creatures, par universelle inondation d'eaux : le second, par la cheute du ciel sur nous, qui estouffa toute chose vivante ; auquel aage ils assignent les geants, et en feirent veoir aux

(a) *En emplettes . employé en dépenses.* F. I.

Espagnols des ossements, à la proportion desquels la stature des hommes revenoit à vingt paulmes de haulteur : le troisieme, par feu qui embrasa et consuma tout : le quatrieme, par une esmotion d'air et de vent qui abbattit iusques à plusieurs montaignes ; les hommes n'en moururent point, mais ils feurent changez en magots : (quelles impressions ne souffre la lascheté de l'humaine creance !) Aprez la mort de ce quatrieme soleil, le monde feut vingt cinq ans en perpetuelles tenebres ; au quinzieme desquels, feut créé un homme et une femme qui refeirent l'humaine race : dix ans apre, à certain de leurs iours, le soleil parut nouvellement créé ; et commence, depuis, le compte de leurs annees par ce iour là : le troisieme iour de sa creation, moururent les dieux anciens ; les nouveaux sont nays, depuis, du iour à la iournee. Ce qu'ils estiment de la maniere que ce dernier soleil perira, mon aucteur n'en a rien apprins : mais leur nombre de ce quatrieme changement rencontre à cette grande conionction des astres, qui produisit il y a huict cents tant d'ans, selon que les astrologues estiment, plusieurs grandes alterations et nouvelletez au monde.

Quant à la pompe et magnificence, par où ie suis entré en ce propos, ny Grece, ny Rome, ni Ægypte, ne peult, soit en utilité, ou diffi-

Ouvrages
magnifiques
dans le Pé-
rou, supé-
rieurs à ceux
de Grèce de

Rome et d'E-
gypte.

ouvrages au chemin qui se veoid au Peru, dressé par les roys du païs, depuis la ville de Quito, iusques à celle de Cusco (il y a trois cents lieues), droict, uni, large de vingt cinq pas, pavé, revestu de costé et d'aulture de belles et haultes murailles, et le long d'icelles, par le dedans, deux ruisseaux perennes (a), borde de beaux arbres qu'ils nomment *Molly*. Où ils ont trouvé des montaignes et rochiers, ils les ont taillez et applanis, et comblé les fondrieres de pierre et de chaux. Au chef (b) de chasque iournee, il y a de beaux palais, fournis de vivres, de vestemens et d'armes, tant pour les voyageurs, que pour les armées qui ont à y passer. En l'estimation de cet ouvrage, i'ay compté la difficulté, qui est particulièrement considerable en ce lieu là; ils ne bastissoient point de moindres pierres que de dix pieds en carré; ils n'avoient aulture moyen de charier qu'à force de bras, en traissant leur charge; et pas seulement l'art d'eschaffaulder, n'y sçachants aulture finesse que de haulser autant de terre contre leur bastiment, comme il s'esleve, pour l'oster aprez.

Dernier roi
du Pérou
porté dans
une chaise
d'or au mi-

Retumbons à nos coches. En leur place, et de toute aulture voicture, ils se faisoient porter par les hommes, et sur les espauls. Ce dernier

(a) *D'eaux vives, qui coulent toujours.* E. J.

(b) *Au bout, à la fin de chaque journée. Chef pour bout dit Nicot au chef de la vallée, in extremum valle C*

roy du Peru, le iour qu'il feut prins, estoit ainsi porté sur des brancars d'or, et assis dans une chaize d'or, au milieu de sa bataille. Autant qu'on tuoit de ces porteurs pour le faire cheoir à bas, car on le vouloit prendre vif, autant d'autres, et à l'envy, prenoient la place des morts : de façon qu'on ne le peut oncques abbattre, quelque meurtre qu'on feist de ces gents là ; iusques à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps, et l'avalla (a) par terre.

lieu de la bataille.

CHAPITRE VII.

De l'incommodité de la grandeur.

PUISQUE nous ne la pouvons aveindre, ven-
geons nous à en mesdire : si n'est ce pas entierement mesdire de quelque chose, d'y trouver des defaults ; il s'en treuve en toutes choses, pour belles et desirables qu'elles soient. En general, elle a cet evident avantage, qu'elle se ravalle quand il luy plaist, et qu'à peu prez elle a le choix de l'une et l'autre condition : car on ne tumble pas de toute haulteur ; il en est plus, desquelles on peult descendre, sans tumber. Bien me semble il que nous la faisons trop

Qui connoit la grandeur, peut la fuir sans beaucoup d'effort.

(a) *L'avalla*, c'est-à-dire, *le renversa*. E. J.

valoir; et trop valoir aussi la resolution de ceulx que nous avons ou veu ou oui dire l'avoir mesprisee, ou s'en estre desmis de leur propre desseing : son essence n'est pas si évidemment commode, qu'on ne la puisse refuser sans miracle. Je treuve l'effort bien difficile à la souffrance des maulx; mais au contentement d'une mediocre mesure de fortune, et fuyte de la grandeur, i'y treuve fort peu d'affaires : c'est une vertu, ce me semble, où moy, qui ne suis qu'un oyson, arriverois sans beaucoup de contention; que doibvent faire ceulx qui mettroient encores en consideration la gloire qui accompagne ce refus, auquel il peult escheoir plus d'ambition qu'au desir mesme et iouissance de la grandeur? d'autant que l'ambition ne se conduict iamais mieux selon soy, que par une vòye esgaree (a) et inusitee.

Montaigne
n'a jamais
souhaité des
postes fort
élevés.

T'aiguise mon courage vers la patience; ie l'affoiblis vers le desir : autant ay ie à souhaiter qu'un aultre, et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscretion; mais pourtant, si ne m'est il iamais advenu de souhaiter ny empire ny royauté, ny l'eminence de ces haultes fortunes et commanderesses : ie ne vise pas de ce costé là; ie m'aime trop. Quand ie pense à croistre, c'est bassement, d'une accroissance contraincte et couarde, proprement pour moy,

en résolution , en prudence , en santé , en beauté ; et en richesses encores ; mais ce credit, cette auctorité si puissante, foule mon imagination, et, tout à l'opposite de l'autre (a), m'aimerois à l'aventure mieulx deuxiesme ou troisieme à Perigueux, que premier à Paris ; au moins, sans mentir, mieulx troisieme à Paris, que premier en charge. Je ne veulx ny débattre avecques un huissier de porte, misérable incogneu ; ny faire fendre, en adoration, les presses où ie passe. Je suis duict à un estage moyen , comme par mon sort, aussi par mon goust ; et ay montré, en la conduite de ma vie et de mes entreprises, que i'ay plustost fuy, qu'aultrement, d'eniamber pardessus le degré de fortune auquel Dieu logea ma naissance : toute constitution naturelle est pareillement iuste et aysee. I'ay ainsi l'ame poltronne, que ie ne mesure pas la bonne fortune selon sa haulteur ; ie la mesure selon sa facilité.

Mais si ie n'ay point le cœur gros assez, ie l'ay à l'equipollent (b) ouvert, et qui m'ordonne de publier hardiement sa foiblesse. Qui me donneroit à conferer la vie de L. Thorius Balbus, galant homme, beau, sçavant, sain, entendu et abondant en toute sorte de commo-

Préféroit une vie tranquille et délicate à celle d'un Régulus, admirable par sa fermeté dans les plus grands malheurs.

(a) De *Jules César*. Voyez sa *Vie* par PLUTARQUE, c. 3, de la traduction d'Amyot. C.

(b) *Par équivalent, en récompense*. E. J.

ditez et plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'ame bien preparee contre la mort, la superstition, les douleurs, et aultres encombriers (a) de l'humaine necessité, mourant enfin en bataille, les armes en la main, pour la deffense de son pays, d'une part; et d'aulture part, la vie de M. Regulus, ainsi grande et haultaine que chascun la cognoist, et sa fin admirable : l'une sans nom, sans dignité; l'aulture exemplaire et glorieuse à merveilles : i'en dirois certes ce qu'en dict Cicero (b), si ie sçavois aussi bien dire que luy. Mais s'il me les falloit coucher (c) sur la mienne, ie dirois aussi que la premiere est autant selon ma portee, et selon mon desir que ie conforme à ma portee, comme la seconde est loing au delà : qu'à cette cy ie ne puis advenir (d), que par veneration; i'adviendrois volontiers à l'aulture, par usage.

N'aimoit ni à maistriser, ni à être maistrisé.

Retournons à nostre grandeur temporelle d'où nous sommes partis. Je suis desgousté de maistrise, et active et passive. Otanez, l'un des sept qui avoient droict de pretendre au royaume

(a) *Encombrements, misères.* E. J.

(b) Cicéron, de qui Montaigne a emprunté ce parallèle entre Thorius et Régulus, donne hautement la préférence à Régulus. *De Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 20. C.

(c) *Comparer à la mienne.* E. J.

(d) *Advenir* a ici le même sens d'*atteindre* que le mot *aveindre*, p. 423, et vient également du latin *advenire*. E. J.

de Perse, print un party que i'eusse prins volontiers : c'est qu'il quita à ses compagnons son droict d'y pouvoir arriver par eslection ou par sort, pourveu que luy et les siens (a) vecussent en cet empire hors de toute subiection et maistrise, sauf celle des loix antiques, et y eussent toute liberté qui ne porteroit preiudice à icelles : impatient de commander, comme d'estre commandé (b).

Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roy. L'excuse plus de leurs faultes qu'on ne faict communement, en consideration de l'horrible poids de leur charge, qui m'estonne : il est difficile de garder mesure à une puissance si desmesuree ; si est ce que c'est, envers ceulx mesme qui sont de moins excellente nature, une singuliere incitation à la vertu, d'estre logé en tel lieu où vous ne faciez aulcun bien qui ne soit mis en registre et en compte ; et où le moindre bien-faire porte sur tant de gents, et où vostre suffisance, comme celle des prescheurs, s'adresse principalement au peuple, iuge peu exact, facile à piper, facile à contenter. Il est peu de

Les rois
excusables,
parce que
leur métier
est un des
plus diffi-
ciles

(a) HÉRODOTE, l. 3. C.

(b) *Ayant autant d'aversion à commander qu'à être commandé.* C'est à quoi revient ce que dit Montaigne au commencement de ce paragraphe, qu'il est dégoûté de maîtrise, et active et passive. C.

choses auxquelles nous puissions donner le iugement sincere, parce qu'il en est peu auxquelles, en quelque façon, nous n'ayons particulier interest. La superiorité et inferiorité, la maistrise et la subiection, sont obligées à une naturelle envie et contestation; il fault qu'elles s'entrepillent perpetuellement. Je ne crois ny l'une, ny l'autre, des droicts de sa compaignie: laissons en dire à la raison, qui est inflexible et impassible, quand nous en pourrons finer (a). Je feuilletois, il n'y a pas un mois, deux livres escossois (b), se combattants sur ce subiect: le populaire rend le roy de pire condition qu'un charretier; le monarchique le loge quelques brasses audessus de Dieu, en puissance et souveraineté.

Les grands
sont exclus
des exercices
d'honneur et
de valeur.

Or, l'incommodité de la grandeur, que j'ay prins icy à remarquer par quelque occasion qui vient de m'en advertir, est cette cy: Il n'est, à l'aventure, rien plus plaisant au commerce des hommes que les essays que nous faisons les

(a) *Quand nous pourrons en disposer.* — *Finer*, vieux mot qui signifie *trouver*. *On ne peut finer de luy*, Hic gravatè sui copiam facit. NICOT. *Le Roy*, dit Comines en parlant de Louis XI, *envoya au Roy d'Angleterre trois cents chariots de vin, des meilleurs qu'il fût possible de finer*. L. 4, c. 9. C. — *Finer* signifie proprement *trouver la fin, mettre à fin, venir à fin, à bout de trouver*. E. J.

(b) *Deux livres d'auteurs écossois*. E. J.

uns contre les aultres, par ialousie d'honneur et de valeur, soit aux exercices du corps ou de l'esprit, ausquels la grandeur souveraine n'a aulcune vraye part. A la verité, il m'a semblé souvent qu'à force de respect on y traicte les princes desdaigneusement et injurieusement; car, ce de quoy ie m'offensois infiniment en mon enfance, que ceulx qui s'exerceoient avecques moy espargnassent de s'y employer à bon escient, pour me trouver indigne contre qui ils s'efforceassent, c'est ce qu'on veoid leur advenir tous les iours, chascun se trouvant indigne de s'efforcer contre eulx : si on recognoist qu'ils ayent tant soit peu d'affection à la victoire, il n'est celuy qui ne se travaille à la leur prester, et qui n'aime mieulx trahir sa gloire, que d'offenser la leur; on n'y employe qu'autant d'effort qu'il en fault pour servir à leur honneur, Quelle part ont ils à la meslee, en laquelle chascun est pour eulx ? Il me semble veoir ces paladins du temps passé, se presentants aux ioustes et aux combats avecques des corps et des armes faees (a). Crisson (b), courant contre Alexandre, se feignit en la course :

(a) *Des armes féées, enchantées. C.*

(b) Cet homme, qui se laissa vaincre à la course par Alexandre, est nommé par Plutarque (dans son traité, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 15) *Crisson* d'Himère, et non pas *Brisson*, que j'ai

Alexandre l'en tansa; mais il luy en debvoit faire donner le fouet. Pour cette consideration, Carneades disoit (a) : « que les enfants des princes n'apprennent rien à droict, qu'à manière des chevaux; d'autant qu'en tout aultre exercice, chascun flechit soubz eulx, et leur donne gaigné : mais un cheval, qui n'est ny flateur ny cortisan, verse le fils du roy par terre, comme il feroit le fils d'un crocheteur ». Homere a esté contrainct de consentir que Venus feust blecée au combat de Troye, une si doulce sainte et si delicate, pour luy donner du courage et de la hardiesse, qualitez qui ne tumbent auculnement en ceulx qui sont exempts de dangier : on faict courroucer, craindre, fuyr les dieux, s'enialouser, se douloir, et se passionner, pour les honnorer des vertus qui se bastissent entre nous de ces imperfections. Qui ne participe au hazard et à la difficulté, ne peult pretendre interest à l'honneur et plaisir qui suyt les actions hazardeuses. C'est pitié, de pouvoir tant, qu'il advienne que toutes choses vous cedent : vostre fortune reiecte trop loing de vous la société et la compagnie; elle vous plante trop à l'escart. Cette aysance et lasche facilité de faire tout baisser soubz soy,

trouvé dans toutes les éditions de Montaigne que j'ai pu consulter. C.

(a) PLUTARQUE, *même traité*. C.

est ennemie de toute sorte de plaisir : c'est glisser, cela ; ce n'est pas aller : c'est dormir ; ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompagné d'omnipotence (a), vous l'abysmez : il fault qu'il vous demande, par aulmosne, de l'empeschement et de la resistance ; son estre et son bien est en indigence. Leurs bonnes qualitez (b) sont mortes et perdues ; car elles ne se sentent que par comparaison, et on les en met hors : ils ont peu de cognoissance de la vraye louange, estants battus d'une si continuelle approbation et uniforme. Ont ils affaire au plus sot de leurs subiects ? ils n'ont aulcun moyen de prendre advantage sur luy : en disant, « c'est pource qu'il est mon roy », il luy semble avoir assez dict qu'il a presté la main à se laisser vaincre. Cette qualité estouffe et consomme les aultres qualitez vrayes et essentielles, elles sont enfoncees dans la royauté ; et ne leur laisse (c), à eulx faire valoir, que les actions qui la touchent directement et qui luy servent, les offices de leur charge : c'est tant estre roy, qu'il n'est que par là. Cette lueur estrangiere qui l'environne, le cache et nous le desrobbe ; nostre veue s'y

(a) *De toute-puissance.* E. J.

(b) *Les bonnes qualités des princes.* C.

(c) *Cette qualité, dis-je, ne laisse aux rois, pour se faire valoir, que les actions qui la touchent et l'intéressent directement ; savoir, les offices de leur charge.* C.

Comment
les défauts
des rois sont
cachés à
leurs yeux.

rompt et s'y dissipe, estant remplie et arrestee par cette forte lumiere. Le senat ordonna le prix d'eloquence à Tibere : il le refusa, n'estimant pas que d'un iugement si peu libre, quand bien il eust esté veritable, il s'en peust ressentir (a). Comme on leur cede tous avantages d'honneur, aussi conforte lon et auctorise les defaults et vices qu'ils ont, non seulement par approbation, mais aussi par imitation. Chascun des suyvants d'Alexandre portoit, comme luy, la teste à costé (b); et les flatteurs (c) de Dionysius s'entreheurtoient en sa presence, pouloient et versoient ce qui se rencontroit à leurs pieds, pour dire qu'ils avoient la veue aussi courte que luy. Les greveures (d) ont aussi par fois servi de recommandation et faveur : i'en ay veu la surdité en affectation; et parce que le maistre haissoit sa femme, Plutarque (e) a veu les cortisans repudier les leurs qu'ils aimoient : qui plus est, la paillardise s'en est veue en credit, et toute dissolution, comme aussi la desloyauté, les blasphemes, la cruauté,

(a) *Prévaloir. C.*

(b) *De côté. Voyez PLUTARQUE, De la différence entre le flatteur et l'ami, c. 8. C.*

(c) *Id. ibid.*

(d) *Les hernies. E. J.*

(e) *PLUTARQUE, De la différence entre le flatteur et l'ami, c. 8. C.*

comme l'heresie, comme la superstition, l'irreligion, la mollesse, et pis, si pis il y a; par un exemple encores plus dangereux que celuy des flatteurs de Mithridates (a), qui, d'autant que leur maistre pretendoit à l'honneur de bon medecin, luy portoient à inciser et cauteriser leurs membres, car ces aultres souffrent cauteriser leur ame, partie plus delicate et plus noble. Mais pour achever par où i'ay commencé, Adrian l'empereur debattant avecques le philosophe Favorinus de l'interpretation de quelque mot, Favorinus luy en quita bientost la victoire : ses amis se plaignants à luy : « Vous vous mocquez (b), fait il ; voudriez vous qu'il ne feust pas plus sçavant que moy, lui qui commande à trente legions » ? Auguste (c) escrivit des vers contre Asinius Pollio : « Et moy, dict Pollio, ie me tais ; ce n'est pas sagesse d'escrire à l'envy de celuy qui peult proscrire » : et avoient raison ; car Dionysius (d), pour ne pouvoir egualer Philoxenus en la poesie, et Platon (e) en discours, en condamna l'un aux

(a) PLUTARQUE, *De la différence entre le flatteur et l'amî*, c. 8. C.

(b) ÆL. SPARTIANI *Adrianus Cæsar*. C.

(c) MACROB. *Saturn*. l. 2, c. 4. C.

(d) DIODORE DE SICILE, l. 11, c. 2. C.

(e) *Id.* l. 15, c. 2 ; et DIOG. LAERCE, *Vie de Platon*, l. 3, segm. 18, 19. C.

carrieres, et envoya vendre l'autre esclave en l'isle d'Egine.

CHAPITRE VIII.

De l'art de conferer.

Le but des
initions.

Comment
vice d'un
omme peut
servir d'in-
struction à
l'autres
hommes

C'EST un usage de nostre iustice, d'en condamner aucuns pour l'advertissement des aultres. De les condamner, parce qu'ils ont failly, ce seroit bestise, comme dict Platon (a), car ce qui est faict ne se peult desfaire; mais c'est à fin qu'ils ne faillent plus de mesme, ou qu'on fuye l'exemple de leur faulte: on ne corrige pas celuy qu'on pend; on corrige les aultres par luy. Je fois de mesme: mes erreurs sont tantost naturelles, incorrigibles et irremediables; mais ce que les honnestes hommes profitent au public en se faisant imiter, ie le profiteray à l'adventure à me faire eviter;

Nonne vides Albi ut malè vivat filius? utque
Barrus inops? magnum documentum ne patriam rem
Perdere quis velit (1),

(a) *Traité des Loix*, l. 11.

(1) Voyez-vous le fils d'Albus? quelle peine il a à vivre! Voyez-vous la misère de Barrus? Ces exemples doivent nous apprendre à ne pas dissiper notre patri-moine. HOR. sat. 4, l. 1, v. 109.

publiant et accusant mes imperfections, quel-qu'un apprendra de les craindre. Les parties que j'estime le plus en moy, tirent plus d'honneur de m'accuser, que de me recommander : voylà pourquoy i'y retombe, et m'y arreste plus souvent. Mais quand tout est compté, on ne parle iamais de soy, sans perte : les propres condamnations sont tousiours accrues ; les louanges, mescrues. Il en peult estre aulcuns de ma complexion, qui m'instruis mieulx par contrariété que par similitude, et par fuyte que par suyte : à cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton (a), quand il dict « que les sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des sages » ; et cet ancien ioueur de lyre, que Pausanias recite avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouir un mauvais sonneur, qui logeoit vis à vis de luy, où ils apprinsent à hair ses desaccords et faulses mesures ; l'horreur de la cruauté me reiecte plus avant en la clemence, qu'aucun patron de clemence ne me sçauroit attirer ; un bon escuyer ne redresse pas tant mon assiette, comme faict un procureur, ou un venitien, à cheval ; et une mauvaise façon de langage reforme mieulx la mienne, que ne faict la bonne. Touts les iours, la sotte contenance d'un aultre m'advertit et m'advise : ce qui poinct, touche et esveille

(a) Voyez sa *Vie* par PLUTARQUE, c. 4.-C

mieulx que ce qui plaist. Ce temps n'est propre qu'à nous amender à reculons ; par disconvenance plus , que par convenance ; par difference , que par accord. Estant peu apprins par les bons exemples, ie me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire : ie me suis efforcé de me rendre autant agreable , comme i'en voyois de fascheux ; aussi ferme, que i'en voyois de mols ; aussi doulx , que i'en voyois d'aspres ; aussi bon , que i'en voyois de meschants : mais ie me proposois des mesures invincibles.

La conférence . son utilité.

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit , c'est , à mon gré , la conference : i'en treuve l'usage plus doulx que d'aulcune aultre action de nostre vie ; et c'est la raison pourquoy, si i'estois asture forcé de choisir, ie consentirois plustost , ce crois ie , de perdre la veue, que l'ouir ou le parler. Les Atheniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs academies : de nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges , à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs. L'estude des livres , c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : au lieu que la conference apprend, et exerce, en un coup. Si ie confere avecques une ame forte et un roide iousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre ; ses imaginations eslancent les mien-

C'est un exercice plus instructif que l'étude des livres.

nes : la jalousie , la gloire , la contention , me poulsent et rehaussent au dessus de moy mesme ; et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et reglez , il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là ; ie sçais par assez d'experience combien en vault l'aulne. l'aime à contester et à discourir ; mais c'est avecques peu d'hommes , et pour moy : car de servir de spectacle aux grands , et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet , ie treuve que c'est un mestier tresmesseant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité ; mais de ne la pouvoir supporter , et s'en despiter et ronger' , comme il m'advient , c'est une aultre sorte de maladie qui ne doit gueres à la sottise en importunité ; et est ce qu'à present ie veulx accuser du mien. l'entre en conference et en dispute avecques grande liberté et facilité , d'autant que l'opinion treuve en moy le terrain mal propre à y penetrer et y poulser de haultes racines : nuelles propositions ne m'estonnent , nulle creance ne me blece , quelque contrariété qu'elle aye à la mienne ; il n'est si frivole et si extravagante fantasie qui ne me sem-

Ne pouvoir
souffrir la
sottise , c'est
une maladie
d'esprit très-
incommode.

ble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous aultres, qui privons nostre iugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses; et si nous n'y prestons le iugement, nous y prestons ayseement l'aureille. Où l'un plat est vuide du tout en la balance, ie laisse vaciller l'autre sous les songes d'une vieille; et me semble estre excusable si i'accepte plustost le nombre impair; le ieudy, au prix du vendredy; si ie m'aime mieulx douziesme ou quatorziesme, que treiziesme, à table; si ie veois plus volontiers un lievre costoyant que traversant mon chemin, quand ie voyage; et donne plustost le pied gauche que le droict à chausser. Toutes telles ravasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute: pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encores sont, en poids, les opinions vulgaires et casuelles aultre chose que rien, en nature; et qui ne s'y laisse aller iusques là, tumbe à l'adventure au vice de l'opiniastreté, pour eviter celuy de la superstition. Les contradictions doncques des iugements ne m'offensent ny m'alterent; elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction: il s'y fauldroit presenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conference, non de regence. A chasque opposition, on ne regarde pas si elle est iuste; mais,

a-tort ou à droict, comment on s'en desfera : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirois estre rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot ; tu resves ». l'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement ; que les mots aillent où va la pensée : il nous fault fortifier l'ouïe, et la durcir contre cette tendreur du son cerimonieux des paroles. l'aime une société et familiarité forte et virile ; une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et aux esgratigneures sanglantes : elle n'est pas assez vigoureuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le hurt (a), et a ses allures contraintes : *Neque enim disputari, sine reprehensione, potest* (1). Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere ; ie m'avance vers celui qui me contredit, qui m'instruit : la cause de la vérité debvroit estre la cause commune à l'un et à l'autre. Que respondra il ? la passion du courroux luy a desia frappé le iugement ; le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure la decision de nos disputes ; qu'il y

(a) *Le heurt*, c'est-à-dire, *le choc*. E. J.

(1) Car on ne sauroit disputer sans condamner le sentiment de son adversaire. *Cic. de Finib. bon. et mal.*
l. 1, c. 8.

eust une marque materielle de nos pertes, à fin que nous en teinssions estat; et que mon valet me peust dire : « Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois, d'avoir esté ignorant et opiniastre ». Je festoye et caresse la verité en quelque main que ie la treuve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que ie la veoïs approcher; et, pourveu qu'on n'y procede point d'une trongne (a) trop imperieusement magistrale, ie prends plaisir à estre reprins, et m'accommode aux accusateurs, souvent plus par raison de civilité, que par raison d'amendement, aimant à gratifier et à nourrir la liberté de m'advertir, par la facilité de ceder; ouy, à mes despens. Toutesfois il est, certes, malaysé d'y attirer les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'estre; et parlent tousiours avec dissimulation en presence les uns des aultres. Je prends si grand plaisir d'estre iugé et cogneu, qu'il m'est comme indifferent en quelle des deux formes ie le sois; mon imagination se contredict elle mesme si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un aultre le face, veu principalement que ie ne donne à sa reprehension que l'auctorité que ie veulx : mais ie romps

(a) *D'une trogne, c'est-à-dire, d'une mine arrogante et trop, etc.* E. J.

paille avec celuy qui se tient si hault à la main, comme i'en cognois quelqu'un qui plaint son advertissement s'il n'en est creu, et prend à iniure si on estrive (a) à le suyvre. Ce que Socrates recueilloit (b), tousiours riant, les contradictions qu'on faisoit à son discours, on pourroit dire que sa force en estoit cause; et que l'avantage ayant à tumber certainement de son costé, il les acceptoit comme matiere de nouvelle victoire. Toutesfois, nous voyons, au rebours, qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si delicat, que l'opinion de la preeminence, et le desdaing de l'adversaire: et que par raison, c'est au foible plustost d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rabillent. Je cherche, à la verité, plus la frequentation de ceulx qui me gourment, que de ceulx qui me craignent: c'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gents qui nous admirent et facent place; Antisthenes (c) commanda à ses enfants « de ne sçavoir iamais gré ny grace à homme qui les louast ». Je me sens bien plus fier de la victoire que ie gaigne sur moy, quand, en l'ardeur mesme du combat, ie me fois plier soubz la force de la raison de mon adversaire, que ie ne me sens gré de la victoire

(a) *Si l'on fait difficulté de, etc. C.*

(b) *Accueilloit, recevoit. E. J.*

(c) PLUTARQUE, *De la mauvaise honte*, c. 12. C

que ie gaigne sur luy par sa foiblesse : enfin, ie receois et advoue toute sorte d'attainctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient ; mais ie suis par trop impatient de celles qui se donnent sans forme. Il me chault peu de la matiere, et me sont les opinions unes, et la victoire du subiect à peu prez indifferente. Tout un iour ie contesteray paisiblement, si la conduite du debat se suyt avecques ordre : ce n'est pas tant la force et la subtilité que ie demande, comme l'ordre ; l'ordre qui se veoid tous les iours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, iamais entre nous : s'ils se destractent, c'est en incivilité ; si faisons nous bien : mais leur tumulte et impatience ne les desvoye pas de leur theme (a), leur propos suyt son cours ; s'ils previennent l'un l'autre, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. On respond tousiours trop bien pour moy, si on respond à ce que ie dis : mais, quand la dispute est troublee et desreglee, ie quite la chose, et m'attache à la forme avecques despit et indiscretion ; et me iecte à une façon de debattre, testue, malicieuse et imperieuse, de quoy i'ay à rougir aprez. Il est impossible de traicter de bonne foy avecques un sot ; mon iugement ne se corrompt pas

(a) *Du sujet de leur dispute. C.*

seulement à la main d'un maistre si impetueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes debvroient estre deffendues et punies comme d'aultres crimes verbaux : quel vice n'esveillent elles et n'amoncellent, tousiours regies et commandees par la cholere ? Nous entrons en inimitié, premierement contre les raisons ; et puis , contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire : et chascun contredisant et estant contredit , il en advient que le fruit du disputer, c'est perdre et aneantir la verité. Ainsi Platon (a), en sa republique , prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nays. A quoy faire vous mettez vous en voye de quester ce qui est, avecques celui qui n'a ny pas , ny allure qui vaille ? On ne fait point tort au subiect, quand on le quite pour veoir du moyen de le traicter ; ie ne dis pas moyen scholastique et artiste (b), ie dis moyen naturel , d'un sain entendement. Que sera ce enfin ? l'un va en orient, l'autre en occident ; ils perdent le principal, et l'escartent dans la presse des incidents ? au bout d'une heure de tempeste, ils ne savent ce qu'ils cherchent ; l'un est bas, l'autre hault, l'autre costier (c) ; qui se prend à un mot et une simili-

Disputes mal conduites devroient être défendues . mauvais effets qu'elles produisent

(a) *De la République*, l. 7, vers la fin. C.

(b) *Et artificiel, savant*. E. J.

(c) *L'autre à côté*. E. J.

tude ; qui ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suyvre, non pas à vous ; qui, se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dez l'entree et confond le propos, ou, sur l'effort (a) du debat, se mutine à se taire tout plat, par une ignorance despite, affectant un orgueilleux mespris, ou une sottement modeste fuyte de contention : pourveu que cettuy cy frappe, il ne s'enquiert pas combien il se descouvre ; l'aultre compte ses mots, et les poise pour raisons ; celuy là n'y employe que l'avantage de sa voix et de ses poulmons ; en voylà un qui conclud contre soy mesme ; et cettuy cy qui vous assourdit de prefaces et digressions inutiles ; cet aultre s'arme de pures iniures (b), et

(a) *Sur le fort du débat.* C'est comme on parle aujourd'hui, et qu'on a peut-être toujours parlé, Montaigne ayant été trompé par la prononciation gasconne, qui confond à tout moment l'e féminin, presque muet et obscur, avec l'e masculin, dont le son est clair et bien marqué. C.

(b) Montaigne ajoutoit ici : « Aimant mieulx estre en » querelle qu'en dispute, se trouvant plus fort de poings » que de raisons, se fiant plus de son poing que de sa » langue, ou aimant mieulx ceder par le corps que par » l'esprit ; et cherche, etc ». Mais il a rayé cette addition sur l'exemplaire corrigé, où elle est néanmoins très-lisible, n'étant effacée que par un seul trait horizontal. N.

cherche une querelle d'Allemagne, pour se desfaire de la société et conférence d'un esprit qui presse le sien; ce dernier ne veoid rien en la raison, mais il vous tient assiégué sur la clôture dialectique de ses clauses, et sur les formules de son art.

Or, qui n'entre en desfiance des sciences, et n'est en doubte s'il s'en peult tirer quelque solide fruct au besoing de la vie, à considerer l'usage que nous en avons? *nihil sanantibus literis* (1). Qui a pris de l'entendement en la logique? où sont ses belles promesses? *nec ad meliùs vivendum, nec ad commodiùs disserendum* (2). Veoid on plus de barbouillage au caquet des harengieres, qu'aux disputes publiques des hommes de cette profession? l'aime-
étrange abus qu'on fait de la science.

rois mieulx que mon fils apprinist aux tavernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie. Ayez un maistre ez arts, conferez avecques luy; que ne nous faict il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorants comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son or-

(1) De ces lettres, qui ne guérissent de rien. SENEC. epist. 59.

(2) Elle n'enseigne ni à mieux vivre, ni à mieux raisonner. CIC. *de Finib.* l. 1, c. 19. — C'est ce qu'Épicure pensoit de la dialectique des stoiciens, au rapport de Ciceron. C.

dre? que ne nous domine il et persuade comme il veult? un homme si avantageux en matiere et en conduicte, pourquoy mesle il à son escrime les iniures, l'indiscretion et la rage? Qu'il oste son chapperon, sa robbe et son latin, qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout crud, vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble de cette implication et entrelaceure du langage par où ils nous present, qu'il en va comme des ioueurs de passe-passe; leur soupplasse combat et force nos sens, mais elle n'esbransle aulcunement nostre creance: hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil; pour estre plus sçavants, ils n'en sont pas moins ineptes. L'aime et honnore le sçavoir, autant que ceulx qui l'ont; et, en son vray usage, c'est le plus noble et puissant acquest des hommes: mais, en ceulx là (et il en est un nombre infini de ce genre), qui en establissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur memoire, *sub alienâ umbrâ latentes* (1), et ne peuvent rien que par li-

(1) Qui se tapissent sous l'ombre estrangiere. SENECA. epist. 33. — Cette traduction est de Montaigne, et se trouve à la marge de son exemplaire: il ajoutoit même ce que Sénèque dit auparavant, *nunquàm auctores, semper interpretes*; « iamaïs auteurs, tousiours traducteurs ». Mais, et la traduction du premier passage,

vre ; ie le hais , si ie l'ose dire , un peu plus que la bestise. En mon pays , et de mon temps , la doctrine amende assez les bourses , nullement les ames : si elle les rencontre mousses , elle les aggrave et suffoque , masse crue et indigeste ; si desliees , elle les purifie volontiers , clarifie et subtilise iusques à l'exinanition (a). C'est chose de qualité à peu prez indifferente ; tres-utile accessoire à une ame bien nee , pernicious à une aultre ame , et dommageable ; ou plustost , chose de tresprecieux usage , qui ne se laisse pas posseder à vil prix : en quelque main c'est un sceptre ; en quelque autre , une marotte.

Mais suyvons. Quelle plus grande victoire attendez vous , que d'apprendre à vostre enemy qu'il ne vous peult combattre ? Quand vous gaignez l'avantage de vostre proposition , c'est la verité qui gaigne ; quand vous gaignez l'avantage de l'ordre et de la conduite , c'est vous qui gaignez. Il m'est advis que , en Platon et en Xenophon , Socrates dispute plus en faveur des disputants que en faveur de la dispute , et pour instruire Euthydemus et Protagoras de la cognoissance de leur impertinence , plus que de l'impertinence de leur art : il em-

C'est l'ordre
et la conduite
qui donnent
du prix à la
dispute

et le texte du second , sont rayés sur ce même exemplaire. N.

(a) *Jusqu'à l'inanition , l'épuisement.* E. J.

poigne la premiere matiere , comme celuy qui a une fin plus utile que de l'esclaircir ; à sçavoir, esclarcir les esprits qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse est proprement de notre gibbier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinement ; de faillir à la prinse , c'est aultre chose : car nous sommes nayz à quester (a) la verité ; il appartient de la posseder , à une plus grande puissance ; elle n'est pas , comme disoit Democritus , cachee dans le fonds des abysmes , mais plustost eslevee en haulteur infinie en la cognoissance divine. Le monde n'est qu'une eschole d'inquisition : ce n'est pas à qui mettra dedans , mais à qui fera les plus belles courses. Autant peult faire le sot celuy qui dict vray , que celuy qui dict fauls ; car nous sommes sur la maniere , non sur la matiere , du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance , autant à l'advocat qu'à la cause , comme Alcibiades ordonnoit qu'on feist ; et tous les iours m'amuse à lire en des aucteurs , sans soing de leur science , y cherchant leur façon , non leur subiect : tout ainsi que ie poursuis la communication de quelque esprit fameux , non pour qu'il m'enseigne , mais pour que ie le cognoisse , et que le cognoissant , s'il le vault , ie l'imite. Tout homme peult dire ve-

(a) *Pour chercher la verité.* E. J.

ritablement; mais dire ordonneement, prudemment et suffisamment, peu d'hommes le peuvent: par ainsi la faulseté qui vient d'ignorance, ne m'offense point; c'est l'ineptie. J'ay rompu plusieurs marchez qui m'estoient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceulx avecques qui ie marchandais. Je ne m'esmeus pas une fois l'an des faultes de ceulx sur lesquels j'ay puissance; mais, sur le poinct de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et deffenses asnieres et brutales, nous sommes tous les iours à nous en prendre à la gorge: ils n'entendent ny ce qui se dict ny pour quoy, et respondent de mesme; c'est pour desesperer. Je ne sens heurter rudement ma teste que par une aultre teste; et entre plustost en composition avecques le vice de mes gents, qu'avecques leur temerité, leur importunité, et leur sottise: qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soient capables de faire; vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté: mais d'une souche, il n'y a ny qu'esperer, ny que iouir qui vaille.

Or quoy, si ie prends les choses aultrement qu'elles ne sont? Il peult estre: et pourtant i'accuse mon impatience, et tiens, premierement, qu'elle est egualement viciéuse en celuy qui a droict, comme en celui qui a tort; car c'est tousiours un'aigreur tyrannique de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne; et puis, qu'il

Grand défaut dans un homme, de ne pouvoir souffrir les sottises des autres hommes

n'est, à la verité, point de plus grande fadeze et plus constante, que de s'esmouvoir et picquer des fadezes du monde, ny plus heteroclite; car elle nous formalise principalement contre nous: et ce philosophe du temps passé n'eust iamais eu faulte d'occasion à ses pleurs, tant qu'il se feust consideré. Myson, l'un des sept sages, d'une humeur timonienne et democritienne, interrogé (a), De quoy il rioit tout seul: « De ce mesme que ie ris tout seul », respondit il. Combien de sottises dis ie et responds ie tous les iours, selon moy; et volontiers doncques combien plus frequentes selon aultruy? si ie m'en mords les levres, qu'en doibvent faire les aultres? Somme, il fault vivre entre les vivants, et laisser la riviere courre soubs le pont, sans nostre soing, ou, à tout le moins, sans nostre alteration. De vray, pourquoy, sans nous esmouvoir, rencontrons nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basty; et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé, sans nous mettre en cholere? cette vicieuse aspreté tient plus au iuge qu'à la faulte. Ayons tousiours en la bouche ce mot de Platon: « Ce que ie treuve mal sain, n'est ce pas pour estre moy mesme mal sain? ne suis ie pas moy mesme en coulpe? mon advertissement se peult il pas renverser contre moy? » Sage et divin re-

(a) DIOG. LAERCE, *Vie de Myson*, l. 1, segm. 108. C.

frain, qui fouette la plus universelle et commune erreur des hommes. Non seulement les reproches que nous faisons les uns aux aultres, mais nos raisons aussi et nos arguments et matieres controverses (a), sont ordinairement retorquables à nous, et nous enferrons de nos armes : de quoy l'antiquité m'a laissé assez de graves exemples. Ce feut ingenieusement bien dict et bien à propos, par celuy qui l'inventa :

Stercus cuique suum bene olet (1).

Nos yeulx ne veoient rien en derriere : cent fois le iour, nous nous mocquons de nous sur le subiect de nostre voisin ; et detestons en d'aultres les defaults qui sont en nous plus clairement, et les admirons, d'une merveilleuse impudence et inadvertence. Encores hier ie feus à mesme de veoir un homme d'entendement et gentil personnage se mocquant, aussi plaisamment que iustement, de l'inepte façon d'un aultre qui rompt la teste à tout le monde du registre de ses genealogies et alliances, plus de moitié faulses (ceux là se iectent plus volontiers sur tels sots propos qui ont leurs qualitez plus douteuses et moins seures) ; et luy, s'il eust reculé sur soy, se feust trouvé non gueres moins intemperant et ennuyeux à semer et

(a) *Et matieres controversées ou de controverses.* E. J.

(1) Chacun aime l'odeur de son fumier. *Proverbe latin.*

faire valoir la prerogative de la race de sa femme. Oh ! importune presumption , de laquelle la femme se veoid armee par les mains de son mary mesme ! S'ils entendoient du latin , il leur faudroit dire :

Agesis , hæc non insanit satis suâ sponte , instiga (1).

Ie n'entends pas que nul n'accuse , qui ne soit net ; car nul n'accuseroit , voire ny net en mesme sorte de tache : mais i'entends que nostre iugement , chargeant sur un aultre , duquel pour lors il est question , ne nous espargne pas d'une interne et severe iurisdiction ; c'est office de charité , que , qui ne peult oster un vice en soy , cherche ce neantmoins à l'oster en aultuy , où il peult avoir moins maligne et revesche semence. Ny ne me semble response à propos , à celuy qui m'advertit de ma faulte , dire qu'elle est aussi en luy. Quoy pour cela ? tousiours l'advertissement est vray et utile. Si nous avions bon nez , nostre ordure nous debvroit plus puis , d'autant qu'elle est nostre : et Socrates est d'advis (a) que qui se trouveroit coupable , et son fils , et un estrangier , de quelque violence et iniure , debvroit commencer par soy à se presenter à la condamnation de la iustice , et

(1) Courage ! elle n'est pas assez folle d'elle-même ; irrite encore sa folie. TERENT. *Andr.* act. 4, sc. 2, v. 9.

(a) C'est Platon qui lui fait dire cela dans le *Gorgias* , p. 480, ed. Henr. Steph. C.

implorer , pour se purger , le secours de la main du bourreau ; secondement pour son fils , et dernièrement pour l'estrangier : si ce precepte prend le ton un peu trop hault ; au moins (a) se doit il presenter le premier à la punition , de sa propre conscience.

Les sens sont nos propres et premiers iuges , qui n'apperceoivent les choses que par les accidens externes : et n'est pas merveille , si , en toutes les pieces du service de nostre société , il y a un si perpetuel et universel meslange de cerimonies et apparences superficielles ; de façon que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est tousiours à l'homme que nous avons affaire , duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceulx qui nous ont voulu bastir ces annees passees un exercice de religion si contemplatif et immateriel , ne s'estonnent point s'il s'en treuve qui pensent qu'elle feust eschappee et fondue entre leurs doigts , si elle ne tenoit parmy nous comme marque , tiltre et instrument de division et de part , plus que par soy mesme. Comme en la conference , la gravité , la robbe et la fortune de celuy qui parle , donne souvent credit à des propos vains et ineptes ; il n'est pas à presumer qu'un monsieur si suivy , si redoubté ,

Ce qui frappe nos sens , détermine nos jugemens : la gravité , la robe , et la fortune de celui qui parle , donnent du poids à mille sottises qu'il dit.

(a) *Au moins qu'il se trouve coupable , doit-il se présenter. C.*

n'aye au dedans quelque suffisance aultre que populaire; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si desdaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet aultre qui le salue de si loing, et que personne n'employe. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gents là, se considerent et mettent en compte; chascun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabbaissent à la conference commune, et qu'on leur presente aultre chose qu'approbation et reverence, ils vous assomment de l'auctorité de leur experience; ils ont oui, ils ont veu, ils ont fait: vous estes accablé d'exemples. Le leur dirois volontiers, que le fruit de l'experience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses practiques et se souvenir qu'il a guari quatre empestes et trois goutteux, s'il ne sçait de cet usage tirer de quoy former son iugement, et ne nous sçait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art: comme en un concert d'instruments, on n'oyt pas un luth, une espinette et la fleute; on oyt une harmonie en globe; l'assemblage et le fruit de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production de leur entendement de le faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les fault poiser et assortir; et les fault avoir digerees et alambiquees, pour en tirer les rai-

sons et conclusions qu'elles portent. Il ne feut iamais tant d'historiens ; bon est ils tousiours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables, du magasin de leur memoire ; grande partie, certes, au secours de la vie : mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces recitateurs et recueilleurs sont louables eulx mesmes. Je hais toute sorte de tyrannie, et la parliere, et l'effectuelle : ie me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent nostre iugement par les sens ; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les aultres :

Rarus enim fermè sensus communis in illâ

Fortunâ (1) :

A l'adventure les estime lon et apperceoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus, et se montrent plus : ils ne respondent point au faix qu'ils ont prins. Il fault qu'il y ait plus de vigueur et de pouvoir au porteur, qu'en la charge : celui qui n'a pas rempli sa force, il vous laisse deviner s'il a encores de la force au delà, et s'il a esté essayé iusques à son dernier poinct ; celui qui suc-

Pourquoy
les grands
paroissent
quelquefois
plus sots
qu'ils ne sont
effective-
ment

(1) Le sens commun est rare dans le rang le plus élevé
Juv. sat. 8, v. 73.

combe à sa charge, il descouvre sa mesure et la foiblesse de ses espaules : c'est pourquoy on veoid tant d'ineptes ames entre les sçavantes, et plus que d'aultres ; il s'en feust faict des bons hommes de mesnage, bons marchands, bons artisans ; leur vigueur naturelle estoit taillee à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessus : pour estaler et distribuer cette riche et puissante matiere, pour l'employer et s'en ayder, leur engin n'a ny assez de vigueur, ny assez de manievement : elle ne peult qu'en une forte nature ; or, elles sont bien rares : et les foibles, dict Socrates, corrompent la dignité de la philosophie, en la maniant ; elle paroist et inutile et vicieuse quand elle est mal estuyee (a). Voylà comment ils se gastent et affolent.

Humani qualis simulator simius oris,
 Quem puer arridens pretioso stamine serum
 Velavit, nudasque nates ac terga relinquit,
 Ludibrium mensis (1).

A ceulx pareillement qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entende-

(a) *En mauvais étui*. E. J.

(1) Tel le singe, imitateur de l'homme : un enfant le couvre, en riant, d'un précieux tissu de soie ; puis, lui laissant le derrière nu, il l'expose à la risée des convives.
 CLAUDIAN. *in Eutrop.* l. 1, v. 303.

ment commun, de pouvoir ce que nous pouvons; ils sont bien loing au dessous de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus : comme ils promettent plus, ils doivent aussi plus; et pourtant leur est le silence, non seulement contenance de respect et gravité, mais encores souvent de proufit et de mesnage : car Megabysus, estant allé veoir Apelles en son ouvrouer (a), feut long temps sans mot dire; et puis commença à discourir de ses ouvrages : dont il receut cette rude reprimande (b) : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes chaisnes et de ta pompe; mais maintenant qu'on t'a oui parler, il n'est pas iusques aux garçons de ma boutique qui ne te mesprisent ». Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment de la peinture : il debvoit maintenir, muet, cette externe et presumptifve suffisance. A combien de sottesses, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne, de tiltre de prudence et de capacité ! Les dignitez, les charges, se donnent ne-

Le silence
est d'un
merveilleux
usage aux
grands.

Les plus

(a) *Atelier*. Nous avons remplacé le vieux mot *ouvrouir*, qui vient d'*operari*, par le mot *laboratoire*, qui vient de *laborare*, qui a le même sens. E. J.

(b) PLUTARQUE, *Des moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 14. C.

grandes charges
données
au hasard.

cessairement plus par fortune que par mérite; et a lon tort souvent de s'en prendre aux roys : au rebours, c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur, y ayant si peu d'adresse :

Principis est virtus maxima, nosse suos (1) .

car la nature ne leur a pas donné la veue qui se puisse estendre à tant de peuples, pour en discerner la precellence, et percer nos poitrines où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur : il fault qu'ils nous trient par coniecture et à tastons, par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple; tresfoibles arguments. Qui pourroit trouver moyen qu'on en peust iuger par iustice, et choisir les hommes par raison, establirait, de ce seul traict, une parfaite forme de police. « Ouy mais, il a mené à poinct ce grand affaire ». C'est dire quelque chose; mais ce n'est pas assez dire : car cette sentence est iustement receue, « Qu'il ne fault pas iuger les conseils par les evenements ». Les Carthaginois (a) punissoient les mauvais advis de leurs capitaines, encores qu'ils feussent corrigez par une heureuse issue : et le peuple romain a souvent refusé le triumphe à des grandes et tresutiles

Si le succès est une
preuve d'habileté.

(1) Le premier mérite d'un prince est de distinguer ceux qu'il doit s'attacher. MARTIAL. l. 8, epigr. 15.

(a) TITE-LIVE, l. 38, c. 48. G.

victoires, parce que la conduite du chef ne respondoit point à son bonheur. On s'apperceoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peult en toutes choses, et prend plaisir à rabattre nostre presumption, n'ayant peu faire les malhabiles, sages, elle les faict heureux, à l'envy de la vertu; et se mesle volontiers à favoriser les executions où la trame est plus purement sienne : d'où il se veoid tous les iours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de tresgrandes besongnes et publicques et privees; et, comme (a) Sirannez le Persien respondit à ceulx qui s'estonnoient comment ses affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages, « Qu'il estoit seul maistre de ses propos, mais du succez de ses affaires c'estoit la fortune », ceulx cy peuvent respondre de mesme, mais d'un contraire biais. La plupart des choses du monde se font par elles mesmes;

Fata viam inveniunt (1);

l'issue auctorise souvent une tresinepte conduite : nostre entremise n'est quasi qu'une

(a) Ou plutôt *Seiramnès*. Voyez PLUTARQUE, au prologue des *Dits Notables des anciens Rois, Princes et Capitaines*. C.

(1) La destinée conduit tous les événements. VIRGILE, *Énéide*, l. 3, v. 395.

routine, et, plus communement, consideration d'usage et d'exemple, que de raison. Estonné de la grandeur de l'affaire, i'ay aultrefois sceu, par ceulx qui l'avoient mené à fin, leurs motifs et leur adresse; ie n'y ay trouvé que des advis vulgaires: et les plus vulgaires et usitez sont aussi peultestre les plus seurs et plus commodés à la pratique, sinon à la montre. Quoy, si les plus plattes raisons sont les mieulx assises; les plus basses et lasches et les plus battues se couchent mieulx aux affaires? Pour conserver l'auctorité du conseil des roys, il n'est pas besoing que les personnes prophanes y participent, et y veoient plus avant que de la premiere barriere: il se doibt reverer à credit et en bloc, qui en veult nourrir la reputation. Ma consultation esbauche un peu la matiere, et la considere legierement par ses premiers visages: le fort et principal de la besongne, i'ay accoustumé de le resigner au ciel.

Permitto divis cætera (1).

Le hasard
a beaucoup
de part aux
actions hu-
maines.

L'heur et le malheur sont, à mon gré, deux souveraines puissances: c'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le roolle de la fortune; et vaine est l'entreprise de celuy qui presume d'embrasser et

(1) Je me repose sur les dieux de tout le reste. HOR.
od. 9, l. 1, v. 9.

causes et consequences, et mener par la main le progrez de son faict; vaine surtout aux deliberations guerrieres. Il ne feut iamais plus de circonspection et de prudence militaire qu'il s'en veoid parfois entre nous : seroit ce qu'on craind de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce ieu? Je dis plus, que nostre sagesse mesme et consultation suyt, pour la pluspart, la conduicte du hazard : ma volonté et mon discours se remue tantost d'un air, tantost d'un aultre; et y a plusieurs de ces mouvements qui se gouvernent sans moy : ma raison a des impulsions et agitations iournalieres et casuelles :

Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios dùm nubila ventus agebat,
Concipiunt (1)

Qu'on regarde qui sont les plus puissants aux villes, et qui font mieulx leurs besongnes, on trouvera, ordinairement, que ce sont les moins habiles : il est advenu aux femmelettes, aux enfans et aux insensez, de commander de grands estats, à l'egual des plus suffisans princes; et y rencontrent (dict Thucydides (a)) plus ordinairement les grossiers que les subtils :

(1) La disposition de l'âme varie sans cesse; maintenant une passion l'agite : que le vent change, une autre l'entraînera. VIRG. *Géorg.* l. 1, v. 420.

(a) L. 3, *Harangue de Cléon*, §. 37. C

nous attribuons les effects de leur bonne fortune à leur prudence ;

Ut quisque fortunâ utitur ,

Ita præcellet ; atque exinde sapere illum omnes dicimus (1) :

par quoy ie dis bien , en toutes façons , que les evenemens sont maigres tesmoings de nostre prix et capacité.

Comment
le rang nous
impose

Or, i'estois sur ce poinct, qu'il ne fault que veoir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cogneu , trois iours devant , homme de peu , il coule insensiblement , en nos opinions , une image de grandeur de suffisance (a) ; et nous persuadons que , croissant de train et de credit , il est creu de merite : nous iugeons de luy , non selon sa valeur , mais à la mode des iectons , selon la prerogative de son reng. Que la chance tourne aussi , qu'il retombe et se mesle à la presse , chascun s'enquiert avecques admiration de la cause qui l'avoit guindé si hault : « Est ce luy ? faict on ; N'y sçavoit il aultre chose quand il y estoit ? Les princes se contentent ils de si peu ? Nous estions vrayement en bonnes mains ! » C'est chose que i'ay veu souvent de mon temps : voire , et le masque

(1) Un homme ne s'élève qu'à la faveur de la fortune , et dès lors tout le monde vante son habileté. PLAUT. in *Pseud.* act. 2 , sc. 3 , v. 13.

(a) *De grande suffisance , de grande capacité , habileté.* E. J.

des grandeurs qu'on represente aux comedies nous touche aulcunement et nous pipe. Ce que i'adore moy mesme aux roys, c'est la foule de leurs adorateurs : toute inclination et soubmission leur est deue, sauf celle de l'entendement ; ma raison n'est pas duiete à se courber et flechir, ce sont mes genoux. Melanthius, interrogé ce qu'il luy sembloit de la tragedie de Dionysius (a) : « Je ne l'ay, dict il, point veue, tant elle est offusquee de langage » : aussi la pluspart de ceulx qui iugent les discours des grands, debvroient dire : « Je n'ay point entendu son propos, tant il estoit offusqué de gravité, de grandeur et de maiesté ». Antisthenes (b) suadoit un iour aux Atheniens qu'ils commandassent que leurs asnes feussent aussi bien employez au labourage des terres, comme estoient les chevaulx : sur quoy il luy feut respondu que cet animal n'estoit pas nay à un tel service : « C'est tout un, repliqua il ; il n'y va que de vostre ordonnance : car les plus ignorants et incapables hommes que vous employez aux commandements de vos guerres, ne laissent pas d'en devenir incontinent tresdignes, parce que vous les y employez » : à quoy touche l'usage de tant de peuples qui canonisent le roy qu'ils ont faict d'entre eulx, et ne

(a) PLUTARQUE, *Comment il faut ouir*, c. 7. C.

(b) DIOG. LAERCE, *Vie d'Antisthènes*, l. 6, segm. 8. C.

se contentent point de l'honorer, s'ils ne l'adorent. Ceulx de Mexico, depuis que les ceremonies de son sacre sont parachevees, n'osent plus le regarder au visage; ains, comme s'ils l'avoient deifié par sa royauté, entre les serments qu'ils luy font iurer de maintenir leur religion, leurs loix, leurs libertez, d'estre vaillant, iuste et debonnaire, il iure aussi de faire marcher le soleil en sa lumiere accoustumee, esgoutter les nuees en temps opportun, courir aux rivières leurs cours, et faire porter à la terre toutes choses necessaires à son peuple.

Montaigne
porté à se dé-
fier de l'ha-
bileté d'un
homme, dès
lors que cet
homme occu-
pe un grand
poste.

Je suis divers à cette façon commune; et me desfie plus de la suffisance, quand ie la veoïs accompagnée de grandeur de fortune et de recommandation populaire: il nous fault prendre garde combien c'est de parler à son heure, de choisir son poinct, de rompre le propos, ou le changer, d'une auctorité magistrale, de se defendre des oppositions d'aultruy par un mouvement de teste, un soubris (a) ou un silence, devant une assistance qui tremble de reverence et de respect. Un homme de monstrueuse fortune, venant mesler son advis à certain legier propos, qui se demenoit tout laschement en sa table, commença iustement ainsi: « Ce ne peult estre qu'un menteur ou ignorant qui dira

(a) *Un souris.* E. J.

aultrement que, etc. » Suyvez cette poincte philosophique, un poignard à la main.

Voicy un aultre advertissement duquel ie tire grand usage : c'est Qu'aux disputes et conferences, tous les mots qui nous semblent bons, ne doibvent pas incontinent estre acceptez. La pluspart des hommes sont riches d'une suffisance estrangiere ; il peult bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne response et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte, à l'aventure se pourra il verifier par moy mesme. Il n'y fault point tousiours ceder, quelque verité ou beauté qu'elle ayt : ou il la fault combattre à escient, ou se tirer arriere, sous couleur de ne l'entendre pas, pour taster de toutes parts comment elle est logee en son aucteur. Il peult advenir que nous nous enfermons, et aydons au coup, oultre sa portee. l'ay aultrefois employé, à la nécessité et presse du combat, des revirades (a) qui ont faict faulsee oultre mon desseing et mon esperance : ie ne les donnois qu'en nombre,

Avis important pour bien juger de la capacité d'un homme dans la conversation

(a) *Des répliques, des ripostes qui ont porté coup au-delà de mon intention et de mon espérance. — Revirade est un mot tout-à-fait inusité, et qui n'a peut-être jamais été françois. Je le crois purement gascon. Le petit peuple de Languedoc s'en sert fort communément encore. C.*

on les recevoit en poids. Tout ainsi comme, quand ie débats contre un homme vigoureux, ie me plais d'anticiper ses conclusions, ie luy oste la peine de s'interpreter, i'essaye de prevenir son imagination imparfaicte encores et naissante; l'ordre et la pertinence de son entendement m'advertit et menace de loing: de ces aultres ie fois tout le rebours; il ne fault rien entendre que par eulx, ny rien presupposer. S'ils iugent en paroles universelles, « Cecy est bon, Cela ne l'est pas », et qu'ils rencontrent; voyez si c'est la fortune qui rencontre pour eulx: qu'ils circonscrivent et restreignent un peu leur sentence; pour quoy c'est; par où c'est. Ces iugements universels, que ie veois si ordinaires, ne disent rien; ce sont gents qui saluent tout un peuple en foule et en troupe: ceulx qui en ont vraye cognoissance, le saluent et remarquent nommeement et particulièrement; mais c'est une hazardeuse entreprinse: d'où i'ay veu, plus souvent que tous les iours, advenir que les esprits foiblement fondez, voulants faire les ingenieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le point de la beauté, arrestent leur admiration, d'un si mauvais chois, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'aucteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est seure, « Voylà qui est beau! » ayant ouï une entiere page de Virgile; par là se sau-

vent les fins : mais d'entreprendre à le suivre par espauettes , et , de jugement exprès et trié, vouloir remarquer par où un bon aucteur se surmonte, par où il se rehaulse, poisant les mots , les phrases , les inventions et ses diverses vertus , l'une aprez l'autre : Ostez vous de là. *Videndum est non modò, quid quisque loquatur, sed etiam quid quisque sentiat, atque etiam quâ de causâ quisque sentiat* (1). I'oyz iournellement dire à des sots des mots non sots ; ils disent une bonne chose : sçachons iusques où ils la cognoissent ; voyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot et cette belle raison qu'ils ne possèdent pas ; ils ne l'ont qu'en garde : ils l'auront produicte à l'aventure et à tastons ; nous la leur mettons en credit et en prix. Vous leur prestez la main ; à quoy faire ? ils ne vous en sçavent nul gré ; et en deviennent plus ineptes : ne les secondez pas, laissez les aller ; ils manieront cette matiere, comme gents qui ont peur de s'eschauder ; ils n'osent luy changer d'assiette et de iour, ny l'enfoncer : croulez (a) la tant soit peu ; elle leur eschappe ; ils vous la quittent, toute forte et

(1) Il faut non-seulement écouter les discours de tous les hommes, mais encore examiner quels sont leurs sentiments, et en pénétrer les motifs. CIC. *de Offic.* l. 1, c. 41.

(a) *Remuez-la.* E. J.

belle qu'elle est : ce sont belles armes ; mais elles sont mal emmanchees. Combien de fois en ay ie veu l'experience ! Or, si vous venez à les esclaircir et confirmer, ils vous saisissent et desrobent incontinent cet avantage de vostre interpretation : « C'estoit ce que ie voulois dire : voylà iustement ma conception ; si ie ne l'ay ainsin exprimé , ce n'est que faulte de langue ». Soufflez. Il fault employer la malice mesme , à corriger cette fiere bestise. Le dogme de Hege-sias (a), « qu'il ne fault ny hair, ny accuser, ains instruire », a de la raison ailleurs ; mais icy , c'est iniustice et inhumanité de secourir et redresser celuy qui n'en a que faire , et qui en vault moins. l'aime à les laisser embourber et empestrer encores plus qu'ils ne sont , et si avant , s'il est possible , qu'enfin ils se recog-noissent. La sottise et desreglement de sens n'est pas chose guarissable par un traict d'ad-vertissement : et pouvons proprement dire de cette reparation , ce que Cyrus respond à ce-luy (b) qui le presse d'enhorter son ost (c), sur le point d'une bataille : « Que les hommes ne se rendent pas courageux et belliqueux sur le champ par une bonne harangue ; non plus qu'on ne devient incontinent musicien , pour

(a) DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 95. C.

(b) XÉNOPH. *Cyrop.* l. 3, c. 3, §. 23. C.

(c) *D'exhorter, d'encourager son armée.* E. J.

our une bonne chanson ». Ce sont apprentis-
sages qui ont à estre faicts avant la main , par
longue et constante institution. Nous debvons
ce soing aux nostres , et cette assiduité de cor-
rection et d'instruction ; mais d'aller prescher
le premier passant, et regenter l'ignorance ou
ineptie du premier rencontré, c'est un usage
auquel ie veulx grand mal. Rarement le fois ie
aux propos mesmes qui se passent avecques
moy ; et quite plustost tout, que de venir à ces
instructions reculees et magistrales ; mon hu-
meur n'est propre, non plus à parler qu'à es-
crire pour les principiants (a) : mais aux choses
qui se disent en commun, ou entre aultres,
pour faulses et absurdes que ie les iuge, ie ne
me iecte iamais à la traverse, ny de parole, ny
de signe. Au demourant, rien ne me despite
tant en la sottise, que, de quoy elle se plaist
plus que aulcune raison ne se peult raisonna-
blement plaire. C'est malheur, que la prudence
vous deffend de vous satisfaire et fier de vous,
et vous renvoye tousiours mal content et crain-
tif ; là où l'opiniastreté et la temerité remplis-
sent leurs hostes d'esiouissance (b) et d'asseu-
rance. C'est aux plus malhabiles de regarder
les aultres hommes par dessus l'espaule, s'en re-
tournants tousiours du combat pleins de gloire

Ce qu'il y
a de plus dé-
plaisant dans
le sot, c'est
qu'il admire
tout ce qu'il
dit.

(a) *Pour les commençants.* E. J.

(b) *De plaisir, de satisfaction.* E. J.

et d'alairesse; et le plus souvent encores, cette outrecuidance de langage et gayeté de visage leur donne gaigné, à l'endroit de l'assistance, qui est communement foible et incapable de bien iuger et discerner les vrais avantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure preuve de bestise : est il rien certain, resolu, desdaigneux, contemplatif, grave, serieux, comme l'asne?

Les répar-
s vives et
rdies ne
iventpoint
e bannies
la conver-
sion : leur
dité.

Pouvons nous pas mesler au tiltre de la conference et communication les devis poinctus et coupez que l'alairesse et la privauté introduit entre les amis, gaussants et raillants plaisamment et vifvement les uns les aultres? Exercice auquel ma gayeté naturelle me rend assez propre; et s'il n'est aussi tendu et serieux que cet aultre exercice que ie viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingenieux, ny moins proufitable, comme il sembloit à Lycurgus. Pour mon regard, i'y apporte plus de liberté que d'esprit; et y ay plus d'heur que d'invention : mais ie suis parfait en la souffrance; car i'endure la revanche, non seulement aspre, mais indiscrete aussi, sans alteration : et à la charge qu'on me faict, si ie n'ay de quoy repartir brusquement sur le champ, ie ne vois (a) pas m'amusan à suyvre cette poincte, d'une contestation ennuyeuse et lasche, tirant à l'opiniastreté; ie la

(a) *Je ne vais pas.* E. J.

laisse passer, et, baissant ioyeusement les aureilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure : n'est pas marchand qui toujours gaigne. La pluspart changent de visage et de voix où la force leur fault; et, par une importune cholere, au lieu de se venger, accusent leur foiblesse ensemble et leur impatience. En cette gaillardise, nous pinceons par fois des chordes secrettes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offense; et nous entradvertissons utilement de nos defaults. Il y a d'autres ieux de main, indiscrets et aspres, à la françoise, que ie hais mortellement; i'ay la peau tendre et sensible : i'en ay veu, en ma vie, enterrer deux princes de nostre sang royal. Il faict laid se battre en s'esbattant. Au reste, quand ie veulx iuger de quelqu'un, ie luy demande combien il se contente de soy; iusques où son parler ou son escrit luy plaist. Ie veulx eviter ces belles excuses, « Ie le feis en me iouant;

Jeux de main, sont odieux.

Comment Montaigne s'y prenoit pour juger d'un ouvrage d'esprit dont l'auteur vouloit le faire juge.

Ablatum mediis opus est incudibus istud (1);

Ie n'y feus pas une heure; Ie ne l'ay reveu depuis ». Or, dis ie, laissons doncques ces pieces; donnez m'en une qui vous represente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous

(1) Cet ouvrage, imparfait encore, a été retiré du métier. OVID. l. 1, eleg. 6, v. 29.

mesure : et puis ; que trouvez vous le plus beau en vostre ouvrage ; est ce ou cette partie , ou cette cy ? la grace , ou la matiere , ou l'invention , ou le iugement , ou la science ? Car ordinairement ie m'apperceois qu'on fault autant à iuger de sa propre besongne , que de celle d'aultruy , non seulement pour l'affection qu'on y mesle , mais pour n'avoir la suffisance de la cognoistre et distinguer : l'ouvrage , de sa propre force et fortune , peult seconder l'ouvrier et le devancer oultre son invention et cognoissance. Pour moy , ie ne iuge la valeur d'aulture œuvre quelconque plus obscurement que du mien ; et loge les Essais tantost bas , tantost hault , fort inconstamment et doubteusement. Il y a plusieurs livres utiles , à raison de leurs subiects , desquels l'auteur ne tire aulcune recommandation ; et des bons livres , comme des bons ouvrages , qui font honte à l'ouvrier. L'escrirai la façon de nos convives et de nos vestements , et l'escriray de mauvaise grace ; ie publieray les edicts de mon temps , et les lettres des princes , qui passent ez mains publicques ; ie feray un abbregé sur un bon livre , et tout abbregé sur un bon livre est un sot abbregé , lequel livre viendra à se perdre ; et choses semblables : la posterité retirera utilité singuliere de telles compositions ; moy , quel honneur , si ce n'est de ma bonne fortune ? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

Quand ie leus Philippes de Comines, il y a plusieurs annees, tresbon aucteur certes, i'y remarquai ce mot pour non vulgaire : « Qu'il se fault bien garder de faire tant de service à son maistre, qu'on l'empesche d'en trouver la iuste recompense » : ie debvois louer l'invention, non pas luy ; ie la rencontraï en Tacitus, il n'y a pas long temps ; *Beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse ; ubi multum antevenere, pro gratiâ odium redditur* (1) : et Seneque vigoreusement ; *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult esse cui reddat* (2) : et Cicero, d'un biais plus lasche ; *Qui se non putat satisfacere, amicus esse nullo modo potest* (3). Le subiect, selon qu'il est, peult faire trouver un homme sçavant et memorieux ; mais, pour iuger en luy les parties plus siennes et plus dignes, la force et beauté de son ame, il fault sçavoir ce qui est sien, et ce qui ne l'est point : et, en ce qui n'est pas sien, combien on luy doibt, en consideration du choix, disposi-

(1) Les bienfaits sont agréables, tant qu'on croit pouvoir s'acquitter ; mais, lorsqu'ils deviennent trop grands, loin de les reconnoître, on les paye de haine. TACIT. *Annal.* l. 4, c. 18.

(2) Celui qui trouve honteux de ne pas rendre, voudroit ne rien devoir. SENECA. *epist.* 51.

(3) Celui qui ne croit pas pouvoir s'acquitter des obligations qu'il vous a, ne sauroit être votre ami. Q. CIC. *de Petitione Consulatus*, c. 9.

tion, ornement et langage qu'il a fourny. Quoy, s'il a emprunté la matiere, et empiré la forme, comme il advient souvent! Nous aultres, qui avons peu de pratique avecques les livres, sommes en cette peine, que quand nous voyons quelque belle invention en un poëte nouveau, quelque fort argument en un prescheur, nous n'osons pourtant les en louer, que nous n'ayons prins instruction, de quelque sçavant, si cette piece leur est propre, ou si elle est estrangiere: iusques lors ie me tiens tousiours sur mes gardes.

Digression
sur le génie
et le caractè-
re de Tacite

Je viens de courre d'un fil l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient gueres; il y a vingt ans que ie ne meis en livre, une heure de suite); et l'ay faict à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre, que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se veoid en plusieurs freres qu'ils sont. Je ne sçache point d'auteur qui mesle à un registre publicque tant de consideration des mœurs et inclinations particulieres: et me semble le rebours de ce qu'il luy semble à luy, Que, ayant specialement à suyvre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extremes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommeement leur cruauté produisit en leurs subiects, il avoit une matiere plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des batailles et agitations

universelles; de maniere que souvent ie le treuve sterile, courant par dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile: les mouvements publicques despendent plus de la conduite de la fortune; les privez, de la nostre. C'est plustost un iugement, que deduction d'histoire; il y a plus de preceptes que de contes: ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre; il est si plein de sentences, qu'il y en a à tort et à droict; c'est une pepiniere de discours ethiques (a) et politiques, pour la provision et ornement de ceulx qui tiennent quelque reng au maniement du monde. Il plaide tousiours par raisons solides et vigoureuses, d'une façon poinctue et subtile, suivant le style affecté du siecle; ils aimoient tant à s'enfler, qu'ou ils ne trouvoyent de la poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Senneque: il me semble plus charnu; Senneque plus aigu. Son service est plus propre à un estat trouble et malade, comme est le nostre present; vous diriez souvent qu'il nous peinct, et qu'il nous pince. Ceulx qui doubtent de sa foy, s'accusent assez de luy vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines, et pend du bon

Tacite,
historien sin-
cère, et zélé
pour le bien
public, a ju-

(a) *Moraux*. C.

gée de Pompée
avec trop de
sévérité

party aux affaires romaines. Je me plains un peu toutesfois de quoy il a iugé de Pompeius plus aigrement que ne porte l'advis des gents de bien qui ont vescu et traicté avecques luy; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il estoit plus couvert. On n'a pas exempté d'ambition son intention au gouvernement des affaires, ny de vengeance; et ont craint ses amis mesmes que la victoire l'eust emporté oultre les bornes de la raison, mais non pas iusques à une mesure si effrenée: il n'y a rien, en sa vie, qui nous ayt menacé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encores ne fault il pas contrepoiser le soupçon, à l'evidence: ainsi ie ne l'en crois pas. Que ses narrations soient naïves et droictes, il se pourroit, à l'adventure, argumenter de cecy mesme, Qu'elles ne s'appliquent pas tousiours exactement aux conclusions de ses iugements, lesquels il suyt selon la pente qu'il y a prinse, souvent oultre la matiere qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoing d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré la vraye: cela, c'est son malheur, non pas son default. J'ai principalement considéré son iugement, et n'en suis pas bien esclaircy par tout: comme ces mots de la lettre que Tibere, vieil et malade, envoyoit au senat, « Que vous escriray ie, mes-

S'il a bien
jugé d'un mot
de Tibère,
écrivaint au
senat.

sieurs, ou comment vous escriray ie, ou que ne vous escriray ie point, en ce temps? les dieux et les deesses me perdent pirement que ie ne me sens tous les iours perir, si ie le sçais!» ie n'apperceois pas pourquoy il les applique si certainement à un poignant remors qui tormente la conscience de Tibere; au moins lors que i'estois à mesme, ie ne le vois point. Cela m'a semblé aussi un peu lasche, qu'ayant eu à dire (a) qu'il avoit exercé certain honorable magistrat (b) à Rome, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dict: ce traict me semble bas de poil, pour une ame de sa sorte; car le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faulte de cœur: un iugement roide et haultain, et qui iuge sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose estrangiere; et tesmoigne franchement de luy, comme de chose tierce. Il fault passer par dessus ces regles populaires de la civilité, en faveur de la verité et de la liberté. I'ose non seulement parler de moy; mais parler seulement de moy: ie fourvoye quand i'escris d'aultre chose, et me desrobbe à mon subiect. Je ne m'aime pas si indiscretement, et ne suis si attaché et meslé à moy, que ie ne me puisse distinguer et consi-

Blâmé par Montaigne, pour s'être excusé d'avoir parlé de soi dans son histoire.

(a) TACIT. *Annal.* l. 6, c. 11. C.

(b) *Certaine magistrature honorable.* E. J.

derer à quartier (a), comme un voisin, comme un arbre : c'est pareillement faillir de ne veoir pas iusques où on vault, ou d'en dire plus qu'on n'en veoid. Nous debvons plus d'amour à Dieu qu'à nous, et le cognoissons moins; et

Caractère
de Tacite, à
en juger par
ses écrits.

si en parlons tout nostre saoul. Si ses escripts rapportent aulcune chose de ses conditions, c'estoit un grand personnage, droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse,

Tacite et
tous les his-
toriens sont
louables de
rapporter
des faits ex-
traordina-
res, et des
bruits popu-
laires

mais philosophique et genereuse. On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se roidirent de froid, et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurèrent attachees et mortes, s'estants desparties des bras. L'ay accoustumé, en telles choses, de plier soubz l'auctorité de si grands tesmoings. Ce qu'il dict aussi, que Vespasian, par la faveur du Dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle, en luy oignant les yeulx de sa salive, et ie ne sçais quel aultre miracle, il le fait par l'exemple et devoir de tous bons historiens: ils tiennent registre des evenemens d'importance. Parmy les accidents publics, sont aussi les bruits et opinions populaires: c'est leur roolle de reciter les communes creances, non pas de les regler; cette part touche les theologiens et les philosophes directeurs des con-

sciences : pourtant tressagement , ce sien compaignon , et grand homme commeluy : *equidem plura transcribo , quàm credo ; nam nec affirmare sustineo , de quibus dubito , nec subducere quæ accepi* (1) : et l'autre : *Hæc neque affirmare neque refellere operæ pretium est , . . . famæ rerum standum est* (2). Et escrivant en un siecle auquel la creance des prodiges commenceoit à diminuer , il dict ne vouloir pourtant laisser d'insérer en ses annales , et donner pied à chose receue de tant de gents de bien et avecques si grande reverence de l'antiquité : c'est tresbien dict. Qu'ils nous rendent l'histoire , plus selon qu'ils receoivent , que selon qu'ils estiment. Moy qui suis roy de la matiere que ie traicte , et qui n'en doibs compte à personne , ne m'en crois pourtant pas du tout : ie hazarde souvent des boutades de mon esprit , desquelles ie me desfie , et certaines finesses verbales (a) de quoy ie secoue les oreilles ; mais ie les laisse courir à l'aventure. Je veois qu'on s'honnore de pareilles choses ; ce n'est pas à moy seul d'en iu-

(1) J'en rapporte plus que je n'en crois ; mais , comme je me garde bien d'assurer les choses dont je doute , aussi ne puis-je pas supprimer celles que j'ai apprises. QUINT. CLERT. l 9 , c. 1.

(2) Je ne dois pas me mettre en peine d'affirmer ni de réfuter ces choses . . . ; il faut s'en tenir à la renommée TIT. LIV. l. 1 , in *Præfat.* et l 7 , c. 6.

(a) *Certaines finesses de langage.* E. J

ger. Je me presente debout et couché ; le devant et le derriere ; à droicte et à gauche, et en tous mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas tousiours pareils en application et en goust. Voylà ce que la memoire m'en presente en gros, et assez incertainement : tous iugements en gros sont lasches et imparfaicts.

CHAPITRE IX.

De la Vanité.

IL n'en est, à l'adventure, aulcune plus expresse que d'en escrire si vainement. Ce que la Divinité nous en a si divinement exprimé devroit estre soigneusement et continuellement medité par les gents d'entendement. Qui ne veoid que i'ay prins une route par laquelle, sans cesse et sans travail, i'iray autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde ? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions ; fortune les met trop bas ; ie le tiens par mes fantasies. Si ay ie veu un gentilhomme qui ne communiquoit sa vie, que par les operations de son ventre : vous voyiez chez luy, en montre, un ordre de bassins (a) de sept ou huict

Montaigne
plaisante sur
le dessein
qu'il a pris
d'enregistrer
ses propres
fantasies

(a) *Vases de nuit.* E. J.

iours : c'estoit son estude, ses discours ; tout aultre propos luy puoit. Ce sont icy, un peu plus civilement, des excrements d'un vieil esprit, dur tantost, tantost lasche, et tousiours indigeste. Et quand seray ie à bout de représenter une continuelle agitation et mutation de mes pensees, en quelque matiere qu'elles tumbent, puisque Diomedes remplit six mille livres, du seul subiect de la grammaire ? Que doit produire le babil, puisque le begayement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes ! Tant de paroles pour les paroles seules ! O Pythagoras, que n'esconiuras tu (a) cette tempeste ! On accusoit un Galba, du temps passé, de ce qu'il vivoit oyseusement : il respondit (b) que « chascun debvoit rendre raison de ses actions, non pas de son seiour (c) ». Il se trompoit, car la iustice a cognoissance et animadversion aussi sur ceulx qui choment. Mais il y debvroit avoir quelque coercion des loix contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et faineants : on banniroit des mains de nostre peuple, et moy, et cent aultres. Ce n'est pas mocquerie ! l'escrivallerie

Les écrivains ineptes devroient être réprimés par les lois, et pourquoi.

(a) *Que ne conjuras tu, etc.* E. J.

(b) Ce mot est de l'empereur Galba. SUTTON. *in Galbâ*, §. 9. C.

(c) *De son oisiveté, de son repos.* E. J.

semble estre quelque symptome d'un siecle desbordé : quand escrivismes nous tant, que depuis que nous sommes en trouble ? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne ? Oultre ce, que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement (a), en une police : cet embe-songnement (b) oysif naist de ce que chascun se prend laschement à l'office de sa vacation, et s'en desbauche. La corruption du siecle se faict par la contribution particuliere de chascun. de nous : les uns y conferent la trahison, les aultres l'iniustice, l'irreligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont plus puissants : les plus foibles y apportent la sottise, la vanité, l'oysifveté ; desquels ie suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines, quand les damageables nous pressent : en un temps où le meschamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement il est comme louable. Je me console que ie seray des derniers sur qui il fauldra mettre la main : ce pendant qu'on pourvoira aux plus pressants, j'auray loy (c) de m'amender ; car il me semble

(a) *Ce n'est pas ce qui les rend sages dans un gouvernement.* E. J.

(b) *Cette besogne ou occupation oisive naît de ce que chacun se livre lâchement aux devoirs de sa place.* E. J.

(c) *J'aurai le loisir, le temps de, etc.* E. J.

que ce seroit contre raison de poursuyvre les menus inconveniens, quand les grands nous infestent. Et le medecin Philotimus, à un qui luy presentoit le doigt à panser, auquel il reconnoissoit, au visage et à l'haleine, un ulcere aux poulmons : « Mon amy, feit il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles (a) ». Le veis pourtant sur ce propos, il y a quelques anneés, qu'un personnage de qui i'ay la memoire en recommandation singuliere, au milieu de nos grands maulx, qu'il n'y avoit ny loy, ny iustice, ny magistrat qui feist son office non plus qu'à cette heure, alla publier ie ne sçais quelles chestifves reformatiôns sur les habillemens, la cuisine et la chicane. Ce sont amusoires de quoy on paist un peuple malmené, pour dire qu'on ne l'a pas du tout mis en oubli. Ces aultres font de mesme, qui s'arrestent à deffendre, à toute instance, des formes de parler, les danses et les ieux, à un peuple abandonné à toute sorte de vicès exsecrables. Il n'est pas temps de se laver et descrosser, quand on est attainct d'une bonne fiebvre : c'est à faire aux seuls Spartiates, de se mettre à se peigner et testonner (b), sur le poinct qu'ils

Comment
les politiques
amusent le
peuple, dans
le temps
qu'ils le mal-
traitent le
plus.

(a) PLUTARQUE, *Comment on discerne le flatteur d'avec l'ami*, c. 31. C.

(b) *Et à se friser les cheveux avec soin.* E. J.

se vont iecter à quelque extreme hasard de leur vie.

Montaigne,
plus sage et
plus modéré
dans la prospérité
que
dans l'adversité.

Quant à moy, i'ay cette aultre pire coustume, que si i'ay un escarpin de travers, ie laisse encores de travers et ma chemise et ma cappe : ie desdaigne de m'amender à demy. Quand ie suis en mauvais estat, ie m'acharne au mal ; ie m'abandonne par desespoir, et me laisse aller vers la cheute, et iecte, comme lon dict, le manche aprez la coignee ; ie m'obstine à l'empirement, et ne m'estime plus digne de mon soing : ou tout bien, ou tout mal. Ce m'est faveur, que la desolation de cet estat se rencontre à la desolation de mon aage : ie souffre plus volontiers que mes maulx en soient rechargez, que si mes biens en eussent esté troublez. Les paroles que i'exprime au malheur, sont paroles de despit : mon courage se herisse, au lieu de s'applatir ; et, au rebours des aultres, ie me treuve plus devot en la bonne qu'en la mauvaise fortune, suyvant le precepte de Xenophon (a), sinon suyvant sa raison ; et fois plus volontiers les doux yeulx au ciel, pour le remercier, que pour le requerir. I'ay plus de soing d'augmenter la santé, quand elle me rit, que ie n'ay de la remettre, quand ie l'ay escartee : les prosperitez me servent de discipline et d'instruction ;

(a) *Cyropédie*, l. 1, c. 6, §. 3 C.

comme aux aultres, les adversitez et les verges. Comme si la bonne fortune estoit incompatible avecques la bonne conscience, les hommes ne se rendent gents de bien qu'en la mauvaïse. Le bonheur m'est un singulier aiguillon à la moderation et modestie : la priere me gaigne, la menace me rebute ; la faveur me ploye, la crainte me roidit.

Parmy les conditions humaines, cette cy est assez commune, de nous plaire plus des choses estrangieres que des nostres, et d'aimer le remuement et le changement ;

Aimoit à voyager, parce qu'il aimoit le changement.

Ipsa dies ideò nos grato perluit haustu,
Quòd permutatis hõra recurrit equis (1) :

ï'en tiens ma part. Ceulx qui suyvent l'aultre extremité, de s'agreer en eulx mesmes ; d'estimer ce qu'ils tiennent, au dessus du reste ; et de ne recognoistre aulcune forme plus belle que celle qu'ils veoyent ; s'ils ne sont plus advisez que nous, ils sont à la verité plus heureux : ie n'envie point leur sagesse, mais ouy leur bonne fortune. Cette humeur avide des choses nouvelles et incogneues, ayde bien à nourrir en moy le desir de voyager ; mais assez d'aultres circonstances y conferent : ie me destourne volontiers du gouvernement de ma mai-

(1) La lumière même du jour ne nous plaît que parce que Phæbus nous ramène les heures, en changeant de coursiers. PETRONII *Fragmentum*.

son. Il y a quelque commodité à commander, feust ce dans une grange, et à estre ober des siens ; mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant : et puis, il est, par nécessité, meslé de plusieurs pensements fascheux ; tantost l'indigence et l'oppression de vostre peuple, tantost la querelle d'entre vos voisins, tantost l'usurpation qu'ils font sur vous, vous afflige ;

Aut verberatæ grandine vineæ ,
Fundusque mendax , arbore nunc aquas
Culpante , nunc torrentia agros
Sidera , nunc hiemes iniquas (1) :

et que à peine, en six mois, enverra Dieu une saison de quoy vostre receveur se contente bien à plain ; et que si elle sert aux vignes, elle ne nuise aux prez ;

Aut nimis torret fervoribus ætherius sol ,
Aut subito perimunt imbres , gelidæque pruinae ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant (2) :

ioinct le soulier neuf et bien formé, de cet homme du temps passé (a), qui vous blece le

(1) Tantôt vos vignes sont frappées de la grêle ; tantôt vos terres, trompant votre espérance, accusent ou les chaleurs trop vives, ou les hivers trop rigoureux. HOR. od. 1, l. 3, v. 29.

(2) Le soleil brûle de ses feux les productions de la terre ; les pluies soudaines, les gelées piquantes les détruisent ; le souffle impétueux des vents les arrache, le emporte. HOR. od. 1, l. 3, v. 29.

(a) Voyez PLUTARQUE, *Vie de Paul Émile*. C.

pieu ; et que l'estrangier n'entend pas combien il vous couste, et combien vous prestez (a) à maintenir l'apparence de cet ordre qu'on veoid en vostre famille, et qu'à l'adventure l'achetez vous trop cher.

Ie me suis prins tard au mesnage : ceulx que nature avoit fait naistre avant moy m'en ont deschargé long temps ; i'avois desia prins un aultre ply, plus selon ma complexion. Toutesfois de ce que i'en ai veu, c'est une occupation plus empeschante que difficile : quiconque est capable d'aultre chose, le sera bien ayseement de celle là. Si ie cherchois à m'enrichir, cette voye me sembleroit trop longue : i'eüsse servy les roys ; traficque plus fertile que toute aultre. Puisque ie ne pretends acquerir que la reputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformément au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal qui vaille, et que ie ne cherche qu'à passer ; ie le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention. Au pis aller, courez tousiours par retrenchement de despense, devant la pauvreté : c'est à quoy ie me bande, et à me reformer, avant qu'elle m'y force. I'ay estably au demourant, en mon ame, assez de degrez à me passer de moins que ce que i'ay ; ie dis, passer avecques contente-

Peu fait au ménage de sa famille, il ne s'y entendoit guère

(a) *Et tous les sacrifices que vous faites pour, etc.* E. J.

ment : *non æstimatione censûs , verùm victu atque cultu , terminatur pecuniæ modus* (1). Mon vray besoing n'occupe pas si iustement tout mon avoir, que, sans venir au vif, fortune n'ait où mordre sur moy. Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaulle à mes affaires domestiques : ie m'y employe, mais despiteusement; ioinct que i'ay cela chez moy, que pour brusler à part la chandelle par mon bout, l'aulture bout ne s'espargne de rien. Les voyages ne me blecent que par la despense, qui est grande et oultre mes forces, ayant accoustumé d'y estre avecques equipage non necessaire seulement, mais encores honneste : il me les en fault faire d'autant plus courts et moins frequents; et n'y employe que l'escume et ma reserve, temporisant et differant, selon qu'elle vient. Je ne veulx pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos; au rebours, i'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'aulture. La fortune m'a aydé en cecy, que, puisque ma principale profession en cette vie estoit de la vivre mollement, et plustost laschement qu'affaireusement; elle m'a osté le besoing de multiplier en richesses, pour pourveoir à la multitude

La dépense
des voyages
ne l'empê-
choit point
de voyager

(1) Ce ne sont point les revenus, ce sont les nécessités de la vie quidoivent régler notre dépense. *Cic. Paradox. 6, c. 2.*

de mes heritiers. Pour un (a), s'il n'a assez de ce de quoy i'ay eu si plantureusement (b) assez, à son dam (c); son imprudence ne merite pas que ie luy en desire davantage. Et chascun, selon l'exemple de (d) Phocion, pourveoid suffisamment à ses enfants, qui leur pourveoid, entant qu'ils ne luy sont dissemblables. Nullement serois ie d'advis du faict de Crates (e): il laissa son argent chez un banquier, avecques cette condition : « Si ses enfants estoient des sots, qu'il le leur donnast; s'ils estoient habiles, qu'il le distribuast aux plus sots du peuple » : comme si les sots, pour estre moins capables de s'en passer, estoient plus capables d'user des richesses ! Tant y a, que le dommage qui vient de mon absence, ne me semble

(a) On sait que Montaigne n'avoit qu'une fille pour héritière. E. J.

(b) *Si abondamment*. E. J.

(c) *Par sa faute*. E. J.

(d) Montaigne fait allusion à la réponse que Phocion fit aux envoyés de Philippe, qui, pour l'engager à accepter les présents de ce roi, lui représentoient que ses enfants étant pauvres, ne pourroient pas soutenir la gloire de leur père. « S'ils me ressemblent, dit-il, mon petit bien de campagne leur suffira pour les nourrir, comme il m'a suffi pour mon avancement : sinon, je ne veux pas entretenir et augmenter leur dissolution, à nos dépens ». CORN. NÉPOS, *Phoc.* c. 1. C.

(e) DIOC. LAFRÈRE, *Vie de Cratès*, l. 6, segm. 88. C.

Les affaires
domestiques
sont pleines
d'inquié-
tudes.

point meriter, pendant que i'auray de quoy le porter, que ie refuse d'accepter les occasions qui se presentent de me distraire de cette assistance penible. Il y a tousiours quelque piece qui va de travers : les negoces, tantost d'une maison, tantost d'une aultre, vous tirassent; vous esclairez toutes choses de trop prez; vostre perspicacité vous nuit icy, comme si faict elle assez ailleurs. Ie me desrobbe aux occasions de me fascher, et me destourne de la cognoissance des choses qui vont mal : et si ne puis tant faire, qu'à toute heure ie ne heurte chez moy en quelque rencontre qui me desplaise; et les fripponneries qu'on me cache le plus, sont celles que ie sçais le mieulx : il en est que, pour faire moins mal, il fault ayder soy mesme à cacher. Vaines pointures (a); vaines parfois, mais tousiours pointures. Les plus menus et grailes empeschemens sont les plus perçants : et comme les petites lettres lassent plus les yeulx, aussi nous picquent plus les petits affaires. La tourbe (b) des menus maulx offense plus que la violence d'un, pour grand qu'il soit. A mesure que ces espines domestiques sont drues et desliees, elles nous mordent plus aigu et sans menaces, nous surprenant facilement à l'impourveu. Ie ne suis pas philosophe :

(a) *Piqûres légères.* E. J.

(b) *La multitude, la multiplicité des petits maux.* E. J.

les mauïx me foulent selon qu'ils poisent, et poisent selon la forme, comme selon la matiere, et souvent plus : i'en ay plus de perspicacité que le vulgaire, si i'y ay plus de patience ; enfin s'ils ne me blecent, ils me pesent. C'est chose tendre que la vie, et aysee à troubler. Depuis que i'ay le visage tourné vers le chagrin, *nemo enim resistit sibi, cum cœperit impelli* (1), pour sottte cause qui m'y ayt porté, i'irrite l'humeur de ce costé là ; qui se nourrit aprez et s'exaspere, de son propre bransle, attirant et emmoncellant une matiere sur aultre de quoy se paistre :

Stillicidû casus lapidem cavat (2) :

ces ordinaires gouttieres me mangent et m'ulcèrent. Les inconvenients ordinaires ne sont iamais legiers : ils sont continuels et irreparables, nommeement quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables. Quand ie considere mes affaires de loing et en gros, ie treuve, soit pour n'en avoir la memoire gueres exacte, qu'ils sont allez iusques à cette heure en prosperant, oultre mes comptes et mes raisons : i'en retire, ce me sem-

(1) La première impulsion reçue, on ne peut plus résister. SENECA. epist. 13.

(2) L'eau qui tombe goutte à goutte finit par creuser la pierre. LUCRET. l. 1, v. 314.

ble, plus qu'il n'y en a ; leur bonheur me trahit. Mais suis ie au dedans de la besongne , veois ie marcher toutes ces parcelles ?

Tum verò in curas animum diducimus omnes (†) :

mille choses m'y donnent à desirer et craindre. De les abandonner du tout, il m'est tresfacile ; de m'y prendre sans m'en peiner, tresdifficile. C'est pitié, d'estre en lieu où tout ce que vous voyez vous embesongne et vous concerne : et me semble iouir plus gayement les plaisirs d'une maison estrangiere, et y apporter le goust plus libre et pur. Diogenes respondit selon moy, à celuy qui luy demanda quelle sorte de vin il trouvoit le meilleur : « L'estrangier », fait il (a).

Montaigne
peu sensible
au plaisir de
bâtir, et à
d'autres plaisirs
d'une vie
retrée.

Mon pere aimoit à bastir Montaigne où il estoit nay ; et, en toute cette police d'affaires domestiques, i'aime à me servir de son exemple et de ses regles ; et y attacheray mes successeurs autant que ie pourray. Si ie pouvois mieulx pour luy, ie le ferois : ie me glorifie que sa volonté s'exerce encores et agisse par moy. Ia Dieu ne permette que ie laisse faillir entre mes mains aulcune image de vie que ie puisse ren-

(†) Alors mon âme se partage entre mille chagrins. VIRG. *Enéide*, l. 5, v. 720.

(a) DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène le cynique*, l. 6, segm. 54. C.

dre à un si bon pere ! Ce que ie me suis meslé d'achever quelque vieux pan de mur , et de renger quelque piece de bastiment mal dolé (a), c'a esté certes regardant plus à son intention qu'à mon contentement ; et accuse ma faineance (b), de n'avoir pas oultré à parfaire les beaux commencements qu'il a laissez en sa maison , d'autant plus que ie suis en grands termes d'en estre le dernier possesseur de ma race , et d'y porter la derniere main. Car, quant à mon application particuliere , ny ce plaisir de bastir , qu'on dict estre si attrayant , ny la chasse , ny les iardins , ny ces aultres plaisirs de la vie retiree , ne me peuvent beaucoup amuser : c'est chose de quoy ie me veulx mal , comme de toutes aultres opinions qui me sont incommodes ; ie ne me soulcie pas tant de les avoir vigoreuses et doctes , comme ie me soulcie de les avoir aysees et commodes à la vie ; elles sont bien vrayes et saines , si elles sont utiles et agreables. Ceulx qui , m'oyant dire mon insuffisance aux occupations du mesnage , me viennent souffler aux aureilles que c'est desdaing , et que ie laisse de sçavoir les instruments du labourage , ses saisons , son ordre , comment on faict mes vins , comme on ente , et de sçavoir le nom et la forme des herbes et des fruicts ,

(a) *Mal poli , mal construit.* E. J.

(b) *Ma fainéantise , ma négligence.* E. J.

et l'apprest des viandes de quoy ie vis , le nom et le prix des estoffes de quoy ie me habille , pour avoir à cœur quelque plus haulte science , ils me font mourir : cela , c'est sottise , et plus-tost bestise que gloire ; ie m'aimerois mieulx bon escuyer , que bon logicien :

Quin tu aliquid saltem potius quorum indiget usus ,
Viminibus mollique paras detexere iunco ? (1)

Nous empeschons nos pensees du general et des causes et conduictes universelles , qui se conduisent tresbien sans nous ; et laissons en arriere nostre faict , et Michel , qui nous touche encores de plus prez que l'homme. Or , i'arreste bien chez moy le plus ordinairement ; mais ie voudrois m'y plaire plus qu'ailleurs :

Sit meæ sedes utinam senectæ ,
Sit modus lasso maris , et viarum ,
Militiæque ! (2)

ie ne sçais si i'en viendray à bout. Je voudrois qu'au lieu de quelque aultre piece de sa succession , mon pere m'eust resigné cette passionnee amour qu'en ses vieux ans il portoit à son mesnage ; il estoit bien heureux de ramener ses de-

(1) Pourquoi ne pas s'occuper plutôt à quelque chose d'utile ? à faire des paniers d'osier ou des corbeilles de jonc ? VIRG. eclog. 2, v. 71.

(2) Après tant de voyages , de fatigues et de combats , puissé-je , dans ma vieillesse , y trouver un doux repos ! HOR. od. 6, l. 2, v. 6.

sirs à sa fortune, et de se sçavoir plaire de ce qu'il avoit : la philosophie politique aura bel accuser la bassesse et sterilité de mon occupation, si i'en puis une fois prendre le goust comme luy. Je suis de cet advis, Que la plus honorable vacation (a) est de servir au public et estre utile à beaucoup ; *fructus enim ingenii et virtutis, omnisque præstantiæ, tum maximus accipitur, quum in proximum quemque confer-tur* (1) : pour mon regard, ie m'en despars ; partie par conscience, car par où ie veoïs le poids qui touche telles vacations, ie veoïs aussi le peu de moyen que i'ay d'y fournir ; et Platon maistre ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir ; partie par poltronerie. Je me contente de iouir le monde, sans m'en empresser ; de vivre une vie seulement excusable, et qui seulement ne poise ny à moy ny à aultruy.

Jamais homme ne se laissa aller plus plainement et plus laschement au soing et gouvernement d'un tiers, que ie ferois, si i'avois à qui. L'un de mes souhaits, pour cette heure, ce seroit de trouver un gendre qui sceust appaster commodement mes vieux ans, et les endor-

Il souhaite de pouvoir s'abandonner au gouvernement d'un fidèle ami.

(a) *Occupation.* E. J.

(1) Nous ne jouissons jamais mieux des fruits de la victoire, du génie et de la vertu, qu'en les partageant avec ceux qui nous touchent de plus près. CIC. *de Amicit.* c. 19.

mir; entre les mains de qui ie deposasse, en toute souveraineté, la conduicte et usage de mes biens; qu'il en feist ce que i'en fois, et gagnast sur moy ce que i'y gagne, pourveu qu'il y apportast un courage vrayement recognoissant et amy. Mais quoy? nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfans est incogneue.

Aimoit à se
fier à ses do-
mestiques.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contreroolle; aussi bien me tromperoit il en comptant: et si ce n'est un diable, ie l'oblige à bien faire, par une si abandonnee confiance. *Multi fallere docuerunt, dùm timere falli; et aliis ius peccandi, suspicando, fecerunt* (1). La plus commune seureté que ie prends de mes gents, c'est la mesconnoissance: ie ne presume les vices qu'aprez que ie les ay veus, et m'en fie plus aux ieunes, que i'estime moins gastez par mauvais exemple. I'oy plus volontiers dire, au bout de deux mois, que i'ay despendu quatre cents escus, que d'avoir les aureilles battues tous les soirs, de trois, cinq, sept: si ay ie esté desrobbé aussi peu qu'un aultre, de cette sorte de larrecin. Il est vray que ie preste la main à l'ignorance; ie nourris, à escient, aulcunement trouble et incertaine la science de mon argent: iusques à certaine

(1) Bien des gens ont eux-mêmes enseigné à les tromper, en craignant d'être trompés: la défiance autorise l'infidélité. SENECA. epist. 3.

mesure , ie suis content d'en pouvoir doubter. Il fault laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet : s'il nous en reste en gros de quoy faire nostre effect , cet excez de la liberalité de la fortune , laissons le un peu plus courre à sa mercy : la portion du glanneur. Aprez tout, ie ne prise pas tant la foy de mes gents , comme ie mesprise leur iniure. Oh ! le vilain et sot estude , d'estudier son argent , se plaire à le manier , poiser et recompter ! c'est par là que l'avarice faict ses approches.

Depuis dixhuict ans que ie gouverne des biens , ie n'ay sceu gaigner sur moy de veoir ni tiltres , ny mes principaulx affaires , qui ont necessairement à passer par ma science et par mon soing. Ce n'est pas un mespris philosophique des choses transitoires et mondaines ; ie n'ay pas le goust si espuré , et les prise pour le moins ce qu'elles valent : mais certes c'est paresse et negligence inexcusable et puerile. Que ne ferois ie plustost , que de lire un contract ? et plustost , que d'aller secouant ces paperaesses poudreuses , serf de mes negoces , ou , encores pis , de ceulx d'aultruy , comme font tant de gents à prix d'argent ? Ie n'ay rien cher que le soulcy et la peine ; et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir. I'estois , ce crois ie , plus propre à vivre de la fortune d'aultruy , s'il se pouvoit sans obligation et sans servitude : et si ne sçais ,

Fuyoit de
s'instruire de
ses propres
affaires , par
pure négligence.

à l'examiner de prez, si, selon mon humeur et mon sort, ce que i'ay à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques, n'a point plus d'abiection, d'importunité et d'aigreur, que n'auroit la suite d'un homme, nay plus grand que moy, qui me guidast un peu à mon ayse : *servitus obedientia est fracti animi et abiectioni, arbitrio carentis suo* (1). Crates feit pis, qui se iecta en la franchise de la pauvreté, pour se desfaire des indignitez et cures (a) de la maison. Cela ne ferois ie pas ; ie hais la pauvreté à pair de la douleur : mais ouy bien, changer cette sorte de vie à une aultre moins brave et moins affaireuse. Absent, ie me despouille de tous tels pensements ; et sentirois moins lors la ruyne d'une tour, que ie ne fois, present, la cheute d'une ardoise. Mon ame se desmesle bien ayseement à part ; mais, en presence, elle souffre, comme celle d'un vigneron : une rene de travers à mon cheval, un bout d'estriviére qui batte ma iambe, me tiendront tout un iour en eschec. l'esleve assez mon courage à l'encontre des inconvenients ; les yeulx, ie ne puis.

Sensus ! ô superi, sensus ! (2)

(1) L'esclavage est l'assujettissement d'un esprit lâche et rampant, qui n'est point maître de sa propre volonté. CIC. Paradox. 5, c. 1.

(a) *Et soins*. E. J.

(2) Les sens ! ô dieux ! les sens !

Je suis, chez moy, respondant de tout ce qui va mal. Peu de maistres, ie parle de ceulx de moyenne condition comme est la mienne, et, s'il en est, ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second, qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela oste volontiers quelque chose de ma façon au traictement des survenants; et en ay peu arrester quelqu'un, par adventure, plus par ma cuisine que par ma grace, comme font les fascheux: et oste beaucoup du plaisir que ie debvrois prendre chez moy de la visitation et assemblée de mes amis. La plus sotte contenance d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le veoir empesché (a) du train de sa police, parler à l'aureille d'un valet, en menacer un aultre des yeulx; elle doibt couler insensiblement, et représenter un cours ordinaire: et treuve laid qu'on entretenne ses hostes du traictement qu'on leur faict, autant à l'excuser qu'à le vanter. J'aime l'ordre et la netteté,

Et cantharus et lanx

Ostendunt mihi me (1),

au prix de l'abondance; et regarde chez moy exactement à la nécessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez aultruy, si un plat se

(a) *Tout occupé du, etc.* E. J.

(1) J'aime à pouvoir me mirer dans les plats et dans les verres. HOR. l. 1, epist. 5, v. 23

verse, vous n'en faites que rire : vous dormez, ce pendant que monsieur renga avecques son maitre d'hostel son faict pour vostre traictement du lendemain. I'en parle selon moy ; ne laissant pas , en general , d'estimer combien c'est un doulx amusement , à certaines natures , qu'un mesnage paisible , prospere , conduit par un ordre réglé ; et ne voulant attacher à la chose mes propres erreurs et inconveniens, ny desdire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun , « Faire ses particulieres affaires sans iniustice (a) ». Quand ie voyage , ie n'ay à penser qu'à moy, et à l'employte (b) de mon argent ; cela se dispose d'un seul precepte : il est requis trop de parties à amasser ; ie n'y entends rien. A despandre (c), ie m'y entends un peu, et à donner iour à ma despense, qui est de vray son principal usage : mais ie m'y attends trop ambitieusement ; qui la rend ineguale et difforme, et en oultre immoderee en l'un et l'autre visage : si elle paroist, si elle sert, ie m'y laisse indiscretement aller ; et me resserre autant indiscretement, si elle ne luit, et si elle ne me rit. Qui que ce soit, ou art, ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à aultruy, nous faict beau-

Montaigne
nullement
porté à thé-
sauriser,
mais assez
habile à dé-
penser.

(a) Lettre 9, à *Archytas*. C.

(b) *Et à l'emploi*. E. J.

(c) *A dépenser*. E. J.

coup plus de mal que de bien : nous nous defraudons (a) de nos propres utilitez , pour former les apparences à l'opinion commune ; il ne nous chault pas tant quel soit nostre estre en nous et en effect, comme quel il soit en la cognoissance publicque : les biens mesmes de l'esprit et la sagesse nous semblent sans fruict, si elle n'est iouie que de nous , si elle ne se produict à la veue et approbation estrangiere. Il y en a de qui l'or coule à gros bouillons par des lieux soubterrains , imperceptiblement ; d'aultres l'estendent tout en lames et en feuilles : si qu'aux uns les liards valent escus , aux aultres le rebours ; le monde estimant l'employte et la valeur, selon la montre. Tout soing curieux autour des richesses sent à l'avarice : leur dispensation mesme, et la liberalité trop ordonnee et artificielle, elles ne valent pas une advertence (b) et sollicitude penible : qui veult faire sa despense iuste , la faict estroicte et contraincte. La garde ou l'employte (c) sont , de soy, choses indifferentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal, que selon l'application de nostre volonté.

L'autre cause qui me convie à ces promenades , c'est la disconvenance aux mœurs pre-

Seconde raison qui portoit Montai-

(a) *Nous nous frustrons de, etc.* E. J.

(b) *Une surveillance.* E. J.

(c) *Ou l'emploi.* E. J.

gne à voya-
ger . les
mœurs cor-
rompues de
son pays.

sentes de nostre estat. Je me consolerois ayseement de cette corruption , pour le regard de l'intérêt publicque ;

Peioraque sæcula ferri

Temporibus , quorum sceleri non invenit ipsa
Nomen et à nullo posuit natura metallo (1) ;

mais pour le mien , non : i'en suis en particulier trop pressé ; car en mon voisinage , nous sommes tantost , par la longue licence de ces guerres civiles , envieillis en une forme d'estat si desbordée ,

Quippe ubi fas versum atque nefas (2) ,

qu'à la vérité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir :

Armati terram exercent , semperque recentes
Convectare iuvat prædas , et vivere rapto (3).

Enfin ie vois , par nostre exemple , que la société des hommes se tient et se coud , à quelque prix que ce soit ; en quelque assiette qu'on les couche , ils s'appilent et se rengent en se

(1) (*De la corruption, dis-je*) de ce siècle pire que le siècle de fer , dans lequel les noms manquent aux crimes , et que la nature ne peut désigner par un nouveau métal. JUV. sat. 13 , v. 28.

(2) Car le juste et l'injuste y sont confondus. VIRG. *Géorg.* l. 1 , v. 504.

(3) On laboure tout armé ; on n'aime qu'à vivre de butin , et à faire tous les jours de nouveaux brigandages. VIRG. *Enéide* , l. 7 , v. 748.

remuant et s'entassant : comme des corps mal unis , qu'on empoche sans ordre , treuvent d'eulx mesmes la façon de se ioindre et s'emplacer les uns parmy les aultres , souvent mieulx que l'art ne les eust sceu disposer. Le roy Philippus fait un amas des plus meschants hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur fait bastir , qui en portoit le nom (a) : i'estime qu'ils dresserent , des vices mesmes , une contexture politique entre eulx , et une commode et iuste société. Je veoïs , non une action , ou trois , ou cent , mais des mœurs , en usage commun et receu , si farouches , en inhumanité surtout et desloyauté , qui est pour moy la pire espece des vices , que ie n'ay point le courage de les concevoir sans horreur ; et les admire , quasi autant que ie les deteste : l'exercice de ces meschancetez insignes porte marque de vigueur et force d'ame , autant que d'erreur et desreglement. La necessité compose les hommes et les assemble : cette couture fortuite se forme aprez en loix ; car il en a esté d'aussi sauvages qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps avecques autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sçauroient faire : et certes toutes ces descrip-

(a) Πονηρόπολις , ville des scélérats. PLIN. *Hist. nat.* l. 4 , c. 11. C.

tions de police, feintes par art, se treuvent ridicules et ineptes à mettre en pratique.

A quoi se réduisent les disputes sur la meilleure forme de gouvernement.

Ces grandes et longues altercations, de la meilleure forme de société, et des règles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : comme il se treuve ez arts plusieurs subjects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aulcune vie hors de là. Telle peinture de police seroit de mise en un nouveau monde : mais nous prenons un monde deïà faict et formé à certaines coustumes ; nous ne l'engendrons pas, comme Pyrrha ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy (a) de le redresser et renger de nouveau, nous ne pouvons gueres le tordre de son accoustumé ply, que nous ne rompions tout. On demandoit à Solon (b), s'il avoit establi les meilleures loix qu'il avoit peu aux Atheniens : « Ouy bien, respondit il, de celles qu'ils eussent receues ». Varro (c) s'excuse de pareil air : « Que s'il avoit tout de nouveau à escrire de la religion, il diroit ce qu'il en croid : mais, estant desia receue et formee, il en dira selon l'usage plus que selon nature ».

Le meilleur Non par opinion, mais en verité, l'excel-

(a) *Loisir, liberté, faculté*. E. J.

(b) PLUTARQUE, *Vie de Solon*, c. 9.

(c) Dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 5, c. 4.

lente et meilleure police est, à chascune nation, celle sous laquelle elle s'est maintenue : sa forme et commodité essentielle despend de l'usage. Nous nous desplaisons volontiers de la condition presente ; mais ie tiens pourtant que d'aller desirant le commandement de peu, en un estat populaire ; ou en la monarchie, une aultre espece de gouvernement, c'est vice et folie.

gouvernement est, à chaque nation, celui auquel elle est accoutumée.

Aime l'estat, tel que tu le veois estre :
S'il est royal, aime la royauté,
S'il est de peu, ou bien communauté,
Aime l' aussi, car Dieu t'y a faict naistre.

Ainsi en parloit le bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre ; un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si doulces. Cette perte, et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de monsieur de Foix, sont pertes importantes à nostre couronne. Ie ne sçais s'il reste à la France de quoy substituer une aultre couple pareille à ces deux Gascons, en sincerité et en suffisance, pour le conseil de nos roys ; c'estoient ames diversement belles, et certes, selon le siecle, rares et belles, chascune en sa forme : mais qui les avoit logees, en cet aage, si disconvenables et si disproportionnees à nostre corruption et à nos tempestes ?

Rien ne presse un estat, que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'iniustice et à la tyrannie. Quand quelque piece se desman-

Rien n'est plus dange-reux pour un état, qu'un grand changement.

che, on peult l'estayer; on peult s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloingne trop de nos commencements et principes : mais d'entreprendre de refondre une si grande masse, et de changer les fondements d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceulx qui, pour descarrasser, effacent, qui veulent amender les defaults particuliers par une confusion universelle, et guarir les maladies par la mort; *non tam commutandarum quàm evertendarum rerum cupidi* (1). Le monde est inepte à se guarir; il est si impatient de ce qui le presse, qu'il ne vise qu'à s'en desfaire, sans regarder à quel prix. Nous voyons, par mille exemples, qu'il se guarit ordinairement à ses despens. La descharge du mal present n'est pas guarison, s'il n'y a, en general, amendement de condition : la fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair; ce n'est que l'acheminement de sa cure : il regarde au delà, d'y faire renaistre la naturelle, et rendre la partie à son deu estre (a). Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le masche (b), il demeure court; car le bien ne succede pas necessairement au mal; un aultre mal luy

(1) Qui songent moins à changer le gouvernement qu'à le détruire. CIC. *de Offic.* l. 2, c. 1.

(a) *A son état de santé et de force.* E. J.

(b) *Ce qui le fait souffrir.* E. J.

peult succeder, et pire : comme il adveint aux tueurs de Cesar, qui iecterent la chose publicque à tel poinct, qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez. A plusieurs depuis, iusques à nos siecles, il est advenu de mesme : les François mes contemporanees (a) sçavent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations esbranlent l'estat et le desordonnent.

Qui viseroit droict à la guarison, et en consulteroit avant toute œuvre, se refroidiroit volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce proceder, par un exemple insigne : Ses concitoyens estoient mutinez contre leurs magistrats : luy, personnage de grande auctorité en la ville de Capoue (b), trouva un iour moyen d'enfermer le senat dans le palais; et, convoquant le peuple en la place, leur dict, Que le iour estoit venu auquel, en pleine liberté, ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoient si long temps oppressez, lesquels il tenoit à sa mercy, seuls et desarmez : feut d'avis qu'au sort on les tirast hors, l'un aprez l'autre, et de chascun on ordonnast particulierement, faisant sur le champ executer ce qui en seroit decreté; pourveu aussi que tout d'un train ils advisassent d'establiir quelque homme de bien en la place du condamné,

Exemple remarquable de la difficulté qui accompagne la réformation d'un état.

(a) *Mes contemporains*. E. J.

(b) TITE-LIVE, l. 23, c. 2, 3. C.

à fin qu'elle ne demeurast vuide d'officier. Ils n'eurent pas plustost ouï le nom d'un senateur, qu'il s'esleva un cri de mescontentement universel à l'encontre de luy : « Je veoïs bien, dit Pacuvius, il fault desmettre cettuy cy ; c'est un meschant : ayons en un bon en change ». Ce feut un prompt silence ; tout le monde se trouvant bien empesché (a) au chois. Au premier plus effronté qui dict le sien : voylà un consentement de voix encores plus grand à refuser celui là ; cent imperfections et iustes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'estant eschauffees, il adveint encores pis du second senateur, et du tiers : autant de discorde à l'eslection, que de convenance à la desmission. S'estant inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se desrobber peu à peu de l'assemblee, rapportant chascun cette resolution en son ame, « Que le plus vieil et mieulx cogneu mal est tousiours plus supportable que le mal recent et inexperienced ».

Les états ne
aissent pas
le se soute-
ir, quoique
ordérégles.

Pour nous veoir bien piteusement agitez,
car que n'avons nous faict ?

Eheu ! cicatricum et sceleris pudet,
Fratrumque : quid nos dura refugimus
Ætas ? quid intactum nefasti
Liquimus ? unde manus iuventus

(a) *Embarrassé.* E. J.

Metu deorum continuit? quibus

Pepercit aris? (1)

ie ne vois (a) pas soudain me resolvant :

Ipsa si velit Salus,

Servare prorsus non potest hanc familiam (2) :

nous ne sommes pas pourtant, à l'aventure, à notre dernier période. La conservation des estats est chose qui vraisemblablement surpasse notre intelligence : c'est, comme dict Platon, chose puissante, et de difficile dissolution, qu'une civile police; elle dure souvent contre des maladies mortelles et intestines, contre l'iniure des lois iniustes, contre la tyrannie, contre le desbordement et ignorance des magistrats, licence et sedition des peuples. En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au dessus de nous, et regardons vers ceulx qui sont mieulx : mesurons nous à ce qui est au dessous; il n'en est point de si

(1) Hélas ! nos cicatrices, nos guerres parricides, nous couvrent de honte ! Barbares que nous sommes, quels forfaits avons-nous craint de commettre ? où n'avons-nous pas porté nos attentats ? est-il une chose sainte que n'ait profanée notre jeunesse ? est-il un autel qu'elle ait respecté ? HOR. od. 35, l. 1, v. 33.

(a) *Je ne vais pas soudain dire d'un ton résolu et décisif.* E. J.

(2) Non, quand la déesse Salus voudroit elle-même sauver cette famille, elle n'en viendrait pas à bout. TARENT. *Adelph.* act. 4, sc. 7, v. 43.

miserable qui ne treuve mille exemples où se consoler. C'est nostre vice, que nous voyons plus mal volontiers ce qui est dessus nous, que volontiers ce qui est dessous. Si, disoit Solon (a), « Qui dresseroit un tas de tous les maulx ensemble, qu'il n'est aulcun qui ne choisist plustost de remporter avecques soy les maulx qu'il a, que de venir à division legitime, avecques tous les aultres hommes, de ce tas de maulx, et en prendre sa quote part ». Nostre police se porte mal : il en a esté pourtant de plus malades, sans mourir. Les dieux s'esbattent de nous à la pelotte (b), et nous agitent à toutes mains :

Enimverò dii nos homines quasi pilas habent (1).

Témoin
l'empire ro-
main.

Les astres ont fatalement destiné l'estat de Rome pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre : il comprend en soy toutes les formes et adventures qui touchent un estat ; tout ce que l'ordre y peult : et le trouble, et l'heur, et le malheur. Qui se doibt desesperer de sa condition, voyant les secousses et mouvements de quoy celui là feut agité, et qu'il supporta ? Si l'estendue de la domination est la santé d'un

(a) VALÈRE-MAXIME, l. 7, c. 2, n° 2, *extern. C.*

(b) *Jouent avec nous, comme avec des balles de jeu de paume. E. J.*

(1) PLAUT. *Captivorum Prologus*, v. 22. Montaigne a déjà rendu le sens de ces mots avant de les citer.

estat (de quoy ie ne suis aulcunement d'advis, et me plaist Isocrates qui instruit Nicocles non d'envier les princes qui ont des dominations larges, mais qui sçavent bien conserver celles qui leur sont escheues), celui là ne feut jamais si sain, que quand il feut le plus malade. La pire de ses formes luy feut la plus fortunee : à peine recognoist on l'image d'aulcune police soubz les premiers empereurs; c'est la plus horrible et la plus espesse confusion qu'on puisse concevoir; toutesfois il la supporta, et y dura, conservant non pas une monarchie resserree en ses limites, mais tant de nations si diverses, si esloingnees, si mal affectionnees, si desordonneement commandees et iniustement conquises :

Nec gentibus ullis

Commodat in populum, terræ pelagique potentem,
Invidiam fortuna suam (1)

Tout ce qui bransle ne tumble pas. La texture d'un si grand corps tient à plus d'un clou; il tient mesme par son antiquité : comme les vieux bastiments ausquels l'aage a desrobbé le pied, sans crouste et sans ciment, qui pourtant vivent et se soubtiennent en leur propre poids,

(1) Et la fortune n'a voulu confier à aucune nation le soin de sa haine contre les maîtres du monde. LUCAN. l. 1, v. 82.

Nec iam validis radicibus hærens,

Pondere tuta suo est (1).

De la corruption générale des états de l'Europe, Montaigne en conclut que la France pourra se soutenir.

D'advantage, ce n'est pas bien procédé de reconnoître seulement le flanc et le fossé, pour iuger de la seureté d'une place; il fault veoir par où on y peult venir, en quel estat est l'assaillant : peu de vaisseaux fondent de leur propre poids, et sans violence estrangiere. Or tournons les yeux par tout; tout croule autour de nous : en tous les grands estats, soit de chrestienté, soit d'ailleurs, que nous cognoissons, regardez y, vous y trouverez une evidente menace de changement et de ruyne :

Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes

Tempestas (2).

Les astrologues ont beau ieu à nous advertir, comme ils font, de grandes alterations et mutations prochaines : leurs divinations sont presentes et palpables, il ne fault pas aller au ciel pour cela. Nous n'avons pas seulement à tirer consolation, de cette société universelle de mal et de menace, mais encores quelque esperance

(1) Il ne tient plus à la terre que par de foibles racines; son poids seul l'y attache encore. LUCAN. l. 1, v. 138. C'est d'un arbre dont il s'agit dans Lucain.

(2) Ils ont aussi leurs infirmités; le même orage les menace. — Dans quelques éditions de Montaigne, on a donné mal à propos ce vers à Virgile. Coste le croit d'un auteur moderne; et il pourroit bien avoir raison. N.

pour la duree de nostre estat ; d'autant que naturellement rien ne tumble là où tout tumble : la maladie universelle est la santé particuliere ; la conformité est qualité ennemie à la dissolution. Pour moy, ie n'entre point au desespoir, et me semble y veoir des routes à nous sauver :

Deus hæc fortasse benignâ
 Reducet in sedem vice (1).

Qui sçait si Dieu voudra qu'il en advienne comme des corps qui se purgent et remettent en meilleur estat par longues et griefves maladies, lesquelles leur rendent une santé plus entiere et plus nette que celle qu'elles leur avoient osté? Ce qui me poise le plus, c'est qu'à compter les symptomes de nostre mal, i'en veois autant de naturels, et de ceulx que le ciel nous envoie et proprement siens, que de ceulx que nostre desreglement et l'imprudence humaine y conferent : il semble que les astres mesmes ordonnent que nous avons assez duré et oultre les termes ordinaires. Et cecy aussi me poise, que le plus voisin mal qui nous menace, ce n'est pas alteration en la masse entiere et solide, mais sa dissipation et divulgion (a) : l'extreme de nos craintes.

(1) Peut-être un dieu, par un retour favorable, nous rendra-t-il notre premier état. HOR. epod. lib. od. 13, v. 10.

(a) *Et extirpation.* E. J.

Montaigne
ennemi des
répétitions.

Encores en ces ravasseries icy crains ie la trahison de ma memoire, que, par inadvertence, elle m'aye faict enregistrer une chose deux fois. Le hais à me recognoistre; et ne retaste iamais qu'envy (*a*) ce qui m'est une fois eschappé. Or, ie n'apporte icy rien de nouvel apprentissage; ce sont imaginations communes: les ayant à l'aventure conçues cent fois, i'ai peur de les avoir desia enroolées. La redicte est partout ennuyeuse, feust ce dans Homere; mais elle est ruyneuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagiere. Le me desplais de l'inculcation (*b*), voire aux choses utiles, comme en Senèque; et l'usage de son eschole stoique me desplaist, de redire sur chasque matiere, tout au long et au large, les principes et presuppositions qui servent en general, et realleguer tousiours de nouveau les arguments et raisons communes et universelles.

Se défie de
sa mémoire.

Ma memoire s'empire cruellement tous les iours;

Pocula lethæos ut si ducentia somnos,
Arente fauce, traxerim (1).

(*a*) *Qu'à regret.* E. J.

(*b*) *Je n'aime pas à inculquer, à rebattre souvent, même les choses utiles.* E. J.

(1) Comme si, brûlant de soif, j'eusse bu à longs traits au fleuve assoupissant du Léthé! Hor. epod. lib. od. 13, v. 3.

Il faudra doresnavant, car, dieu mercy, iusques à cette heure, il n'en est pas advenu de faulte, que au lieu que les aultres cherchent temps et occasion de penser à ce qu'ils ont à dire, ie fuye à me preparer, de peur de m'attacher à quelque obligation de laquelle i'aye à despendre. L'estre tenu et obligé me fourvoye, et le despendre d'un si foible instrument qu'est ma memoire. Je ne lis iamais cette histoire, que ie ne m'en offense d'un ressentiment propre et naturel : Lyncestes (a), accusé de coniuration contre Alexandre, le iour qu'il feut mené en la presence de l'armee, suyvant la coustume, pour estre ouï en ses deffenses, avoit en sa teste une harangue estudiee, de laquelle, tout hesitant et begayant, il prononcea quelques paroles. Comme il se troubloit de plus en plus, ce pendant qu'il luicte avecques sa memoire et qu'il la retaste, le voylà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui luy estoient plus voisins, le tenants pour convaincu : son estonnement et son silence leur servit de confession ; ayant eu en prison tant de loisir de se preparer, ce n'est plus, à leur advis, la memoire qui luy manque ; c'est la conscience qui luy bride la langue et luy oste la force. Vrayement c'est bien dict : le lieu estonne, l'assistance, l'exspectation, lors mesme

(a) QUINTE-CURCE, l. 7, c. 1. C.

Lors même
qu'il a appris
un di-cours
par cœur.

qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire; que peult on faire, quand c'est une harangue qui porte la vie en consequence (a)? Pour moy, cela mesme, que ie sois lié à ce que i'ay à dire, sert à m'en desprendre. Quand ie me suis commis (b) et assigné entierement à ma memoire, ie pends si fort sur elle, que ie l'accable; elle s'effraye de sa charge. Autant que ie m'en rapporte à elle, ie me mets hors de moy, iusques à essayer ma contenance; et me suis venu quelque iour en peine de celer la servitude en laquelle i'estois entravé: là où mon desseing est de représenter, en parlant, une profonde nonchalance d'accent et de visage, et des mouvements fortuites et impremeditez, comme naissants des occasions presentes, aimant aussi cher ne rien dire qui vaille, que de montrer estre venu préparé pour bien dire; chose messeante, sur tout à gents de ma profession, et chose de trop grande obligation à qui ne peult beaucoup tenir. L'apprest donne plus à esperer qu'il ne porte: on se met souvent sottement en pourpoint, pour ne sauter pas mieulx qu'en saye (c): *nihil est his, qui placere volunt, tàm adversarium, quàm exspectatio* (1). Ils ont laissé,

(a) *D'où dépend la vie.* E. J.

(b) *Confié et livré à, etc.* E. J.

(c) *En blouse de charretier.* E. J.

(1) Rien de plus contraire à ceux qui veulent plaire,

par escript, de l'orateur Curio (a), que quand il proposoit la distribution des pièces de son oraison, en trois, ou en quatre, ou le nombre de ses arguments et raisons, il luy advenoit volontiers, ou d'en oublier quelqu'un, ou d'y en adiouster un ou deux de plus. J'ai tousiours bien evité de tumber en cet inconvenient, ayant hai ces promesses et prescriptions, non seulement pour la desfiance de ma memoire, mais aussi pour ce que cette forme retire trop à l'artiste : *simpliciora militares decent* (1). Baste (b), que ie me suis meshuy promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect : car, quant à parler en lisant son escript, oultre ce qu'il est tresinepte, il est de grand desavantage à ceulx qui, par nature, pouvoient quelque chose en l'action ; et de me iecter à la mercy de mon invention presente, encores moins, ie l'ay lourde et trouble, qui ne sçauroit fournir aux soubdaines necessitez et importantes.

Laisse, lecteur, courir encore ce coup d'es-
say, et ce troisieme alongeail du reste des

Fait volontiers des additions dans

que de faire beaucoup attendre d'eux. CIC. *Acad. quæst.* l. 4, c. 4.

(a) *De Claris Orat.* c. 60. C.

(1) La simplicité va bien aux guerriers. QUINTIL. *Inst. orat.* l. 11, c. 1.

(b) *Il suffit ou c'est assez que je me suis désormais promis.* E. J.

son Livre ,
mais n'y cor-
rige rien.

pieces de ma peinture. I'adiouste, mais ie ne corrige pas : Premièrement, parce que celuy qui a hypothéqué au monde son ouvrage, ie treuve apparence qu'il n'y aye plus de droict : qu'il die, s'il peult, mieulx ailleurs, et ne corrompe la besongne qu'il a vendue. De telles gens, il ne faudroit rien acheter qu'aprez leur mort. Qu'ils y pensent bien, avant que de se produire. Qui les haste? Mon livre est tousiours un, sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveler, à fin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, ie me donne loy (a) d'y attacher, comme ce n'est qu'une marqueterie mal ioincte, quelque embleme (b) supernuméraire; ce ne sont que surpoids qui ne condamnent point la premiere forme, mais donnent quelque prix particulier à chascune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse: de là toutesfois il adviendra facilement qu'il s'y mesle quelque transposition de chronologie, mes contes prenant place selon leur opportunité, non tousiours selon leur aage. Secondement, à cause que, pour mon regard, ie crains de perdre au change : mon entendement ne va

(a) *La liberté*. E. J.

(b) *Quelque ornement surnuméraire* : d'où l'on voit que Montaigne prend ici *emblème* dans le sens primitif d'*emblema*, qui signifie, en grec et en latin, *ornement ajouté à un ouvrage*. E. J.

pas tousiours avant, il va à reculons aussi ; ie ne me desfie gueres moins de mes fantasies , pour estre secondes ou tierces , que premieres , ou presentes, que passees : nous nous corrigeons aussi sottement souvent, comme nous corrigeons les aultres. Je suis envieilli de nombre d'ans depuis mes premieres publications , qui feurent l'an mil cinq cents quatre vingts : mais ie fois doubte que ie sois assagi d'un poulce : Moi , asture , et moi , tantost , sommes bien deux ; quand meilleur , ie n'en puis rien dire. Il feroit beau estre vieil , si nous ne marchions que vers l'amendement : c'est un mouvement d'yvrongne , titubant , vertigineux , informe ; ou des ioncs que l'air manie casuellement (a) selon soy. Antiochus avoit vigoreusement escript en faveur de l'academie ; il print sur ses vieux ans un aultre parti : lequel des deux ie suyvisse , seroit ce pas tousiours suyvre Antiochus ? Aprez avoir estably le doubte , vouloir establir la certitude des opinions humaines , estoit ce pas establir le doubte non la certitude , et promettre , qui luy eust donné encores un aage à durer , qu'il estoit tousiours en termes

(a) *Ou des roseaux que l'air agite par hasard à son gré.* Coste a fait ici une longue note sur le jeu des *jonchées* ou *jonchets* , parce qu'il lit *jonchez* en place de *joncs* : d'où l'on voit que c'est de l'érudition en pure perte. E. J.

de nouvelle agitation, non tant meilleure (a), qu'aultre? La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que ie n'esperois : mais ce que ie crains le plus, c'est de saouler; j'aïmeroïs mieux poindre, que lasser, comme a faict un sçavant homme de mon temps. La louange est tousiours plaisante, de qui, et pour quoy elle vienne : si fault il, pour s'en agreer iustement, estre informé de sa cause; les imperfections mesme ont leur moyen de se recommander : l'estimation (b) vulgaire et commune se veoid peu heureuse en rencontre; et, de mon temps, ie suis trompé si les pires escripts ne sont ceulx qui ont gaigné le dessus du vent populaire. Certes, ie rends graces à des honnestes hommes qui daignent prendre en bonne part mes foibles efforts : il n'est lieu où les faultes de la façon paroissent tant, qu'en une matiere qui de soy n'a point de recommandation. Ne te prends point à moy, lecteur, de celles qui se coulent icy par la fantasie ou inadvertence d'aultruy; chasque main, chasque ouvrier y apporte les siennes : ie ne me mesle, ny d'orthographe, et ordonne seulement qu'ils suyvent l'ancienne, ny de la punctuation; ie suis peu expert en l'un et en l'aultre.

(a) *Non pas tant meilleure que différente; ou non pas meilleure, mais différente.* E. J.

(b) *L'estime.* E. J.

Où ils rompent du tout le sens, ie m'en donne peu de peine, car au moins ils me deschargent : mais où ils en substituent un fauls, comme ils font si souvent, et me destournent à leur conception, ils me ruynent. Toutesfois, quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honneste homme la doit refuser pour mienne. Qui cognoistra combien ie suis peu laborieux, combien ie suis faict à ma mode, croira facilement que ie redicterois plus volontiers encores autant d'Essais, que de m'assuiettir à resuyvre ceulx cy pour cette puerile correction.

Ie disois doncques tantost, qu'estant planté en la plus profonde miniere de ce nouveau metal (a), non seulement ie suis privé de grande familiarité avecques gents d'aultres mœurs que les miennes et d'aultres opinions, par lesquelles ils tiennent ensemble d'un nœud (b) qui fuyt (c) à tout aultre nœud; mais encores ie ne suis pas sans hazard parmy ceulx à qui tout est egualement loisible, et desquels la pluspart ne peult mēshuy empirer son marché vers nostre iustice, d'où naist l'extreme degré de licence. Comptant toutes les particulieres circonstances qui me regardent, ie ne treuve homme des nostres à qui la deffense des loix couste, et en gainant ces-

Montaigne
fort exposé
dans sa mai-
son aux in-
sultes de ses
voisins, du-
rant les guer-
res civiles.

(a) *Au milieu de ce que ce siècle a de plus corrompu.* C.

(b) *Celui de la religion.* C.

(c) *Qui commande,* édit. de 1595. N.

sant, et en dommage emergeant (a), disent les clerks, plus qu'à moy : et tels font bien les braves de leur chaleur et aspreté, qui font beaucoup moins que moy, en iuste balance. Comme maison de tout temps libre, de grand abord, et officieuse à chascun (car ie ne me suis iamais laissé induire d'en faire un util de guerre, laquelle ie vois chercher plus volontiers où elle est le plus esloingnee de mon voisinage), ma maison a merité assez d'affection populaire, et seroit bien malaysé de me gourmander sur mon fumier; et i'estime à un merveilleux chef d'œuvre et exemplaire, qu'elle soit encores vierge de sang et de sac, sous un si long orage, tant de changements et agitations voisines : car, à dire vray, il estoit possible, à un homme de ma complexion, d'eschapper à une forme constante et continue, quelle qu'elle feust; mais les invasions et incursions contraires, et alternations et vicissitudes de la fortune, autour de moy, ont iusqu'à cette heure, plus exasperé qu'amolli l'humeur du pays, et me rechargent de dangers et difficultez invincibles.

Combien
cette espèce
de dépendance
lui est désagréable.

I'eschappe : mais il me desplaist que ce soit plus par fortune, voire et par ma prudence, que par iustice; et me desplaist d'estre hors la protection des loix, et sous aultre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, ie vis,

(a) *Et sans profit, avec perte.* E. J.

plus qu'à demy, de la faveur d'aultruy ; qui est une rude obligation. Je ne veulx debvoir ma seureté, ny à la bonté et benignité des grands, qui s'agreent de ma legalité et liberté, ny à la facilité des mœurs de mes predecesseurs, et miennes ; car quoy ? si i'estois aultre. Si mes deportements et la franchise de ma conversation obligent mes voisins, ou la parenté ; c'est cruauté qu'ils s'en puissent acquiter en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : « Nous luy condonnons la libre continuation du service divin en la chapelle de sa maison, toutes les eglises d'autour estants par nous deserteés et ruynées ; et luy condonnons l'usage de ses biens et sa vie, comme il conserve nos femmes et nos bœufs au besoing ». De longue main chez moy, nous avons part à la louange de Lycurgus (a), athenien, qui estoit general depositaire et gardien des bourses de ses concitoyens. Or, ie tiens, qu'il fault vivre par droict, et par auctorité ; non par recompense, ny par grace. Combien de galants hommes ont mieulx aimé perdre la vie, que la debvoir ! Je fuy à me soumettre à toute sorte d'obligation, mais sur tout à celle qui m'attache par debvoir d'honneur. Je ne treuve rien si cher, que ce qui m'est donné, et ce pour quoy ma volonté demeure hypothèque par tiltre de gratitude ; et receois plus vo-

(a) PLUTARQUE, *Vies des dix Orateurs*, c. 1. G.

lontiers les offices qui sont à vendre : ie crois bien ; pour ceulx cy, ie ne donne que de l'argent ; pour les aultres , ie me donne moy mesme.

Il se tient
absolument
bligé par les
engagements
de la probité,
et de ses pro-
messes.

Le nœud qui me tient par la loy d'honnesteté, me semble bien plus pressant et plus poissant, que n'est celuy de la contraincte civile ; on me garotte plus doucement par un notaire, que par moy : n'est ce pas raison, que ma conscience soit beaucoup plus engagée à ce en quoy on s'est simplement fié d'elle ? Ailleurs, ma foy ne doit rien, car on ne luy a rien presté : qu'on s'ayde de la fiance et assurance qu'on a prinse hors de moy. J'aimerois bien plus cher rompre la prison d'une muraille et des loix, que de ma parole. Je suis delicat à l'observation de mes promesses, iusques à la superstition ; et les fois en tous subiects volontiers incertaines et conditionnelles. A celles qui sont de nul poids, ie donne poids de la ialousie de ma regle ; elle me gehenne et charge de son propre interest : ouy, ez entreprises toutes miennes et libres, si i'en dis le point, il me semble que ie me le prescrist, et que le donner à la science d'aultruy, c'est le preordonner à soy ; il me semble que ie le promets, quand ie le dis : ainsi i'esvente peu mes propositions. La condamnation que ie fois de moy est plus vifve et plus roide que n'est celle des iuges, qui ne me prennent que par le visage de l'obligation

commune ; l'estreincte (a) de ma conscience , plus serree et plus severe : ie suys laschement les debvoirs auxquels on m'entraîneroit si ie n'y allois : *hoc ipsum ita iustum est quod rectè fit, si est voluntarium* (1). Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grace ny d'honneur :

Quid me ius cogit, vix voluntate impetrent (2) :

où la nécessité me tire, i'aime à lascher la volonté ; *quia quicquid imperio cogitur, exigenti magis, quàm præstanti, acceptum refertur* (3). I'en sçais qui suyvent cet air iusques à l'injustice ; donnent plustost qu'ils ne rendent ; prestant plustost qu'ils ne payent ; font plus escharsement bien à celuy à qui ils en sont

(a) C'est-à-dire, l'obligation que ma conscience m'impose. — Dans l'édition de 1588, où le troisième livre des *Essais* parut pour la première fois, Montaigne avoit mis, *l'estreincte que ma conscience me donne, est plus serree et plus severe*. C.

(1) L'action la plus juste n'est juste qu'autant qu'elle est volontaire. CIC. *de Offic.* l. 1, c. 9.

(2) Je ne fais pas volontairement les choses auxquelles m'oblige le devoir. TERENT. *Adelph.* act. 3, sc. 5, v. 44.

(3) Parce que, dans les choses qu'une autorité supérieure ordonne, on sait plus de gré à celui qui commande qu'à celui qui exécute. VALER. MAXIM. l. 2, c. 2, num. 6.

tenus. Je ne vois (a) pas là, mais ie touche contre.

Il est si ennemi de la contrainte, qu'il tient à profit d'être dégagé de son attachement à certaines personnes, par les mauvais traitements qu'il en a reçus.

I'aime tant à me descharger et desobliger, que i'ay parfois compté à proufit les ingrattitudes, offenses et indignitez que i'avois receu de ceulx à qui, ou par nature, ou par accident, i'avois quelque debvoir d'amitié; prenant cette occasion de leur faulte, pour autant d'acquit et descharge de ma debte. Encores que ie continue à leur payer les offices apparents de la raison publicque, ie treuve grande espargne pourtant à faire par iustice ce que ie faisois par affection, et à me soulager un peu de l'attention et sollicitude de ma volonté au dedans; *est prudentis sustinere ut cursum, sic impetum benevolentiae* (1), laquelle i'ay trop urgente et pressante où ie m'addonne, au moins pour un homme qui ne veult aulcunement estre en presse: et me sert cette mesnagerie, de quelque consolation aux imperfections de ceulx qui me touchent; ie suis bien desplaisant (b) qu'ils en vaillent moins, mais tant y a que i'en espargne aussi quelque chose de mon application et

(a) *Je ne vais pas jusque-là, mais j'en approche un peu.* C.

(1) Un homme prudent ne doit pas s'abandonner aux transports de son amitié, pas plus qu'à une course trop rapide. Cic. *de Amicit.* c. 17.

(b) *Je suis bien fâché.* E. J.

engagement envers eulx. l'approuve celui qui aime moins son enfant, d'autant qu'il est ou teigneux ou bossu, et non seulement quand il est malicieux, mais aussi quand il est malheureux et mal nay (Dieu mesme en a rabbattu cela de son prix et estimation naturelle); pourveu qu'il se porte en ce refroidissement avecques moderation et iustice exacte : en moy, la proximité n'allege pas les defaults, elle les aggrave plustost.

Apres tout, selon que ie m'entends en la science du bienfaict et de recognoissance, qui est une subtile science et de grand usage, ie ne veoïs personne plus libre et moins endebté que ie suis iusques à cette heure. Ce que ie doibs, ie le doibs simplement aux obligations communes et naturelles : il n'en est point qui soit plus nettement quite d'ailleurs ;

Pourquoi dispensé des devoirs de la reconnoissance, même à l'égard des princes.

Nec sunt mihi nota potentum

Munera (1).

Les princes me donnent prou (a), s'ils ne m'osent rien ; et me font assez de bien, quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que i'en demande. Oh ! combien ie suis tenu à Dieu, de ce qu'il luy a pleu que i'aye receu immediate-

(1) Les présents des grands me sont inconnus. VIRG. *Énéide*, l. 12, v. 519.

(a) *Beaucoup*. E. J.

ment de sa grace tout ce que i'ay! qu'il a retenu particulièrement à soy toute ma debte! Combien ie supplie instamment sa saincte misericorde, que iamais ie ne doibve un essentiel grammercy à personne! Bien heureuse franchise qui m'a conduict si loing! Qu'ell' acheve! L'essaye (a) à n'avoir exprez besoing de nul; *in me omnis spes est mihi* (1): c'est chose que chascun peult en soy, mais plus facilement ceulx que Dieu a mis à l'abry des necessitez naturelles et urgentes. Il faict bien piteux et hazardeux, despendre d'un aultre. Nous mesmes, qui est la plus iuste adresse et la plus seure, ne nous sommes pas assez asseurez. Je n'ay rien mien, que moy; et si en est la possession, en partie, manque (b) et empruntée. Je me cultive, et en (c) courage, qui est le plus fort, et encores en fortune, pour y trouver de quoy me satisfaire, quand ailleurs tout m'abandonneroit. Eleus Hippias (d) ne se fournit pas seulement de science, pour, au giron des muses, se

(a) Ou, comme il y a dans l'édition *in-4°*. de 1588, à n'avoir *nécessairement* besoing de personne. C.

(1) Toutes mes espérances sont en moi. TERENT. *Adelph.* act. 3, sc. 5, v. 9.

(b) Défectueuse. E. J.

(c) Je me cultive, je m'exerce, et du côté du courage, etc., et du côté de la fortune. E. J.

(d) CIC. *de Oratore*, l. 3, c. 32. C.

pouvoir ioyeusement escarter de toute aultre compaignie au besoing; ny seulement de la cognoissance de la philosophie, pour apprendre à son ame de se contenter d'elle, et se passer virilement des commoditez qui luy viennent du dehors, quand le sort l'ordonne; il feut si curieux, d'apprendre encores à faire sa cuisine, et son poil, ses robbes, ses souliers, ses bragues (a), pour se fonder (b) en soy autant qu'il pourroit, et soubstraire au secours estrangier. On iouit bien plus librement et plus gayement des biens empruntez, quand ce n'est pas une iouissance obligee et contraincte par le besoing; et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer. Je me cognois bien; mais il m'est malaysé d'imaginer nulle si pure liberalité de personne envers moy, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui ne me semblast disgraciee, tyrannique et teincte de reproche, si la necessité m'y avoit enchevestré. Comme le donner est qualité ambitieuse et de prerogative; aussi est l'accepter qualité de soumission: tesmoing l'iniurieux et querelleux refus que Baiazet feit des presents que Temir (c) luy envoyoit: et

(a) *Ses hauts-de-chausses.* E. J.

(b) *Pour ne faire fond que sur lui, n'avoir besoin que de lui.* E. J.

(c) *Timur ou Tamerlan.* E. J.

ceulx qu'on offrit, de la part de l'empereur Solyman, à l'empereur de Calicut le meirent en si grand despit, que non seulement il les refusa rudement, disant que ny luy ny ses predecesseurs n'avoient accoustumé de prendre, et que c'estoit leur office de donner; mais, en oultre, fait mettre en un cul de fosse les ambassadeurs envoyez à cet effect. Quand Thetis, dict Aristote, flatte Iupiter; quand les Lacedemoniens flattent les Atheniens, ils ne vont pas leur refreschissant la memoire des biens qu'ils leur ont faicts, qui est tousiours odieuse, mais la memoire des bienfaicts qu'ils ont receus d'eulx. Ceulx que ie veoïs si familièrement employer tout chascun et s'y engager, ne le feroient pas, s'ils savouroient comme moy la doulceur d'une pure liberté, et s'ils poisoient, autant que doibt poiser à un sage homme, l'engageure d'une obligation : elle se paye à l'aventure quelquesfois, mais elle ne se dissout iamais. Cruel garottage à qui aime affranchir les coudees de sa liberté en tous sens ! Mes cognoissants, et au dessus et au dessous de moy, sçavent s'ils en ont iamais veu de moins sollicitant, requerant, suppliant, ny moins chargeant sur aultruy. Si ie le suis au delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille, tant de pieces de mes mœurs y contribuant; un peu de fierté naturelle, l'impatience du refus, contraction de mes desirs et

desseings , inhabileté à toute sorte d'affaires , et , mes qualitez plus favories , l'oysifveté , la franchise ; par tout cela , i'ay prins à haine mortelle d'estre tenu ny à aultre , ny par aultre , que moy. l'employe bien vivvement tout ce que ie puis à m'en passer , avant que i'employe la beneficence d'un aultre , en quelque , ou legiere ou poissante , occasion ou besoiing que ce soit. Mes amis m'importunent estrangement quand ils me requierent de requerir un tiers : et ne me semble gueres moins de coust , desengager celuy qui me doibt , usant de luy , que m'engager envers celuy qui ne me doibt rien. Cette condition ostee , et cett' aultre Qu'ils ne vueillent de moy chose negociouse et soulcieuse , car i'ay denoncé à tout soing guerre capitale , ie suis commodement facile et prest au besoiing de chascun. Mais i'ay encores plus fuy à recevoir , que ie n'ay cherché à donner ; aussi est il bien plus aysé , selon Aristote. Ma fortune m'a peu permis de bien faire à aultruy ; et ce peu qu'elle m'en a permis , elle l'a assez maigrement logé. Si elle m'eust faict naistre pour tenir quelque reng entre les hommes , i'eusse esté ambitieux de me faire aimer , non de me faire craindre ou admirer : l'exprimerai ie plus insolemment ? i'eusse autant regardé au plaie qu'au proufiter. Cyrus (a) , tressagement , et par

(a) XÉNOPHON , *Cyrop.* l. 8 , c. 4 , § 4. C.

la bouche d'un tresbon capitaine et meilleur philosophe encores, estime sa bonté et ses bien-faicts loing au delà de sa vaillance et belliqueuses conquestes : et le premier Scipion, partout où il se veult faire valoir, poise sa debonnaireté et humanité au dessus de sa hardiesse et de ses victoires ; et a tousiours en la bouche ce glorieux mot, « Qu'il a laissé aux ennemis autant à l'aimer qu'aux amis ». Je veulx doncques dire que, s'il fault ainsi debvoir quelque chose, ce doit estre à plus legitime tiltre que celuy de quoy ie parle, auquel la loy de cette miserable guerre m'engage ; et non d'un si gros debte comme celuy de ma totale conservation : il m'accable. Je me suis couché mille fois chez moy, imaginant qu'on me trahiroit et assommeroit cette nuict là ; composant avecques la fortune, que ce feust sans effroy et sans langueur : et me suis escrié, aprez mon pate-nostre :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit ! (1)

Quel remede ? c'est le lieu de ma naissance et de la plus part de mes ancestres ; ils y ont mis leur affection et leur nom. Nous nous durcissions à tout ce que nous accoustumons (a) : et,

(1) Ces terres, si bien cultivées, seront-elles donc la proie d'un soldat barbare ? VIRG. *eclog.* 1, v. 71.

(a) *A tout ce que nous tournons en coutume. — Qui n'a point accoustumé quelque chose, insuetus alicui rei.* NICOT. C.

à une misérable condition comme est la nostre, c'a esté un tresfavorable present de nature que l'accoustumance, qui endort nostre sentiment à la souffrance de plusieurs maux. Les guerres civiles ont cela de pire que les aultres guerres, de nous mettre chascun en eschaugnette (a) en sa propre maison :

Quàm miserum, portâ vitam muroque tueri,
Vixque suæ tutum viribus esse domûs ! (1)

c'est grande extremité, d'estre pressé iusques dans son mesnage et repos domestique. Le lieu où ie me tiens est tousiours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles, et où la paix n'a iamais son visage entier :

Tum quoque, cùm pax est, trepidant formidine belli (2).

Quoties pacem fortuna lacessit,
Hâc iter est bellis : meliùs, fortuna, dedisses
Orbe sub eoo sedem, gelidâque sub arcto,
Errantesque domos (3)

(a) *En vedette, en sentinelle.* E. J.

(1) Qu'il est triste d'avoir besoin d'une porte et d'une muraille pour protéger sa vie, et d'être à peine en sûreté dans sa propre maison ! OVID. *Trist.* l. 4, eclog. 1, v. 69.

(2) Même, lorsque nous sommes en paix, nous ne cessons de redouter la guerre. OVID. *Trist.* l. 3, eleg. 10, v. 67.

(3) Toutes les fois que la fortune a rompu la paix, c'est ici le chemin de la guerre. Pourquoi le sort ne nous a-t-il pas fait habiter des cabanes errantes, sous le char

Le tire, parfois, le moyen de me fermir contre ces considerations, de la nonchalance et lascheté : elles nous menent aussi aulcunement à la resolution. Il m'advient souvent d'imaginer avecques quelque plaisir les dangiers mortels, et les attendre : ie me plonge, la teste baissee, stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoistre, comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un sault, et accable en un instant d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et indolence. Et en ces morts courtes et violentes, la consequence que i'en preveois me donne plus de consolation, que l'effect, de trouble. Ils disent, Comme la vie n'est pas la meilleure pour estre longue, que la mort est la meilleure pour n'estre pas longue. Je ne m'estrange pas tant de l'estre mort, comme i'entre en confidence avecques le mourir. Je m'enveloppe et me tapis en cet orage, qui me doibt aveugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible. Encores s'il advenoit, comme disent aulcuns iardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriferantes prez des aulx et des oignons, d'autant qu'ils succent et tirent à eulx ce qu'il y a de mauvaise odeur en la terre; aussi que ces depravees natures humassent tout le venin de mon air et du

brûlant du soleil, ou sous les astres glacés de l'ourse?
LUCAN. l. 1, v. 256, 251.

climat, et m'en rendissent d'autant meilleur et plus pur, par leur voisinage, que ie ne perdisse pas tout ! Cela n'est pas : mais de cecy il en peult estre quelque chose, Que la bonté est plus belle et plus attrayante quand elle est rare ; et que la contrariété et diversité roidit et resserre en soy le bienfaire, et l'enflamme par la ialousie de l'opposition et par la gloire. Les voleurs, de leur grace, ne m'en veulent pas particulièrement : ne fois ie pas moy à eulx (a) ; il m'en fauldroit à trop de gents. Pareilles consciences logent, soubz diverse sorte de robes ; pareille cruauté, desloyauté, volerie ; et d'autant pire, qu'elle est plus lasche, plus seure et plus obscure soubz l'ombre des loix. Je hais moins l'iniure professe, que traistresse ; guerriere, que pacifique et iuridique. Nostre fiebvre est survenue en un corps qu'elle n'a de gueres empiré : le feu y estoit, la flamme s'y est prinse : le bruit est plus grand ; le mal, de peu. Je responds ordinairement à ceulx qui me demandent raison de mes voyages : « Que ie sçais bien ce que ie fuy, mais non pas ce que ie cherche ». Si on me dict que parmy les estrangiers il y peult avoir aussi peu de santé, et que leurs mœurs ne valent pas mieulx que les nostres ; ie responds premierement, qu'il est malaysé,

(a) *Je ne me fais pas, je ne m'abandonne pas à eux ; il faudroit me faire, me livrer à trop de gens. E. J.*

Tam multæ scelerum facies ! (1)

secondement, que c'est tousiours gaing, de changer un mauvais estat, à un estat incertain; et que les maulx d'aultruy ne nous doibvent pas poindre comme les nostres.

Tendresse
que Montai-
gne avoit
pour *Paris*.

Je ne veulx pas oublier cécý, Que ie ne me mutine iamais tant contre la France, que ie ne regarde Paris de bon œil : elle (a) a mon cœur dez mon enfance : et m'en est advenu, comme des choses excellentes ; plus i'ay veu, depuis, d'aultres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection : ie l'aime par elle mesme, et plus en son estre seul, que rechargée de pompe estrangiere : ie l'aime tendrement, iusques à ses verrues et à ses taches : ie ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en felicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en varieté, et diversité de commoditez ; la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions ! Entière et unie, ie la treuve deffendue de toute aultre violence : ie l'advise, que de tous les partis, le pire sera celuy qui la mettra en discorde ; et ne crains pour elle, qu'elle mesme ; et crains pour elle, autant

(1) Tant le crime s'est multiplié parmi nous ! VIRG. *Géorg.* l. 1, v. 506.

(a) *Cette ville.* E. J.

certes que pour aultre piece de cet estat. Tant qu'elle durera, ie n'auray faulte de retraicte où rendre mes abbois; suffisante à me faire perdre le regret de tout' aultre retraicte.

Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'aventure non sans quelque excez, i'estime tous les hommes mes compatriotes; et embrasse un Polonois comme un François, postposant (a) cette liaison nationale à l'universelle et commune. Je ne suis gueres feru (b) de la douleur d'un air naturel: les cognoissances toutes neufves et toutes miennes me semblent bien valoir ces aultres communes et fortuites cognoissances du voisinage; les amitez pures de nostre acquist emportent ordinairement celles ausquelles la communication du climat, ou du sang, nous ioignent. Nature nous a mis au monde libres et desliez; nous nous emprisonnons en certains destroits, comme les roys de Perse, qui s'obligeoient de ne boire iamaïs aultre eau que celle du fleuve de Choaspez (c), renonceoient, par sottise, à leur droict d'usage en toutes les aultres eaux, et asseichoient, pour leur regard, tout le reste du monde. Ce que Socrates fait sur sa fin, d'esti-

Montaigne
regardoit
tous les hom-
mes comme
ses compa-
triotes

(a) *Estimant moins.* E. J.

(b) *Frappé.* E. J.

(c) PLUTARQUE, *De l'exil*, c. 5. C.

mer une sentence d'exil pire qu'une sentence de mort contre soy, ie ne serai, à mon advis, iamais ny si cassé, ny si estroictement habité en mon pais, que ie le feisse : ces vies celestes ont assez d'images que i'embrasse par estimation plus que par affection ; et en ont aussi de si eslevees et extraordinaires, que, par estimation mesme, ie ne les puis embrasser, d'autant que ie ne les puis concevoir : cette humeur feut bien tendre à un homme qui iugeoit le monde sa ville ; il est vrai qu'il desdainoit les peregrinations, et n'avoit gueres mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoy (a) ? qu'il plaignoit l'argent de ses amis à desengager sa vie ; et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'aultruy, pour ne désobeir aux loix en un temps qu'elles estoient d'ailleurs si fort corrompues. Ces exemples sont de la premiere espece pour moy ; de la seconde, sont d'aultres que ie pourrois trouver en ce mesme personnage : plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action ; mais aucuns surpassent encores la force de mon iugement.

Avantage
que Montai-
gue trouvoit
à voyager.

Oultre ces raisons, le voyager me semble un exercice proufitable : l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incogneues et nouvelles ; et ie ne sçache point meilleure

(a) *Et pourquoi ? c'est qu'il, etc.* E. J.

eschole, comme i'ay dict souvent, à façonner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'aultres vies, fantasies et usances, et luy faire goustier une si perpetuelle varieté de formes de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif, ny travaillé; et cette moderee agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans desmonter, tout choliqueux que ie suis, et sans m'y ennuyer, huict et dix heures,

Vires ultra sortemque senectæ (1) :

Nulle saison m'est ennemie, que le chaud aspre d'un soleil poignant; car les ombrelles, de quoy, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne deschargent la teste. Je vouldrois sçavoir quelle industrie c'estoit aux Perses, si anciennement, et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frez et des umbrages à leur poste (a), comme dict Xenophon. J'aime les pluyes et les crottes, comme les cannes. La mutation d'air et de climat ne me touche point; tout ciel m'est un: ie ne suis battu que des altérations internes que ie produis en moy; et celles là m'arrivent moins en voyageant. Je suis mal aysé à esbranler;

(1) Au-delà des forces et de la santé d'un vieillard.
VIRGILE, *Énéide*, l. 6, v. 114.

(a) A leur gré. E. J.

mais estant avoyé (a), ie vois tant qu'on veult : i'estrive (b) autant aux petites entreprises qu'aux grandes, et à m'equiper pour faire une iournee et visiter un voisin, que pour un iuste voyage. I'ay apprins à faire mes iournees, à l'espaignole, d'une traicte; grandes et raisonnables iournees : et, aux extremes chaleurs, les passe de nuit, du soleil couchant iusques au levant. L'aulture façon, de repaistre en chemin, en tumulte et haste, pour la disnee, nommeement aux courts iours, est incommode. Mes chevaulx en valent mieux : iamais cheval ne m'a failly qui a sceu faire avecques moy la premiere iournee. Je les abbruve partout; et regarde seulement qu'ils aient assez de chemin de reste, pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceulx qui me suyvent de disner à leur ayse, avant partir (c) : pour moy, ie ne mange iamais trop tard; l'appetit me vient en mangeant, et point aultrement; ie n'ai point de faim qu'à table.

Blâmé mal
à propos d'aimer
à voyager, vieux et
marié.

Aulcuns se plaignent de quoy ie me suis agreeé à continuer cet exercice, marié, et vieil. Ils ont tort : il est mieulx temps d'abandonner sa maison, quand on l'a mise en train

(a) *Mais m'étant mis à voie, en chemin, je vais, etc.* E. J.

(b) *Je me défends autant des... et de, etc.* E. J.

(c) Ceci prouve qu'on dînoit de bien bonne heure du temps de Montaigne : on dîne encore à huit heures du matin dans les campagnes. E. J.

de continuer sans nous ; quand on y a laissé de l'ordre qui ne desmente point sa forme passee : c'est bien plus d'imprudence de s'esloingner , laissant en sa maison une garde moins fidele , et qui ayt moins de soing de pourveoir , à vostre besoiing.

La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille , c'est la science du mesnage. I'en veois quelqu'une avare : de mesnagiere , fort peu ; c'est sa maistresse qualité , et qu'on doit chercher avant toute aultre , comme le seul douaire qui sert à ruyner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'experience m'en a apprins , ie requiers d'une femme mariee , au dessus de toute aultre vertu , la vertu œconomique. Ie l'en mets au propre (a) , luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Ie veois avecques despit , en plusieurs mesnages , monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires , environ midy , que madame est encores aprez à se coeffer et attiffer en son cabinet : c'est à faire aux roynes ; encores , ne sçais ie : il est ridicule et iniuste que l'oysifveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail. Il n'advientra , que ie puisse (b) , à personne d'avoir l'usage de ses biens plus

Quelle est la plus utile et la plus honorable science d'une mère de famille

(a) *Je lui mets la maison en bien propre , et je la rends maîtresse. E. J.*

(b) *Pourvu que je le puisse. E. J.*

L'absence
ranime l'a-
mitié des
personnes
mariées.

liquide que moy, plus quiete (a) et plus quite
Si le mary fournit de matiere, nature mesme
veult qu'elles fournissent de forme. Quant aux
debvoirs de l'amitié maritale qu'on pense estre
interessez par cette absence, ie ne le crois pas.
Au rebours, c'est une intelligence qui se re-
froidit volontiers par une trop continuelle as-
sistance, et que l'assiduité blece. Toute femme
estrangiere nous semble honneste femme : et
chascun sent, par experience, que la conti-
nuation de se veoir ne peult représenter le
plaisir que l'on sent à se desprendre et repren-
dre à secousses. Ces interruptions me remplis-
sent d'une amour recente envers les miens, et
me redonnent l'usage de ma maison plus doux :
la vicissitude eschauffe mon appetit, vers l'un,
et puis vers l'autre party. Je sçais que l'amitié
a les bras assez longs pour se tenir et se ioindre
d'un coing de monde à l'autre, et specialement
cette cy, où il y a une continuelle communica-
tion d'offices, qui en reveillent l'obligation et
la souvenance. Les stoiciens disent bien qu'il
y a si grande colligance (b) et relation entre les
sages, que celuy qui disne en France repaist
son compaignon en Egypte ; et qui estend seu-
lement son doigt (c) où que ce soit, tous les
sages qui sont sur la terre habitable en sentent

(a) *Plus paisible, plus tranquille.* E. J.

(b) *Connexion.* E. J.

(c) PLUTARQUE, *Des stoïques*, c. 18. C.

ayde. La iouissance et la possession appartient principalement à l'imagination : elle embrasse plus chauldement et plus continuellement, ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons. Comptez vos amusements iournaliers, vous trouverez que vous estes lors plus absent de vostre amy, quand il vous est présent : son assistance relasche votre attention, et donne liberté à vostre pensee de s'absenter à toute heure, pour toute occasion. De Rome en hors, ie tiens et regente ma maison et les commoditez que i'y ai laissé : ie veoïs croistre mes murailles, mes arbres et mes rentes, et descroistre, à deux doigts prez comme quand i'y suis :

Ante oculos errat domus, errat forma locorum (1).

Si nous ne iouissons que ce que nous touchons, adieu nos escus quand ils sont en nos coffres ; et nos enfans s'ils sont à la chasse. Nous les voulons plus prez. Au iardin, est ce loing ? à une demy iournee ? quoy, à dix lieues, est ce loing ou prez ? Si c'est prez : quoy onze, douze,

(1) Sans cesse viennent se représenter devant mes yeux ma maison et tous les lieux que j'ai quittés. — C'est un vers d'Ovide que Montaigne a, ou changé, ou rapporté selon quelque édition de son temps. Celle d'Heinsius porte :

Ante oculos urbisque domûs et forma locorum est.

Trist. l. 3, el. 4, v. 57. C

treize ? et ainsi pas à pas. Vrayement, celle qui sçaura prescrire à son mary « Le quantiesme pas finit le prez, et le quantiesme pas donne commencement au loing, » ie suis d'advis qu'elle l'arreste entre deux ;

Excludat iurgia finis.

.
 Utor permissio, caudæque pilos ut equinæ
 Paulatim vello, et demo unum, demo etiam unum,
 Dum cadat elusus ratione ruentis acervi (1).

et qu'elles appellent hardiement la philosophie à leur secours ; à qui quelqu'un pourroit reprocher, Puis qu'elle ne veoid ny l'un ny l'autre bout de la ioincture entre le trop et le peu, le long et le court, le legier et le poissant, le prez et le loing ; Puis qu'elle n'en recognoist le commencement ny la fin, Qu'elle iuge bien incertainement du milieu : *rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium* (2). Sont elles pas encores femmes et amies des trespassez, qui ne sont pas au bout de cettuy cy, mais en l'autre monde ? Nous embrassons et ceulx qui ont esté,

(1) Convenons d'un terme pour nous accorder : sans cela, je prends ce que vous me donnez ; et, comme celui qui arrache la queue d'un cheval crin à crin, j'ôte une lieue, puis une autre, jusqu'à ce que le nombre marqué disparoisse, et qu'il ne vous reste plus rien. HOR. epist. 1, l. 2, v. 38.

(2) La nature ne nous a donné aucune connoissance de la fin des choses. CIC. *Acad. quæst.* l. 4, c. 29.

et ceulx qui ne sont point encores, non que les absents. Nous n'avons pas faict marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accouez (a), l'un à l'autre, comme ie ne sçais quels petits animaulx que nous voyons, ou comme les ensorcelez de Karenty (b), d'une maniere chiennine: et ne doit une femme avoir les yeulx si gourmandement fichez sur le devant de son mary, qu'elle n'en puisse veoir le derriere, où besoing est. Mais le mot de ce peintre (c) si excellent de leurs humeurs, seroit il point de mise en ce lieu, pour représenter la cause de leurs plainctes?

Uxor, si cesses, aut te amare cogitat,
Aut tete amari, aut potare, aut animo obsequi;
Et tibi bene esse soli, cum sibi sit malè (1);

ou bien seroit ce pas que, de soy, l'opposition et contradiction les entretient et nourrit; et qu'elles s'accommodent assez, pourveu qu'elles vous incommodent?

(a) *Attachés par la queue.* E. J.

(b) C'est Saxon le grammairien qui nous a conservé l'histoire de ces ensorcelés. Voyez le livre 14 de son *Histoire de Danemarck.* C.

(c) *Térence.* C.

(1) Tardez-vous à revenir au logis, votre femme s'imagine que vous en aimez une autre, que vous en êtes aimé, que vous buvez, que vous vous donnez du bon temps; enfin, que vous êtes seul à vous amuser, tandis qu'elle se donne tant de peine. *TERENT. Adelph. act. 1, sc. 1, v. 7*

Quel est le
but de la
vraie amitié.

En la vraye amitié, de laquelle ie suis expert, ie me donne à mon ami, plus que ie ne le tire à moi. Ie n'aime pas seulement mieulx luy faire bien, que s'il m'en faisoit; mais encores, qu'il s'en fasse, qu'à moy: il m'en faict lors le plus, quand il s'en faict: et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus douce que sa presence; et ce n'est pas proprement absence, quand il y a moyen de s'entr'advertir. I'ai tiré aultrefois usage de nostre esloingnement, et commodité: nous remplissions mieulx et estendions la possession de la vie, en nous separant: il vivoit, il iouissoit, il voyoit pour moy, et moy pour luy, autant plainement que s'il y eust esté: l'une partie de nous demouroit oysifve quand nous estions ensemble; nous nous confondions: la separation du lieu rendoit la conionction de nos volontez plus riche. Cette faim insatiable de la presence corporelle accuse un peu la foiblesse en la iouissance des ames.

Si la vieillesse nous doit empêcher de voyager

Quant à la vieillesse, qu'on m'allegue: au rebours, c'est à la ieunesse à s'asservir aux opinions communes, et se contraindre pour aultruy; elle peult fournir à tous les deux, au peuple et à soy: nous n'avons que trop à faire à nous seuls. A mesure que les commoditez naturelles nous faillent, soubstenons nous par les artificielles. C'est iniustice d'excuser la ieunesse de suyvre ses plaisirs, et deffendre à la

vieillesse d'en chercher. Jeune, ie couvrois mes passions eniouvees, de prudence; vieil, ie desmesle (a) les tristes, de desbauche. Si prohibent les lois platoniques de peregriner avant quarante ans ou cinquante, pour rendre la peregrination plus utile et instructive : ie consentirois (b) plus volontiers à cet aultre second article des mesmes loix, qui l'interdict aprez les soixante. « Mais en tel aage, vous ne reviendrez iamais d'un si long chemin ». Que m'en chault il ? ie ne l'entreprends, ny pour en reve-

(a) *Je débrouille, j'éclaircis, j'égaie les tristes passions par des parties de plaisir, telles que les voyages.* Coste explique cette phrase par, *je me débarrasse des tristes*, et ajoute : *Si c'est là, comme je crois, la pensée de Montaigne*; mais il est évident qu'il se trompe, et qu'il faut prendre *démêler* dans le sens qu'il a encore aujourd'hui. L'auteur se sert de cette expression figurée, parce qu'il regarde les passions tristes comme des *brouillards* dans la vie, ou plutôt comme des fusées embrouillées. On dit encore proverbialement, *démêler une fusée*, pour dire, *débrouiller une intrigue*. E. J.

(b) Il y a grande apparence que Montaigne avoit écrit, *plus mal volontiers*, ou *moins volontiers*, vu ce qu'il ajoute immédiatement après : *Mais, en tel aage, vous ne reviendrez iamais*, etc. C. — Coste se trompe dans sa conjecture : on trouve *plus volontiers* dans l'exemplaire que Montaigne a corrigé; et ces deux mots sont même écrits de sa propre main, et font partie de cette addition : *Jeune, ie couvrois mes passions eniouvees, . . . l'interdict aprez les soixante*. N.

nir, ny pour le parfaire : i'entreprends seulement de me bransler, pendant que le bransle me plaist, et me promene pour me promener. Ceulx qui courent un benefice ou un lievre, ne courent pas : ceux là courent, qui courent aux barres, et pour exercer leur course. Mon desseing est divisible partout : il n'est pas fondé en grandes esperances ; chasque iournee en fait le bout : et le voyage de ma vie se conduict de mesme. I'ay veu pourtant assez de lieux esloingnez, où i'eusse désiré qu'on m'eust arrêté. Pourquoy non, si Chrysippus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'hommes sages, de la secte plus renfrongnee, abandonnerent bien leur pais (a), sans aulcune occasion de s'en plaindre, et seulement pour la iouissance d'un aultre air ? Certes le plus grand desplaisir de mes peregrinations, c'est que ie n'y puisse apporter cette resolution d'establir ma demeure où ie me plairois ; et qu'il me faille tousiours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes.

Quoiqu'il
soit assez in-
différent à

Si ie craignois de mourir en aultre lieu que celui de ma naissance ; si ie pensois mourir

(a) *Chrysippe* étoit de Soles ; *Cléanthes*, d'Assos ; *Diogène*, de Babylone ; *Zénon*, de Cytæum ; *Antipater*, de Tarse : tous philosophes stoiciens qui passèrent leur vie à Athènes, comme a remarqué Plutarque dans son traité, *De l'exil*, c. 12. C.

moins à mon ayse, esloigné des miens ; à peine sortirois ie hors de France : ie ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse ; ie sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins : mais ie suis aultrement faict ; elle m'est une par tout : si toutesfois i'avois à choisir, ce seroit, ce crois ie, plustost à cheval, que dans un lict ; hors de ma maison, et loing des miens. Il y a plus de crevecœur que de consolation à prendre congé de ses amis : i'oublie volontiers ce devoir de nostre entregent (a) ; car des offices de l'amitié, celuy là est le seul desplaisant ; et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternal adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. T'ay veu plusieurs, mourants bien piteusement, assiegez de tout ce train ; cette presse les estouffe. C'est contre le devoir, et est tesmoignage de peu d'affection et de peu de soing, de vous laisser mourir en repos ; l'un tormente vos yeulx, l'autre vos aureilles, l'autre la bouche ; il n'y a sens, ny membre, qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié, d'ouïr les plainctes des amis ; et de despit, à l'adventure, d'ouïr d'autres plainctes feinctes et masquées. Qui a tousiours eu le goust tendre, affoibly ; il l'a encores plus : il luy fault, en une si grande necessité,

Montaigne
où il meure,
il aimeroit
mieux mourir
ailleurs
que chez lui ;
et pourquoi

(a) *Civilité, politesse.* E. J.

une main douce, et accommodée à son sentiment, pour le grater iustement où il luy cuit; ou qu'on n'y touche point du tout. Si nous avons besoin de sage femme, à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encores plus sage, à nous en tirer. Tel, et amy, le faudroit il acheter bien cherement pour le service d'une telle occasion. Je ne suis point arrivé à cette vigueur desdaigneuse qui se fortifie en soy mesme, que rien n'ayde, ny ne trouble: ie suis d'un poinct plus bas; ie cherche à conniller (a), et à me desrobber de ce passage, non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon advis de faire en cette action preuve ou montre de ma constance. Pour qui? lors cessera tout le droict et l'interest que j'ay à la reputation. Je me contente d'une mort recueillie en soy, quiete (b) et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retiree et privee: au rebours de la superstition romaine, où lon estimoit malheureux celui qui mouroit sans parler, et qui n'avoit ses plus proches à luy clorre les yeulx. J'ay assez affaire à me consoler, sans avoir à consoler aultruy; assez de pensees en la teste, sans que les circonstances m'en apportent de nouvelles; et assez de ma-

(a) *A me sauver, à me cacher, comme un conuil, un lapin, dans son trou.* E. J.

(b) *Paisible, tranquille.* E. J.

tiere à m'entretenir, sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du roolle de la société; c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions entre les nostres; allons mourir et rechigner entre les incogneus : on treuve, en payant, qui vous tourne la teste, et qui vous frotte les pieds; qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous presentant un visage indifferant; vous laissant vous gouverner et plaindre à vostre mode. Je me desfais tous les iours, par discours (a), de cette humeur puerile et inhumaine qui faict que nous desirons d'esmouvoir par nos maulx la compassion et le dueil en nos amis : nous faisons valoir nos inconvenients oultre leur mesure, pour attirer leurs larmes; et la fermeté que nous louons en chascun à soubtenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches, quand c'est en la nostre : nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maulx, si encores ils ne s'en affligent. Il fault estendre la ioye; mais retrencher autant qu'on peult la tristesse. Qui se faict plaindre sans raison, est homme pour n'estre pas plainct quand la raison y sera : c'est pour n'estre iamais plainct, que se plaindre tousiours, faisant si souvent le piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se faict mort, vivant, est subiect d'estre tenu pour vif, mou-

(a) *Par raison.* E. J.

rant. I'en ay veu prendre la chevre, de ce qu'on leur trouvoit le visage frez, et le poulx posé; contraindre leur ris, parce qu'il trahissoit leur guarison; et hair la santé, de ce qu'elle n'estoit pas regrettable: qui bien plus est, ce n'estoient pas femmes. Je represente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et evite les paroles de mauvais prognostique, et les exclamations composees. Sinon l'alaigresse, au moins la contenance rassise des assistants est propre prez d'un sage malade: pour se veoir en un estat contraire, il n'entre point en querelle avecques la santé; il luy plaist de la contempler en aultruy, forte et entiere, et en iouir au moins par compaignie: pour se sentir fondre contrebas (a), il ne reiecte pas du tout les pensees de la vie, ny ne fuyt les entretiens communs. Je veulx estudier la maladie, quand ie suis sain: quand elle y est, elle faict son impression assez reelle, sans que mon imagination l'ayde. Nous nous preparons, avant la main, aux voyages que nous entreprenons, et y sommes resolu: l'heure qu'il nous fault monter à cheval, nous la donnons à l'assistance, et, en sa faveur, l'estendons. Je sens ce proufit inesperé de la publication de mes mœurs, qu'elle me sert auculnement de regle: il me vient parfois quelque consideration de ne tra-

(a) *De haut en bas, tout-à-fait.* E. J.

hir l'histoire de ma vie ; cette publicque declaration m'oblige de me tenir en ma route , et à ne desmentir l'image de mes conditions , communement moins desfigurees et contredictes , que ne porte la malignité et maladie des iugements d'aujourd'huy. L'uniformité et simplesses de mes mœurs produict bien un visage d'aysee interpretation ; mais , parce que la façon en est un peu nouvelle et hors d'usage , elle donne trop beau ieu à la mesdisance. Si est il vray que à qui me veult loyalement iniurier , il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections advouees et cogneues , et de quoy s'y saouler , sans s'escarmoucher au vent. Si , pour en preoccuper moy mesme l'accusation et la descouverte , il luy semble que ie luy esdente sa morsure , c'est raison qu'il prenne son droict vers l'amplification et extension , l'offense a ses droicts outre la iustice ; et que les vices de quoy ie luy montre des racines chez moy , il les grossisse en arbres ; qu'il y employe non seulement ceulx qui me possèdent , mais ceulx aussi qui ne font que me menacer , iniurieux vices et en qualité et en nombre ; qu'il me batte par là. L'embrasserois volontiers l'exemple du philosophe Bion (a) :

(a) Et non pas *Dion* , comme j'ai trouvé dans toutes mes éditions de Montaigne , aussi-bien que dans la traduction angloise. C. — Montaigne a écrit *Bion* , et non

Antigonus le vouloit picquer sur le subiect de son origine : Il luy coupa broche (a) : « Je suis, » dict il, fils d'un serf, boucher, stigmatizé, » et d'une putain, que mon pere espousa par la » bassesse de sa fortune : touts deux furent » punis pour quelque mesfaict. Un orateur » m'acheta enfant, me trouvant beau et advenant; et m'a laissé, mourant, touts ses biens : » lesquels ayant transporté en cette ville d'Athenes, ie me suis addonné à la philosophie. » Que les historiens ne s'empeschent à chercher nouvelles de moy; ie leur en diray ce » qui en est (b) ». La confession genereuse et libre enerve le reproche, et desarme l'iniure. Tant y a que, tout compté, il me semble qu'aussi souvent on me loue, qu'on me desprise, oultre la raison : comme il me semble aussi que dez mon enfance, en rang et degré d'honneur, on m'a donné lieu plustost au dessus, qu'au dessous, de ce qui m'appartient. Ie me trouverois mieulx en país auquel ces ordres feussent ou reglez ou mesprisez. Entre

pas *Dion* : cette dernière leçon est une faute de ses imprimeurs. L'exemplaire qu'il a corrigé ne laisse à cet égard aucun doute. N.

(a) *La broche* (la langue), avec laquelle il vouloit le piquer. Nous disons aujourd'hui, *il lui ferma la bouche, il lui a clos le bec*. E. J.

(b) *DIOD. LAERCE, Vie de Bion, l. 4, segm. 46. C.*

les hommes, depuis que l'altercation de la prerogative au marcher ou à se seoir passe trois repliques, elle est incivile. Je ne crains point de ceder ou preceder iniquement, pour fuyr à une si importune contestation; et iamais homme n'a eu envie de ma presseance, à qui ie ne l'aye quitee. Oultre ce proufit que ie tire d'escrire de moy, i'en ay esperé cet aultre, que s'il advenoit que mes humeurs plussent et accordassent à quelque honneste homme, avant mon trepas, il rechercheroit de nous ioindre. Je luy ay donné beaucoup de pais gaigné; car, tout ce qu'une longue cognoissance et familiarité luy pourroit avoir acquis en plusieurs annees, il l'a veu en trois iours en ce registre, et plus seurement et exactement. Plaisante fantaisie! plusieurs choses que ie ne vouldrois dire au particulier, ie les dis au public; et, sur mes plus secretes sciences ou pensees, renvoye à une boutique de libraire mes amis plus feaux (a);

Excutienda damus præcordia (1).

Si, à si bonnes enseignes, ie sçavois quelqu'un qui me feust propre, certes, ie l'irois trouver bien loing; car la douceur d'une sortable et

(a) *Plus fidèles*. E. J.

(1) Nous leur donnons moyen de pénétrer tous les replis de notre âme. PERS. sat. 5, v. 22.

agreable compagnie ne se peult assez acheter, à mon gré. Oh! un ami (a)! Combien est vraye cette ancienne sentence! « que l'usage en est plus necessaire et plus doulx que des elements de l'eau et du feu ». Pour revenir à mon conte: Il n'y a doncques pas beaucoup de mal de mourir loing, et à part: si estimons nous à debvoir de nous retirer pour des actions naturelles moins disgraciees que cette cy et moins hideuses. Mais encores ceulx qui en viennent là, de traisner languissants un long espace de vie, ne debvroient, à l'aventure, souhaiter d'empescher (b) de leur misere une grande famille: pourtant les Indois (c), en certaine province, estimoient iuste de tuer celuy qui seroit tombé en telle necessité; en une aultre de leurs provinces, ils l'abandonnoient seul à

(a) C'est la leçon des éditions de 1588 et de 1802. En la laissant dans le texte, nous croyons devoir indiquer celle des éditions de 1595 et de 1635, publiées par mademoiselle de Gournay; voici tout le passage: « Si, à si » bonnes enseignes, j'eusse sceu quelqu'un qui m'eust » esté propre, certes ie l'eusse esté trouver bien loing; » car la doulceur d'une sortable et agreable compagnie » nese peult assez acheter, à mon gré. Eh! qu'est ce qu'un » ami! » Cette correction, dit M. Naigeon, n'est pas heureuse: cet éditeur a raison; aussi ne la donnons-nous que comme variante. L.

(b) *D'embarrasser*. E. J.

(c) *Les Indiens*. E. J.

se sauver comme il pourroit. A qui ne se rendent ils enfin ennuyeux et insupportables ? les offices communs n'en vont point iusques là. Vous apprenez la cruauté par force à vos meilleurs amis , durcissant et femme et enfants , par long usage , à ne sentir et plaindre plus vos maulx. Les souspirs de ma cholique n'apportent plus d'esmoy à personne. Et quand nous tirerions quelque plaisir de leur conversation , ce qui n'advient pas tousiours , pour la disparité des conditions qui produict ayseement mespris ou envie envers qui que ce soit, n'est ce pas trop d'en abuser tout un aage ? Plus ie les verrois se contraindre de bon cœur pour moy, plus ie plaindrois leur peine. Nous avons loy (a) de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement , sur aultruy , et nous estayer en leur ruyne ; comme celuy qui faisoit esgorger des petits enfants , pour se servir de leur sang à guarir une sienne maladie ; ou cet aultre à qui on fournissoit des ieunes tendrons à couvrir la nuict ses vieux membres , et mesler la douceur de leur haleine à la sienne aigre et poissante. Je me conseillerois volontiers Venise , pour la retraicte d'une telle condition et foiblesse de vie (b). La decrepitude est qualité

(a) *La liberté*. E. J.

(b) Cette phrase ne se trouve que dans les éditions de 1588 et de 1802. L.

Les pré-
paratifs de
Montaigne,
par rapport
à la mort.

solitaire. Je suis sociable iusques à l'excez ; si me semble il raisonnable que meshuy ie soustraye de la veue du monde mon importunité, et la couve à moy seul ; que ie m'appile et me recueille en ma coque, comme les tortues. L'apprends à veoir les hommes, sans m'y tenir, ce seroit oultrage en un pas si pendant (a) : il est temps de tourner le dos à la compaignie. « Mais, en un si long voyage, vous serez arresté misérablement en un caignard (b), où tout vous manquera ». La plus part des choses necessaires, ie les porte quand et moy : et puis, nous ne sçaurions eviter la fortune, si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me fault rien d'extraordinaire, quand ie suis malade : ce que nature ne peult en moy, ie ne veulx pas qu'un bolus le face. Tout au commencement de mes fiebvres et des maladies qui m'atterrent, entier encores et voisin de la santé, ie me reconcilie à Dieu par les derniers offices chrestiens ; et m'en treuve plus libre et deschargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en fault moins que de medecins. Ce que ie n'auray estably de mes affaires, tout sain, qu'on

(a) *Si en pente, si suspendu, si escarpé, si glissant.* E. J.

(b) *En un coin exposé au soleil : c'est ce que signifie caignar en languedocien.* E. J.

ne s'attende point que ie le face malade. Ce que ie veulx faire pour le service de la mort, est touiours faict; ie n'oserois le delayer d'un seul iour (a) : et, s'il n'y a rien de faict, c'est à dire, Ou que le doubte m'en aura retardé le choix, car parfois c'est bien choisir de ne choisir pas, Ou que tout à faict ie n'auray rien voulu faire.

I'escriis mon livre (b) à peu d'hommes, et à peu d'annees. Si c'eust esté une matiere de duree, il l'eust fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivy le nostre iusques à cette heure, qui peult esperer que sa forme presente soit en usage d'icy à cinquante ans? il escoule tous les iours de nos mains; et, depuis que ie vis, s'est alteré

(a) Ce que Montaigne dit ici, qu'il n'oseroit différer d'un seul jour ce qu'il veut faire pour le service de la mort, il le pensoit très-sincèrement, comme il paroît par ce qu'il fit un peu avant que de mourir, et dont voici le récit tiré mot pour mot d'un commentaire sur la coutume de Bordeaux, par Bernard Anthone, dans l'article des testaments : « Feu Montaigne, auteur des » *Essais*, dit-il, sentant approcher la fin de ses jours, » se leva du lit en chemise, prenant sa robe de chambre, » ouvrit son cabinet, fit appeler tous ses valets et autres » légataires, et leur paya les légats (*) qu'il leur avoit » laissés dans son testament, prévoyant la difficulté que » feroient ses héritiers à payer ses légats ». C.

(b) *Pour peu d'hommes et peu d'années.* E. J.

(*) *Les legs.* E. J.

de moitié. Nous disons qu'il est asture parfait : autant en dict du sien chasque siecle. Le n'ay garde de l'en tenir là, tant qu'il fuyra et s'ira diffonnant comme il faict. C'est aux bons et utiles escripts de le clouer à eulx ; et ira son credit selon la fortune de nostre estat : pourtant ne crains ie point d'y inserer plusieurs articles privez qui consomment leur usage entre les hommes qui vivent aujourdhuy, et qui touchent la particuliere science d'auncuns qui y verront plus avant que de la commune intelligence. Je ne veulx pas, aprez tout, comme ie veois souvent agiter la memoire des trespassez, qu'on aille debattant : « Il iugeoit, il vivoit ain-
sin : Il vouloit cecy : S'il eust parlé sur sa fin, il eust dict, il eust donné : Je le cognoissois mieulx que tout aultre ». Or, autant que la bienséance me le permet, ie fois icy sentir mes inclinations et affections ; mais plus librement et plus volontiers le fois ie de bouche à quiconque desire en estre informé. Tant y a, qu'en ces memoires, si on y regarde, on trouvera que i'ay tout dict, ou tout designé : ce que ie ne puis exprimer, ie le montre au doigt ;

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci

Sunt, per quæ possis cognoscere cætera tutè (1) :

Je ne laisse rien à desirer et deviner de moy. Si

(1) Mais ces traits si légers suffiront à un esprit pénétrant, pour deviner le reste. LUCRET. l. 1, v. 403.

on doibt s'en entretenir, ie veulx que ce soit veritablement et iustement : ie reviendrois volontiers de l'autre monde , pour desmentir celuy qui me formeroit aultre que ie n'estois , feust ce pour m'honorer. Des vivants mesme, ie sens qu'on parle tousiours aultrement qu'ils ne sont : et, si à toute force ie n'eusse maintenu un ami que i'ay perdu (a), on me l'eust deschiré en mille contraires visages.

Pour achever de dire mes foibles humeurs , i'advoue qu'en voyageant ie n'arrive gueres en logis où il ne me passe par la fantasie si i'y pourray estre et malade , et mourant , à mon ayse. Je veulx estre logé en lieu qui me soit bien particulier , sans bruit , non (b) sale , ou fumeux , ou estouffé. Je cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances ; ou , pour mieulx dire , à me descharger de tout aultre empeschement , à fin que ie n'aye qu'à songer à elle , qui me poiserá volontiers assez , sans aultre recharge. Je veulx qu'elle ayt sa part à l'aysance et commodité de ma vie : c'en est un grand lopin , et d'importance ; et espere meshuy qu'il ne desmentira pas le passé. La mort a des formes plus aysees les unes que les aultres , et

Genre de
mort dont
Montaigne
s'accommo-
de le mieux.

(a) *Étienne de la Boétie*. Voyez le chapitre , de *l'Amitié*, ci-dessus , l. 1 , c. 27. N.

(b) *Maussade* , édit. de 1595 , mais effacé par Montaigne. N.

prend diverses qualitez selon la fantasie de chascun : entre les naturelles , celle qui vient d'affoiblissement et appesantissement me semble molle et douce : entre les violentes , i' imagine plus malayseement un precipice , qu'une ruyne qui m'accable ; et un coup trenchant d'une espee , qu'une arquebusade ; et eusse plustost beu le bruvage de Socrates , que de me frapper comme Caton ; et , quoy que ce soit un , si sent mon imagination difference , comme de la mort à la vie , à me iecter dans une fournaise ardente , ou dans le canal d'une platte riviere : Tant sottement nostre crainte regarde plus au moyen qu'à l'effect¹ Ce n'est qu'un instant ; mais il est de tel poids , que ie donneroie volontiers plusieurs iours de ma vie pour le passer à ma mode. Puisque la fantasie d'un chascun treuve du plus et du moins , en son aigreur ; puisque chascun a quelque choise entre les formes de mourir , essayons un peu plus avant d'en trouver quelque une deschargee de tout desplaisir. Pourroit on pas la rendre encores voluptueuse , comme les commourants (a) d'Antonius et de Cleopatra² Je laisse à part les efforts que la philosophie et la religion produisent , aspres et exemplai-

(a) C'est-à-dire , pour parler avec Amyot , *la bande de ceulx qui veulent mourir ensemble*. Voyez PLUTARQUE , dans la *Vie de Marc-Antoine*. C. — Comme *Marc-Antoine et Cléopâtre* , qui moururent ensemble. E. J.

res : mais entre les hommes de peu , il s'en est trouvé , comme un Petronius , et un Tigellinus (a) à Rome , engagez à se donner la mort , qui l'ont comme endormie par la mollesse de leurs apprests ; ils l'ont faicte couler et glisser parmy la lascheté de leurs passetemps accoustumez , entre des garses et bons compagnons ; nul propos de consolation , nulle mention de testament , nulle affectation ambitieuse de constance , nul discours de leur condition future ; parmy les ieux , les festins , faceties , entretiens communs et populaires , et la musique , et des vers amoureux. Ne sçaurions nous imiter cette resolution , en plus honneste contenance ? Puisqu'il y a des morts bonnes aux fols , bonnes aux sages ; trouvons en qui soient bonnes à ceulx d'entre deux. Mon imagination m'en presente quelque visage facile , et , puisqu'il fault mourir , desirable. Les tyrans romains pensoient donner la vie au criminel à qui ils donnoient le chois de sa mort. Mais Theophraste , philosophe si delicat , si modeste , si sage , a il pas esté forcé , par la raison , d'oser dire ce vers latinisé par Ciceron ,

Vitam regit fortuna , non sapientia ? (1)

La fortune ayde à la facilité du marché de ma

(a) TACITE , *Annal.* l. 16 , c. 19 ; et *Hist.* l. 1 , c. 72. C.

(1) Ce qui règle la vie des hommes , c'est le sort , et non la sagesse. CIC. *Tusc. quæst.* l. 5 , c. 9

vie, me l'ayant logee en tel point, qu'elle ne faict meshuy ny besoing aux miens, ny empeschement : c'est une condition que i'eusse acceptee en toutes les saisons de mon aage; mais en cette occasion de trousseur mes bribes et de plier bagage, ie prends plus particulièrement plaisir à ne leur apporter ny plaisir, ny desplaisir en mourant. Elle a, d'un' artiste compensation, faict que ceulx qui peuvent pretendre quelque materiel fruit de ma mort, en receoivent d'ailleurs, comoinctement, une materielle perte. La mort s'appesantit souvent en nous, de ce qu'elle poise aux aultres; et nous interesse de leur interest, quasi autant que du nostre, et plus et tout (a) parfois.

Sa manière
de voyager.

En cette commodité de logis que ie cherche, ie n'y mesle pas la pompe et l'amplitude, ie la hais plustost; mais certaine propreté simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honnore de quelque grace toute sienne. *Non ampliter, sed munditer convivium. Plus salis quàm sumptūs* (1). Et

. (a) *Et plus aussi quelquefois.* — *Et tout*, signifie en cet endroit *aussi*. Les paysans d'autour de Paris disent *itou*, qu'on emploie encore dans le burlesque pour imiter leur langage. C.

(1) Un festin où règne la propreté plutôt que l'abondance, plus d'agrément que de dépense. — Ces dernières paroles, *plus salis quàm sumptūs*, sont de Cornélius

puis, c'est à faire à ceulx que les affaires entraissent en plein hyver par les Grisons, d'estre surprins en chemin en cette extremité : moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal : s'il faict laid à droicte, ie prends à gauche ; si ie me treuve mal propre à monter à cheval, ie m'arreste ; et faisant ainsi, ie ne veois à la verité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison : il est vray que ie treuve la superfluité tousiours superflue, et remarque de l'empeschement en la delicatesses mesme et en l'abondance. Ay ie laissé quelque chose à veoir derriere moy, i'y retourne ; c'est tousiours mon chemin : ie ne trace aulcune ligne certaine, ny droicte ny courbe. Ne treuve ie point, où ie vois, ce qu'on m'avoit dict, comme il advient souvent que les iugements d'aultruy ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez le plus souvent faulx ; ie ne plains pas ma peine, i'ay apprins que ce qu'on disoit n'y est point.

I'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à aultre ne me

Montaigne
savait s'ac-
commoder
aux diffé-
rents usages

Népos, dans la *Vie de Pomponius Atticus*, c. 13. Pour les autres, *non amplius, sed munditer convivium*, Montaigne les a tirées d'un ancien poète, et les a adaptées à son sujet dans un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'original. C.

qu'il rencon-
troit en voya-
geant, com-
me au génie
et aux ma-
nières de
chaque pays.

touche que par le plaisir de la variété : chaque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre; bouilly ou rosty; beurre, ou huyle, de noix, ou d'olive; chauld ou froid, tout m'est un; et si un, que, vieillissant, j'accuse cette genereuse faculté, et aurois besoin que la delicatesse et le chois arrestast l'indiscretion de mon appetit, et parfois soulageast mon estomach. Quand j'ay esté ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si ie voulois estre servy à la françoise, ie m'en suis mocqué, et me suis tousiours iecté aux tables les plus espesses d'estrangers. J'ay honte de veoir nos hommes enyvrez de cette sottte humeur De s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village; où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et aboîminent les estrangieres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoyent cette adventure; les voylà à se rallier, et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils veoyent : pourquoy non barbares, puis qu'elles ne sont françoises ? Encores sont ce les plus habiles qui les ont recogneues pour en mesdire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir : ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se deffendant de la contagion d'un air incogneu. Ce que ie dis de ceulx

là me ramentoit (a), en chose semblable, ce que i'ay parfois apperceu en aulcuns de nos ieunes courtisans : ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte ; nous regardent comme gents de l'aultre monde , avecques desdaing , ou pitié. Ostez leur les entretiens des mysteres de la court, ils sont hors de leur gibbier ; aussi neufs pour nous et mal habiles , comme nous sommes à eulx. On dict bien vray , qu'un honneste homme , c'est un homme meslé. Au rebours, ie peregrine(b) tressaoul de nos façons ; non pour chercher des Gascons en Sicile, i'en ay assez laissé au logis : ie cherche des Grecs plustost , et des Persans ; i'accointe ceulx là , ie les considere ; c'est là où ie me preste, et où ie m'emploie. Et qui plus est, il me semble que ie n'ay rencontré gueres de manieres qui ne vailent les nostres : ie couche de peu ; car à peine ay ie perdu mes girouettes de veue. Au demourant, la plupart des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin , ont plus d'incommodité que de plaisir : ie ne m'y attache point, moins asteure que la vieillesse me particularise et sequestre aulcunement des formes communes. Vous souffrez pour aultruy, ou aultruy pour vous : l'un et l'aultre inconvenient est poissant ; mais le dernier me semble encores plus

S'attachoit
rarement
aux compa-
gnies qu'il
trouvoit en
chemin.

(a) *Me rappelle.* E. J.

(b) *Je voyage très-las de nos façons* E. J.

Souhaitoit
un compa-
gnon de
voyage hon-
nête homme,
de bon es-
prit, et d'une
humeur ac-
commodan-
te.

rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de mœurs conformes aux vostres, qui aime à vous suyvre : i'en ay eu faulte extreme en tous mes voyages. Mais une telle compagnie, il la fault avoir choisie et acquise dez le logis. Nul plaisir n'a saveur pour moy, sans communication : il ne me vient pas seulement une gaillarde pensee en l'ame, qu'il ne me fasche de l'avoir produicte seul, et n'ayant à qui l'offrir. *Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, reiiciam* (1) : l'autre l'avoit monté d'un ton au dessus : *si contigerit ea vita sapienti, ut omnium rerum affluentibus copiis, quamvis omnia quæ cognitione digna sunt, summo otio secum ipse consideret, et contempletur; tamen, si solitudo tanta sit, ut hominem videre non possit, excedat è vitâ* (2). L'opinion d'Archytas m'agree, « qu'il feroit desplaisant, au ciel mesme, et à se promener dans ces grands et divins corps celestes, sans l'assistance d'un compaignon ».

(1) Si l'on m'offroit la sagesse, à condition de la tenir renfermée, sans la communiquer à personne, je n'en voudrois pas. SENEC. epist. 6.

(2) Si le sage se trouvoit dans une solitude absolue, où cependant il jouiroit tout à la fois et de l'abondance de toutes les choses nécessaires, et du loisir de contempler et d'étudier tout ce qui est digne d'être connu, sans doute il renonceroit à la vie. CIC. *de Offic.* l. 1, c. 43.

Mais il vault mieux encores estre seul , qu'en
compagnie ennuyeuse et inepte. Aristippus
s'aimoit à vivre estrangier par tout :

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis (1),

ie choisirois à la passer (a) le cul sur la selle ,

Visere gestiens ,
Quâ parte debacchentur ignes ,
Quâ nebulæ , pluvique rores (2).

« Avez vous pas des passe temps plus aysez ?
De quoy avez vous faulte ? Vostre maison est
elle pas en bel air et sain , suffisamment four-
nie , et capable plus que suffisamment ? La
maiesté royale y a logé plus d'une fois en sa
pompe. Vostre famille n'en laisse elle pas en
reglement plus au dessoubs d'elle , qu'elle n'en
a au dessus en eminence ? Y a il quelque pensee
locale qui vous ulcere , extraordinaire , indiges-
tible,

Raisons qui
auroient pu
détourner
Montaigne
de la passion
qu'il avoit
pour les
voyages.

Quæ te nunc coquat et vexet sub pectore fixa ? (3)

Où cuidez vous pouvoir estre sans empesche-

(1) Si le destin me permettoit de passer ma vie selon
mes désirs. *Énéide*, l. 4, v. 340.

(a) *La vie*. E. J.

(2) J'irois voir les régions que le soleil brûle de ses
feux, j'irois voir celles où se forment les nuages et les
frimas. *Hor. od.* 3, l. 3, v. 54.

(3) Qui, attachée à votre âme, vous consume et vous
ronge. *Ennius apud Cicer. de Senectute*, c. 1.

ment et sans destourbier (a)? *nunquam simpliciter fortuna indulget* (1). Voyez doncques qu'il n'y a que vous qui vous empeschez : et vous vous suyvrez par tout, et vous plaindrez par tout; car il n'y a satisfaction çà bas, que pour les ames ou brutales ou divines. Qui n'a du contentement à une si iuste occasion, où pense il le trouver? A combien de milliers d'hommes arreste une telle condition que la vostre le but de leurs souhaits? Reformez vous seulement; car en cela vous pouvez tout: là où vous n'avez droict que de patience envers la fortune; *nulla placida quies est, nisi quam ratio composuit* (2) ».

Réponse à
ces raisons.

Je veois la raison de cet advisement, et la veois tresbien : mais on auroit plustost faict, et plus pertinemment, de me dire en un mot : « Soyez sage ». Cette resolution est oultre la sagesse; c'est son ouvrage et sa production : ainsi faict le medecin, qui va criaillant aprez un pauvre malade languissant, « qu'il se resiouisse » : il luy conseilleroit un peu moins ineptement s'il luy disoit : « Soyez sain ». Pour moy, ie ne suis qu'un homme de la commune

(a) *Sans embarras*. E. J.

(1) Les faveurs de la fortune ne sont jamais sans mélange. QUINT. CURT. l. 4, c. 14.

(2) La véritable tranquillité est celle que nous a donnée la raison. SENECA. epist. 56.

sorte. C'est un precepte salutaire, certain et d'aysee intelligence, « Contentez vous du vostre » ; c'est à dire , de la raison ; l'exécution pourtant n'en est non plus aux plus sages qu'en moy. C'est une parole populaire , mais elle a une terrible estendue : que ne comprend elle ? Toutes choses tombent en discretion et modification. Je sçais bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution : aussi sont ce nos maistresses qualitez et predominantes. Ouy, ie le confesse, ie ne veoïs rien seulement en songe et par souhait , où ie me puisse tenir : la seule varieté me paye , et la possession de la diversité ; au moins si quelque chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit, que ie me puis arrester sans interest, et que i'ay où m'en divertir commodement. J'aime la vie privee, parce que c'est par mon choïs que ie l'aime, non par disconvenance à la vie publicque, qui est à l'adventure autant selon ma complexion : i'en sers plus gaïement mon prince, parce que c'est par libre eslection de mon iugement et de ma raison, sans obligation particuliere ; et que ie n'y suis pas reiecté ny contrainct pour estre irrecevable à tout aultre party, et mal voulu : ainsi du reste. Je hais les morceaux que la necessité me taille : toute commodité me tiendrait à la gorge, de laquelle seule i'aurois à despendre :

Alter remus aquas, alter mihi radat arenas (1).

une seule chorde ne m'arreste jamais assez. Il y a de la vanité, dites vous, en cet amusement ? Mais où non ? et ces beaux preceptes sont vanité ; et vanité toute la sagesse ; *Dominus novit cogitationes sapientum, quoniam vanæ sunt* (2). Ces exquisés subtilitez ne sont propres qu'au presche : ce sont discours qui nous veulent envoyer tous bastez en l'autre monde. La vie est un mouvement materiel et corporel, action imparfaicte de sa propre essence, et desreglée : ie m'employe à la servir selon elle.

Quisque suos patimur manes (3).

Sic est faciendum, ut contra naturam universam nihil contendamus; eâ tamen conservatâ, propriam sequamur (4). A quoy faire ces poinctes eslevees de la philosophie, sur lesquelles aucun estre humain ne se peult rasseoir ? et ces regles, qui excedent nostre usage et nostre force ?

(1) Je veux toujours frapper l'eau d'une rame, et de l'autre toucher le rivage. PROPERT. eleg 3, l. 3, v. 23.

(2) Le Seigneur connoît que les pensées des sages ne sont que vanité. *Ps.* 93, v. 11; et *I. Corinth.* c. 3, 20.

(3) Nous avons chacun nos passions. *Énéide*, l. 6, v. 743

(4) Nous devons faire en sorte que, sans jamais aller contre les lois générales de la nature humaine, nous suivions cependant notre propre nature. *Cic. de Offic.* l. 1, c. 31.

Le veois souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles, ny le proposant, ny les auditeurs, n'ont aulcune esperance de suyvre, ny, qui plus est, envie. De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrest de condamnation contre un adultere, le iuge en desrobbe un lopin pour en faire un poulet à la femme de son compaignon : celle à qui vous viendrez de vous frotter illicitement, criera plus asprement tantost, en vostre presence mesme, à l'encontre d'une pareille faulte de sa compaignie, que ne feroit Porcie (a) : et tel condamne les hommes à mourir pour des crimes qu'il n'estime point faultes. I'ay veu, en ma ieunesse, un galant homme presenter d'une main, au peuple, des vers excellents et en beauté et en desbordement ; et de l'autre main, en mesme instant, la plus querelleuse reformation theologienne de quoy le monde se soit desieuné (b) il y a long temps. Les hommes vont ainsin : on laisse les loix et preceptes suyvre leur voye ; nous en tenons une aultre, non par desreglement de mœurs seulement, mais par opinion souvent, et par iugement contraire. Sentez lire un discours de philosophie ; l'invention, l'eloquence,

Remontrances philosophiques aussi méprisées de celui qui les fait, que de celui à qui il les fait.

(a) Fille de Caton d'Utique, qui se donna la mort quand elle eut appris celle de Brutus son mari, tué à la bataille de Philippes. E. J.

(b) *Se soit régale (en rompant son jeûne)*. E. J.

la pertinence, frappe incontinent vostre esprit, et vous esmeut : il n'y a rien qui chatouille ou poigne vostre conscience ; ce n'est pas à elle qu'on parle. Est il pas vray ? Si disoit Ariston (a), « que ny une estuve, ny une leçon n'est d'aucun fruct, si elle ne nettoye et ne decrasse (b) ». On peult s'arrester à l'escorce ; mais c'est aprez qu'on en a retiré la mouëlle : comme, aprez avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considerons les graveures et l'ouvrage. En toutes les chambres de la philosophie ancienne, cecy se trouvera, qu'un mesme ouvrier y publie des regles de temperance, et publie ensemble des escripts d'amour et desbauche : et Xenophon, au giron de Clinias, escrivit contre la volupté aristippique. Ce n'est pas qu'il y ayt une conversion miraculeuse qui les agite à ondes : mais c'est que Solon se represente tantost soy mesme, tantost en forme de legislateur ; tantost il parle pour la presse (c), tantost pour soy ; et prend pour soy les regles libres et naturelles, s'assurant d'une santé ferme et entiere :

Curentur dubii medicis maioribus ægri (1).

(a) PLUTARQUE, *Comment il faut oïr*, c. 8. C.

(b) *Id. ibid.*

(c) *Pour la foule, la multitude.* E. J.

(1) Qu'un malade en danger appelle les médecins les plus habiles. Juv. sat. 13, v. 124.

Antisthenes (a) permet au sage d'aimer, et faire à sa mode ce qu'il treuve estre opportun, sans se prester aux loix : d'autant qu'il a meilleur advis qu'elles, et plus de cognoissance de la vertu. Son disciple Diogenes (b) disoit : « Opposer aux perturbations, la raison ; à fortune, la confidence et resolution ; aux loix, nature ». Pour les estomachs tendres, il fault des ordonnances contrainctes et artificielles ; les bons estomachs suyvent simplement les prescriptions de leur naturel appetit : ainsi font nos medecins, qui mangent le melon et boivent le vin frez, ce pendant qu'ils tiennent leur patient obligé au syrop et à la panade. « Je ne sçais quels livres, disoit la courtisanne Lais, quelle sapience, quelle philosophie ; mais ces gents là battent aussi souvent à ma porte, que aucuns aultres ». D'autant que nostre licence nous porte tousiours au delà de ce qui nous est loisible et permis, on a estrechy, souvent oultre la raison universelle, les preceptes et les lois de nostre vie :

Nemo satis credit tantum delinquere, quantum
Permittas (1).

Il seroit à desirer qu'il y eust plus de propor-

(a) DIOG. LAERCE, *Vie d'Antisthène*, l. 6, segm. 11. C.

(b) Id. *Vie de Diogène le cynique*, l. 6, segm. 38. C.

(1) L'homme ne croit jamais avoir attemt le terme prescrit à ses passions. JUV. sat. 14, v. 233.

tion du commandement , à l'obeissance : et semble la visee iniuste, à laquelle on ne peult atteindre. Il n'est si homme de bien , qu'il mette à l'examen des loix toutes ses actions et pensees, qui ne soit pendable dix fois en sa vie; voire tel qu'il seroit tresgrand dommage et tresiniuste de punir et de perdre :

Ole, quid ad te,

De cute quid faciat ille vel illa suâ ? (1)

et tel pourroit n'offenser point les loix, qui n'en meriteroit point la louange d'homme de vertu, et que la philosophie feroit tresiustement fouetter : Tant cette relation est trouble et ineguale ! Nous n'avons garde d'estre gents de bien selon Dieu ; nous ne le sçaurions estre selon nous : l'humaine sagesse n'arriva iamais aux debvoirs qu'elle s'estoit elle mesme prescripts ; et, si elle y estoit arrivee, elle s'en prescriroit d'aultres au delà, où elle aspirast tousiours et prestendist : Tant nostre estat est ennemy de consistance ! L'homme s'ordonne à soy mesme d'estre necessairement en faulte : il n'est gueres fin de tailler son obligation, à la raison d'un aultre estre que le sien : à qui prescrit il ce qu'il s'attend que personne ne face ? luy est il iniuste de ne faire point ce qu'il luy est impossible de

(1) Que t'importe, Olus, de quelle manière celui-ci ou celle-là dispose de sa personne ? MARTIAL. l. 7, ep. 10, v. 1.

faire ? Les loix qui nous condamnent à ne pouvoir pas, nous accusent elles mesmes de ne pouvoir pas (a).

Au pis aller, cette difforme liberté de se présenter à deux endroits, et les actions d'une façon, les discours de l'autre, soit loisible à ceulx qui disent les choses : mais elle ne le peult estre à ceulx qui se disent eulx mesmes, comme ie fois ; il fault que i'aille de la plume comme des pieds. La vie commune doit avoir conference (b) aux aultres vies : la vertu de Caton estoit vigoureuse, oultre la mesure (c) de son siecle ; et à un homme qui se mesloit de gouverner les aultres, destiné au service commun, il se pourroit dire que c'estoit une iustice, sinon iniuste, au moins vaine et hors de saison. Mes mœurs mesmes, qui ne disconviennent de celles qui courent, à peine de la largeur d'un poulce, me rendent pourtant aucunement farouche à mon aage, et inassociable. Ie ne sçais pas si ie me treuve desgousté, sans raison, du monde que ie hante ; mais ie sçais bien que ce seroit sans raison si ie me plaingnois

Montaigne est obligé à plus d'exactitude que les précheurs de vertu, dans la peinture qu'il a entreprise de faire de lui-même.

(a) L'édition de 1595 porte : *Les loix qui nous condamnent à ce que nous ne pouvons pas, nous condamnent de ce que nous ne pouvons pas.* L.

(b) *Du rapport, de la relation.* E. J.

(c) *La raison*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. N.

qu'il feust desgousté de moy, puisque ie le suis de luy. La vertu assignee aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoigneures et coudes, pour s'appliquer et ioindre à l'humaine foiblesse; meslee et artificielle, non droicte, nette, constante, ny purement innocente. Les annales reprochent iusques à cette heure à quelqu'un de nos roys, de s'estre trop simplement laissé aller aux consciencieuses persuasions de son confesseur : les affaires d'estat ont des preceptes plus hardis :

Exeat aulá,

Qui vult esse pius (1).

Il étoit peu propre au manient des affaires publiques.

I'ay aultrefois essayé d'employer au service des maniemens publicques les opinions et regles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues, comme ie les ay nees chez moy, ou rapportees de mon institution, et desquelles ie me sers, sinon si commodement, au moins seulement, en particulier; une vertu scholastique et novice : ie les y ay trouuees ineptes et dangereuses. Celuy qui va en la presse, il fault qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule, ou qu'il advance, voire qu'il quite le droict chemin, selon ce qu'il rencontre; qu'il vive non tant selon soy, que selon aultruy, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose, selon le temps, selon les hommes,

(1) Quitte la cour, si tu veux être juste.

LUCAN. l. 8, v. 493, 494.

selon les affaires. Platon dit (a) que qui eschappe, brayes nettes, du maniemment du monde, c'est par miracle qu'il en eschappe; et dict aussi, que quand il ordonne son philosophe chef d'une police (b), il n'entend pas le dire d'une police corrompue, comme celle d'Athenes, et encores bien moins comme la nostre, envers lesquelles la sagesse mesme perdrait son latin, et une bonne herbe, transplantee en solage (c) fort divers à sa condition, se conforme bien plustost à iceluy, qu'elle ne le reforme à soy. Je sens que si i'avois à me dresser tout à faict à telles occupations, il m'y faudroit beaucoup de changement et de rabillage. Quand ie pourrois cela sur moy; et pourquoy ne le pourrois ie avecques le temps et le soing? ie ne le vouldrois pas. De ce peu que ie me suis essayé en cette vacation (d), ie m'en suis d'autant desgousté : ie me sens fumer en l'ame, parfois, aulcunes tentations vers l'ambition; mais ie me bande et obstime au contraire :

At tu, Catulle, obstinatus obdura (1)

On ne m'y appelle gueres, et ie m'y convie

(a) L. 6, de sa *République*. C.

(b) *D'un gouvernement, d'une administration*. E. J.

(c) *En sol, en terrein fort différent de celui qui lui conviendrait*. E. J.

(d) *En cette occupation*. E. J.

(1) Ferme, Catulle; tiens bon jusqu'à la fin. CATULL. carm. 8, v. 19.

aussi peu : la liberté et l'oisiveté, qui sont mes maistresses qualitez, sont qualitez diametralement contraires à ce mestier là. Nous ne sçavons pas distinguer les facultés des hommes ; elles ont des divisions et bornes malaysees à choisir et delicates : de conclure, par la suffisance d'une vie particuliere, quelque suffisance à l'usage publique, c'est mal conclu : tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les aultres ; et faict des Essais, qui ne sçauroit faire des effects : tel dresse bien un siege, qui dresseroit mal une bataille ; et discourt bien en privé, qui harangueroit mal un peuple ou un prince : voire, à l'adventure, est ce plustost tesmoignage à celuy qui peult l'un, de ne pouvoir point l'autre, qu'aultrement. Je treuve que les esprits haults ne sont de gueres moins aptes aux choses basses, que les bas esprits aux haultes. Estoit il à croire que Socrates (a) eust appresté aux Atheniens matiere de rire à ses despens, pour n'avoir oncques sceu compter les suffrages de sa tribu, et en faire rapport au conseil ? certes la veneration en quoy i'ay les perfections de ce personnage, merite que sa fortune fournisse, à l'excuse de mes principales imperfections, un si magnifique exemple. Nostre suffisance est detaillee à menues pieces : la mienne n'a point de latitude, et si est ches-

(a) Dans le *Gorgias* de Platon. C.

tive en nombre. Saturninus (a), à ceulx qui luy avoient deferé tout commandement : « Compaignons, dict il, vous avez perdu un bon capitaine, pour en faire un mauvais general d'armee (b) ».

Qui se vante, en un temps malade comme cettuy cy, d'employer au service du monde une vertu naïve et sincere, ou il ne la cognoist pas, les opinions se corrompant avecques les mœurs (de vray, oyez la leur peindre, oyez la pluspart se glorifier de leurs deportements, et former leurs regles, au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'iniustice toute pure et le vice, et la presentent ainsi faulse à l'institution des princes); ou, s'il la cognoist, il se vante à tort, et, quoy qu'il die, faict mille choses de quoy sa conscience l'accuse. Je croirois volontiers Seneca, de l'expérience qu'il en fait en pareille occasion, pourveu qu'il m'en voulust parler à cœur ouvert. La plus honorable marque de bonté, en une telle necessité, c'est recognoistre librement sa faulte et celle d'aultruy ; appuyer (c), et retarder de sa puissance, l'incli-

Une vertu naïve et sincere ne peut être employée à la conduite d'un état corrompu.

(a) Un des trente tyrans qui s'élevèrent du temps de l'empereur Gallien. C.

(b) *Commilitones, bonum ducem perdidistis, et malum principem fecistis* TREBELLII POLLIONIS *Triginta Tyranni*, p. 314, t. II, *Hist. August. script. edit. varior. Lugdun. Batav.* 1671. C.

(c) *Appuyer* ne signifie pas ici *offrir un appui*, mais

nation vers le mal ; suyvre envy (a) cette pente ; mieulx esperer, et mieulx desirer. l'apperceois, en ces desmembremens de la France et divisions où nous sommes tumbéz , chascun se travailler à deffendre sa cause , mais iusques aux meilleurs, avecques desguisement et mensonge : qui en escriroit rondement, en escriroit temerairement et vicieusement. Le plus iuste party, si est ce encores le membre d'un corps vermoulu et verveux ; mais , d'un tel corps , le membre moins malade s'appelle sain , et à bon droict, d'autant que nos qualitez n'ont tiltre qu'en la comparaison : l'innocence civile se mesure selon les lieux et saisons. l'aimerois bien à veoir en Xenophon une telle louange d'Agesilaus (b) : estant prié par un prince voisin avecques lequel il avoit aultrefois esté en guerre, de le laisser passer en ses terres ; il l'octroya , luy donnant passage à travers le Peloponnese ; et non seulement ne l'emprisonna ou empoisonna , le tenant à sa mercy, mais l'accueillit courtoisement, suyvant l'obligation de sa promesse, sans luy faire offense. A ces humeurs là , ce ne seroit rien dire : ailleurs et

une résistance à l'inclination vers le mal : en mécanique , *appui et résistance* sont presque synonymes. E. J.

(a) *A regret*. E. J.

(b) Montaigne auroit pu l'y voir dans la *Vie d'Agesilaus* par ce philosophe , c. 3, §. 4. C.

en aultre temps, il se fera compte de la franchise et magnanimité d'une telle action : ces babouins (a) capettes (b) s'en feussent mocquez; si peu retire (c) l'innocence spartaine à la françoise. Nous ne laissons pas d'avoir des hommes vertueux; mais c'est selon nous. Qui a ses mœurs establies en reglement au dessus de son siecle; ou qu'il torde et esmousse ses regles; ou, ce que ie luy conseille plustost, qu'il se retire à quartier, et ne se mesle point de nous : qu'y gaigneroit il ?

Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
Hoc monstrum puero, et miranti iam sub aratro
Piscibus inventis, et fœtæ comparo mulæ (1).

On peut regretter les meilleurs temps, mais

(a) *Babouin* signifie, 1°. un gros singe; 2°. un enfant : ici, il signifie un écolier. E. J.

(b) *Capette* signifie proprement un écolier du collège de Montaigu à Paris. Ces écoliers furent nommés *capettes*, à cause des petits manteaux qu'ils portoient, nommés *capés*; et, comme on les traitoit fort durement, tant à l'égard de la table que de la discipline, c'étoient ordinairement de si pauvres gêmes, que le mot de *capette* fut employé pour désigner un écolier du caractère le plus méprisable, un sot, un impertinent écolier. C.

(c) *Tant l'innocence, la vertu spartiate ressemble peu à la françoise.* E. J.

(1) Aperçois-je un homme intègre et vertueux, je suis aussi surpris que si je voyois un enfant à deux têtes, une mule féconde, ou des poissons trouvés en labourant la terre Juv. sat. 13, v. 64.

non pas fuyr aux presents : on peult desirer aultres magistrats, mais il fault, ce nonobstant, obeir à ceulx icy ; et , à l'adventure , y a il plus de recommandation d'obeir aux mauvais qu'aux bons. Autant que l'image des loix receues et anciennes de cette monarchie reluira en quelque coing, m'y voylà planté : si elles viennent par malheur à se contredire et empescher entr'elles , et produire deux parts , de choix douteux et difficile , mon eslection sera volontiers d'eschapper et me desrobber à cette tempeste ; nature m'y pourra prester ce pendant la main , ou les hazards de la guerre. Entre Cesar et Pompeius , ie me feusse franchement déclaré : mais entre ces trois voleurs (a) qui veinrent depuis, ou il eust fallu se cacher, ou suyvre le vent : ce que i'estime loisible quand la raison ne guide plus.

Quò diversus abis ? (1)

Ce qui engageoit Montaigne à sortir quelquefois de son sujet, comme il fait ici.

Cette farcisserie (b) est un peu hors de mon theme : ie m'esgare ; mais plustost par licence que par mesgarde : mes fantasies se suyvent, mais parfois c'est de loing ; et se regardent, mais d'une veue oblique. l'ay passé les yeulx

(a) *Octave, Marc-Antoine et Lépidus. C.*

(1) Où vas-tu t'égarer ? VIRG. *Enéide*, l. 5, v. 166.

(b) *Ces excursions diverses sont un peu hors de mon sujet. E. J.*

sur tel dialogue de Platon (*a*), miparty d'une fantastique bigarrure; le devant à l'amour, tout le bas à la rhétorique : ils ne craignent point ces nuances (*b*), et ont une merveilleuse grace à se laisser ainsi rouler au vent, ou à le sembler. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tousiours la matiere; souvent ils la denotent seulement par quelque marque : comme ces aultres, l'Andrie, l'Eunuque (*c*); ou ceulx cy, Sylla, Cicero, Torquatus. J'aime l'allure poétique, à saults et à gambades : c'est un' art, comme dict Platon, legiere, volage, demoniacle (*d*). Il est des ouvrages en Plutarque où il oublie son theme; où le propos de son argument ne se treuve que par incident, tout estouffé en matiere estrangiere : voyez ses allures au Daimon de Socrates (*e*). O Dieu ! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté; et plus lors (*f*), que plus elle retire au nonchalant et fortuite ! C'est l'indiligent lec-

(*a*) *Le Phèdre*. C.

(*b*) *Ces changements ; ils ne font pas difficulté de passer d'un sujet à un autre tout différent*. C.

(*c*) *L'Andrienne, l'Eunuque*, deux comédies de Térence. E. J.

(*d*) *Démoniaque*. E. J.

(*e*) *Traité de Plutarque qui porte ce titre*. C.

(*f*) *Et alors, d'autant plus qu'elle ressemble davantage*. E. J.

teur qui perd mon subiect, non pas moy : il s'en trouvera tousiours en un coing quelque mot qui ne laisse pas d'estre bastant, quoy-qu'il soit serré. Je vois (a) au change, indiscrettement et tumultuairement : mon style et mon esprit vont vagabondant de mesme. Il fault avoir un peu de folie, qui ne veult avoir plus de sottise, disent et les preceptes de nos maistres, et encores plus leurs exemples. Mille poetes traisnent et languissent à la prosaïque : mais la meilleure prose ancienne, et ie la seme ceans indifferemment pour vers, reluit partout de la vigueur et hardiesse poëtique, et represente quelque air de sa fureur. Il lui fault, certes, quitter la maistrise et preeminence en la parlerie. Le poëte, dict Platon (b), assis sur le trepied des muses, verse, de furie, tout ce qui luy vient en la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser, et luy eschappe des choses de diverse couleur, de contraire substance, et d'un cours rompu : luy mesme est tout poëtique : et la vieille theologie est toute poesie, disent les sçavants ; et la premiere philosophie, c'est l'originel langage des dieux. L'entends que la matiere se distingue soy mesme : elle montre assez où elle se change, où elle conclud, où elle commence, où elle se

(a) *Je vais au change, je donne le change.* E. J.

(b) *Des Lois.* l. 4. C.

reprend, sans l'entrelacer de paroles de liaison et de cousture, introduictes pour le service des oreilles foibles ou nonchalantes; et sans me gloser moy mesme. Qui est celuy qui n'aime mieulx n'estre pas leu, que de l'estre en dormant ou en fuyant : *nihil est tam utile, quod in transitu prosit* (1). Si prendre des livres, estoit les apprendre; et si les veoir, estoit les regarder; et les parcourir, les saisir : i'aurois tort de me faire du tout si ignorant que ie dis. Puisque ie ne puis arrester l'attention du lecteur par le poids; *manco male* (2) s'il advient que ie l'arreste par mon embrouilleure. « Voire-mais, il se repentira par aprez de s'y estre amusé ». C'est mon (a); mais il s'y sera toujours amusé. Et puis, il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte desdaing; qui m'en estimeront mieulx de ce qu'ils ne sçauront ce que ie dis : ils concluront la profondeur de mon sens, par l'obscurité; laquelle, à parler en bon escient, ie hais bien fort, et l'éviterois, si ie me sçavois eviter. Aristote se

(1) Il n'y a rien de si utile, qu'il puisse être utile en passant. SENECA. epist. 2.

(2) *Eh bien ! c'est toujours autant de gagné, s'il advient en effet que je l'arrête, etc. C.*

(a) *Sans doute ; mais il n'aura pas laissé de s'y amuser. C.*

vante en quelque lieu (a) de l'affecter : Vicieuse affectation ! Parce que la coupure si frequente des chapitres, de quoy i'usois au commencement, m'a semblé rompre l'attention avant qu'elle soit nee et la dissouldre, desdaignant s'y coucher pour si peu et se recueillir, ie me suis mis à les faire plus longs, qui requierent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veult donner une seule heure, on ne veult rien donner : et ne faict on rien pour celuy pour qui on ne faict qu'aulture chose faisant. Ioinct qu'à l'adventure ay ie quelque obligation particuliere à ne dire qu'à demy, à dire confusement, à dire discordamment. Ie veulx donc mal à cette raison troublefeste ; et ces proiects extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la verité, ie la (b) treuve trop chere et trop incommode. Au rebours, ie m'employe à faire valoir la vanité mesme et l'asnerie, si elle m'apporte du plaisir ; et me laisse aller aprez mes inclinations naturelles, sans les contrerooller de si prez.

Inclination
particulière
de Montai-

I'ay veu ailleurs des maisons ruynees, et des statues, et du ciel, et de la terre : ce sont tous-

(a) Voyez AULU-GELLE, l. 20, c. 5 ; et PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 2. C.

(b) *Je la treuve* (la raison, et non pas la vérité, ni la vie). E. J.

iours des hommes. Tout cela est vray ; et si ^{gne pour la} pourtant ne sçauois reueoir si souvent le tum- ^{ville de Ro-}beau de cette ville (a), si grande et si puis-
sante , que ie ne l'admire et revere. Le soing
des morts nous est en recommandation : or, i'ay
esté nourry, dez mon enfance, avecques ceulx
icy ; i'ay eu cognoissance des affaires de Rome ,
long temps avant que ie l'aye eue de ceulx de
ma maison : ie sçavois le Capitole et son plan ,
avant que ie sçeusse le Louvre ; et le Tibre avant
la Seine. I'ay eu plus en teste les conditions et
fortunes de Lucullus , Metellus et Scipion , que
ie n'ay d'aulcuns hommes des nostres : ils sont
trespassez ; si est bien mon pere aussi entiere-
ment qu'eulx , et s'est esloingné de moy et de
la vie , autant en dixhuict ans , que ceulx là ont
faict en seize cents , duquel pourtant ie ne
laisse pas d'embrasser et practiquer la me-
moire, l'amitié et societé, d'une parfaicte union
et tresvifve. Voire , de mon humeur , ie me
rends plus officieux envers les trespassez : ils
ne s'aydent plus ; ils en requierent , ce me sem-
ble, d'autant plus mon ayde. La gratitude est
là iustement en son lustre ; le bienfaict est
moins richement assigné où il y a retrograda-
tion et reflexion. Arcesilaus , visitant Ctesibius
malade (b), et le trouvant en pauvre estat, luy

(a) *De Rome*. E. J.

(b) DIOG. LAERCE, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 17. C.

fourra tout bellement, sous le chevet du lict, de l'argent qu'il luy donnoit; et en le luy celant, luy donnoit, en oultre, quittance de luy en sçavoir gré. Ceulx qui ont merité de moy de l'amitié et de la recognoissance, ne les ont iamaïs perdues, pour n'y estre plus; ie les ay mieulx payez, et plus soigneusement, absents et ignorants: ie parle plus affectueusement de mes amis, quand il n'y a plus de moyen qu'ils le sçachent. Or, i'ay attaqué cent querelles pour la deffense de Pompeius, et pour la cause de Brutus; cette accointance dure encores entre nous: les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie. Me trouvant inutile à ce siecle, ie me reiecte à cet aultre; et en suis si embabouiné, que l'estat de cette vieille Rome, libre, iuste et florissante (car ie n'en aime ny la naissance, ny la vieillesse), m'intéresse et me passionne: par quoy ie ne sçaurois reveoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruynes profondes iusques aux antipodes, que ie ne m'y amuse. Est ce par nature, ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous sçavons avoir esté hantées et habitées par personnes desquelles la memoire est en recommandation, nous esmeut aulcunement plus qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escripts? *Tanta vis admonitionis inest in locis!... Et id quidem in hac urbe infinitum; quacumque enim ingredimur, in*

aliquam historiam vestigium ponimus (1). Il me plaist de considerer leur visage, leur port et leurs vestemens : ie remasche ces grands noms entre les dents, et les fois retentir à mes oreilles : *ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo* (2). Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, i'en admire les parties mesmes communes : ie les veisse (a) volontiers deviser, promener et souper. Ce seroit ingratitude de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, lesquels i'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les sçavions suyvre. Et puis, cette mesme Rome que nous voyons, merite qu'on l'aime : confederee de si long temps, et par tant de tiltres, à nostre couronne; seule ville commune et universelle : le magistrat souverain qui y commande est reconnu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrestiennes;

Rome est aujourd'hui comme la métropole des nations, la ville commune et universelle.

(1) Tant les lieux sont propres à réveiller en nous des souvenirs! On en trouve une infinité de tels dans cette ville; car partout où l'on met le pied, on marche, pour ainsi dire, sur quelque histoire mémorable. *Cic. de Finib. bon. et mal.* l. 5, c. 1 et 2.

(2) J'honore ces grands noms, et ne les entends jamais sans me sentir plus grand. *SENEC. epist.* 64.

(a) Pour *viser* : je les *vis*, je les *examine*, je les *observe*; ou pour je les *verrois avec plaisir*. *E. J.*

l'Espaignol et le François, chascun y est chez soy; pour estre des princes de cet estat, il ne fault qu'estre de chrestienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu ça bas que le ciel ait embrassé avecques telle influence de faveur et telle constance; sa ruyne mesme est glorieuse et enflée :

Laudandis pretiosior ruinis (1) .

encores retient elle, au tumbau, des marques et image d'empire : *ut palàm sit uno in loco gaudentis opus esse naturæ* (2). Quelqu'un se blasmeroit, et se mutineroit en soy mesme, de se sentir chatouiller d'un si vain plaisir : nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes; quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, ie ne sçaurois avoir le cœur de le plaindre.

En quel sens
Montaigne
est obligé à
la fortune.

Je doibs beaucoup à la fortune, de quoy iusques à cette heure, elle n'a rien faict contre moy d'oultrageux, au moins au delà de ma portee. Seroit ce pas sa façon, de laisser en paix ceulx de qui elle n'est point importunee?

Quanto quisque sibi plura negaverit,
A diis plura feret . nil cupientium

(1) Plus fière de ses glorieuses ruines. SIDONII APOLLINARIS, carm. 23, Narbo, v. 62.

(2) Au point qu'il semble qu'en ce lieu, la nature ait pris un singulier plaisir à son ouvrage. PLIN. *Hist. nat.* l. 3, c. 5, §. 6.

Nudus castra peto.

.

Multa petentibus

Desunt multa (1).

Si elle continue, elle me renvoyera trescontent
et satisfaict :

Nihil supra

Deos lacezzo (2).

Mais gare le heurt ! il en est mille qui rompent
au port. Je me console ayseement de ce qui ad-
viendra icy, quand ie n'y seray plus : les choses
presentes m'embesongnent assez :

Fortunæ cætera mando (3) :

aussi n'ay ie point cette forte liaison qu'on dict
attacher les hommes à l'advenir, par les enfants
qui portent leur nom et leur honneur ; et en
doibs desirer à l'aventure d'autant moins ,
s'ils sont si desirables. Je ne tiens que trop au
monde et à cette vie , par moy mesme ; ie me
contente d'estre en prinse de la fortune par les
circonstances proprement necessaires à mon

Il ne se
croyoit point
en pire con-
dition, faute
d'enfants qui
pussent por-
ter son nom.

(1) Plus nous nous refusons, plus les dieux nous accor-
dent. Tout pauvre que je suis, je me jette dans le parti
de ceux qui ne désirent rien. . . . Quiconque a beaucoup
de désirs, manque de beaucoup de choses. HOR. od. 16,
l. 3, v. 21, . . . 42.

(2) Je ne demande rien de plus aux dieux. HOR. od. 18,
l. 2, v. 11.

(3) Je laisse le reste à la fortune. OVIDE, *Métam.* l. 2,
v. 140.

estre, sans luy alonger par ailleurs sa iurisdiction sur moy; et n'ay iamais estimé qu'estre sans enfants, feust un default qui deust rendre la vie moins complete et moins contente: la vacation (a) sterile a bien aussi ses commoditez. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoy estre desirees, notamment à cette heure qu'il seroit si difficile de les rendre bons; *bona iam nec nasci licet, ita corrupta sunt semina* (1); et si ont iustement de quoy estre regrettees, à qui les perd aprez les avoir acquises.

Sa maison
n'a pas em-
piré entreses
mains

Celuy qui me lascia ma maison en charge, prognostiquoit que ie la deusse ruyner, regardant à mon humeur si peu casaniere. Il se trompa: me voycy comme i'y entray, si non un peu mieulx; sans office pourtant et sans benefice. Au demourant, si la fortune ne m'a faict aulcune offense violente et extraordinaire, aussi n'a elle pas, de grace: tout ce qu'il y a de ses dons chez nous, il y est avant moy, et au delà de cent ans; ie n'ay particulièrement aulcun bien essentiel et solide que ie doibve à sa liberalité. Elle m'a faict quelques faveurs venteuses, honnoraires et titulaires, sans substance; et me les a aussi, à la verité, non pas

Il n'a reçu
de la fortune
aucun bien
solide, mais
quelques fa-
veurs ven-
teuses et ti-
tulaires.

(a) *Une occupation stérile.* E. J.

(1) Il ne peut plus rien naître de bon, tant les germes sont corrompus.

accordees , mais offertes , Dieu sçait , à moy qui suis tout materiel , qui ne me paye que de la realité , encores bien massifve ; et qui , si ie l'osois confesser , ne trouverois l'avarice gueres moins excusable , que l'ambition ; ny la douleur moins evitable , que la honte : ny la santé moins desirable , que la doctrine ; ou la richesse , que la noblesse.

Parmy ses faveurs vaines , ie n'en ay point qui plaise tant à cette maïse humeur qui s'en paist chez moy , qu'une Bulle authentique de bourgeoisie romaine , qui me feut octroyee dernièrement que i'y estois , pompeuse en sceaux et lettres dorees ; et octroyee avecques toute gracieuse liberalité. Et parce qu'elles se donnent en divers style , plus ou moins favorable ; et , qu'avant que i'en eusse veu , i'eusse esté bien ayse qu'on m'en eust montré un formulaire , ie veulx , pour satisfaire à quelqu'un , s'il s'en treuve malade de pareille curiosité à la mienne , la transcrire icy en sa forme :

L'une de ces faveurs qui plaisoit le plus à Montaigne , c'étoit une bulle de bourgeoisie romaine , dont on voit ici le formulaire.

Quod Horatius Maximus , Martius Cecius , Alexander Mutus , almæ urbis Conservatores , de illustrissimo viro Michaelæ Montano , equite sancti Michaelis , et à cubiculo regis christianissimi , romanâ civitate donando , ad Senatum retulerunt ; S. P. Q. R. de eâ re ita fieri censuit.

Cum veteri more et instituto , cupidè illi semper studiosèque suscepti sint , qui virtute ac nobilitate præstantes , magno reipublicæ nostræ usui atque ornamento

fuissent, vel esse aliquando possent : Nos , maiorum nostrorum exemplo atque auctoritate permoti , præclaram hanc consuetudinem nobis imitandam ac servandam fore censemus. Quamobrem cum illustrissimus Michael Montanus , eques sancti Michaëlis , et à cubiculo regis christianissimi , Romani nominis studiosissimus , et familiæ laude atque splendore , et propriis virtutum meritis , dignissimus sit , qui summo Senatûs Populique Romani iudicio ac studio in romanam civitatem adsciscatur ; placere Senatui P. Q. R. illustrissimum Michaellem Montanum , rebus omnibus ornatissimum , atque huic inclyto Populo charissimum , ipsum posterosque in romanam civitatem adscribi , ornarique omnibus et præmiis et honoribus , quibus illi fruuntur qui cives patriciique Romani nati aut iure optimo facti sunt. In quo censere Senatûm P. Q. R. se non tam illi ius civitatis largiri , quàm debitum tribuere , neque magis beneficium dare quàm ab ipso accipere , qui , hoc civitatis munere accipiendo , singulari civitatem ipsam ornamento atque honore affecerit. Quamquidem S. C. auctoritatem iîdem Conservatores per Senatûs P. Q. R. Scribas in acta referri atque in Capitoliî curiâ servari , privilegiumque huiusmodi fieri , solitoque urbis sigillo communiri , curârunt. Anno ab urbe conditâ cxc ccc xxxi ; post Christum natum M. D. LXXXI. iiii idus Martii.

HORATIUS FUSCUS , *sacri S. P. Q. R. Scriba.*

VINCENT. MARTHOLUS , *sacri S. P. Q. R. Scriba.*

N'estant bourgeois d'aucune ville , ie suis bien ayse de l'estre de la plus noble qui feut et qui sera oncques. Si les aultres se regardoient attentivement , comme ie fois , ils se trouveroient , comme ie fois , pleins d'inanité et de fadeze. De m'en desfaire , ie ne puis , sans

me desfaire moy mesme. Nous en sommes tout confits, tant les uns que les aultres : mais ceulx qui ne le sentent en ont un peu meilleur compte ; encores , ne sçais ie.

Cette opinion et usance commune , de regarder ailleurs qu'à nous , a bien pourveu à nostre affaire ; c'est un obiect plein de mescontentement ; nous n'y voyons que misere et vanité : pour ne nous desconforter , nature a reiecté bien à propos l'action de nostre veue , au dehors. Nous allons en avant à vau l'eau ; mais de rebrousser vers nous nostre course , c'est un mouvement penible : la mer se brouille et s'empesche ainsi , quand elle est repoulee à soy. Regardez , dict chascun , les branles du ciel (a) ; regardez au public , à la querelle de cetuy là , au pouls d'un tel , au testament de cet aultre ; somme , regardez tousiours , hault ou bas , ou à costé , ou devant , ou derriere vous. C'estoit un commandement paradoxe , que nous faisoit anciennement ce dieu à Delphes , Regardez dans vous ; recognoissez vous ; tenez vous à vous : vostre esprit et vostre volonté qui se consomme ailleurs , ramenez la en soy : vous vous escoulez , vous vous respandez ; appilez vous ; soubstenez vous : on vous trahit , on vous dissipe , on vous desrobbe à vous. Veois tu pas que ce monde tient toutes ses vues

Pourquoi
l'homme
n'aime pas se
connoître et
s'observer
lui-même.

(a) *Les mouvements du ciel.* E. J.

contrainctes au dedans , et ses yeulx ouverts à se contempler soy mesme ? C'est tousiours vanité pour toy, dedans et dehors : mais elle est moins vanité, quand elle est moins estendue. Sauf toy, ô homme, disoit ce dieu , chasque chose s'estudie la premiere , et a , selon son besoing , des limites à ses travaux et desirs. Il n'en est une seule si vuide et necessiteuse que toy, qui embrasses l'univers. Tu es le scrutateur , sans cognoissance ; le magistrat , sans iurisdiction ; et , aprez tout , le badin de la farce.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XXX. D'un enfant monstrueux... <i>Page</i>	1
CHAP. XXXI. De la cholere.....	4
CHAP. XXXII. Defense de Seneque et de Plutarque.	19
CHAP. XXXIII. L'histoire de Spurina.....	32
CHAP. XXXIV. Observation sur les moyens de faire la guerre de Iulius Cesar.....	47
CHAP. XXXV. De trois bonnes femmes.....	65
CHAP. XXXVI. Des plus excellents hommes.....	81
CHAP. XXXVII. De la ressemblance des enfants aux pères.....	95

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I ^{er} . De l'utile et de l'honneste.....	157
CHAP. II. Du repentir.....	188
CHAP. III. De trois commerces.....	218
CHAP. IV. De la diversion.....	243
CHAP. V. Sur des vers de Virgile.....	264
CHAP. VI. Des coches.....	386
CHAP. VII. De l'incommodité de la grandeur.....	423
CHAP. VIII. De l'art de conferer.....	434
CHAP. IX. De la vanité.....	580

ERRATA.

Page 31, ligne 2, *au lieu de Clomenes, lisez Cleomenes.*

Page 48, ligne 28, *au lieu de Cyrus et, lisez Cyrus en.*

Page 77, ligne 22, *au lieu de apparentes, lisez apperentees.*

Page 216, ligne 20, *au lieu de ne sentent à l'aigre, lisez ne sentent l'aigre*

3537